

Digitized by the Internet Archive  
in 2010 with funding from  
Research Library, The Getty Research Institute

# L'ESPRIT

DES

## JOURNAUX,

*FRANÇOIS ET ÉTRANGERS.*

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS-DE-LETTRES:



D É C E M B R E , 1783.



T O M E X I I .

D O U Z I E M E A N N É E .

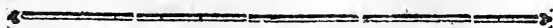


A P A R I S ;

Chez VALADE, Imprimeur-Libraire, rue des  
Noyers, vis-à-vis Saint-Yves.

*Pour les Pays étrangers, à LIEGE,*

Chez JEAN-JACQUES TUTOT, Imprimeur:



AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

---

## Conditions pour l'Abonnement.

On s'adressera , pour toute la France , à Paris , chez *Valade* , Imprimeur-Libraire , rue des Noyers , vis - à - vis Saint - Yves , aux conditions suivantes ; savoir : le prix de la Souscription est de 27 liv. pour Paris , & de 33 pour la Province , rendu franc de port par - tout le Royaume.

A Liege , pour les Pays étrangers , chez *J. J. Tutot* , Imprimeur - Libraire , & à *M. Mauff* , Officier au Bureau des Postes Impériales , pour toute l'Allemagne.

A Bruxelles , à *M. Horgnies* , Expéditeur des Gazettes étrangères , pour tous les Pays-Bas Autrichiens ; chez *B. Lefrancq* , Libraire.

A Amsterdam , chez *Van-Harrevelt* , Libraire ; dans le Kalvestraat , pour toute la Hollande , & *B. Vlam* , Libraire.

A Stockholm , chez *Oerstrom* , Libraire de la Société.

A Pragues , chez *Wolfgang-Gerle* , Libraire.

A Vienne , chez *Græffer* , Libraire.

A Hambourg , chez *Virchaux* , Libraire.

Les Libraires , & autres personnes qui voudront faire annoncer des Livres , Estampes , Musique , & autres objets , dans l'*Esprit des Journaux* , sont priés de les adresser au Directeur du Journal , chez *Valade*. Et pour les mêmes objets , pour tous les Pays étrangers , chez *J. J. Tutot* , Imprimeur-Libraire , en Vinave-d'Isle , à Liege.





# L'ESPRIT

DES

# JOURNAUX.

---

POEMS on several occasions, &c. *Poësies sur différens sujets ; par JOSEPH ADDISON ; écuyer ; avec la tragédie de CATON. In-12. A Londres, chez les principaux libraires.*

CES poësies d'Addison sont pour la plupart des traductions ou imitations d'Horace, de Virgile & sur-tout d'Ovide ; nous ne ferons point connoître les morceaux, qui sont pris dans les anciens ; nous ne mettrons sous les yeux de nos lecteurs que quelques pieces, du petit nombre de celles qui sont originales. On doit distinguer entre autres le poëme au roi Guillaume III, présenté à mylord Sommers, garde du grand-sceau. L'auteur n'avoit alors que 24 ans. On ne fera peut-être pas fâché d'en voir la traduction par M. Yart. (\*)

---

(\*) Ce poëme fut composé en 1695. Voyez l'idée de la poésie angloise. Tome IV.

#### 4 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

*A mylord SOMMERS, garde du grand-sceau.*

» Si vos pensées sont libres des affaires d'état, si vous ne portez point à présent le poids du royaume, si votre tems & vos actions sont à vous, recevez le présent que vous fait une muse inconnue, une muse qui chante dans des vers téméraires des armées mises en fuite, des rois détrônés, la prospérité de l'Angleterre augmentée, & la paix de l'Europe établie par les sages conseils de Sommers, & l'épée triomphante de Nassau.

» Mylord, c'est à vous que mes idées hardies appartiennent; c'est vous qui contribuez à la grandeur du héros que je vais célébrer. Il vous révèle ses grands projets; il vous ouvre dans le conseil ses plus secrets desseins. Vous déterminez l'arrêt qu'il doit porter sur les villes qu'il n'a point encore fondroyées; vous décidez des batailles, qu'il doit livrer. Vous pourriez vous-même, dans vos vers immortels, décrire sa sagesse & récompenser ses travaux (\*); mais quoique l'état occupe votre ame toute entière, & que votre poésie soit perdue dans de plus hautes pensées, daignez écouter les chants qu'une muse moins élevée que la vôtre m'inspire. Pardonnez ses fautes, modérez ses écarts.

» Je fixe sur vous mes craintes inquiètes; Mylord, j'attends de votre jugement ma destinée; vous êtes au-dessus des passions vulgaires, de l'envie dé-

---

(\*) Mylord Sommers étoit aussi bon poëte, que grand ministre.

*daigneuse , de l'amour indiscret. Si , satisfait de mes efforts , vous souriez à mes chants , assuré de la renommée , j'élèverai hardiment ma voix ; les ouvrages que vous louez ne le cèdent qu'à ceux que vous faites.*

*A U R O I.*

» Tandis que les exercices de Mars sont suspendus , que les trompettes sont endormies , que les canons cessent de gronder , que tous les échos ont perdu leurs voix effrayantes , que le tonnerre de Bellone se repose , écoutez moi , roi généreux , & souffrez que ma muse verse dans votre ame de plus douces pensées.

» D'autres poètes plus harmonieux rendront des oracles plus sublimes ; ils vous mettront les armes à la main ; ils vous conduiront aux combats ; mais ma muse vous attend sur le rivage d'Angleterre. Elle aspire après votre retour ; elle vole au-devant de vous au moment que vous descendez sur votre terre ; elle vous a vu souvent presser les ennemis , lorsque l'Europe étoit inquiète sur tous les coups qui vous menaçoient ; mais elle n'osoit faire éclater ses transports dans des chants héroïques ; elle a vu la Boyne teinte & enflée du sang des François ; leurs corps flottans s'arrêter sur ses bords , & son héros monter avec peine sur ses rives escarpées ; mais ma muse s'est efforcée en vain de suivre ce héros à travers une plaine couverte de poussière , tantôt plongé au milieu des ennemis , & tantôt perdu dans des nuages de fumée.

## 6 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

» Plut au ciel que quelque muse fameuse par des vers sublimes osât retracer vos exploits dans une poésie audacieuse , qu'elle vous peignît aimé dans la paix, redouté dans la guerre, couvert de sueur au milieu du jour, occupé de soins au milieu de la nuit; mais les destins injustes l'ordonnent; les héros semblables aux dieux reçoivent toujours trop tard la gloire due à leurs travaux. La poésie fait trop tard les belles actions. Un siècle produit un héros, un autre siècle produit un poète.

» Plus de mille ans s'étoient écoulés, lorsque Virgile éleva sa voix & chanta ce grand homme, qui, entraîné par la force des destinées, essuya tant de dangers sur des mers furieuses; & sur des rivages funestes, avant que de parvenir à cette terre qui lui avoit été promise, & de donner la naissance à l'empire de l'univers.

» Troye avoit succombé sous les coups que les Grecs hardis & cruels lui avoient portés, long-tems avant qu'Homere eût fait le dénombrement de leurs troupes dans ses vers. Achille avoit depuis long-tems châtié les Troyens & réduit en poudre leurs murs bâtis par les dieux; avant qu'une muse sublime, prenant son essor dans les airs, eût fait voir son héros furieux dans les batailles, combattant dans des camps couverts de pavillons, & dans des fleuves rapides, vainqueur des mortels & rival des dieux.

» Peut-être que, par l'arrêt méritable des destinées, un grand poète caché dans le sein de l'avenir, tentera d'écrire les actions divines

de Guillaume, & enflammera la postérité du récit de ses batailles; les champs de l'Irlande étaleront vos conquêtes, grand héros; la Boyne fera chantée, au moment que ses flots suspendus par les débris de l'armée ennemie cesseront de couler; les efforts des François ne serviront qu'à étendre votre renommée. Senef portera un autre nom; nos derniers neveux verront vos combats avec une terreur secrète. Ils apprendront avec joie que dans cette journée sanglante, où vous avez vu de trop près les dangers, un boulet a respecté votre vie, & n'a fait que glisser sur vous.

» La race des Nassaus fut choisie du ciel pour humilier les orgueilleux oppresseurs du genre-humain, pour enchaîner les tyrans de la terre dans les liens des loix, pour combattre en faveur des nations insultées. Zélés citoyens du monde, la justice implore leur secours, & suivant les faveurs qu'ils accordent aux empires, les empires tombent ou se relevent.

» La jeunesse Angloise peu accoutumée aux dangers, insensible à la gloire, négligeant les armes, avoit cessé de connoître ses ennemis; elle entendoit, sans en être émue, retentir les trompettes de Mars; mais aujourd'hui inspirés par vous, nos jeunes citoyens font briller leurs épées, & les agitent avec un plaisir qui leur avoit été jusqu'alors inconnu; ils appellent les combats; ils renouvellent leurs anciennes conquêtes sur la mer, & font renaître les triomphes de leurs peres. Voyez-les s'enflammer, quand on leur dit qu'Azincourt fut couvert des

## 8 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

corps des François , & que Crecy fut inondé de leur sang ; ils combattent avec une ardeur plus vive ; ils ont tous l'ambition de foudroyer les premiers la breche & de monter à l'assaut. En vain les ennemis rassemblés multiplient leurs forces , éclaircissent les romparts , & arrêtent les Anglois dans leur course ; ils s'ouvrent un passage à travers mille obstacles pour suivre Guillaume qui marche à leur tête. Ils se jettent où le feu exerce le plus sa fureur, où l'artillerie éclate avec le plus grand bruit. Les dernières terreurs de Namur, & sa ruine montrent ce que peut Guillaume enflammé d'une juste vengeance. Cette ville couronnée de mille tours , & d'une multitude de pyramides dorées , qui brilloient dans les airs , n'est plus qu'un amas confus de poussière. Toutes ces colonnes superbes sont renversées , & fument sur la terre.

» Les travaux de Nassau ont une fin noble ; il veut augmenter le bonheur du genre-humain ; il n'est point conduit par une ambition farouche ; mais il est touché des craintes de l'Europe , des cris des orphelins , des pleurs des veuves. La religion opprimée excite ses premières allarmes , la justice outragée arme ses mains , ses conquêtes rendent la liberté au monde , & les nations bénissent les glorieux succès de son épée.

» Ainsi quand une muse veut tracer le modele parfait d'une vertu héroïque , elle offre aux yeux un héros triomphant dans les combats sur des géans & des monstres terrassés ; il

est couvert de sueur & de sang , & les dieux épouvantés conspirent à sa grandeur.

» Vos vaisseaux voguent sur les mers , qui avoient été désertes jusqu'à vous , & portent la terreur aux contrées orgueilleuses de l'Orient. Tunis & Alger de leurs rivages brûlés entendent avec effroi gronder leurs canons ; leurs habitans voudroient se dérober aux coups qui les menacent , & se retirer dans des terres plus voisines du soleil. Les vaisseaux françois sont renfermés dans leurs ports , l'usage commun de la mer & du vent leur est refusé. Ils n'osent plus défier les forces angloises. Ils se souviendront toujours de la fureur avec laquelle nous avons chassé le prince tremblant , à qui ils ont donné un asyle. Il étoit épouvanté par le bruit de notre artillerie , & englouti dans le feu & la fumée ; les vagues étoient applanies par une multitude innombrable de boulets ; les debris des vaisseaux , les armes , les hommes flottoient tous ensemble sur la mer.

» Les nombreuses flottes de l'Espagne pourroient à peine se vanter d'avoir soutenu plus de batailles ; les vents pouvoient à peine les conduire à leurs destinées , & l'Océan étoit fatigué sous leur poids.

» Par-tout où l'Océan roule ses flots errans ; il nous est ouvert de l'un à l'autre pôle. Nous pouvons en sûreté porter nos voiles jusqu'au cercle polaire , & les enfler des vents du nord ; nous pouvons pénétrer dans les climats du midi , sans être exposés au danger de la guerre. Nous osons découvrir des terres nouvelles , & voir

## 10 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

d'autres astres sur nos têtes, rapporter sans crainte dans notre patrie tous les biens que le soleil produit, & nous rendre maîtres des richesses du monde entier. Voyez où s'arrête Berkley, & où il exécute les ordres de son roi ourragé. Il lance ses bombes sur les citadelles qu'il embrase & sur les tours qu'il renverse ; des torrens rapides de feu sifflent dans les airs. Ils percent, ils frappent, & ils portent la destruction. Les cieux brillent de longues flammes, qui s'élèvent jusqu'à eux, & toutes les mers réfléchissent une lumière éclatante.

» Quand l'Etna s'ouvre tout-à-coup avec violence, il remplit le ciel de cendres & la terre de fumée. Les cîmes des rochers s'élancent & roulent dans les airs. De tous côtés volent les pierres fondues & les charbons enflammés. Sa fureur s'étend jusqu'aux rivages éloignés ; ils couvrent de poussière les bords de l'Asie. En vain le pilote jette les yeux des mers voisines sur les tours & les forteresses des François. Il ne peut plus appercevoir les lieux auxquels il se fixoit ; il ne voit qu'une suite immense de ruines ; & en montrant à ses compagnons étonnés la côte dépouillée & nue, il leur dit : ici s'élevoient des tours & des obélisques ; là s'assembloit une foule de citoyens. Voilà où fut St. Malo.

» Ma muse décriroit les actions héroïques de Roussel (\*), si mes forces répondoient à mes

---

(\*) Mylord Roussel, originaire de Normandie, s'est



désirs. Je retracerois sa valeur sans bornes, & je ferois tonner son canon dans mes vers. Je représenterois ce grand général sur son vaisseau, la colere dans les yeux, la foudre dans les mains; tel qu'Hector quand il lançoit son feu sur mille vaisseaux, & qu'il mettoit en fuite la Grece entière.

» Mais qui pourroit parcourir les triomphes de l'Angleterre, compter tous les feux épars sur chaque rivage, décrire les victoires dispersées de tous côtés, & conduire le lecteur de mer en mer ? Mais aussi qui pourroit refuser des vers aux actions d'Ormond (\*), ce héros de toutes les muses d'Oxford. Je voudrois célébrer sa valeur puissante, le suivre marchant après la Renommée, à travers le tumulte & l'horreur des combats, remarquer chacune de ses actions, & fixer toujours mes regards sur lui.

» Si nos pairs vouloient faire leur cour à la Renommée, s'ils vouloient embellir les rivages que leurs peres ont conquis, nos armées entreroient en triomphe dans la France. Henri ne seroit pas le dernier qui l'auroit subjuguée. Jusqu'où n'iroit pas l'espérance de l'Angleterre, si nos Pairs cherchoient au-dehors du royaume à acquérir de la gloire aux dépens de leur sang,

signalé dans les guerres de Guillaume & de la reine Anne. Il empêcha les François de sortir du port de Toulon.

(\*) Le duc d'Ormond étoit chancelier de l'université d'Oxford.

## 12 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

avec la même ardeur qu'ils soutiennent au-dehors dans le poids de l'empire pendant l'absence de Guillaume; ils déconcerteroient les projets politiques des François. Ils dissiperoient les desseins de l'ennemi commun; ils conduiroient nos armées; ils distribueroient la justice, & ils rendroient la perte de Marie (\*) plus supportable.

» Mais arrêtez, ô muse; ne faites point entendre ce son affligeant. Le nom de Marie blessera toujours l'oreille, attristera toujours le cœur d'un Anglois. A ce nom des torrens de larmes couleront toujours malgré nous de nos yeux. Marie étouffe notre joie renaissante, obscurcit nos triomphes, nous défend les plaisirs.

» Voyez, voyez les vaisseaux anglois. Le voici, Nassau vient; à mesure que sa flotte approche les mâts s'élèvent, les voiles sont plus blanches, son navire pompeux le découvre tout entier. Venez, puissant prince; venez, désiré de l'Angleterre; puissent les zéphirs du ciel bienfaisant vous conduire heureusement! Venez, que vos peuples rassemblés sur le rivage considèrent ce front qui répandoit la terreur & la confusion dans les armées françoises; mais, non, remarquons plutôt la sérénité qui brille dans vos yeux, & la joie qui éclate sur votre visage; qu'on n'y découvre plus rien de terrible. Oubliez pour quelque tems le bruit de

---

(\*) La reine Marie, fille aînée du roi Jacques II, & femme de Guillaume III.

la trompette; souriez à la fidélité que vous marque votre peuple; recevez ses hommages, jouissez de son amour. Vous étiez saisi d'un plaisir héroïque; vous étiez plongé au milieu du bruit formidable des batailles, environné de toutes parts de monceaux de morts & de coursiers écumans sur la terre. Vous êtes aujourd'hui couvert de lauriers, & par-tout où vous allez, la joie naît autour de vous. La félicité & la paix vous accompagnent. «

Addison employe, comme on voit, toute la beauté & toute la pompe de l'expression pour célébrer son prince; il insiste beaucoup sur la valeur de Guillaume III. Le poète n'osa présenter lui-même son poème au roi; il l'adressa avec une lettre en vers à mylord Sommers, garde du grand-sceau, aussi bon poète que grand ministre. En général, ce poème a de grandes beautés; mais il a le défaut de toutes les poésies angloises, où il s'agit de la France; c'est de respirer une haine implacable contre elle.

Le poème qui suit est une traduction du quatrième livre des Géorgiques de Virgile, sans l'histoire d'Aristée. Nous passerons sur l'ode pour le jour de Ste. Cécile à Oxford, pour nous arrêter au poème intitulé : *an account of the greatest english poets* (histoire abrégée des plus grands poètes Anglois.)

A M. HENRI SACHEVERELL.

» Vous voulez, cher Sacheverell, que je parcoure les siècles qui se sont écoulés depuis Chaucer jusqu'à Dryden, que je vous parle

## 14 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

des grands hommes qui ont été inspirés par les muses , & qui ont animé la poésie angloise de leur noble fureur ; il n'est point besoin d'une plus longue préface , pour vanter les talens qu'une pareille entreprise exige ; je tâcherai seulement de vous faire connoître les différentes beautés de leurs ouvrages ; vous admirerez leurs vers ; il n'y aura que les miens , qui ne mériteront point votre admiration.

» Nos stupides aïeux étoient plongés depuis long tems dans un sommeil profond ; leur ame insensible n'étoit point émue par l'enthousiasme des neufs sœurs , lorsque Chaucer parut ; poète naïf , il fit divers contes en vers & en prose ; mais le tems a porté sa rouille sur ses écrits , défiguré son langage , obscurci son esprit ; il s'efforce d'égayer ses vers grossiers par des plaisanteries ; il ne peut venir à bout de divertir ses lecteurs.

» Après lui vint Spencer ; enflammé d'une ardeur poétique , il amusa son siècle de vieilles fictions ; notre nation ignorante & sans culture , se laissa conduire par-tout , où l'imagination des poètes s'égaroit , dans des terres désertes , dans des mers inconnues au-delà desquelles on ne voyoit que des bois enchantés & des dragons dévorans. Le merveilleux ravissoit nos peres ; mais notre siècle est trop éclairé , pour souffrir de longues & ennuyeuses allégories , & une morale basse & rampante ; ces armes , ces palefrois , ces combats en champ clos , ces dames abandonnées , & leurs courtois chevaliers , ont dans l'éloignement quelque agrément pour

nous ; mais quand nous les envisageons de plus près , les ombres tombent , & cette perspective dispaçoit avec tous ses charmes.

» Le grand Cowley , puissant génie , pérille d'esprit , & prodigue les pensées ; entassées les unes sur les autres , elles fatiguent notre attention. S'il nous plaisoit moins , il nous plairoit d'avantage. A peine une pensée brillante a-t-elle frappé nos yeux qu'une autre plus brillante encore nous éblouit ; nous sommes sans cesse ravis d'admiration ; ainsi la voie lactée répand dans les cieus une lumière continue ; chaque étoile ne nous fait point appercevoir ses rayons ; elles réfléchissent toutes ensemble une vive clarté qui leur est commune.

» Pardonnez-moi , grand poète , si j'ose blâmer les beautés innombrables qui parent vos vers ; vos défauts viennent de l'excès même de votre esprit ; cependant cet esprit plaît toujours sous quelque forme qu'il paroisse. Quelle autre muse pourroit inspirer les sentimens que vous inspirez , & tirer de sa lyre les sublimes sons de Pindare ? D'autres ont osé , comme vous , l'imiter ; ils ont travaillé leurs vers avec soin ; mais malgré leurs expressions outrées , ils ont fait des efforts vains & stériles ; pour vous , vous ajoutez à Pindare de nouveaux charmes ; son imagination renaît dans vos vers ; elle s'y promene avec plus de liberté que dans les siens : l'effort que vous lui faites prendre est encore plus élevé que son propre vol. Heureux poète , votre vie sans tache , & vos vers charmans ont mérité qu'un prélat éloquent les

## 16 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

célébrât ; vous ferez immortel dans les ouvrages de Sprat & dans les vôtres.

» Milton suit , il marche avec fierté ; il se promène librement dans une versification majestueuse ; des héros vulgaires ne sont point dignes de sa muse ; le monde ne peut contenir ses divins transports ; voyez-le monter vers les cieux , & du haut du firmament repousser loin de lui la vile demeure des mortels ; déjà il ébranle les fondemens du trône éternel ; il le remplit de terreurs & d'alarmes , & il met le tonnerre dans les mains du tout-puissant. Je vois ( que dis-je ? ) je sens tous les objets que sa plume décrit ; chaque vers a sa pompe , chaque vers est un trait hardi & sublime , que la critique la plus délicate respecte. N'êtes-vous pas saisi de crainte ? N'êtes-vous pas ravi de joie , quand vous voyez les anges combattre contre les archanges , l'étendart du Messie flotter & briller dans les airs , & son char triomphant rouler avec un bruit formidable sur la voûte des cieux ? L'airain bruyant resonance , le tonnerre éclate ; j'entends avec fureur la voix de la guerre cruelle ; nos esprits sont étonnés , sont suspendus , mon sang se retire & se glace dans mes veines , lorsque je considère des séraphins plongés dans une mer de feu ; mais de ces lieux ténébreux & horribles , je vole avec joie à l'aimable séjour du paradis ; quelle est la langue qui pourroit exprimer , quel est l'enthousiasme qui pourroit décrire un spectacle si charmant & si fécond en plaisirs ?

» Ah ! si ce grand poète n'eût pas profané sa plume dans les éloges qu'il a donnés à nos concitoyens perfides , quelles louanges ne mériteroient pas ses autres productions ! son style ne pourra jamais embellir la cause qu'il a défendue , cette source claire & pure découvrir aux yeux le terrain odieux qu'elle arrose.

» Mais , ô muse , tirez de votre lyre des sons plus doux , donnez plus de grace à vos chants , parlez un langage plus tendre ; le galant Waller vous demande des vers ; tournez-les avec plus d'art ; que vos éloges aient plus de délicatesse ; les chansons charmantes , & les beautés qu'il a chantées , imitent le sentiment & augmentent les desirs ; les graces de Sacharisse allumeront les feux de l'amour , aussi long-tems que les vers de Waller enflammeront les passions ; vos sons enchanteurs , poète harmonieux , rendent le vaincu hardi , & le lâche courageux ; vous montrez que Cromwel même fut innocent , & vous louez la tempête qui l'a enlevé à la terre.

» Pourquoi votre muse a-t-elle paru si-tôt ? Que n'a-t-elle vu le grand Nassau sur le trône ? Ses victoires auroient brillé dans vos vers ; elles auroient rempli votre ame d'une plus noble ardeur ; l'horreur & la mort nous auroient frappés d'un spectacle terrible ; des flots de sang auroient enflé les eaux de la Boyne : mais si vous aviez tracé le portrait de notre reine aimable , vos vers plus doux & plus tendres auroient peint toutes les graces qui

## 18 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

l'accompagnent ; l'héroïne de Spencer auroit été moins belle.

» Je ne vous oublierai point, Roscomon, vous qui donnez des loix à la noble poésie ; la profondeur de votre jugement & l'harmonie sublime de votre versification, montrent que vous êtes à la fois grand critique & grand poète ; & vous, Denham, votre renommée durera aussi long-tems que la montagne de Cooper commandera aux plaines qui l'environnent.

» Dryden marche sur vos pas ; il possède toutes les finesse de l'art ; il a vieilli sur le Parnasse, & les charmes de sa muse ne font qu'augmenter avec ses années ; il a joint à la justesse des expressions l'harmonie & la douceur de la versification ; soit qu'il emprunte les discours enjoués de Thalie, soit qu'il parle le langage touchant de Melpomene, il excite le ris, ou il fait verser des larmes ; ses satyres portent des traits qui blessent ; ses odes ont des graces qui plaisent ; il n'a point de vers, qui ne soit doux & harmonieux ; sa muse a tous les ornemens qui lui conviennent, & elle n'a point d'ornemens qui ne charment. C'est vous, qui embellissez notre poésie, ô Dryden ! Pourroit-elle jamais perdre de sa beauté, après avoir fleuri si long-tems dans vos vers ? Les muses font renaitre une nouvelle espérance. L'harmonieux Congreve bannit nos alarmes ; poète d'une fécondité inépuisable, il nous a donné beaucoup, il nous promet encore davantage ; Congreve soutiendra long-tems la gloire de votre



nom , ô Dryden ! & votre muse revivra dans les vers de votre ami.

» Je me lasse de parcourir ma carrière ; je voudrois en sortir ; mais je dois rendre justice au mérite ; je veux encore continuer ma course. Je n'ai pas nommé le noble Montagu , si vanté pour son esprit , son génie plaisant & singulier ; il adresse à Dorset sa muse ingénieuse , & des vers tels que Dorset lui-même en pourroit faire ; avec quelle négligence aimable il laisse aller ses vers faciles & naturels ! Les belles actions de Nassau ornent sa poésie ; il environne de gloire ce héros ; son armée est rangée en bataille dans le plus bel ordre ; la Boyne porte dans la mer ses eaux teintes de sang ; ni le Simois , dont le cours fut suspendu par les hommes & les armes entassés dans son lit , ni le Xanthe , dont le nom est si célèbre , n'exerceront pas aussi long-tems le génie des poètes ; quoique les dieux & les mortels mêlés ensemble , aient combattu dans ces fleuves ; mais déjà Montagu entre dans les conseils secrets de son prince , il aide de sa sagesse le héros qu'il a chanté.

» J'ai enfin terminé ma carrière ; recevez ce foible & dernier hommage que ma muse vous offre ; j'abandonne l'art des vers à de plus grandes vérités ; ainsi , vous qui êtes à la fois une muse aimable & un tendre ami , adieu. «

( *La fin dans le journal prochain.* )

---

*HISTOIRE générale & particulière de la Grèce ; contenant l'origine , le progrès & la décadence des loix , des sciences , des arts , des lettres , de la philosophie , &c. par M. COUSIN DES-PRÉAUX , de l'académie des sciences , belles-lettres & arts de Rouen ; de celle de Villefranche & des Arcades de Rome. Tome VIII & IX.*  
 ▲ Rouen , chez le Boucher , le jeune ; & à Paris , chez Durand , neveu , rue Galande ; Morin , imprimeur , rue Saint-Jacques , & Guillot , rue de la Harpe , 1783.

**J**USQU'ICI (\*), le savant auteur a marché dans la nuit de l'antiquité , enveloppé des ténèbres de la mythologie , faïssant à peine quelques étincelles de vérité dans ce chaos de mensonges & de fictions accumulés par les poëtes. Le flambeau de l'histoire luit enfin à ses yeux ; il n'en est plus réduit à l'autorité d'Homere & d'Hésiode. C'est Hérodote , *le pere de l'Histoire* , c'est Diodore de Sicile , écrivain judicieux & instruit , c'est le philosophe Plutarque , le peintre de la nature , qui va guider ses pas errans. Il n'a plus à raconter des faits

---

(\*) Journal d'août 1781 , pag. 3 & suivantes ; Journal de septembre 1782 , pag. 58 & suivantes.

obscurs & isolés , des traits de grossièreté & de barbarie , les foibles commencemens de quelques petites républiques : ce sont des exploits éclatans , entrepris pour la cause commune , ce sont des prodiges de courage & d'héroïsme , ce sont les batailles de Marathon , de Salamine & de Platée ; c'est en un mot l'époque la plus brillante des annales grecques qui se présente à son pinceau. On chercheroit inutilement dans toutes les histoires anciennes & modernes un tableau plus intéressant , plus glorieux pour l'humanité. Que nous offrent les conquêtes des Romains ? la tyrannie réduite en principes , les triomphes de l'injustice , des talens & des vertus qui ne servent qu'au malheur du genre humain. Que voyons-nous dans l'expédition d'Alexandre ? l'ambition insatiable d'un homme à qui l'univers ne suffit pas. Que voyons-nous dans la découverte du nouveau-monde ? le courage naturel accablé par un art perfide & meurtrier ; le droit du plus fort exercé avec une férocité sans exemple. A ce spectacle le cœur se resserre , & l'on se dit à soi-même : il n'est donc point d'asyle sur la terre contre l'usurpation & la violence. Mais quand l'orgueil des monarques de l'Asie vient se briser contre la fierté républicaine ; quand le généreux sentiment de la liberté , brave les menaces & les efforts du despotisme ; quand la valeur & la prudence sont employées avec succès , non pas pour asservir & opprimer , mais pour repousser l'oppression & la servitude ; cette victoire du mérite seul & de la simple vertu , sur la stu-

## 22 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

pidité fastueuse & le vice puissant ; cet avantage de la force sur le nombre , de la pauvreté sur les richesses , console , agrandit l'ame ; & l'on s'écrie : l'homme est donc capable de défendre ses droits ; il est donc libre quand il veut l'être.

Nous savons qu'Hérodote est crédule & ami du merveilleux ; mais il débite ses fables avec une candeur & une naïveté charmantes. Il ne veut pas tromper , mais il se trompe. Nous avouons qu'il exagere les extravagances de Xerxès , & le nombre de ses troupes ; on peut raisonnablement douter que ce prince ait fait percer le Mont-Athos , qu'il ait fait donner trois cens coups de fouet à la mer , & qu'il l'ait mise aux fers , pour la punir d'avoir rompu le pont qu'il avoit fait construire.

*Creditur olim*

*Velificatus Athos , & quicquid græcia mendax*

*Audet in historia.*

JUVEN. Sat. X.

On peut douter que Xerxès ait conduit en Grece trois millions d'hommes , que son armée ait desséché les rivières , & que la mer ait été cachée sous sa flotte ; mais ces contes , enfans d'une imagination exaltée , sont peut-être plus instructifs que la vérité : que m'importe que le fait soit exactement vrai , si la leçon que nous en tirons est très-utile ; c'est cette utilité morale qui annoblit les mensonges des historiens Grecs. Les folies de Xerxès nous apprennent jusqu'à quel point la prospérité & un pouvoir

sans bornes peuvent troubler la raison d'un homme. Nous voyons un despote abruti par l'orgueil, corrompu par la flatterie, qui s'irrite comme un enfant contre des obstacles nouveaux pour lui, qui se croit maître de la nature, & veut commander aux élémens, comme à ses esclaves. Cette incroyable multitude qu'il traîne après lui met dans un plus beau jour la supériorité du courage des Grecs, & rend la catastrophe plus théâtrale.

*Sed qualis rediit nempè una nave, cruentis  
Fluctibus, & tardâ, per densa cadavera, prorâ.*

JUVEN. Sat. X.

Ce qui fait de la peine, c'est que le bon Hérodote nous représente ces monarques Asiatiques tantôt comme des tyrans féroces & imbécilles, tantôt comme des princes généreux & magnanimes. Xerxès envoie des ambassadeurs aux différens peuples de la Grece pour leur ordonner de se soumettre, & leur demander pour gage de leur obéissance, *la terre & l'eau* : (c'étoit la formule ordinaire.) Les Lacédémoniens, fort mutins de leur naturel, font précipiter les ambassadeurs, les uns dans une fosse, les autres dans un puits, en leur disant d'y prendre ce que leur roi demandoit. Mais dans la suite ils ont quelque scrupule d'avoir violé le droit des gens. Deux nobles Spartiates, pour expier le crime de leurs concitoyens, s'offrent d'aller livrer leur tête à toute la colere de Xerxès : ils comparoissent devant ce fier despote alors assis sur son trône.

## 24 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» Vainement les gardes leur ordonnerent de  
 » se prosterner. Vainement ils chercherent à  
 » leur faire baisser la tête, ils dirent qu'ils n'a-  
 » voient point coutume d'adorer un homme,  
 » & qu'ils n'étoient point venus pour cela;  
 » puis s'adressant à Xerxès : *Sparte nous envoie*  
 » *recevoir la peine due au meurtre de tes ambas-*  
 » *sadeurs.* Touché de cette grandeur d'ame, le  
 » roi leur répondit : *Je ne veux pas ressembler à*  
 » *vos concitoyens ; en faisant mourir mes héraults,*  
 » *ils ont violé le droit des gens. Je ne commettrai*  
 » *point une action que je leur reproche ; & par la*  
 » *mort de deux hommes, je n'absoudrai point les*  
 » *Lacédémoniens du crime qu'ils ont fait en com-*  
 » *mun.* Il les renvoya dans leur patrie. «

Voici un autre trait qui prouve que ce fou  
 de Xerxès avoit le cœur sensible, & qu'il étoit  
 au fond le meilleur homme du monde. » A la  
 » vue de l'Hellespont, couvert de ses nom-  
 » breux vaisseaux, & des rivages ainsi que de  
 » toutes les campagnes des Abydeniens remplis  
 » de ses guerriers, il ne put contenir son or-  
 » gueilleuse satisfaction. Un retour sur lui le  
 » rappella bientôt, & il ne put s'empêcher de  
 » répandre des larmes en songeant que de tant  
 » de milliers d'hommes, pas un dans cent ans  
 » ne verroit la lumière. Cette disposition à l'at-  
 » tendrissement l'engagea dans une conversation  
 » sérieuse avec Artaban, sur les misères & la  
 » brièveté de la vie. «

Est-ce là cet homme qui fait fouetter la mer ;  
 qui fait trancher la tête aux constructeurs d'un  
 pont, parce que ce pont a été rompu par la  
 tempête,

tempête , &c. ? De pareilles contradictions nous paroissent difficiles à expliquer ; on conçoit qu'Hérodote, pour faire sa cour aux Grecs , a voulu faire de Xerxès un tyran & un fou ; mais on ne voit pas pourquoi il fait du même homme un philosophe & un moraliste.

Dix mille Grecs , sous la conduite de Miltiade , défont à Marathon une armée de six cents mille , d'autres disent trois cents mille Perses , envoyée par Darius , & commandée par les satrapes , Datis & Artaphernes. Ce qui n'est peut-être pas moins extraordinaire en ce genre , c'est que le général victorieux , le libérateur de la Grece Miltiade , fut condamné quelque tems après à une amende de cinquante mille écus , & mourut en prison , sans avoir pu les payer. Cimon , son fils , à qui le sort réservoir dans la suite une gloire & une fortune immenses , étoit alors stupide , débauché , crapuleux. Après la mort de Miltiade , on mit en prison ce jeune homme responsable de la dette de son pere ; un certain Callias , homme fort riche , lui proposa les cinquante mille écus , s'il vouloit lui vendre sa femme Elpinice. Cimon refusa d'abord la proposition du financier ; mais Elpinice qui préféroit sans doute à un mari pauvre & prisonnier , un galant riche & libéral , s'immola généreusement aux intérêts de son cher époux , & pour le retirer de prison , vola dans les bras de Callias.

Xerxès ne fut point rebuté du mauvais succès de son pere Darius ; il mit sur pied des armées bien plus nombreuses. On dit qu'il traîna

## 26 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

dans la Grece plusieurs millions d'hommes , & qu'il couvrit le pays de la liberté de ses troupeaux d'esclaves. Si un Grec n'eût trahi sa patrie , le roi de Perse eût été arrêté au passage des Thermopiles ; mais un homme du pays lui découvrit des sentiers escarpés & inconnus , par où il pouvoit faire passer , à l'insu des ennemis , un détachement de ses troupes. Vingt mille Perses , conduits par ce traître , viennent fondre par derriere sur trois cens Spartiates , qui seuls étoient restés pour les attendre , avec Léonidas leur chef. Ces intrépides guerriers , après avoir fait un horrible carnage de leurs ennemis , succomberent enfin sous le nombre ; & l'on mit dans la suite sur leur tombeau cette épitaphe touchante & sublime par sa simplicité : *Passant , va dire à Sparte que nous sommes morts ici pour obéir à ses saintes loix.*

C'est dans les besoins de l'état que les grands hommes se font connoître , & se mettent naturellement à leur place. La Grece dut alors son salut à deux Athéniens illustres , mais d'un caractère bien différent , & rivaux l'un de l'autre. Fastueux , intrigant , habile à se faire des créatures , Thémistocle n'envisageoit dans le bien public que sa gloire personnelle. Aristide , simple & franc , sans autre partisan que son mérite , s'oublioit lui-même pour ne s'occuper que des intérêts de la patrie. Le premier , vif , ardent , dévoré d'ambition , pétri de ruses & d'artifices , prenoit toutes sortes de formes pour arriver à son but , & regardoit comme honnête tout ce qui étoit utile ; le second , paisible , modéré ,



ferme & constant dans ses principes , plus jaloux de mériter que d'obtenir les honneurs , ennemi du mensonge & de la flatterie , ne regardoit comme utile que ce qui étoit honnête. Thémistocle étoit meilleur guerrier , meilleur politique , il avoit des vues plus étendues , un génie plus fécond en expédiens & en ressources ; Aristide étoit meilleur citoyen ; il avoit le cœur plus droit & les intentions plus pures. L'un étoit un homme d'état , l'autre un philosophe : celui-ci n'aspiroit qu'aux éloges de la multitude ; celui-là étoit plus jaloux du témoignage de sa conscience. Thémistocle avoit quelque chose du caractère de César ; Aristide ressembloit à Caton. Thémistocle en un mot avoit plus de talens , Aristide plus de vertus.

Ce fut Thémistocle qui établit à Athenes une marine florissante , ce fut lui qui conseilla à ses citoyens d'abandonner leur ville & de se réfugier sur leurs vaisseaux ; ce fut Thémistocle qui força les alliés d'engager le combat dans le détroit de Salamine ; enfin ce fut lui qui engagea Xerxès , après sa défaite , à s'enfuir promptement en Asie ; il est vrai qu'il fut bien secondé par son généreux rival , qui , dans le péril commun , oublia ses querelles particulières ; mais Aristide ne fit qu'exécuter ce que le génie de Thémistocle avoit conçu.

Ces deux hommes n'échapperent point à la jalousie de leurs concitoyens : avant l'invasion de Xerxès , Aristide étoit déjà exilé , il n'en servit pas moins la patrie : Thémistocle , après la victoire de Salamine , reçut le même prix

## 28 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

de ses travaux. Le peuple est naturellement ingrat. Des républicains amoureux de l'égalité, ne pouvoient supporter l'éclat d'un mérite supérieur ; cela est aisé à comprendre. Mais comment Athènes, qui récompensoit ainsi les services, pouvoit-elle trouver des hommes pour la servir ? Comment se faisoit-il qu'il y eût toujours des dupes prêtes à s'immoler pour une injuste patrie ? Pourquoi tant de gens s'empressoient-ils de sacrifier leurs talens, leur repos & leur fortune, pour acheter un exil certain ? Cette perspective ne devoit-elle pas éteindre le zèle dans tous les cœurs ? Non, car la gloire étoit l'idole des grands hommes d'Athènes ; & rien n'étoit plus glorieux pour eux que l'exil connu sous le nom d'*ostracisme*. C'étoit en quelque sorte un hommage public rendu à leurs talens extraordinaires ; c'étoit un aveu authentique de la supériorité de leur mérite ; on ne pouvoit plus vivre avec eux, parce qu'ils étoient trop au-dessus des autres. La crainte qu'ils inspiroient à leurs égaux étoit bien flatteuse pour l'amour propre, & un bannissement de cette espèce étoit un véritable triomphe.

On attribue ordinairement à tous les Grecs en commun, l'honneur d'avoir repoussé les Perses ; on se trompe : la plupart des habitans de cette contrée fameuse, indignes du nom qu'ils portoient, reçurent en tremblant le joug qu'on leur imposoit, & contribuèrent par leur lâcheté servile à nourrir l'orgueil de Xerxès. Les Athéniens & les Lacédémoniens furent presque les seuls qui firent tête à l'ennemi com,

mun; après avoir sauvé la Grece, ils méritoient bien de lui commander.

Qui le croiroit, ces Athéniens si braves, si magnanimes, étoient les hommes les plus crédules & les plus superstitieux. On a déjà remarqué que la superstition, fruit ordinaire d'une imagination vive & ardente, donne à l'ame une prodigieuse énergie, & produit souvent les plus grandes choses; tandis que l'indifférence philosophique & l'irréligion ôte à l'homme toute espèce de ressort & le concentre dans sa propre foiblesse. On a cité les Romains le plus superstitieux & le plus courageux de tous les peuples. Les Athéniens ne se gouvernoient que par des motifs religieux, on ne les conduisoit qu'avec des présages & des prodiges; il falloit des oracles pour les faire mouvoir; leurs armées étoient composées d'hommes dévots & scrupuleux. Il faut avouer que nos soldats sont d'un caractère un peu différent. Ce sont de pareils traits de mœurs qu'il est sur-tout important de remarquer dans l'histoire.

Lorsqu'il fallut engager les Athéniens à quitter leur ville, à livrer à l'ennemi leurs temples, leurs tombeaux, leurs foyers, pour se retirer sur leurs vaisseaux, on eut besoin d'un oracle de la *Pythie* & d'un prodige. Le dragon gardien de la citadelle, & qu'on nourrissoit dans le temple de Minerve, disparoit tout-à-coup. Le peuple consterné de cet événement ne sait à quoi se résoudre; lorsqu'on apperçoit Cimon qui s'avance d'un air gai vers la citadelle, pour

consacrer dans le temple de Minerve un mors de bride, comme pour faire entendre que la ville n'avoit plus besoin de cavaliers, mais de matelots. Après avoir présenté son offrande à la déesse, il prend un des boucliers suspendus aux murailles de son temple, & descend sur le rivage. Il n'en faut pas davantage pour inspirer à tous les citoyens le courage de s'embarquer.

» Quel spectacle offrit alors la ville d'Athènes! Quelle émotion la simple lecture en fait passer dans l'ame! Et en même tems quelle admiration elle excite pour la fermeté de ces hommes qui, s'arrachant ainsi à tout ce qu'ils avoient de plus cher, & sans être ébranlés par les gémissemens de leurs peres, de leurs meres, par les tendres adieux de leurs femmes & de leurs enfans, perdoient leur patrie pour la sauver! Ce qui rendoit ce spectacle plus déchirant encore, c'étoit ce grand nombre de citoyens que leur vieillesse forçoit de laisser dans une ville abandonnée, avec ceux qui, regardant les murailles de bois comme indiquant la citadelle, croyoient y trouver leur salut. Un moment si attendrissant le devenoit plus encore par l'attache ment que montroient les animaux domestiques à leurs anciens maîtres. On les voyoit comme s'ils eussent partagé leur douleur, courir autour d'eux avec des hurlemens, & ne les quitter que lorsqu'ils s'embarquoient. On remarque entr'autres le chien du pere de Périclès qui se jeta à la mer, & sui-

» vit le vaisseau à la nage jusqu'à Salamine ;  
 » où il expira en abordant le rivage. «

Il ne faut pas toujours juger les jeunes gens d'après la conduite qu'ils tiennent dans leurs premières années. Tel est devenu un grand homme qui n'annonçoit qu'un étourdi & un libertin. Le débauché, le stupide Cimon, après avoir passé sa jeunesse dans la crapule, se montre le rival des Miltiades & des Thémistocles ; il les surpasse même en probité & en vertu. Ses prédécesseurs avoient repoussé les attaques du roi de Perse ; il va l'attaquer lui jusques dans son empire, il va dicter des loix à ce despote superbe, & revient chargé des trésors des barbares.

Des richesses aussi honorablement acquises furent employées plus honorablement encore ; au soulagement des malheureux. » Il fit abattre  
 » toutes les clôtures de ses terres, de ses jardins, & les pauvres d'Athènes, les étrangers  
 » même pouvoient en toute liberté y venir  
 » cueillir les fruits dont ils avoient besoin.  
 » Chaque jour un souper simple, mais abondant, étoit servi sur sa table, & tous les  
 » Athéniens peu favorisés des biens de la fortune, ou au moins ceux du bourg de Lacia ;  
 » dont il étoit, y avoient leur couvert. Il  
 » vouloit que n'étant point obligés de travailler pour vivre, ils pussent consacrer tous  
 » leurs momens aux affaires de la république.  
 » Un domestique nombreux & bien vêtu suivait toujours *Cimon* ; s'il rencontroit quelque  
 » vieillard couvert d'un mauvais habit, il lui

### 32 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» faisoit donner celui d'un de ses gens, & il  
» n'étoit point de citoyen pauvre qui tînt à  
» déshonneur cette libéralité. Ses domestiques  
» ne le suivoient même jamais sans porter beau-  
» coup d'argent. En passant dans la place ils  
» s'approchoient des plus honnêtes indigens,  
» à qui ils donnoient secrètement quelque mon-  
» noie. »

Tant de bienfaits ne purent lui faire pardon-  
ner sa gloire. Ce grand homme fut la victime  
des intrigues d'un jeune ambitieux qui cherchoit  
à s'élever sur ses ruines. Cet ambitieux étoit  
le fameux Périclès, alors vil flatteur du peu-  
ple d'Athènes, qu'il gouverna depuis avec tant  
d'autorité.

Après nous avoir montré dans le huitieme  
volume, les Grecs repoussant les barbares par  
la force de leurs armes, M. Despréaux, dans  
le neuvieme, nous présente ce même peuple  
trionphant de la barbarie, introduisant dans  
l'univers la lumiere de la philosophie & des  
arts. Quelle que soit la réputation des philo-  
sophes Grecs, ils n'ont que le mérite d'avoir  
substitué des erreurs quelquefois subtiles & in-  
génieuses, à l'ignorance grossiere & profonde,  
dans laquelle le genre-humain étoit alors ense-  
veli. Le flambeau de la religion nous a éclairé  
sur la vanité de leurs systèmes. Rien ne prouve  
mieux l'insuffisance de la raison & la nécessité  
de la révélation, que les absurdités & les sor-  
tites de toute espece, qui sont échappées aux  
plus grands génies de l'antiquité.

Si les philosophes de la Grece sont tombés

dans l'oubli, ses poètes conservent encore leur crédit auprès d'un petit nombre de connoisseurs: Quelle grande découverte que celle de l'art dramatique! Le lycée, l'académie, le portique, font aujourd'hui bien moins d'honneur à Athènes que son théâtre. Les tragiques Grecs sont encore nos modèles & nos maîtres. Cependant quelques beaux-esprits, à la tête desquels est M. de Voltaire, ont voulu nous persuader que l'art de la tragédie étoit dans l'enfance du tems de Sophocle & d'Euripide, parce qu'il étoit encore voisin de sa naissance: ces docteurs s'imaginent sans doute que les arts dépendans du génie, ont le même sort que les sciences exactes & les métiers mécaniques, qui ne se perfectionnent qu'à l'aide du tems & des observations réitérées. N'avons-nous pas vu Corneille créer & perfectionner la tragédie presque dans le même tems? . . . . .

Au reste la nation Françoisse vient de venger Sophocle: cet illustre Athénien qui, au jugement de Voltaire, n'entendoit rien à son art, vient de recevoir l'accueil le plus flatteur sur le théâtre de Paris: (\*) son *Philodète*, malgré la différence de la religion & des mœurs, malgré la simplicité de l'intrigue, & sur-tout malgré la foiblesse de la traduction françoise, a intéressé les mêmes spectateurs qui avoient applaudi au *Roi Léar*. C'est un grand triomphe pour le poète Grec, & en même tems un dé-

---

(\*) Voyez le journal de *septembre*, page 319.

### 34 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

menti formel donné à Rousseau de Geneve ; qui , dans sa Lettre sur les spectacles , avoit dit avec son ton dogmatique & tranchant : *qui doute que sur nos théâtres la meilleure piece de Sophocle ne tombât tout à plat.*

Ces deux nouveaux volumes de l'*Histoire de la Grece* sont très-intéressans , & par le sujet & par la maniere dont l'auteur l'a traité. Le style de M. Cousin Despréaux , quelquefois diffus & négligé , est clair , naturel , d'un goût sain & antique , & d'une simplicité toujours estimable , quoiqu'elle ne soit plus de mode. On pourroit peut-être lui reprocher de n'avoir pas mis assez de critique dans sa narration. Peut-être aussi faut-il le féliciter de nous avoir présenté de bonne foi les récits des anciens historiens ; au lieu d'imiter la manie des philosophes modernes , qui doutent de tout par orgueil & par ignorance , & qui substituent aux témoignages anciens leurs propres conjectures. Mensonges pour mensonges , nous aimons mieux ceux d'Hérodote , parce qu'ils sont gracieux & revêtus d'un style enchanteur.

( *Année littéraire.* )





**TRAITÉ** pratique de la conservation des grains ; des farines & des étuves domestiques , avec figures. Ouvrage utile aux fermiers , meûniers , boulangers , fariniers & seigneurs faisant valoir leurs terres ; avec des notes & des observations sur l'agriculture & la boulangerie ; par CÉSAR BUCQUET , auteur du Manuel du Meûnier , & ancien meûnier de l'hôpital-général de Paris. A Paris , chez Onfroy , rue du Hurepoix , & Belin , rue Saint-Jacques. 1783 , in 8vo. de 74 pages.

**OBSERVATIONS** sur la boulangerie. Même format , & chez les mêmes libraires. Prix 3 l. les deux ouvrages réunis. Le premier se vend séparément 36 sols.

« **M**A profession n'est point celle d'auteur ; ni mon talent celui d'écrire, dit M. Bucquet à la tête de son discours préliminaire ; simple artisan , sans fortune & sans nom , né de parens dont l'état étoit de conduire un moulin ou une charrue , je fus dès mon enfance destiné par eux à la même condition. »

D'après une pareille déclaration , on auroit mauvaise grace sans doute à exiger de l'auteur autre chose que du zèle , de l'exactitude & de la bonne foi dans un traité aussi important par son objet que celui dont il s'agit. Il faut con-

### 36 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

venir que la méthode, & l'élocution d'un écrivain de profession, sont moins à désirer ici que les connoissances pratiques d'un homme tel que M. Bucquer, qui a passé toute sa vie au milieu des magasins de bled, & a été à même d'observer, pendant une longue suite d'années, les grains précieux qui nous nourrissent, depuis l'instant où ils sont confiés à la terre, jusqu'à celui où l'industrie humaine les force à devenir le plus sain & le plus économique des alimens.

Le commencement de cet ouvrage est employé à faire sentir les avantages de la *mouture économique*, & ceux que présente le *commerce des farines* préférablement à celui des grains. Comme cette matière a été suffisamment approfondie & discutée dans plusieurs bons ouvrages, nous nous bornerons ici à faire connoître quelques idées particulières de l'auteur.

Indépendamment du commerce des farines en grand, il voudroit qu'il se formât des fariniers, qui fissent un commerce intérieur dans le royaume, & se chargeassent de vendre aux pauvres la farine en détail.

Après avoir établi que le paysan, le manouvrier, l'artisan qui peuplent les campagnes sont les gens du monde pour qui le tems est le bien le plus précieux, puisque c'est le bon emploi du tems qui les fait vivre, & que celui qu'ils perdent sans fruit est pour eux un inconvénient fâcheux & un malheur réel, voici comment il fait sentir les avantages de ce commerce en détail.

» Supposons un paysan chez qui la farine  
 » va manquer, & qui dans quelques jours aura  
 » besoin de pain. Il faut alors que lui, ou sa  
 » femme aillent au marché. Le bled est-il ache-  
 » té ? Il faut qu'il le porte au moulin, & qu'il  
 » reste là en attendant son tour, jusqu'à ce que  
 » son grain soit moulu. Que fera-ce, si par un  
 » nouvel accroissement de dépenses ajouté au  
 » prix de la denrée, il est obligé de louer une  
 » bête de somme pour la porter & la rappor-  
 » ter ? Que fera ce s'il trouve un meûnier fri-  
 » pon, ou ignorant, qui lui fasse tort sur sa  
 » mouture ? Un meûnier négligent, qui faute  
 » de soins, ou pour aller plus vite, lui donne  
 » un mauvais moulage ? Ce dernier inconvé-  
 » nient chez les pauvres, est malheureusement  
 » presque inévitable. Comme ils n'apportent  
 » d'ordinaire qu'une petite quantité de bled,  
 » parce que leurs facultés ne leur permettent  
 » pas d'en acheter davantage, souvent il est  
 » passé sous les meules avant que le meûnier  
 » y ait regardé. Celui-ci le livre tel quel à la pau-  
 » vre ménagere qui retourne le passer chez elle.  
 » Mais remarquez que comme la farine est  
 » chaude, & qu'on n'a pas le tems de la laisser  
 » reposer, on la passe mal, & qu'il reste de  
 » la bonne farine avec le son, de même qu'il  
 » reste du son avec de la farine. Veut-on passer  
 » plus sec ? La farine est compacte ; la pâte  
 » ne prend pas d'eau, le pain reste plat, & ne  
 » leve pas suffisamment au four ; il est peu  
 » nourrissant, mal-sain & propre à engendrer  
 » des maladies.

### 38 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» Etablissez au contraire des marchands de  
» farine ; & dès l'instant tous ces inconvéniens  
» cessent. Le farinier , obligé d'avoir une pro-  
» vision de marchandises pour son commerce ;  
» n'en a par conséquent que de sèche & propre  
» à être employée. Son intérêt étant d'avoir ,  
» comme on dit , des pratiques , il doit cher-  
» cher à les bien servir ; parce que s'il trompe  
» une fois , on ne retourne plus chez lui.  
» L'acheteur ne perd plus de tems comme  
» dans l'autre méthode. A-t-il un écu ? il en-  
» voie sa femme chez le farinier faire son em-  
» plette. L'instant d'après, celle-ci peut pétrir ,  
» & quelques heures lui suffisent pour avoir  
» du pain. «

Ce n'est pas tout , l'auteur prétend que le commerce en détail est propre à prévenir les renchérissemens subits qui inquiètent l'administration & alarment le peuple menacé d'une disette , ou du moins lui fait éprouver une augmentation de prix auquel il ne peut atteindre.

» Dans les marchés publics , dit M. Buc-  
» quet , on voit quelquefois le bled rencherir ;  
» sans qu'on devine pourquoi. Le peuple na-  
» turellement sujet à s'effrayer sur cet objet ,  
» qui est pour lui le plus important de tous ,  
» accourt avec le peu d'argent qu'il a , pour  
» faire sa provision , avant que la cherté au-  
» gmente ; & il accroît encore l'alarme sans  
» le savoir. Le fermier , qui voit la foule , ne  
» manque pas d'en profiter , & tout-à-coup ,  
» en peu d'heures , la denrée enchérit considé-  
» rablement. S'il existoit , comme je le propose

» se , des regratiers de farine , ce malheur n'ar-  
 » riveroit pas ; il ne resteroit dans les marchés  
 » que les boulangers & les fariniers , qui sa-  
 » chant mettre le prix au grain , suivant sa  
 » qualité , contiendroient le vendeur. Le peu-  
 » ple , au lieu d'acheter du bled , iroit au ma-  
 » gasin acheter de la farine , & sans qu'il s'en  
 » doutât , il rétablirait l'ordre ; car les farines  
 » n'augmentent pas le même jour que le bled ;  
 » souvent même ce n'est que douze ou quinze  
 » jours après , parce que celles que vend le  
 » magasinier étant plus anciennes , ont été ache-  
 » tées avant que la cherté existât. «

Nous avons rapporté ces différens passages  
 pour faire sentir à nos lecteurs combien il est  
 facile de faire des raisonnemens spécieux , quand  
 on n'envisage son objet que d'un seul côté. Il  
 est de fait que pour établir les avantages *du*  
*commerce des farines en détail* , ce n'étoit point  
 assez de faire remarquer les bons effets que le  
 pauvre peuple de nos campagnes pourroit en  
 retirer , il falloit encore l'envisager dans son  
 rapport avec l'agriculture , & le commerce des  
 grains ou farines.

Pour que le fermier & le cultivateur puissent  
 rendre la terre fertile , & lui confier des semen-  
 ces , il faut que le prix des récoltes soit tel  
 qu'ils puissent en retirer le montant de leurs  
 baux , les frais de la culture qui comprennent  
 ceux de leur subsistance & de quoi ensemen-  
 cer pour l'année suivante , ce qui doit nécessaire-  
 ment donner au prix des grains une proportion  
 qui ne peut être détruite sans nuire à l'agri-

#### 40 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

culture jusques dans la source , & occasionner des disettes réelles bien plus redoutables que les défauts d'approvisionnement , par lesquels des monopoleurs inquietent quelquefois le gouvernement , & font éprouver aux peuples des furenrhériffemens auxquels ils ne peuvent atteindre.

Or n'est-il pas à craindre que le *commerce en détail* des farines , en écartant les consommateurs des marchés , ne laisse les cultivateurs à la merci d'un petit nombre de regratiers , & des boulangers qui peuvent facilement s'entendre , se liguier , & leur faire éprouver des pertes considérables qui tourneroient infailliblement au détriment de la culture ? Cette considération seule suffit donc pour balancer les petits avantages que produiroit le commerce en détail ; & c'est ainsi qu'on risquera de se tromper , toutes les fois que , sans avoir égard à l'ensemble & à la source des abus , on cherchera à y remédier par des moyens locaux & particuliers. Il est clair que pour que le commerce en détail tournât sans inconvénient à l'avantage des pauvres , il faudroit qu'une liberté indéfinie d'importation & d'exportation rendît impossible les manœuvres de la cupidité & des monopoles.

Ne nous laissons pas de le répéter , c'est le commerce indéfini des grains & sans aucune espèce de gêne , soit en nature , soit en farines , ou sous toute autre forme , qui seul peut établir une proportion exacte entre le prix des grains , & les besoins du cultivateur , combinés avec les facultés des peuples. Cette vérité a été

tant de fois portée jusqu'à la démonstration , & elle est si évidente pour tous ceux qui n'ont point intérêt de l'étouffer , qu'il nous paroît suffisant de la rappeler à nos lecteurs ; d'où il suit qu'en louant les intentions droites de l'auteur , du moins nous les présumons telles , nous ne saurions trop l'inviter à ne proposer des systèmes qu'avec la plus grande précaution , & après les avoir approfondis mûrement , & discutés sous toutes leurs faces.

Passons à la méthode de l'auteur pour conserver les grains. Elle consiste principalement à les dépouiller de l'humidité interne qu'ils contiennent , & qui étant mise en action par la chaleur , les fait fermenter & les corrompre.

Quant aux farines , indépendamment de cette privation d'humidité , il est sur-tout important de n'y point laisser entrer de son qui les feroit fermenter très-promptement ; d'où il suit qu'il faut tellement moudre le grain , que pendant la mouture il ne s'en mêle pas avec le gruau , ni pendant le blutage avec la farine , s'il étoit trop fin , il en passeroit nécessairement avec l'un ou avec l'autre.

» Le point capital & le seul moyen d'éviter cet inconvénient est donc de faire , en termes de meûnerie , *un son creux* , ratissé , pour ainsi dire , dans toute la longueur du grain. Pour cela la meule doit être plus ouverte qu'à l'ordinaire , & ne prendre le bled que de cinq à six pouces des bras de l'anille. Je conseillerois encore , toutes les fois qu'on veut avoir des farines d'exportation , de rha-

## 42 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» biller la meule, & de faire un rayon large  
» en feuillere. Le grain alors se conservera  
» mieux, & le son sera plus gros & plus doux.  
» Cependant je ne voudrois pas qu'on em-  
» ployât tout de suite, & sans intervalle la meule  
» repiquée ; il faut lui laisser passer son feu  
» sur d'autres farines, & ne s'en servir pour  
» celles dont nous parlons, qu'après deux, trois ;  
» & quelquefois cinq jours, suivant la nature  
» de la pierre «.

Il est un conseil que donne préalablement M. Bucquet, & qui nous paroît très-utile à suivre : je crois, dit-il, qu'avant d'employer les meules, il faut leur laisser acquérir une sorte de maturité. J'ai observé au moins, ajoute-t-il, que celles qu'on laissoit pendant trois ou quatre ans à l'air libre, en les garantissant de la pluie, étoient beaucoup meilleures que les pareilles en qualité que l'on montoit sans délai au sortir de la carrière. Sans doute elles perdent, pendant ce tems de repos, une partie de l'humidité qu'elles contenoient, & deviennent plus dures.

Si les idées qui font la base de cette méthode, ne sont pas neuves, elles ont du moins cet avantage d'être justes & préférables sans doute à ces systèmes vagues, mais brillans, dont on berce les cultivateurs avec une charlatanerie qui les prévient contre l'instruction. C'est sûrement ce que l'auteur avoit en vue lorsqu'il s'écrie :

» Auteurs qui souvent prônez dans vos écrits  
» de prétendues découvertes que vous n'êtes  
» pas à portée de vérifier, théoriciens sans



» pratique, apprenez à vous défier quelquefois  
 » des belles spéculations & des promesses sans  
 » effet ; & ne méprifez pas toujours les igno-  
 » rans comme moi , qui , ainfi que moi , ne  
 » favent point en imposer par de belles pa-  
 » roles , mais qui au moins offrent des faits  
 » avérés , & que tout le monde peut aifément  
 » constater «.

Mais pourfuivons : felon M. Bucquet , auffi-  
 tôt que la farine eft moulue , il faut bien fe  
 garder de la mettre en tas ou en facs ; il faut  
 au contraire l'étendre fur un plancher & la  
 remuer de tems en tems pour lui faire éva-  
 porer fon feu ; & lorsqu'il s'agit de l'emma-  
 gafiner , voici ce qu'observe notre auteur.

» Depuis quelques années on a imprimé dans  
 » Paris , & l'on a même avancé dans les pa-  
 » piers publics , que la farine *fe confervoit mieux*  
 » *en facs qu'en tas*. Le moindre raifonnement  
 » devoit fuffire pour voir combien cette affer-  
 » tion étoit peu fondée. Mais d'ailleurs , quand  
 » elle feroit vraie , cette méthode auroit tou-  
 » jours le défavantage d'une dépense énorme  
 » en facs , & d'un plus grand emplacement pour  
 » les loger. D'ailleurs , on a voulu vérifier le  
 » fait , & l'expérience l'a démenti ; au mois  
 » de mai 1781 , on a mis en facs à l'hôtel des  
 » invalides , d'excellentes farines provenues de  
 » bon bled , la plupart fe font aigries , & l'on  
 » n'en a pu tirer parti qu'en les mêlant avec  
 » d'autres farines , pour en faire des pains  
 » bis «.

» Les mêmes perfonnes , ajoute-t-il plus loin ;

#### 44 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» qui avoient conseillé à l'administration des in-  
 » valides de garder la farine en sacs , conseil-  
 » loient en même tems de garder de même les  
 » bleds. A les entendre , ce devoit être une  
 » économie considérable , puisque par-là on  
 » épargneroit la main-d'œuvre. L'administrateur  
 » de l'hôtel qui n'y voyoit pas trop claire-  
 » ment cette économie , & qui n'osoit , d'après  
 » une assertion sans preuves , risquer le bled  
 » dont il étoit chargé , en accorda seulement  
 » de quoi faire dix à douze sacs qui furent  
 » remplis & cachetés. Au commencement de  
 » juin ces sacs furent visités , & on les vit cou-  
 » verts extérieurement de charensons sur le  
 » dessus. Mais comme la personne ( le sieur  
 » Broc , boulanger de Scipion ) , qui avoit donné  
 » ce conseil , assura que c'étoient des charensons  
 » du grenier , lesquels cherchoient à pénétrer  
 » dans le grain , on laissa les cachets & l'on  
 » prit le parti d'attendre encore au mois d'août ;  
 » les sacs furent ouverts , & à la première ins-  
 » pection , jugés très-sains. Au mois de sep-  
 » tembre ils le furent encore , & comme l'ap-  
 »arence extérieure se trouva la même , on  
 » commença par chanter victoire , & l'on ap-  
 »pella pour témoins les gens du métier ; mais  
 » cette joie ne dura guere , quand en vuidant  
 » les sacs , on vit le grain dans l'intérieur en-  
 » dommagé d'insectes. Celui qu'on avoit ma-  
 »nœuvré dans les greniers s'étoit conservé  
 » parfaitement , & cependant l'un & l'autre  
 » étoit de la récolte de 1773 , reconnue su-  
 » périeure pour sa qualité. Qu'eût-ce donc été

» si celui des sacs s'étoit trouvé d'une récolte  
» humide « ?

Il est donc préférable de manœuvrer les grains ou les farines dans les greniers, en les remuant fréquemment & les tenant à l'abri de l'humidité.

Mais, ce n'est point là que se bornent les procédés de M. Bucquet, il prétend que des grains *noirs & mêlés*, que des grains *échauffés*, que même des grains *gâtés*, (pourvu néanmoins que la corruption n'ait point pénétré jusqu'au germe,) peuvent être rétablis dans leur bonté première, & redevenir sains & salubres, à l'aide de quelques lotions & d'étuves bien entendues. C'est lui qui va s'expliquer lui-même.

» J'ai dit ci-dessus qu'avant de porter à l'é-  
» tuve les bleds gâtés que je voulois rétablir,  
» j'avois imaginé de les laver pour emporter le  
» vice extérieur qui leur donnoit un mauvais  
» goût ; mais ce n'eût point été assez, selon  
» moi, de les tremper plusieurs fois dans l'eau,  
» ce bain n'eût rien opéré sur l'espece de gan-  
» grene qui étoit adhérente à leur pellicule ; il  
» falloit un remuement, un frottement assez  
» fort pour l'enlever & la détacher. A ma  
» place, des personnes opulentes auroient éta-  
» bli leur operation sur un courant d'eau ; elles  
» auroient construit une machine qui eût re-  
» mué & frotté les grains ; mais je mis tout  
» simplement les miens dans des bacquets, &  
» je les fis travailler avec les mains : d'abord  
» les garçons répugnoient à cette sorte de tra-  
» vail ; entr'eux ils m'accusoient d'extravagance.

## 46 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» Mais , si je réussissois , les murmures devoient  
 » se changer en surprise & en louanges : d'ail-  
 » leurs , pour les encourager , & en même  
 » tems pour m'assurer que ma lessive seroit  
 » bien faite , je voulus donner l'exemple , &  
 » je mis la main à l'œuvre. «

» Les bleds niellés & noirs exigent une au-  
 » tre attention encore , parce qu'ils ont beau-  
 » coup de grains vuides. Après avoir mis dans  
 » le baquet trois ou quatre sceaux d'eau , je les  
 » y versois doucement , & à plusieurs reprises ;  
 » en les remuant avec la main ; les grains vui-  
 » des , l'ivraie & les graines étrangères qu'ils  
 » contenoient surnageoient d'eux-mêmes , je les  
 » enlevois avec une écumoire ; quand ils ne  
 » surnageoient plus , je versois avec précaution  
 » l'eau qui étoit devenue sale , j'en mettois  
 » d'autre , & alors je frottois avec les mains  
 » le bled contre les parois du tonneau , aussi  
 » vigoureusement qu'il m'étoit possible , ayant  
 » soin de renouveler l'eau de tems en tems ,  
 » selon que le grain l'exigeoit. Lorsqu'il ne la  
 » salissoit plus , & qu'il me paroissoit net , je le  
 » versois avec une pèle dans des mannes d'o-  
 » sier , où je le laissois bien égoutter ; car on  
 » comprend que mieux il est égoutté dans la  
 » manne , moins il coûtera de bois lors de l'é-  
 » tuvée. «

Pour ce qui est des étuves , c'est dans l'ou-  
 vrage qu'il faut voir la description de celle ima-  
 ginée par l'auteur , qui nous paroît très-simple  
 & peu coûteuse : elle est accompagnée de gra-  
 vures qui en rendent la construction sensible. Il

nous suffira de rapporter ici le résultat de M. Bucquet.

» Aux bleds, récoltés humides, que je vou-  
 » lois simplement sécher pour moudre ensuite,  
 » je donnois 50 à 60 degrés de chaleur; à  
 » ceux que je destinois à en faire des farines  
 » d'exportation, j'en donnois depuis 80 jus-  
 » qu'à 90 : au reste il y a sur cela un tact  
 » qu'on a bientôt acquis, & ce tact doit tout  
 » conduire; car on fait qu'il ne faut pas qu'un  
 » bled, pour moudre, soit par trop sec. «

» En douze heures, j'étuvois, des premiers;  
 » huit setiers environ mesure de Paris; quatre  
 » ou quatre & demi des seconds, & environ  
 » trois ou quatre des bleds lavés, niellés &  
 » noirs : je faisois deux étuvées consécutives  
 » des bleds récoltés humides, ce qui me don-  
 » noit en 24 heures 15 ou 16 setiers bons à  
 » moudre. Pour les bleds qui avoient été la-  
 » vés, je n'en faisois qu'une étuvée par jour;  
 » & je conseille de n'en pas faire davantage.  
 » Pendant l'opération je les faisois remuer les  
 » uns & les autres trois ou quatre fois sur les  
 » planches & sur les tablettes, afin que la cha-  
 » leur séchât la masse entière, & se répandit  
 » également sur chaque grain. Le matin j'allu-  
 » mois le feu du poêle, ayant grand soin que  
 » le bois ne fumât point; quand il étoit bien  
 » embrasé, & sans fumée, je fermois le tuyau  
 » pour que la chaleur se conservât sans déper-  
 » dition. Le soir on l'allumoit de nouveau pour  
 » une seconde étuvée qui se faisoit pendant la  
 » nuit, quand on en faisoit deux, & à la fin

#### 48 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» de chacune , on déchargeoit , par un cou-  
» loir , le bled séché : enfin , après l'avoir étendu  
» sur un plancher , & l'avoir laissé refroidir ,  
» on le passoit au crible d'Allemagne ou au  
» tarare. «

Comme les vapeurs humides qui sortent des grains , ont une odeur fétide & désagréable , qui pourroit leur rester , l'auteur est parvenu à éviter cet inconvénient en pratiquant au haut de son étuve , des ventouses qu'il pût ouvrir de tems en tems pour la laisser échapper : ce n'est point tout , pour lui en faciliter les moyens , & dès que la chaleur étoit montée à 50 degrés , il faisoit monter dans l'étuve un homme qui , commençant par l'étagé d'en-bas , & finissant par celui d'en-haut , remuoit le bled sur toutes les planches , & sur toutes les tablettes : pendant cette opération , qu'il faut répéter de trois heures en trois heures , il faut laisser les ventouses ouvertes , & les fermer aussi-tôt qu'elle est finie.

L'auteur ne nous dit pas si les hommes , employés à cette manœuvre , n'en ont point été incommodés ; son silence , à cet égard , annonce à la vérité qu'il n'a vu arriver aucun accident ; mais il n'en est pas moins difficile de concevoir comment un homme peut travailler dans une atmosphère échauffée à 50 degrés & plus , & respirer assez long-tems un air chargé de vapeurs humides , & sans doute méphitiques , comme l'avoue M. Bucquer lui-même. Au reste , la nécessité de faire sortir les émanations humides des grains , pour leur ôter tout mauvais goût ,  
fait

fait sentir combien est peu praticable la méthode proposée par certaines personnes, d'étuver les graines en les mettant dans un four, quand on en a tiré le pain ; car , comme l'observe fort bien M. Bucquet , outre qu'il n'est pas possible de graduer dans un four la chaleur comme il convient , outre qu'il n'est pas aisé d'y remuer les grains , ce qui est pourtant indispensable , il est certain que le four étant nécessairement fermé , & n'offrant point d'issue pour laisser échapper l'odeur , jamais ils ne la perdront complètement. Quoi qu'il en soit , les différentes manipulations que nous venons d'exposer , ont tellement réussi à l'auteur , qu'il déclare que dans les commencemens de ces études , lorsqu'il vendoit aux boulangers des farines étuvées , sans leur dire son secret , ils lui demandoient de celles-là par préférence , & les payoient même plus cher que les autres. La presse y étoit telle , que , n'y pouvant suffire , il se contenta de les mêler par moitié avec des farines ordinaires , ce qui bonifioit celles-ci.

L'auteur ne dissimule pas que l'étuvage fait éprouver au grain quelque déchet ; il avoue que dans son étuve les grains frayoient de quatre à cinq livres par quintal. Mais , se hâte-t-il d'ajouter , il ne faut pas oublier que je n'avois employé , pour mes expériences , que des bleds inférieurs qui n'étoient bons qu'à vendre aux amidonniers , & qu'en leur rendant leur première bonté , je gagnois 95 livres de grains dont on n'auroit tiré aucun parti pour la nourriture : d'ailleurs , en supposant même ce déchet sur de

bon bled mis à l'étuve, pour en former des farines de conservation, n'est-ce donc rien que d'obtenir à pareil prix un moyen sûr de préserver de corruption les farines ? Enfin, s'il faut tout dire, j'ajouterai qu'un bled étuvé donne non-seulement un pain excellent, & qui leve singulièrement bien au four, mais encore que buvant plus d'eau au pétrin, parce qu'il est plus sec, il produit davantage.

M. Bucquet termine cette partie intéressante de son ouvrage, en formant des vœux pour l'établissement des étuves, dans tous les différens cantons du royaume. Écoutons-le lui même.

» Les étuves une fois usitées & devenues  
 » communes, nous verrions des artistes habiles  
 » s'occuper d'en perfectionner la construction  
 » & l'administration ; nous verrions des physi-  
 » ciens & des chimistes chercher & découvrir  
 » des procédés plus courts & plus sûrs, & de  
 » meilleures manières d'opérer. Le cultivateur  
 » seroit assuré de ne plus perdre le fruit de ses  
 » sueurs & de ses travaux ; nous ne laisserions  
 » plus gâter, par notre négligence, ce que la  
 » terre a produit pour nous, & que nous avons  
 » acheté par tant d'avances & de travaux : enfin  
 » toutes nos moissons pourroient être consom-  
 » mées d'une manière quelconque, & le con-  
 » sommateur, ainsi que le cultivateur, enrichis  
 » tous deux de ce qui seroit conservé, bénir-  
 » roient à jamais la mémoire de l'heureuse ad-  
 » ministration qui auroit opéré tant de bien. «

Le but & l'utilité de cette première partie nous ont engagés à nous étendre un peu, & à



en tirer toute la substance pour ceux de nos lecteurs qui ne seroient point à portée de se procurer ce livre. Quant à la seconde partie, qui contient des *observations sur la boulangerie*, & qui se vend séparément, comme elle est d'une utilité moins générale, attendu que ce n'est, à proprement parler, qu'une longue réclamation contre quelques opinions de MM. Cadet de Vaux & Parmentier, en leurs qualités de secrétaire & professeur de l'école de boulangerie, & qu'elle n'est pas toujours sur le ton d'une discussion sans humeur, nous prenons le parti d'y renvoyer ceux de nos lecteurs qui aiment ces especes d'écrits. M. Bucquet se plaint beaucoup, & il prétend en avoir de justes motifs. Au reste, les observations contre les opinions de deux chymistes, connus par leurs lumières & par leur amour pour l'humanité, ont été rédigées par M. Beguillet, d'après les notes que M. Bucquet lui a fournies. On doit présumer que ces disputes ne seront pas, comme presque toutes les autres, de vaines disputes de mots; mais qu'elles serviront à perfectionner un art si utile & si important pour la société.

( *Journal d'agriculture, commerce, finances & arts; Mercure de France; Affiches, annonces & avis divers.* )

---

*LETTRES sur la Suisse, adressées à M.\*\*\* par un voyageur françois, en 1781. On y a joint une carte générale de la Suisse & des Glaciers du Faucigny, la plus exacte qui ait encore paru, ainsi qu'un plan de Versoy, & un plan des souterrains des Salines de Bevioux. A Paris, chez Jombert jeune, rue Dauphine. 2 vol. in-8vo. d'environ 300 pages chacun; prix 12 liv. la carte seule 4 liv. 10 sols. 1783.*

C'EST actuellement la mode d'écrire sur la Suisse, & pour peu qu'elle dure, on comptera bientôt tout autant de voyages dans ce pays-là que nous en avons en Italie, qui a déjà fourni un nombre si considérable d'ouvrages de divers auteurs. Ces nouvelles lettres n'apprennent rien à ceux qui ont lu les ouvrages de MM. Coxe, Ramond, Bourrit, de Saussure; & elles n'apprendront pas grand chose à ceux qui voudront connoître la Suisse. Le voyageur l'a parcourue avec humeur; c'est un aride albergiste qui a influé sur sa manière de voir, de juger, d'apprécier les objets & les hommes; aussi a-t-il l'attention d'avertir des mauvais gîtes qu'on trouve sur les routes, & des hôtes insolens qui lui ont souvent donné la démangeaison de les traiter comme ils le méritoient, s'il n'avoit pas jugé plus prudent d'enrager, de payer & de ne rien dire. Ces petites contrariétés l'ont sérieu-

sement indisposé contre le pays où il les a éprouvées, & lui ont fait dire que la république Helvétique est sans liberté, que ses citoyens n'ont ni industrie, ni talens, & que tous ceux qui ont voulu nous faire connoître ce pays où la nature est si grande & le gouvernement si sage, n'ont pas su voir ce qu'ils ont décrit. On ne sera pas étonné de ses affections, la cause des préventions de l'auteur étant connue. Nous ferons donc dispensé de le suivre dans sa course; nous craindrions de communiquer à nos lecteurs la partialité du voyageur: nous nous bornerons à extraire de ses lettres divers morceaux qui nous semblent suffire pour faire juger de sa maniere de voir, de sentir, d'observer & d'écrire.

La premiere ville des Cantons que le voyageur visita, fut Basle, où il y a un usage singulier. Les horloges de cette ville avancent toujours d'une heure, c'est à dire, que, quand il est midi au soleil, il est une heure à Basle. On prétend qu'une conspiration fut manquée, parce que le moment désigné pour l'exécution avoit été avancé d'une heure, les horloges ayant été réglées à cet effet. D'autres donnent différentes origines à cet usage. Quoi qu'il en soit, puisqu'il est ridicule, il devrait être aboli; & c'est être encore du 15<sup>e</sup>. siecle que d'y tenir comme font les Baslois. Au reste, il est encore plusieurs peuples en Europe qui font de ce siecle-là.

Erasme a un tombeau peu digne de lui à Basle, où il fut enterré en 1536.

## 54 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» Cet homme célèbre fut peut-être le seul  
» homme de mérite , dit l'auteur , qui s'enri-  
» chit par ses ouvrages. Quoique catholique ,  
» il voulut finir ses jours à Basse ; & les Bas-  
» lois , quoique protestans , regarderent com-  
» me un honneur de le conserver chez eux.  
» Si j'avois à citer beaucoup de traits semblables  
» en faveur de leur jugement , il y a long-tems  
» qu'ils compteroient autrement les heures. «

Lauffembourg est une des quatre villes fo-  
restières , ainsi nommées parce qu'elles tiennent  
à la forêt-noire.

» Ses habitans sont les premiers catholiques  
» que j'aie vu fermer les portes de leur ville ,  
» depuis huit heures du matin jusqu'à midi ,  
» les dimanches & fêtes , sous prétexte que le  
» bruit des voitures pourroit troubler le ser-  
» vice divin. Mais comme les voyageurs se  
» les font ouvrir pour de l'argent , la vérité  
» est que , sous ce prétexte , ils trouvent moyen  
» de tirer des passans quelque monnoie pour  
» entrer dans leur ville & pour en sortir. Chez  
» eux , ainsi que chez les Suisses , tous les  
» moyens de gagner de l'argent ne sont pas  
» négligés. «

Voici un trait qui prouve qu'ils sont même  
peu scrupuleux sur les moyens de s'en pro-  
curer.

» Je vis à Schaffouse , dit le voyageur , un  
» Anglois de la plus belle figure , & qui me  
» parut aussi aimable qu'instruit. Nous logions  
» porte à porte , & nous causions souvent en-  
» semble. Il me raconta qu'il étoit venu en

» Suisse, envoyé par la compagnie des Indes,  
 » pour y lever un régiment qu'elle devoit faire  
 » passer en Asie. Il s'adressa d'abord aux ma-  
 » gistrats pour leur en demander la permission,  
 » qu'on lui donna; un habitant de la ville lui  
 » servit de recruteur & de conducteur des re-  
 » crues. Il donnoit à chaque soldat 10 louis  
 » d'engagement & 2 liv. 6 s. par jour jusqu'à  
 » ce qu'il eût rejoint le dépôt, qui étoit dans  
 » une forteresse prêtée pour cet usage par le  
 » duc de Wirtemberg. Lorsque l'honnête re-  
 » cruteur eut rassemblé environ cinq ou six  
 » cens de ces Messieurs, il donna avis aux ma-  
 » gistrats de Schaffouse que la recrue devoit  
 » traverser leur ville tel jour & à telle heure.  
 » Dès qu'elle fut entrée, on ferma les portes,  
 » on arrêta tous les nouveaux engagés, sous  
 » le faux prétexte qu'ils étoient tous Suisses  
 » ou alliés des Cantons, & qu'on n'avoit per-  
 » mis d'engager que des étrangers. Quelque  
 » chose que pût dire le député de l'Angleterre,  
 » on licencia son corps, sans rien faire rendre  
 » de ce qu'il avoit reçu; & cette malheureuse  
 » aventure lui coûta 4 à 5 mille louis, seu-  
 » lement pour avoir compté sur la parole qu'on  
 » lui avoit donnée. «

Arrivé à Constance, le voyageur décrit cette ville, son lac & ses environs, en les comparant dans leur état actuel à ce qu'ils étoient anciennement au rapport d'Ammien Marcellin, de Tacite, &c. Il ne manque pas de faire mention du fameux concile qui porte le nom de de cette ville. En parlant de l'empereur Sigis-

## 86 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

mond, lequel joua un grand rôle dans cette illustre assemblée, qui déposa trois papes à la fois, il rapporte l'anecdote suivante sur ce prince :

» Sigismond étant venu à Paris, voulut  
» voir juger quelques causes au parlement ;  
» il s'y rendit, & prit la place qu'occupe ordi-  
» nairement le roi, lorsqu'il s'y trouve ; ce qui  
» fit murmurer les magistrats. On plaidoit la  
» cause d'un gentilhomme nommé *Guillaume*  
» *Signet*, qui prétendoit à une charge qu'on  
» lui disputoit. Sa partie adverse lui objectoit  
» qu'il falloit être chevalier, & que Signet ne  
» l'étoit pas. Alors l'empereur ayant appelé  
» Signet, lui dit : *Puisqu'il n'y a que cet ob-*  
» *stacle au gain de votre cause, je vous fais che-*  
» *valier.* En même tems il lui ceignit l'épée  
» au côté & lui chauffa ses éperons. Signet  
» gagna sa cause au grand mécontentement de  
» tous les auditeurs. «

En voici une autre sur le comte de Cagliostro, dont le voyageur parle avec toute la chaleur de l'amitié & de l'admiration. Nous la transcrivons d'autant plus volontiers, qu'elle fait connoître un autre personnage qui peut servir de pendant au comte, quoique dans un autre genre : il s'agit de M. Lavater, curé des orphelins à Zurich, célèbre par son système singulier sur l'art de deviner les caractères à l'aspect des physionomies.

» Il y a quelques mois que cet ecclésiastique  
» fit un voyage à Strasbourg, uniquement  
» pour voir le comte de Cagliostro, & pour

» causer avec lui. Savant dans plusieurs gen-  
 » res , & sur-tout , dit-on , dans les sciences  
 » occultes , il vouloit apparemment juger si les  
 » connoissances du comte étoient telles qu'on  
 » les exaltoit ; peut-être même avoit-il dessein  
 » de faire son profit de ce qui auroit pu échap-  
 » per au comte dans le feu de la conversa-  
 » tion ; mais il n'en put rien tirer que cette  
 » unique phrase : *Si vous êtes le plus instruit*  
 » *de nous deux , vous n'avez pas besoin de moi ;*  
 » *si c'est moi qui le suis , je n'ai pas besoin de vous.*  
 » Mécontent de ce refus , Lavater lui écrit le  
 » lendemain : *D'où viennent vos connoissances ?*  
 » *Comment les avez-vous acquises ? En quoi con-*  
 » *sistent-elles ?* Le comte de Cagliostro lui ré-  
 » pondit en aussi peu de mots : *In verbis ,*  
 » *in herbis , in lapidibus. init. ev. sec. CAGLIOS-*  
 » TRO. «

La connoissance que l'auteur fit de l'énigmati-  
 que comte de Cagliostro , le mit à portée d'ad-  
 mirer sa vaste bienfaisance , son profond savoir ,  
 ses dons de prophétie & de miracle ; il en cite  
 une preuve qui paroît l'avoir convaincu de ses  
 talens *supernaturels*. Une dame de la cour de Po-  
 logne avoit défié le comte adepte de lui dire  
 des particularités très-secretes de sa vie , & de  
 lui annoncer ce qui lui arriveroit encore : une  
 conversation qui eut lieu en présence du roi  
 de Pologne , fit passer cette dame de l'incréd-  
 ulité à l'admiration ; le prophete , après lui  
 avoir parlé de ce qui s'étoit passé , ajouta qu'elle  
 feroit bientôt un grand voyage , que sa voiture  
 casseroit à quelques postes de Varsovie , que

## 58 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

la maniere dont elle seroit vêtue & coëffée ; exciteroit les ris , *qu'on lui jetteroit des pommes* ; qu'elle iroit à des eaux célèbres , qu'elle y trouveroit un homme de grande naissance qui lui plairoit , qu'elle l'épouserait , & qu'elle seroit tentée de lui donner tout son bien ... qu'elle étoit menacée des plus grands malheurs. « Voici » un talisman que je vous donne , ajouta-t-il ; » tant que vous le conserverez , vous pourrez les éviter : mais si l'on ne peut vous » empêcher de donner votre bien , vous perdrez aussi-tôt votre talisman , & dans le moment où vous ne l'aurez plus , il se trouvera dans ma poche. » *Ces prédictions s'effectuèrent* , dit le voyageur persuadé , & M. de Cagliostro m'a fait voir ce talisman , qu'il avoit retrouvé dans sa poche le jour que la dame avoit signé son contrat de mariage. A l'occasion de ce M. Cagliostro , qu'on croit posséder la pierre philosophale , l'auteur fait une très-longue dissertation sur cette pierre merveilleuse , qui donne la santé , la jeunesse & de l'or ; il rapporte les opinions des plus célèbres adeptes sur la matiere dont elle est composée ; malheureusement , il ne peut nous rien dire sur la maniere de la préparer. Il parle de l'existence des génies , des esprits , des spectres , des revenans , des freres de la Rose croix , que l'on prétend être ceux qui ont le pouvoir de commander aux génies ; des pyramides d'Egypte , où l'on croit que ces cabalistes ont déposé jusqu'à nos jours toutes les connoissances des hommes , tous les secrets de la nature ; & il conjecture



qu'on pourra un jour visiter ces immenses pyramides , & rendre , à *la terre étonnée* , le dépôt inestimable dont elle est privée depuis si longtemps. Quoi qu'il en soit , le prévoyant auteur a mis cette note à la tête de son premier volume : » Les lecteurs , que des détails sur la » pierre philosophale & sur les Rose-croix , pour- » roient bien ennuyer , doivent passer de la » page 12 à la page 70. «

Le couvent de Runigsfeld est bâti sur l'endroit même où l'empereur Albert , fils de l'empereur Rodolphe de Habsbourg , fut poignardé par son neveu , duc de Souabe. On y voit encore les tombeaux de Léopold III & d'une grande quantité de seigneurs tués avec lui à la bataille de Sempach , en 1386. Le fameux duc de Rohan , blessé à mort , en 1638 , à celle de Rhinfelden , vint y mourir. Ses entrailles y sont ensevelies , & son corps fut porté à Geneve.

» Les vestiges du château d'Habsbourg , pour- » suit le voyageur , sont peu de chose ; mais » il est curieux de voir cette possession , qui » appartenait jadis aux ancêtres de la maison » d'Autriche..... L'évêque de Basle , consterné à » la nouvelle de l'élection du comte Rodolphe » d'Habsbourg , leva les mains au ciel , en s'é- » criant : *Pere éternel , je souhaite pour ta tran-* » *quillité , que cet aventurier ne s'avise jamais de* » *vouloir monter sur ton trône ; sans quoi , ce se-* » *roit un beau pari à faire , qui des deux l'em-* » *porteroit de sa toute audace ou de ta toute puis-* » *sance* ».

De la notice historique de Rodolphe , qui

n'offre à sa plume que des guerres d'ambition, &c., le voyageur passe à un portrait plus séduisant pour une ame sensible : c'est celui de Gesner, auteur des charmantes idylles si connues, & des poèmes de la *mort d'Abel*, du *premier Navigateur*, &c. Il fait son éloge en peu de mots.

» L'on éprouve deux regrets en le quittant ;  
 » celui de ne plus le voir, & celui de ne l'avoir  
 » pas plutôt vu.... Cet homme, qui illustre sa  
 » patrie, possède plusieurs autres talens, & a  
 » même presque abandonné la poésie, pour se  
 » livrer au dessin & à la gravure. Ce n'est pas  
 » ce qu'il a fait de mieux : car, quelque ta-  
 » lent qu'il ait pour ces deux arts, il y est  
 » bien inférieur à ce qu'il étoit en poésie. On  
 » peut se procurer une belle édition de ses œu-  
 » vres, entièrement faite par lui. Il a établi  
 » une manufacture pour le papier ; l'impression  
 » s'est faite chez lui ; il a composé les estam-  
 » pes, & les a gravées lui-même ; enfin tout  
 » est de lui, ce qui rend cette édition infini-  
 » ment précieuse.»

Dans le précis historique que l'auteur offre de la ville & du canton de Soleure, il cite un trait de générosité qui mérite d'être plus connu. L'empereur Henri de Luxembourg étoit mort. Frédéric d'Autriche, fils d'Albert, qui avoit été le prédécesseur de Henri, & Louis de Bavière se disputoient l'empire. Les cantons de Schwitz, d'Uri & d'Underwald, ainsi que Soleure, se déclarèrent pour ce dernier. La maison d'Autriche leur fit la guerre, & envoya contre eux

une armée commandée par le duc Léopold , troisième frère de Frédéric. Soleure assiégée s'immortalisa par sa défense & par un trait d'humanité.

» Il y avoit déjà presque trois mois que le  
 » siège duroit , lorsque les neiges accumulées  
 » sur la cime des montagnes de la Suisse étant  
 » venues tout-à-coup à fondre , & la rivière  
 » s'étant considérablement accrue, les assiégeans ,  
 » campés sur les deux rives de cette rivière  
 » (l'Aar) , se trouverent réduits à la plus effrayante situation , & dans le danger imminent d'être submergés. Un orage terrible étant  
 » survenu tout-à-coup , les eaux de l'Aar se  
 » débordèrent avec tant de rapidité , que les  
 » Autrichiens ne voyant plus d'autres moyens  
 » de se sauver , conjurent les habitans de Soleure qu'ils assiégeoient , de venir les délivrer du péril qu'ils couroient. A leurs cris ;  
 » les bourgeois de Soleure oubliant que ce sont  
 » des ennemis qui les implorent , accourent avec  
 » des barques , des nacelles , des radeaux ; animés , excités par Ulric , leur premier magistrat , & leur commandant , qui leur donnent  
 » l'exemple , ils sauvent les Autrichiens à demi-submergés & les renvoient généreusement  
 » dans leur camp , ne voulant point profiter  
 » de la triste situation d'où ils venoient de les  
 » dégager. Léopold admira , malgré lui , ce  
 » trait de générosité , & ne croyant pas devoir  
 » continuer le siège de Soleure , que d'ailleurs  
 » son armée eût refusé de poursuivre , il se  
 » hâta de conduire ses troupes dans l'Empire au  
 » secours de son frère ».

## 62 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

En parlant d'un village nommé Copet, dont le baron de Hoguer, riche banquier, originaire de S. Gall, a été seigneur, l'anonyme raconte cette anecdote, qu'il tient de lui-même:

» Hoguer, riche de plus de 20 millions,  
» avoit fait de grandes avances au gouverne-  
» ment. Sa fortune se déranger; ses créanciers  
» le poursuivirent; le feu se mit dans ses af-  
» faires; il sollicita son remboursement, & ne  
» put rien obtenir. Enfin, plongé dans la plus  
» profonde misère, il fut trop heureux d'être  
» reçu dans une misérable chaumière des en-  
» virons de Versailles. Une pauvre femme l'y  
» recueillit par charité, & avoit soin de lui  
» comme s'il eût été son pere. Il y a quinze  
» ans environ qu'étant à la chasse, j'entrai par  
» hasard dans cette chaumière & je sus par  
» lui cette déplorable aventure. Touché de son  
» état, je lui offris des services qui, dans ce  
» tems-là, eussent pu lui être de la plus grande  
» utilité. Mais il me refusa, & voici pour-  
» quoi. Il me raconta que, donnant un jour  
» à souper à deux seigneurs Suédois dans une  
» maison superbe qu'il avoit à Châtillon, près  
» de Meudon, une courtisane, qui soupoit avec  
» eux, ayant pris la main d'un des seigneurs  
» Suédois pour examiner une fort belle bague  
» qu'il avoit, fit un cri qui parut fort étrange.  
» Interrogée pour en savoir la cause, elle se  
» défendit long-tems de répondre. Enfin, pres-  
» sée vivement, elle assura qu'une ligne qu'elle  
» avoit apperçue dans la main du comte, lui  
» présageoit qu'il auroit la tête tranchée. Ces

» Messieurs, qui ne croyoient pas à l'infail-  
 » libilité de cette femme, rirent beaucoup de  
 » la prédiction. L'autre Suédois voulut savoir  
 » aussi sa bonne aventure, & n'en obtint pas  
 » une réponse beaucoup plus favorable. Enfin,  
 » Hoguer apprit aussi sa destinée. Elle lui pré-  
 » dit qu'il tomberoit dans la plus affreuse mi-  
 » sere, & que sa santé seroit bonne tant qu'il  
 » seroit pauvre, mais que, dans un âge fort  
 » avancé, on lui rendroit justice en le payant  
 » de ce qu'on lui devoit, & qu'alors il ver-  
 » roit arriver la fin de sa carrière. Il m'ajouta  
 » que des gens qui avoient été touchés de son  
 » état avoient sollicité les ministres à son in-  
 » sçu, & qu'on lui avoit offert plusieurs fois  
 » quelques à compte, mais que la peur de voir  
 » la dernière prédiction de cette femme s'ac-  
 » complir comme les premières, l'avoit empê-  
 » ché d'accepter aucun secours, & qu'il pré-  
 » féroit à la mort la vie déplorable qu'il me-  
 » noit. Le supplice des deux Suédois ses amis  
 » l'avoit épouvanté. L'un étoit le fameux comte  
 » de Goërtz. Quelque chose que je pusse lui  
 » dire, il ne voulut rien accepter, & exigea  
 » que je lui donnasse ma parole d'honneur de  
 » ne pas faire la plus petite démarche en sa  
 » faveur. J'appris peu de tems après, qu'il étoit  
 » mort à Issy, village près de Paris ».

Arrivé à Geneve, l'auteur donne de cette  
 république une description très-exacte. En y ren-  
 voyant nos lecteurs, ainsi qu'au précis très-  
 bien fait de son gouvernement, où ils trou-  
 veront clairement exposées les causes des trou-

## 64 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

bles qui viennent de désoler cette ville, nous nous arrêterons un moment sur un article curieux de sa bibliothèque.

» Ce sont quatre cartes de géographie qui  
» représentent les quatre parties du monde,  
» quoiqu'à l'époque où elles ont été faites ( en  
» 1476 , par André de Benincaza ), l'Améri-  
» que n'eût pas encore été découverte; ce qui  
» prouve que l'on soupçonnoit son existence,  
» ou qu'on avoit conservé le souvenir de l'isle  
» Atlantide dont parle Platon, & que plusieurs  
» auteurs ont cru n'être autre chose que l'A-  
» mérique, c'est-à-dire, beaucoup plus confi-  
» dérable, une grande partie qui existoit appa-  
» remment entre les Antilles & l'Afrique;  
» ayant été engloutie on ne sait quand. Cette  
» carte représente une quatrième partie du mon-  
» de, d'une figure absolument différente de celle  
» de l'Amérique; mais on y voit les isles For-  
» tunées, aujourd'hui les Canaries, à leur vé-  
» ritable position; & cependant le tems où  
» nous croyons qu'elles ont été découvertes,  
» est postérieur à ces cartes. Il y est dit que  
» c'est un François, nommé Béthencourt, qui  
» y est abordé le premier. «

Pendant son séjour dans le canton de Glaris, notre voyageur ne manqua pas de visiter le Falzaber, montagne dont le sommet est couronné de pointes & d'aiguilles.

» On y remarque presque tout au haut, dit-il, un trou percé en rond, qui paroît avoir  
» 3 pieds de diamètre en le voyant du village, & qui en a cependant 25. Les 3, 4 &

D E C E M B R E , 1783. 65

» 5 mars , & les 14 , 15 & 16 septembre  
» ( vieux style ) , le soleil passe derriere ce  
» trou ; on voit le disque en plein , & il  
» éclaire alors le clocher du village d'Elm. La  
» montagne est si élevée , que ce village est  
» privé en hiver de la vue du soleil pendant  
» fix semaines. «

C'est dans ce même canton qu'est l'abbaye  
d'Einsidelen ou de Notre-Dame des Hermites.  
Voici ce qu'on dit de sa fondation.

» On prétend que , dans le 9e. siecle , un  
» hermite , nommé Meinrad , se retira à l'en-  
» droit où est maintenant l'abbaye , qui étoit  
» alors un désert affreux couvert de bois. Ayant  
» été assassiné par deux voleurs , des corbeaux  
» les poursuivirent jusqu'à Zurich , & , par leurs  
» cris extraordinaires , les firent découvrir , de  
» sorte qu'ils subirent le supplice qu'ils mé-  
»ritoient. C'est pour cela que l'abbaye porte  
» deux corbeaux dans ses armes. Cette histoire  
» pourroit bien , ajoute-t-il dans une note ,  
» être une imitation des grues d'Ibicus , dont  
» parle Aufone :

*Ibicus ut perit , vindex fuit altivolans grus :*

» Mais ce qui est moins apocryphe , ce sont  
» les immenses richesses de cette abbaye. On  
» voit , entr'autres , dans l'église , un ciboire  
» d'or , haut de plus de huit pieds , orné de  
» 1174 grosses perles , de 303 diamans , de  
» 38 saphirs , de 154 émeraudes , de 875 ru-  
» bis , de 44 grenats , de 26 hyacinthes , de 19  
» améthystes & de 4 rubis spinelles.... Il ne

## 66 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

» faut pas manquer de demander à voir dans  
» le trésor une tête d'Alexandre , gravée sur  
» une calcedoine. C'est ce qu'il y a de plus  
» précieux ; & ceux qui montrent ce trésor , s'y  
» connoissent si peu , que souvent ils n'en font  
» pas mention. «

Il y avoit dans le Valais un usage , une  
espece d'ostracisme que nous croyons devoir  
rapporter d'après l'anonyme.

» Dès que quelque chef ou particulier cau-  
» soit de l'ombrage aux Valaisans par son am-  
» bition , ses richesses ou par toute autre rai-  
» son , on alloit pendant la nuit attacher une  
» massue faite de bois de bouleau & représen-  
» tant grossièrement la tête d'un homme , à  
» un arbre ou à une haie dans un chemin pu-  
» blic ; & lorsque le matin , quelques passans  
» appercevoient la figure , & qu'étonnés de  
» la voir , ils attendoient quelle seroit la fin  
» de cette tragédie , alors un des plus hardis  
» d'entre les mécontents alloit en grand silence  
» détacher de l'arbre la figure informe & la  
» portoit dans une prairie. Là , les spectateurs  
» qui l'avoient suivi , se rangeoient tout au-  
» tour de la masse ; l'un d'eux lui adressoit des  
» questions sur son apparence triste & délabrée ;  
» & comme celui qui l'avoit portée sur le  
» terrain , continuoit de garder un profond si-  
» lence , un autre conseilloit de nommer un  
» avocat pour expliquer la perplexité de la  
» masse. On donnoit aussi-tôt cette commission  
» à l'un des plus éloquens de la multitude. Ce-  
» lui-ci , quoique factieux , jouoit d'abord le



» rôle d'un ignorant ; il débitoit toutes sortes  
 » de doutes & d'inquiétudes sur l'apparition de  
 » la masse ; & lorsqu'il avoit enfin touché à la  
 » véritable cause , le porteur de la masse , at-  
 » tentif à son discours , avoit l'adresse de bail-  
 » ser la tête en murmurant une sorte de *oui* ,  
 » & aussitôt il la redressoit avec des transports  
 » de joie. Dans ce moment , l'avocat de la  
 » masse représentoit au cercle des spectateurs  
 » que , puisqu'ils étoient instruits des plaintes  
 » & de la détresse de la masse , il étoit de leur  
 » devoir de songer au remède convenable ; le  
 » porteur postuloit la même grace par un geste  
 » de supplication ; sur quoi l'avocat demandoit  
 » l'avis de tous les assistans , ou du moins des  
 » principaux auteurs de la confédération. Ils  
 » répondoient ordinairement tous d'une voix  
 » unanime qu'on devoit secourir la masse , &  
 » protéger les anciennes coutumes & les liber-  
 » tés du pays , & que l'on devoit fixer un jour  
 » pour ces objets , & l'annoncer à tous les au-  
 » tres patriotes. On peut juger avec quelle ra-  
 » pidité une telle nouvelle se répandoit dans  
 » une démocratie jalouse , soupçonneuse & amie  
 » du changement. Si alors ceux qui se sentoient  
 » coupables ou menacés d'une révolution , ne  
 » pouvoient pas calmer les mécontents par des  
 » prières, des présens , ou par une force pré-  
 » pondérante , on portoit la masse devant la  
 » demeure du coupable ; tous les mécontents y  
 » accouroient en foule , & chacun y plantoit  
 » un clou pour signe de son engagement dans  
 » l'exécution de la vengeance publique. Pen-

## 68 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» dant que le malheureux proscrit se déroboit  
 » par la fuite au danger qui le menaçoit, les  
 » conjurés vivoient à discrétion sur ses biens,  
 » & souvent la scène finissoit par la démolition  
 » de sa maison ou de son château. L'on doit  
 » juger de ce qu'étoit alors une nation qui em-  
 » ployoit un tel code de loix pour se faire jus-  
 » tice : heureusement pour l'humanité & pour  
 » les gens riches de ce pays, cet usage barbare  
 » a été aboli. «

Si le délire de la liberté, le feu des factions ont été souvent les oppresseurs du mérite & de l'innocence; l'amour des hommes, cette passion noble & généreuse, qui consacre nos facultés morales & physiques au bien de nos semblables, vient quelquefois au secours de l'humanité avec un zèle dont l'énergie fait couler des larmes d'attendrissement. On en voit des effets dignes de tous les éloges dans l'hospice bâti sur le sommet du mont St. Bernard, en faveur des voyageurs. Il fut fondé dans le 10e. siècle par St. Bernard de Menton. Il y a aujourd'hui douze chanoines réguliers de l'ordre de St. Augustin, qui y reçoivent sans distinction de religion & de sexe, tous les voyageurs qui se présentent. Les biens qu'il possède en Suisse ne suffiroient point pour sa dépense : des aumônes qu'on lui fait de tous les pays & un louis par jour que la France lui donne, y suppléent. Son église est propre & bien décorée, même de colonnes de marbre qu'on est surpris de voir à une telle élévation. Cent vaches fournissent à peine la consommation pendant 4

mois ; 30 chevaux nourris avec du pain moins cher que le fourrage transportent la provision de bois. Pendant les huit autres mois , des particuliers les nourrissent dans les vallées pour les services qu'ils en retirent. On trouve dans cette maison peu de viande fraîche & d'œufs qui s'y conservent mal , mais des salaisons ; des légumes , des pâtes.

» Pendant les huit mois que le passage est  
 » du plus grand danger , poursuit l'auteur , les  
 » religieux envoient sans cesse des domestiques  
 » à la découverte des voyageurs , pour recueil-  
 » lir ceux qui sont assaillis par les orages ou  
 » égarés dans les neiges. Le tems le plus dan-  
 » gereux est sur-tout celui du dégel. Ces do-  
 » mestiques ont avec eux de l'eau-de-vie pour  
 » ranimer les malheureux qu'ils trouvent sou-  
 » vent étendus par terre & sans connoissance.  
 » Ils sont accompagnés de gros chiens dressés  
 » à la recherche des voyageurs. Il faut avoir  
 » vu opérer ces animaux incroyables pour se  
 » convaincre à quel point l'instinct peut sup-  
 » pléer aux facultés raisonnables. Non-seule-  
 » ment leur odorat leur fait éventer les voya-  
 » geurs à une distance considérable ; mais ils  
 » les saisissent par leurs vêtemens sans leur faire  
 » aucun mal , les tirent du côté de l'hospice ;  
 » les aident à marcher & leur font apperce-  
 » voir qu'ils ont au cou de petites bouteilles  
 » d'eau-de-vie destinées à renouveler leurs  
 » forces. »

» Les religieux traitent de leur mieux ces  
 » pauvres voyageurs , & les soignent avec la

» plus grande attention. Lorsqu'ils ont quelque  
 » partie des membres gelée , ils tâchent de la  
 » faire revenir en la frottant de neige ; s'ils  
 » n'y peuvent réussir, ils font l'amputation. Ceux  
 » qui ne peuvent échapper à la mort sont dé-  
 » posés dans une petite chapelle qui leur sert  
 » de sépulture : car , faute de terre , ils ne  
 » peuvent être enterrés. Les corps se conser-  
 » vent des siècles , l'excès du froid les empê-  
 » chant de se corrompre. Les avalanches sont en-  
 » core plus à redouter pour les voyageurs que  
 » tous les autres dangers de la route. Plusieurs  
 » fois les religieux , à force de peine & de tra-  
 » vail , sont parvenus à dégager les infortunés  
 » qui y étoient ensevelis sous les neiges , &  
 » qui y seroient morts sans leurs soins chari-  
 » tables. La vie de ces religieux est sans doute  
 » le dernier effort de la vertu humaine. Si les  
 » trapistes se sont condamnés à un silence éter-  
 » nel , à coucher sur la dure , à faire un jeûne  
 » continuel , cela peut-il se comparer à l'hor-  
 » reur d'habiter sans cesse le séjour des vents ,  
 » des tempêtes , des glaces , des frimats , où  
 » l'on est tellement privé de toute végétation ,  
 » que jamais on n'a pu y faire venir sur cou-  
 » che la moindre laitue , où huit mois de l'an-  
 » née on est privé de toute correspondance  
 » avec les humains ? Si , par hasard , il en  
 » parvient quelques-uns jusqu'à l'hospice , on  
 » ne les voit que souffrans , quelquefois mu-  
 » tilés , & c'est pour leur rendre les derniers  
 » & tristes devoirs de la sépulture. Le système  
 » de la destruction des moines , s'écrie M. Bes-

» son ( auteur d'un ouvrage de botanique &  
 » d'histoire-naturelle en Suisse ), ne pourra sans  
 » doute jamais s'étendre à ces hommes res-  
 » pectables qui n'ont fait le sacrifice d'eux-  
 » mêmes que pour l'utilité des hommes. Puis-  
 » sent-ils au contraire, se multiplier, ces éta-  
 » blissemens dont la charité active n'a d'autres  
 » vues que le bien-être & le soulagement de  
 » l'humanité ! «

L'anonyme contredit souvent M. Coxe, dont  
 le voyage en Suisse a eu cependant un si grand  
 succès. (\*) » En général, dit-il, j'aime peu les  
 » voyageurs; mais de tous ceux que j'ai con-  
 » nus, ce sont les Anglois que j'aime le moins,  
 » ( l'auteur n'enveloppe pas sans doute dans sa  
 » haine, Banks, Solander, & sur-tout le capi-  
 » taine Cook. ) Presque tous, fiers, durs, hauts,  
 » vains & méprisans, ils détestent les Fran-  
 » çois qui ont la bonhomie de les bien ac-  
 » cueillir par-tout; ils croient que rien n'est  
 » bien ni bien jugé que ce qu'ils voient &  
 » jugent : avec des connoissances médiocres sur  
 » les arts, peu de goût, ne pouvant nommer  
 » un artiste de leur pays, avouant même qu'ils  
 » étudient peu cette partie intéressante, ils tran-  
 » chent, prononcent, assignent les places, &  
 » osent décider entre Raphaël & le Corrège à-  
 » peu-près comme un caporal du guet à pied  
 » décideroit entre César & le roi de Prusse. «

---

(\*) Voyez le journal de *juin* 1781, pag. 3 -- 31; ce-  
 lui de *février* 1782, pag. 3 -- 33.

Dans un autre endroit, en relevant M. Coxé qui trouve mauvais que les habitans d'Yverdun aient adopté dans quelques-uns de leurs jardins, *la maussade & froide uniformité des jardins françois*, il remarque dans une note : » je » ne connois rien de si fastidieux, à la longue, que les jardins anglois : ces montagnes » faites avec des gravats ; ces buttes élevées, » & ces fossés creusés uniquement pour y conf- » truire des ponts ; ces prétendues rivières » d'eau stagnante & mal-saine dont les sources » sont dans les puits ; ces débris d'antiquités » modernes ; ces chûtes d'eau qui ressemblent » à des gouttières ; enfin ces paysages factices » que l'on exécute d'après des tableaux, tandis » que jusqu'à présent on avoit peint les tableaux » d'après les paysages. Les François ne se las- » seront ils jamais d'adopter avec ivresse tou- » tes les extravagances de leurs voisins, qui » se moquent d'eux de les voir tant priser ce » qu'ils savent valoir si peu ? « L'auteur ne laisse échapper aucune occasion de rabattre cette estime exagérée que l'on prodigue aux Anglois, & de les mettre à leur place. En cela, il ne se montre pas moins bon patriote qu'en ven- geant la mémoire de Louis XIV & de Louis XV, attaqués avec tant d'animosité & de fureur par certains écrivains modernes.

Cet ouvrage est terminé par deux projets de voyages en Suisse, dont l'un en berline, mais sans entrer dans les petits Cantons, & par une notice de l'élévation des plus hautes montagnes du monde. Il est enrichi de notes critiques ;  
historiques,

historiques , apologétiques , &c. En parcourant ces lettres , le lecteur impartial ne pourra s'empêcher de blâmer la manière dont le voyageur parle des deux plus beaux génies & des plus éloquens écrivains de notre tems ; il ne laisse échapper aucune occasion de présenter J. J. Rousseau comme un homme vil , inconséquent , vindicatif , méprisable , & ses ouvrages comme un recueil de paradoxes dangereux , ridicules & immoraux ; il ose dire que M. de Buffon a trouvé le vrai trop simple pour la beauté de son style ; qu'il est absurde pour vouloir être merveilleux ; que sa théorie de la terre est un système monstrueux qu'on a relégué dans le pays de la Barbe bleue , & des contes de Peau-d'âne... que ce beau système n'a jamais existé que dans le cerveau de l'auteur... Soyons moins partiaux que l'auteur , & convenons qu'on trouve dans ses lettres des faits & une érudition que les historiens lui ont fournis. On voudroit y rencontrer moins de petits contes qui n'amusent guère , & de romances qu'il ne faut pas lire. Il y a d'ailleurs des négligences & de la simplicité dans le style... Ce sont des lettres , dira-t-on ? soit ! quand on les a lues , on aimeroit autant qu'elles fussent restées dans le porte-feuille de la dame aimable , spirituelle & complaisante à qui elles sont adressées.

( *Journal de Paris ; Journal encyclopédique ; Affiches , annonces & avis divers.* )

BERLINISCHES taschenbuch fur freunde der gesundheit auf das jahr 1783 , &c. *Porte-feuille de Berlin présenté aux amateurs de la santé. Pour l'année 1783.* In-12. de 232 pag. A Berlin, chez Nicolai. 1783.

C'EST un almanach médicinal de poche, qui peut servir de pendant à ceux que publient M. Fritze & M. Gruner. L'auteur (M. Uden de Berlin) s'efforce sur-tout, ainsi que M. Gruner, d'écrire de manière à être utile, non-seulement aux médecins, mais à quiconque est jaloux de conserver sa santé. On lit à la tête de chaque mois le nom de quelque médecin célèbre, avec des couplets en son honneur. Les noms qui ornent le calendrier de cette année sont ceux d'Esculape, d'Hippocrate, d'Arétée, de Celse, d'Harvée, de Thomafius, Sydenham, Boërhaave, Haller, Lamper, Buffon & Linné.

Les écrits mêmes que renferme cet opuscule, sont, 1<sup>o</sup>. une dissertation *sur les difficultés qui s'opposent aux succès de la médecine.* Ces obstacles à l'activité des remèdes se trouvent ou dans les médicamens, ou dans la maladie contre laquelle on les administre, ou dans le malade qui en fait usage, ou dans les choses non-naturelles qui agissent sur nous.

2<sup>o</sup>. Une lettre de Jacobine S\*\*\* à l'auteur de



ce porte-feuille, concernant une mere malheureuse qui a perdu trois enfans par la faute des nourrices & l'abus des bouillies. Dans la réponse à cette lettre, M. Uden conseille, afin de pouvoir se passer des nourrices, & de rendre l'éducation des enfans moins pénible aux meres, de les élever avec du lait d'animaux, de ne leur donner pendant les premiers mois qu'une nourriture liquide, & de ne les accoutumer que peu-à-peu à des alimens solides. Si l'on veut les élever avec du lait de femme, il faut les confier à une campagnarde propre, honnête & bien portante.

3°. *Trois épigrammes.* Ces poésies n'ont aucun rapport à l'art de guérir, ni à l'éducation physique des enfans.

4°. Un mémoire sur la nourriture, tant liquide que solide, comme cause de maladie. Les alimens sont pris en trop grande ou en trop petite quantité, ou ils pechent par la qualité. Cette matiere est très-difficile à discuter : les généralités qu'on peut donner souffrent tant d'exceptions que, soustraction faite de tout ce qu'il faut en rabattre, il n'en reste presque plus rien.

5°. Une dissertation sur la saignée. L'auteur établit d'abord l'utilité de la saignée, & prouve que cette évacuation devient préjudiciable lorsqu'on laisse couler trop de sang, & appauvrit ainsi le corps d'un liquide essentiel à la vie.

Les conditions qui exigent la saignée, sont la pléthore, un sang trop épais, les hémorrhages.

## 76 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

gies. M. Uden rapporte les signes qui indiquent la pléthore.

6°. Un mémoire *sur les chambres trop échauffées des gens de la campagne*. Ce morceau, qui a pour auteur M. le conseiller de justice Mœfer, est emprunté de la feuille hebdomadaire d'Osnabruck.

7°. Des *regles de prudence pour les médecins*. Voici les regles que prescrit M. Uden : il faut, 1°. que le médecin soit bel-esprit ; 2°. qu'il sache bien parler. Ces prétendus préceptes souffrent de grandes exceptions : l'on a vu des médecins brusques, mais heureux dans leur pratique, l'emporter de beaucoup sur des médecins petits-mâîtres. On devroit donc, selon nous, examiner de nouveau la doctrine de l'auteur, & voir pourquoi les malades se laissent gagner par les beaux-esprits, si cela est vrai toutefois, & pourquoi des succès soutenus, une longue expérience, une application sérieuse dans l'examen des causes & de la nature de la maladie, des réflexions mûres sur le traitement, &c., ne déterminent pas seuls le choix de celui à qui l'on veut confier sa vie & sa santé.

8°. Une dissertation *sur les songes*. Les exemples, l'expérience & les observations conduisent l'auteur à une théorie des songes. La ressemblance que le songe a, d'un côté, avec la veille, & de l'autre avec le sommeil, la certitude que ces trois différens états dépendent de l'influence plus ou moins active des esprits vitaux dans les nerfs & les muscles, enfin la probabilité que les effets des nerfs & des mus-

Ces découlent de l'action de certaines parties du cerveau, tout cela fait croire à l'auteur que, lorsqu'on rêve, une partie de la substance du cerveau est vuide de fluide nerveux & affaïssée, tandis que dans le reste la liberté du mouvement subsiste.

9°. Une relation d'une maladie pendant laquelle la malade plongée dans un bain a attiré la limaille de fer qu'on y avoit jettée. Cette observation est, comme on fait, de M. Lorry.

10°. Un discours sur la réticence déplacée des malades.

11°. Un autre sur l'appétit.

12°. Enfin des discussions sur les deux chapitres qui, dans l'ouvrage de Corneille Agrippa sur la vanité des sciences, concernent la médecine.

( Gazette de santé. )



---

*TABLE chronologique des diplômes , chartes , titres & actes imprimés , concernant l'histoire de France ; par M. DE BRÉQUIGNY , de l'académie françoise & de celle des inscriptions & belles lettres , & M. MOUCHET, adjoint à ce travail. Tom. III. in fol. de 646 pag. A Paris , de l'imprimerie royale , & se vend ainsi que les deux premiers volumes chez Vissé, rue de la Harpe , prix 21 liv. le volume.*

**L**A connoissance des anciens titres est devenue un art d'autant plus important , que ces titres sont pour les anciennes maisons les preuves de leur origine & de leur splendeur , & pour les églises , les abbayes , les monastères , ces familles perpétuelles & immuables dans le tourbillon des vicissitudes , les garans de leur établissement & de leurs propriétés. On ne révoque en doute ni l'utilité de cette étude , ni celle des recherches des savans laborieux qui se consacrent à ce travail pénible & peu agréable : ils ouvrent à l'histoire sur-tout des sources abondantes & pures ; ils mettent au jour des faits qui sont ensevelis depuis 10 siècles dans la poussière des chartriers , &c. Depuis quelques années , on s'est beaucoup appliqué à recueillir , à déchiffrer , à déterminer par la forme de l'écriture à-peu-près l'époque des

chartes, diplômes, &c. Ce que nous allons extraire de ce volume, (\*) prouvera de plus en plus le rang distingué que ses auteurs méritent parmi ceux qui se sont adonnés à ce genre d'étude.

Dans la préface, on prouve que c'est sous le regne de Louis VII que la constitution politique de la France s'est établie sur une base solide en sortant de l'anarchie. Le royaume fut deux fois en proie à ce régime, si l'on peut appeller ainsi le chaos, le conflit d'une multitude de pouvoirs qui s'entrechoquent sans reconnoître de terme & de bornes, & qui ne cedent qu'à la loi du plus fort, ou qu'à l'intérêt général. L'anarchie que produisit la foiblesse des descendans de Clovis, reçut la loi du plus fort. L'intérêt général, averti par les excès de l'anarchie même, mit fin à celle qui avoit étouffé le pouvoir des descendans de Charlemagne. » La » premiere rétablit l'ordre tout-à-coup, parce » que la force qui triomphe est dans sa plus » grande énergie. L'intérêt public ne le ramena » que successivement, parce que son action » est lente, parce qu'il faut du tems pour que » les opprimés se lassent de l'être, & que les » oppresseurs comprennent que leur tyrannie » ne peut pas toujours durer. Ces derniers sen- » tirent le besoin de lier ensemble les pouvoirs » morcelés, & d'en faire une masse assez im-

---

(\*) Voyez pour les deux premiers, le journal de janvier 1777, pag. 60 & suivantes.

## 80 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

» posante pour régler les prétentions , légitimer les usurpations & les autoriser à la faveur d'un titre qu'on étoit accoutumé de respecter. Voilà ce qui fit roi Hugues-Capet. «

L'anarchie étoit attaquée, mais n'étoit pas anéantie, & il eût été dangereux au nouveau roi de faire trop sentir la puissance qui venoit de lui être confiée. La monarchie n'étoit encore autre chose qu'une multitude de fiefs qui relevoient les uns des autres, & d'elle en dernier ressort. Hugues-Capet laissa donc la constitution politique à-peu-près dans l'état qu'il l'avoit trouvée ; ce ne fut qu'avec des ménagemens infinis qui durèrent plus d'un regne, & en profitant des circonstances heureuses, que l'on parvint, sous Louis VII, à ramener insensiblement vers le trône l'intégrité de la puissance. Ce fut l'ouvrage de l'abbé Suger, son ministre : car Louis, brave, bon, disent nos auteurs, avoit plus de vertus que de talens, & certainement ce n'étoit pas assez pour un roi. Ce prince fit deux grandes fautes, qu'il auroit évitées s'il eût suivi les conseils de l'abbé de St. Denys : il passa en Palestine, & il falloir y laisser aller seuls les grands de son royaume : il répudia Eléonor, & se priva des vastes domaines qu'elle lui avoit apportés : » source fatale de » cette rivalité qui a coûté tant de sang à la » France & à l'Angleterre pendant tant de » siècles. «

D'un autre côté, Louis VII favorisa l'établissement des communes, dont l'origine, à la vérité, remonte à Louis VI, mais qui furent

habilement multipliées par son fils & ses successeurs. Ces associations, une des plus puissantes ressourcès pour rendre à l'autorité royale sa force & son éclat, enleverent aux seigneurs les victimes & les instrumens de leur despotisme.

C'est au regne de Louis VII qu'on fait ordinairement encore remonter l'origine des armoiries. Dans leur sceau, ses prédécesseurs étoient représentés assis sur un trône. Ce prince fut le premier qui y fit graver les ornemens qui formoient les fleurons de leur couronne, ou qui décoroient l'extrémité supérieure de leur sceptre. » On leur donna le nom de *fleurs de lis*, » parce qu'ils ressembloient à cette fleur plus » qu'à toute autre ; mais les artistes les ont » insensiblement défigurés à tel point, qu'on » n'y retrouve plus aujourd'hui la moindre trace » de ressemblance. «

On distinguoit dans l'ordre social le peuple, qui commençoit à être compté pour quelque chose, & la noblesse ; mais point de titres réglés d'étiquette. On donnoit quelquefois à l'abbé Suger le titre de *Majesté* en lui écrivant. Ceux de *Sérénité*, de *Grandeur*, d'*Excellence*, se donnoient ordinairement aux rois. Ces épithètes conservoient leur signification, & elles la perdirent en devenant des titres.

L'ordre s'établit peu-à-peu. Les douze pairs ont leurs fonctions réglées à la cour. Les officiaux abusent de leur pouvoir, les seigneurs perdent une juridiction usurpée, les esprits commencent à s'éclairer, mais on croyoit aux livres

## 82 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

des sybilles, & l'abbé Suger aux prophéties de Merlin. C'est sous le regne de Louis VII qu'on place l'origine de nos almanachs à prognostics, dont l'usage, qui subsiste à la honte de notre siècle, ne sert qu'à nourrir dans le peuple une imbécille crédulité. A ces grands traits, nos auteurs ajoutent une notice concise des progrès des lettres & des études : si ces progrès étoient foibles, du moins la carrière étoit ouverte. Les ecclésiastiques étudièrent le latin, & les religieuses mêmes furent obligées de l'apprendre pour entendre les prières qu'elles récitoient. Cette institution fut observée jusqu'au quatorzième siècle, & devoit l'être encore. La langue nationale ne fut point négligée ; & St. Bernard s'en servit avec succès dans ses sermons, dont on peut voir le manuscrit à la bibliothèque des Feuillans.

Après avoir prévenu que les recueils de chartes, de diplômes, tels que celui-ci, où l'on n'en offre pourtant que les sommaires, contiennent une infinité de traits particuliers sur les mœurs, les usages, &c., de la nation, & d'autres faits que les historiens peuvent y puiser, nos auteurs annoncent des secours plus abondans & plus précieux encore. » La collection générale, disent-ils, de tous les actes » relatifs à l'histoire de France, va bientôt » être en état de paroître. Les coopérateurs de » ce grand travail s'y livrent avec toute l'ardeur que peut inspirer l'importance de l'objet. Ils se communiquent réciproquement & leurs doutes & leurs lumières dans des as-



» semblées auxquelles préside Mgr. le garde-  
 » des-sceaux lui-même , & ne négligent rien  
 » de ce qui peut rendre un pareil ouvrage  
 » digne du souverain qui le protège, du mi-  
 » nistre ( M. Bertin ) qui en a formé le pro-  
 » jet , & du chef de la magistrature & de la  
 » littérature qui le dirige aujourd'hui. «

Il nous reste à détacher de ce recueil quel-  
 ques traits qui acheveront de faire connoître  
 l'ouvrage lui-même , mais sans nous assujettir  
 à un autre ordre que celui de la chronologie,  
 le seul que nos savans auteurs aient cru devoir  
 suivre.

Lettre du pape Innocent II , qui enjoint à  
 Samson , archevêque de Reims & à l'évêque  
 d'Arras d'infliger au plutôt un châtiment au  
 prêtre Etienne , s'il est en effet *fornicateur &  
 joueur public*. — De St. Bernard , où il prie  
 Louis VII de recommander un certain clerc  
 au pape , & de lui persuader que sa plainte  
 contre son évêque , qui refuse de lui rendre  
 l'argent qu'il lui a prêté , est juste & fondée. —  
 Diplôme du roi de France , où il ordonne  
 que tout mobilier , en bois ou en fer , qui se  
 trouvera dans le palais d'un évêque de Paris ,  
 appartienne à son successeur. — Lettre de St.  
 Bernard à Suger , où il lui fait part d'une au-  
 tre qu'il a écrite au roi pour le détourner de  
 donner la princesse sa fille en mariage au fils  
 du comte d'Anjou , pour cause de consanguini-  
 té. — Du pape Eugene III aux évêques de  
 France , où il leur recommande d'avertir les  
 prêtres des églises appartenantes à un couvent ,

#### 84 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

d'avoir pour son abbé le respect & la soumission qu'ils lui doivent. — Du même à Hugon, archevêque de Sens, pour qu'il avertisse les perturbateurs du repos public de ne point causer de trouble en France pendant le voyage du roi à Jerusalem, & qu'il excommunie les réfractaires. — Du même aux moines de Fontevraud, où il leur ordonne d'obéir à l'abbesse & à la prieure de ce monastere, de ne jamais entrer dans le cloître sans la permission des religieuses, & de ne pas négliger de se trouver au chapitre commun. On fait que l'ordre de Fontevraud est le seul où les hommes soient dans la dépendance des femmes. — Charte où Odon, abbé de Ste. Genevieve, & son chapitre permettent à une de leurs serves d'épouser un serf de St. Germain-des-Près, & de passer dans la servitude de son mari; Hugon, abbé de St. Germain, & ses moines donnent la même permission à un de leurs serfs d'épouser une serve de Ste. Genevieve à la même condition.

Lettre de St. Bernard à l'abbé Suger, où il se plaint qu'on lui impute ouvertement les malheurs du royaume, il l'invite à prendre garde à ne pas se joindre, pour le diffamer, aux auteurs de ces bruits. — D'un autre abbé, où il console St. Bernard du mauvais succès de l'expédition dans la Terre-Sainte. — De St. Valery au roi de France pour l'engager à secourir une abbaye ruinée par l'indolence de son abbé. — Charte où Marguerite, comtesse de Flandres, &c., rend la liberté à tous les

serfs soumis à sa juridiction, &c. — Lettre d'Eugene III à Hugon, archevêque de Rouen, pour qu'il contraigne Hugon de Gournay à rendre l'argent qu'un certain Erquier lui avoit prêté. — Charte où Ansculphe, évêque de Soissons, déclare qu'un chevalier François a donné à l'abbaye de Long-Pont le bien qu'il possédoit dans la seigneurie de ce monastere, pour le repos de l'ame de noble Vaucher de Montmirail, tué par le fils du donateur. — Bulle du pape Anastase IV au grand-maître de l'ordre hospitalier de Jerusalem, où il met cet hôpital & ses biens sous la protection de St. Pierre, lui accorde des privileges, & interdit aux profès le retour au siecle. — Du pape Adrien IV, où il assure à l'archevêque de Lyon la dignité de primat sur les provinces & les archevêques de Rouen, de Tours & de Sens. — Charte où Hugon, chanoine, & un chevalier Desvaux donnent à la messe des chanoines de Langres une femme & ses deux filles. — Lettre du pape Anastase IV à Bérenger, archevêque de Narbonne, à un évêque & aux barons de son diocese, où il leur déclare que le comte de Barcelone demeure excommunié pour avoir épousé une seconde femme après avoir renvoyé la légitime, & statue que, même après la mort de celle-ci, ce seigneur ne pourra s'unir à la femme adultere.

Lettre de ce souverain à l'évêque d'Arras, pour qu'il rende au chancelier de France Hugon une chapelle qui lui avoit été donnée, & que cet évêque lui avoit extorquée. — Du

## 86 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

même à ce chancelier, où il le délie du serment que ce même évêque avoit exigé de lui en lui conférant un archidiaconé. — Du même à Odon & aux moines de St. Denys, où il les affranchit des cours solennelles que les rois avoient coutume de tenir dans le château de St. Denys, &c. — Aux évêques des Gaules & de Germanie, où le S. P. se plaint que l'empereur a maltraité deux cardinaux qu'il lui avoit envoyés; il engage ces évêques à persuader à Frédéric de reconnoître sa faute, & d'en faire satisfaction. — Charte où Conan, duc de Bretagne, confirme à une église de Rennes la dime du poisson de sa cuisine, & d'autres droits sur sa monnoie ducale. — Charte où Gauthier, évêque de Laon, annonce que le différend entre lui & l'abbé de Prémontré, sur des biens de l'évêché qu'il avoit mal-à propos enlevés, a été terminé par la médiation du roi de France, de l'archevêque de Reims & d'autres. — Où Guillaume, évêque de Béziers, fait remise à Trincavel & aux Juifs demeurant dans la métairie de Béziers, de la guerre qu'à droit ou à tort, les chrétiens avoient coutume de faire aux Juifs jour & nuit, depuis le commencement du samedi avant le dimanche des Rameaux jusqu'au soir de la seconde fête de Pâque, pour une somme d'argent payée par Trincavel, & une pension annuelle que les Juifs feront à l'église de St. Nazaire.

Lettre du pape Alexandre III aux doyen & chanoines de St. Quentin, où il défend à l'évêque de Noyon d'avoir plus de 35 person-

nes & 30 chevaux à sa suite, en venant visiter leur église. — Charte de convention entre les chevaliers & bourgeois d'un canton avec Raymond de Trincavel, touchant l'affranchissement de ce canton, accordé par Bernard Aton, pere de Raymond, Cecile sa mere, & Roger son frere. — Lettre de Constance, fille d'Alain, duc de Bretagne, au roi de France Louis VII, où elle lui demande quelque gage de son amour, & lui confesse qu'elle aimeroit mieux prendre un mari dans la basse classe de les François, que de devenir reine d'Ecosse. — Charte où Henri, évêque de Toul, permet aux moines d'Espinal de célébrer l'office dans leur église, quelque excès qui puisse survenir, pourvu que les portes en soient fermées, si ce n'est quand ils enterreront un de leurs freres, & pourvu qu'ils ne les ouvrent pas aux excommuniés. — Lettre du prévôt, de l'abbé & du chapitre de Brioude à Louis VII, où ils se plaignent amèrement du doyen de cette église, lequel, au mépris de son serment, refusoit de se soumettre à une sentence arbitrale, en avoit appelé à la cour de Rome, refusoit toute treve, & causoit des dommages pires que les premiers. — Lettre d'Alexandre III à Henri (frere de Louis VII,) archevêque de Reims; touchant M.\*\*\*, fils du comte de Flandres, qui avoit eu un commerce criminel avec une abbesse, & avoit chassé à Boulogne deux abbés de leur église. — Au roi de France, pour qu'il ordonne que les gentilshommes qui voudroient partir pour Jerusaleem, puissent ven-

dre leurs biens sans le consentement de leurs épouses. — Rescrit de l'empereur Frédéric , adressé à Louis VII , de l'incompétence des prélats pour connoître de l'élection du pontife Romain , excepté ceux qui sont sous l'empire Romain.

Lettre d'Ildephonse , roi d'Aragon , comte de Barcelone , à Louis VII , pour qu'il punisse un imposteur qui se donnoit faussement pour le roi Ildephonse , oncle d'Ildephonse , & qui demuroit en France. — Charte par laquelle Théodoric , comte de Flandres , pour expier le crime de Philippe , son fils , qui avoit brûlé l'église de St. Augustin , lui donne une rente de dix livres , argent de Flandres , & la prend sous sa protection. — Lettre du pape Alexandre III à Henri , archevêque de Reims , pour qu'il fasse des informations contre les moines de St. Remi , qui avoient engagé un homme malade à prendre l'habit monastique , & à leur donner de l'argent , & qui le traitoient cruellement depuis qu'ayant recouvré la santé , il réclamoit sa liberté & son argent.

Lettre d'Alexandre III à l'archevêque de Reims , où il le charge d'absoudre sans argent un citoyen , à la prière du roi de France. — Au même pour *qu'il contraigne des chanoines à chasser des filles débauchées* , de manière que ceux qui n'ont pas encore reçu le sous-diaconat restent attachés à leurs épouses , & que ceux qui sont dans ce grade & au dessus , les renvoient. — Charte où Henri , comte Palatin de Champagne , fonde trois chanoines dans l'église de

Pougey , & leur donne divers biens , pour accomplir le vœu que la crainte de la mort lui avoit fait faire à St. Nicolas. — Lettre de Philippe , abbé de Bonne - Espérance , au même comte de Champagne , où il le loue de ce qu'un chevalier de son rang , & même prince de beaucoup d'autres chevaliers , aime les lettres comme un simple clerc , & rassemble auprès de lui généreusement les hommes lettrés.

Lettre d'Alexandre III , à l'archevêque de Reims , à qui il donne commission de terminer un différend survenu à l'occasion d'un serf de St. Remi , dont l'abbé de ce monastere avoit voulu enlever le bien , parce qu'il avoit épousé une femme serve d'une autre église. — Au même abbé , où le pape lui défend d'empêcher les hommes de ce monastere de prendre des femmes dans un autre domaine. — A l'archevêque de Reims , pour qu'il oblige Robert de Bove , ou du Bœuf , de rendre à un chanoine les vaches & les brebis qu'il lui avoit prises avec violence. — Aux évêques de France , pour que les écolâtres de leurs églises ne s'arrogent aucun droit onéreux sur les personnes instruites qui voudront se consacrer à l'enseignement des lettres. — Au roi de France , pour qu'il fasse réformer le monastere de St. Victor par l'archevêque de Sens , l'évêque de Meaux & l'abbé de Valle-Secrette. — A l'archevêque de Reims & à l'évêque de Tournay , pour qu'ils abolissent la mauvaise coutume qui existoit dans une paroisse , d'assurer par serment que la dîme étoit payée. — Au même , pour qu'il suspende

l'évêque de Châlons-sur-Marne, qui avoit exigé de l'argent pour absoudre une femme excommuniée. — Aux abbés & chapitres de l'ordre de Cîteaux, où ce souverain pontife se plaint que le relâchement s'est glissé parmi eux, & où il les avertit de ne point abandonner leur première institution. — D'un archevêque à Louis VII contre Ervifius, abbé de St. Victor, auquel il avoit confié 430 marcs d'argent, & qui nioit ce dépôt. — D'Alexandre III à l'archevêque de Reims contre des religieuses qui avoient chassé honteusement leur abbesse. — Au même contre l'abbé de Compiègne, pour l'engager à cesser les exactions sur trois métairies de l'église de Compiègne, &c.

Diplôme de Henri II, roi d'Angleterre, qui abolit la coutume du *wrech* sur les rivages de ses domaines, de sorte qu'il fait rendre à ceux qui auront échappé du naufrage tous leurs biens qui auront été sauvés, & qu'il n'en appartiendra rien au roi, à moins qu'il n'y ait pas eu un homme d'échappé. — Lettre d'Alexandre III à l'archevêque de Reims contre des moines & un prêtre qui avoient enterré hors du cimetière les corps de trois lépreux excommuniés qui avoient interjeté appel à Rome. — Au même, pour qu'il déclare absous deux frères qui avoient été excommuniés par l'évêque de Châlons-sur-Marne, parce qu'ils avoient appelé au pape.

Lettre de Pierre, archidiacre de Blois, où il reproche à Richard, archevêque de Cantorbéry, &c. de s'appliquer plutôt à amasser des



richesses qu'à remplir ses devoirs spirituels , & lui expose les plaintes que ses diocésains & le roi d'Angleterre lui-même font contre lui. — Lettre du roi de France , où il félicite le pape Alexandre d'avoir obtenu la paix ( par l'extinction du schisme ) , & lui fait espérer tout secours de sa part , pourvu qu'il veuille réformer l'église. — De l'archevêque de Mayence , où il annonce aux moines de Cluni que le pape a pleinement reçu l'empereur en grace , les exhorte à honorer ce prince , qui avoit accueilli avec bonté Hugon , leur abbé , injustement chassé. — De Henri , abbé de Clairvaux , aux moines de Savigny , où il les prie qu'en déférant toutefois aux conseils de leur abbé , ils le préviennent par l'exemple d'une vie frugale , afin que , dans la suite , les richesses & l'abondance regnent dans leur maison. — Du même au roi d'Angleterre , où il le prie de lui faire présent de lames de plomb pour couvrir son église ; & dans la suivante , il envoie à ce prince un doigt de St. Bernard. — Charte où Hugues , duc de Bourgogne , donne en aumône à Gauthier , son oncle paternel , évêque de Langres , & à ses successeurs , le comté de Langres. — Lettre d'Alexandre III aux abbé & moines de St. Denys , où il défend à l'abbé de donner à ses parens des terres , des rentes , ou d'autres biens du monastere sans le consentement du chapitre , & d'emprunter de l'argent au-delà de cent livres.

Ce volume , dont nos citations font suffisamment connoître le mérite , est terminé par qua-

tre tables : la premiere, des noms des personnes dont il y est fait mention ; la seconde, des lieux qui se trouvent dans les titres des chartes ; la troisieme, des noms d'églises, abbayes, monasteres, chapelles, &c. & la quatrieme, des noms des lieux d'où les chartes sont datées. Peut-être desireroit-on que plusieurs de ces noms eussent été mis ici en françois pour la commodité des lecteurs, sur-tout ceux de la basse latinité, ceux qui n'existent plus, &c.

On voit quelle est l'étendue du travail de M. de Bréquigny ; quelles sont les nombreuses recherches qu'il a été obligé de faire, les immenses lectures auxquelles il a fallu se livrer, les difficultés minutieuses qu'il a rencontrées, & les ressources infinies qu'il offre à ceux qui se dévoueront à l'étude de l'histoire.

( *Journal encyclopédique ; Mercure de France.* )



JOSEPHI Jacobi Plenck chirurgiæ doctoris, &c.  
*Elementa medicinæ & chirurgiæ forensis. Eléments de médecine & de chirurgie judiciaire ; par M. PLENCK, docteur en chirurgie, & professeur royal, public & ordinaire de chirurgie, d'anatomie & d'accouchemens, dans l'université royale de Bude. A Bude, de l'imprimerie de l'université, & se vend à Vienne, chez Rodolphe Graeffer, 1781, in-8vo. de 184 pag.*

**I**L n'y a point de tribunal de jurisprudence ; qui n'ait souvent besoin des lumières des médecins pour éclairer ses décisions : autrement un juge s'exposeroit tantôt à condamner comme homicide un infortuné qui n'auroit pas porté un coup volontaire & mortel, une mere qui ne seroit pas coupable d'avoir fait périr son enfant, un maniaque qui auroit attenté à soi-même ; tantôt à élever des bûchers contre des forciers imaginaires, ou à faire percer le cœur de prétendus vampires par la main du bourreau, ou à mille autres erreurs. M. Frank ayant traité de la médecine politique avec l'approbation de tous les gens de lettres, M. Plenck ne fait que l'effleurer dans la dernière des quatre divisions de son ouvrage, qui touche les plus importantes questions de droit criminel, civil, canonique & politique.

On appelle médecine judiciaire ou légale, la science qui enseigne à résoudre certains cas de droit, au moyen des principes de médecine ou de chirurgie. De *Vigiliis Bibliotheca chirurgica*, vol. 1, pag. 596, en indique l'origine, les révolutions & les meilleurs auteurs. Toutes les blessures d'un corps humain, ou les actions qui attaquent la vie, la santé & la félicité publique sont les objets de cette science.

L'inspection légale des cadavres par les médecins & chirurgiens, est requise nécessairement, quand un homme meurt après avoir éprouvé quelque violence extérieure, quand il est rencontré mort dans les chemins ou dans des lieux retirés, quand il est tiré mort de l'eau, quand il s'est tué ou est cru s'être tué lui-même, quand il est mort de poison, quand il est mort après avoir été traité par des charlatans, quand on soupçonne l'avortement ou l'infanticide.

Pour la validité de l'inspection ou ouverture légale d'un cadavre, il est requis l'assistance, 1°. d'un juge criminel au moins, afin que les chirurgiens dissecteurs aient de leur conduite des témoins dignes de foi; 2°. d'un greffier qui consigne fidèlement par écrit tout ce qui s'observe durant l'inspection; 3°. d'un médecin légal qui juge de la vraie cause de la mort, & qui ait attention à ce que le greffier écrive les observations avec exactitude; 4°. de deux chirurgiens qui dissèquent suivant les règles, & exposent aux yeux des assistans l'état des parties examinées. Il seroit à propos que le médecin & le chirurgien qui ont pris soin du corps

jusqu'à sa mort, fussent présens à l'inspection. Les loix ordonnent que toutes ces personnes aient prêté serment, & que les médecins & chirurgiens aiant été requis par le juge de procéder à l'inspection qui ne doit pas être différée, parce que la corruption survenue pourroit la rendre trompeuse & inutile.

Il y a en allemand un livre intitulé, *Die kunst chirurgische Berichte abzufassen*, c'est-à-dire, *la maniere de dresser les rapports de chirurgie*. Un bon rapport judiciaire doit nommer le juge qui l'a ordonné, les témoins judiciaires en présence de qui l'examen du cadavre a été fait, & autant qu'il se peut, les nom, surnom, & paroisse du mort, son âge, son sexe, sa profession, sa taille, l'état extérieur de la tête, du col, de la poitrine, de l'épine du dos, du ventre, des extrémités, présenter une exacte description de la lésion de la partie, faire mention du remède apporté, classer la lésion, en motiver la classification, marquer le lieu, le mois, le jour, l'heure, l'année de l'examen, être signé du médecin, des chirurgiens, & muni de leurs sceaux; exprimer leur opinion s'ils jugent le fait certain, ou douteux, & s'ils répondent d'une maniere affirmative, négative ou autrement à la question proposée. Si le rapport ne satisfait point les juges, c'est le cas de l'envoyer aux facultés de médecine & de chirurgie pour avoir leur avis. A cette occasion M. Plenck renvoie au livre allemand intitulé : *Ueber die glaubwürdigkeit der medicinalberichte in peinlichen rechthaendeln*, c'est-à-dire, *de la foi des rapports*

*des médecins dans les causes criminelles*, Berlin ; 1780.

Comme les blessures absolument mortelles & portées dans l'intention de tuer , ont coutume d'être punies capitalement , & que les blessures qui ne sont pas absolument mortelles sont punies d'une moindre peine , il importe extrêmement de connoître le genre de la blessure. On partage généralement les blessures mortelles en trois classes ; 1°. en absolument mortelles dans lesquelles , ni l'art ni la nature ne peuvent sauver de la mort ; 2°. en blessures qui ne sont pas absolument mortelles , dans lesquelles il n'y a que l'art qui puisse garantir de la mort ; 3°. & en mortelles par accident dont la mort s'ensuit soit par la faute du chirurgien , ou par celle du blessé , ou des gens qui l'entourent ou des choses non naturelles.

La plupart des auteurs qualifient d'absolument mortelles des blessures qui ne le sont pas absolument , celles par exemple qui pénètrent dans une des deux cavités de la poitrine. Cependant Hemman a démontré dans ses *Medicisch-chirurgische aufsaeze* , Mémoires de médecine & chirurgie , Berlin 1778 , que des blessures plus grandes que l'ouverture de l'épiglotte ayant pénétré dans l'une & l'autre cavité de la poitrine n'ont point causé la mort.

Des blessures qui n'étoient pas absolument mortelles , le deviennent par l'absence , l'ignorance ou la timidité du chirurgien qui n'aura pas fait les ligatures de veines ou d'arteres , ou qui aura employé des remèdes contraires comme  
des

des fomentations chaudes à un cerveau ébranlé, des vomitifs dans une blessure de l'œsophage, des purgatifs dans un des intestins; encore par la qualité de l'instrument de la blessure, s'il est empoisonné avec le virus de vipere, de la rage, &c. par l'imprudence propre du blessé qui ne s'abstiendra pas de parler dans une blessure de poulmon, qui exercera l'acte vénérien malgré une blessure à la tête, & par la qualité nuisible de l'air des hôpitaux & des prisons, suivant Nahuys dans sa *diff. de qualitate noxia aeris in nosocomis & carceribus*. Harlem, 1770.

Le tems auquel la mort s'est ensuivie n'est pas tant à considérer, lorsqu'il s'agit de déterminer si une blessure étoit mortelle, parce que la mort survient quelquefois peu de jours après des blessures qui n'étoient pas mortelles, & que quelquefois un homme blessé mortellement, a long-tems survécu à sa blessure. Van Swieten, au tome I de ses *Comm.* §. 254, & Morgagni dans son *Epist.* 52, rapportent des observations qui apprennent que des hommes sont morts d'une contusion éprouvée au crâne six ans auparavant.

Les contusions se divisent comme les plaies ou blessures en absolument mortelles, en celles qui ne sont pas absolument mortelles, & celles qui sont mortelles par accident : il faut bien prendre garde que les taches livides qu'on pourroit juger des meurtrissures ne soient l'effet d'une cause interne, aussi-bien que l'écoulement du sang qui survient quelquefois à un mort, au témoignage de Louis, professeur de chirurgie à

## 98 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Paris dans son avis touchant l'affaire de Montbailly, & de d'Albert dans sa *Diff. de Hæmorrhagiis mortuorum*, à la tête du 3e. tome de sa *Jurisprudentia medica*.

On peut déterminer quelquefois par plusieurs circonstances réunies, si un homme a été pendu, ou s'est pendu lui-même; si on l'a noyé, ou s'il s'est noyé lui-même.

L'inéptie d'un traitement cause souvent la mort, comme des narcotiques, des émétiques, du mercure, ordonnés inconsiderément par le médecin; un anévrysme pris pour un abcès, & une hernie pour un bubon, ouvert par le chirurgien, l'erreur d'une accoucheuse dans sa fonction; mais la terre a coutume de couvrir promptement ces bévues, quoiqu'elles procèdent souvent d'une ignorance qui ne devoit pas toujours demeurer impunie.

On divise les empoisonnemens par rapport à leurs effets, de même que les plaies & les contusions; l'unique signe certain du poison administré est la connoissance botanique du poison végétal, & l'analyse chymique du poison minéral qu'on aura découvert; sur quoi on peut consulter l'*Allgemeine geschichte der gifte*, l'histoire générale des poisons de M. Gmelin, en 3 parties; à Nuremberg 1776 & 1777. Il est rare d'employer le poison animal. A l'égard de la falsification pernicieuse des vins, voyez le livre de M. Wollin, intitulé *Verfälschung des Weins mit Bleyglætte*, & la critique qui a été faite de ce dernier, par M. Delius, sous le titre de *Revision der Weinprobe auf Bley*, Erlang 1779.



Pour ce qui est du suicide, il n'est pas toujours facile de le distinguer de l'assassinat ; lorsqu'un homme s'est tué lui-même d'un coup d'arme à feu , les bales ou le petit plomb ne sont pas épars dans son corps, comme s'il avoit été tué de loin par un autre.

Dans le cas d'infanticide on croit reconnaître qu'un enfant est né vivant , lorsque son poulmon nage dans une quantité suffisante d'eau pure ; cependant quand même un enfant seroit né mort , ses poulmons nageroient , si la sage - femme , ou une autre personne y avoit introduit de l'air par la bouche , ou s'ils avoient déjà contracté de la corruption : Loder in *programme quo pulmonum docimasia ex nova anatomicâ observatione in dubium vocatur* , Jenæ , 1779 , révoque en doute l'infailibilité de ces épreuves , assurant que des poulmons sains & entiers d'un enfant né au septieme mois , qu'on attestoît avoir vécu treize heures , étoient tombés au fond de l'eau : opinion particuliere & contraire à beaucoup d'expériences , qui semble à Jaeger , dans sa *Disquisitio medicoforensis quo casus & annotationes ad vitam fœtus neogonî dijudicandam facientes proponuntur* , Ulmæ , 1780 ; un paradoxe sur lequel il faut suspendre son jugement.

Il est incroyable à combien de genres de mort les enfans ont été exposés de la part des meres , soit pour se soustraire à la honte & à la peine d'une grossesse illégitime , soit pour éviter seulement l'embarras de les nourrir & de les élever : tantôt elle les ont percés d'un fer aigu

## 100 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

introduit par le vagin , peu avant l'enfantement ; afin qu'ils vinssent morts au monde ; ou après la naissance , elles leur ont enfoncé une aiguille meurtrière par les narines ou le rectum ; tantôt elles leur ont mortellement comprimé la tête , la poitrine , le ventre , ou tout le corps ; tantôt elles les ont suffoqués en leur bouchant les narines & la bouche , en leur ferrant le col , en les surchargeant de couvertures , en les enfermant dans un coffre , en les enfouissant , en les jettant dans des cloaques , en leur faisant respirer la vapeur du soufre , en négligeant de leur lier le cordon ombilical , en les laissant mourir de faim.

L'inspection légale peut faire juger de la ponction ; les autres plaies , contusions & suffocations sont plus difficiles à reconnoître , parce qu'elles peuvent être l'effet d'un accouchement laborieux ; que des nourrices imprudentes ont souvent écrasé des enfans en se couchant dessus par mégarde ; qu'un enfant peut avoir été étranglé par le cordon ombilical qui aura laissé autour du col la même trace que s'il avoit été étranglé avec un lacet ; que le fœtus trouvé dans des commodités , a pu s'échapper au grand chagrin de la mere ; que la maigreur & le vuide des intestins peuvent venir d'autre cause que d'être mort de faim.

La question des avortemens est aussi du ressort de la médecine. Comme l'embryon est vivant du moment de la conception , & que la foiblesse d'un fœtus au-dessous du septième mois ne lui permet pas de vivre , c'est commettre

un homicide que de procurer l'avortement avant ce tems. Brendel in *Eph. N. C. cent. 14. obs. 167*, fait mention d'une servante qui tua son fruit en s'insinuant un stylet dans la matrice, mais en même tems elle se tua aussi elle-même.

Quoique ce soit une opinion commune qu'il y a des médicamens propres à faire infailliblement sortir le fruit de la matrice, cette opinion est contredite par des observations dignes de foi. Guarenonius dans sa 636<sup>e</sup>. consultation, écrit qu'il a vu beaucoup de femmes tourmentées par des médicamens très-forts, & des saignées répétées sans qu'aucune ait avorté. Zacutus de Portugal dans sa *Praxis admiranda observat.* rapporte que les purgatifs les plus violens, les saignées répétées jusqu'à six & huit fois, les onguens les plus forts, les pessaires, les jeûnes prolongés n'ont point causé l'avortement. Une femme, au témoignage de Sommer, *Dec. 1. anno. 6. obs. 106*, a pris tous les matins pendant vingt jours cent gouttes d'huile distillée de genévre pour se provoquer les mois, sans que cela l'ait empêchée de mettre naturellement un fils au monde. Albrechtus, *Decad. 1. anno. 8. obs. 165*, rapporte que les emménagogues les plus forts, comme l'huile distillée de sabine, de succin, de myrrhe, de safran, d'aloës, ont été en vain employés pour expulser le fœtus de la matrice; & Bartholin dans ses *Misc. N. C. anno. 1. decad. 1. obs. 52*, observe que deux femmes guéries par la salivation mercurielle de la vérole, pendant leur grossesse ignorée du chirurgien qui les traitoit, n'en ont

pas moins engendré des enfans en bon état.

Autrefois les médecins & chirurgiens étoient consultés par les juges, pour régler le degré de torture d'un accusé; mais la torture étant un moyen fort incertain de découvrir la vérité, puisque des innocens se sont avoués coupables plutôt que de la subir, & lui ont préféré la mort, & que des scélérats ont évité le dernier supplice en la supportant avec une fermeté atroce, plutôt que de lâcher la moindre confession, les princes chrétiens l'ont abolie dans la plupart de leurs états; particulièrement elle n'a plus lieu dans les Etats-Autrichiens: ainsi il seroit superflu de fournir maintenant des instructions sur cette matiere. Albertus dans son *Systema jurisprudentiæ medicæ*, tom. V, a remarqué une carie des os provenue de la torture, & Hildanus dans sa *Kurze beschreibung der furtreflichkeit der anatomie*; Brieve description de l'excellence de l'anatomie, Berne, 1622, a observé des épaules rompues par la torture: c'est pourquoi il y supplie les magistrats de ne plus tourmenter des accusés quelquefois innocens, par une torture sévère & capable de briser un corps vivant.

Lorsque les juges condamnent un convaincu à une peine corporelle; ils interrogent les médecins pour apprendre d'eux s'il est en état de la subir, sans que sa santé en soit ruinée, & qu'il devienne un membre inutile à la société, quand la peine n'est pas capitale. Il est à souhaiter qu'on abolisse l'usage de frapper de verges à la tête & au dos, à cause du danger de

la commotion du cerveau & des poumons. Les femmes enceintes ou nouvellement accouchées ou dans le tems de leurs regles, celles qui allaitent, les impuberes, les décrépits, les gouteux, phthifiques, asthmatiques, blessés, sont exempts des peines corporelles afflictives : l'on suspend le dernier supplice à l'égard des malades au lit d'une dangereuse maladie aiguë ; & les insensés, les aveugles, les sourds & les muets de naissance, & les femmes dans l'état de grossesse sont aussi épargnés.

On excuse ou au moins on ne punit pas de mort les crimes involontaires, comme celui d'une nourrice qui étoufferoit un enfant en dormant, d'un noctambule, d'une fille dont les regles sont supprimées, d'une personne enceinte affectée d'étranges envies ; ces personnes ne sont pas supposées avoir l'esprit sain dans ces circonstances. Zimmermann *Von der Erfahrung in der arneykunst*, de l'expérience en médecine, dit avoir vu des enfans du plus beau caractère manifester le plus mauvais, quand ils étoient attaqués des vers, & des filles très-aimables en tout autre tems, devenir des furies par la suppression de leurs regles. Petit, dans son *traité de la maladie des os*, rapporte l'exemple d'un enfant tué en badinant par une imprudence assez ordinaire de l'avoir soulevé de terre par la tête : la nuque se rompit.

Les médecins doivent influer dans certains jugemens de capacité à hériter, comme dans les cas où l'on contesteroit la légitimité d'un enfant, parce que son pere putatif seroit impuis-

fant ou sa prétendue mere stérile, où on le prétendrait mort-né ou venu sans être mûr. La nature ne s'astreignant pas toujours absolument au terme de neuf mois, un enfant prématuré est considéré comme mûr, quand même il naîtroit au commencement du septieme mois; plutôt il n'est pas regardé comme mûr n'étant pas capable de vivre.

Van Swieten *Comm.* tom. IV, a vu des jeunes gens robustes dont il étoit sûr qu'ils étoient venus au monde au septieme mois. Un enfant mûr a coutume de peser environ six livres, & d'avoir 18 à 20 pouces de longueur, avec les cheveux longs & durs, les ongles longs & durs, les paupieres ouvertes & les sourcils bien formés. Un enfant prématuré peut peser cinq livres. Le fœtus ne pèse quelquefois que 3 livres & un quart ou trois livres & demie au septieme mois. La longueur varie moins. On regarde comme avorté le fruit venu avant le septieme mois. Le fœtus au second mois, n'a pas encore acquis un pouce de long. Les auteurs ne s'accordent pas sur sa longueur au troisieme mois, estimée de trois pouces par Buffon, de 6 par Levret, de 2 par Burton, &c. Ainsi la connoissance de l'état de l'embryon pendant les six premiers mois, est fort imparfaite.

L'appât d'un héritage a porté des meres à se supposer des enfans. La visite de l'enfant faite plusieurs semaines ou mois après l'accouchement réel ou supposé, ne découvre rien; mais plutôt si l'on avoit supposé un enfant de

plusieurs jours, au lieu d'un nouveau-né, on pourroit le reconnoître, parce que le cordon ombilical est sec, le second ou troisieme jour, & tombe le cinquieme ou sixieme.

Non - seulement des femmes feignent des grossesses pour supposer des enfans, mais des filles imitent cet artifice pour extorquer de l'argent de leurs galans, des mendiantees pour se procurer des aumônes, des pauvres gens battues pour obtenir un dédommagement pécuniaire, des condamnées à la torture ou au supplice pour les éloigner. Au commencement, il n'est pas facile de découvrir la fourbe; mais quand le milieu du terme qu'elles supposent est passé, la grossesse doit être reconnoissable à plusieurs signes, sur lesquels un médecin sage ne doit pas se hasarder de prononcer légèrement, ni avant le sixieme mois, & même avant l'expiration de tout le tems de la grossesse, s'il s'agit d'une femme exposée au supplice ou à quelque peine afflictive.

Celles qui celent leur grossesse, sont des filles ou des veuves pour éviter la honte, des femmes dont le mari est absent ou impuissant pour parer l'accusation d'adultere. La grossesse actuelle se reconnoît à quatre signes, qui passent pour certains, dès qu'ils sont réunis ensemble. 1°. Le ventre s'enflant au-dessus des os pubis, & 2°. en même tems l'orifice de la matrice, rond, épais & mou; 3°. la fente de l'orifice de la matrice s'arrondissant entièrement & en partie, au lieu de la figure tranversale qu'elle avoit; 4°. le mouvement de l'embri-

## 106 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

sensible à la main posée sur le ventre enflé : tous signes néanmoins assez obscurs avant le cinquième ou sixième mois.

Le viol entièrement consommé n'est possible, suivant M. Plenck, que vis-à-vis des femmes dans l'état de démence, de syncope, d'assoupissement causé par le vin ou l'opium, d'un sommeil profond, ou lorsque plusieurs hommes y concourent ensemble. Des filles, ajoute-t-il, depuis long-tems déflorées, s'ensanglantent & s'enflamment la vulve par des médicamens âcres, pour pouvoir accuser quelqu'un de les avoir violées.

S'il arrive qu'un jeune homme ignorant son âge, veuille parvenir à un héritage ou à un emploi, pour la jouissance desquels la majorité, où un certain âge est nécessaire, il appartient au médecin de le déterminer autant qu'il est possible, eu égard au changement de dents qui survient depuis sept ans jusqu'à 14, tems de la puberté, à la barbe, aux dents de sagesse, &c.

Les mendiants, les fainéans, les poltrons qui craignent la milice, les soldats qui veulent se procurer leur congé, les condamnés à diverses peines ou les gens tenus de comparoître en justice, les fanatiques pour supposer des guérisons miraculeuses, les charlatans pour se faire une réputation, sont sujets à contrefaire des maladies, telles que des ulcères aux jambes, l'épilepsie, la surdité, la cécité, la démence. Toutes ces fraudes sont découvertes dans la dissertation de M. Ganssen : *De simulatis morbis*



*& quomodo eos dignoscere liceat*, Gottingen, 1769.

Une mendiante de Strasbourg, ayant été soupçonnée dans sa jeunesse d'être grosse, à cause de l'enflure de son ventre, elle imagina de continuer le spectacle, lorsque la cause n'en subsista plus. Pendant trente-neuf ans, elle en imposa si bien à toute la ville, que les chirurgiens & les médecins étonnés de l'accroissement graduel & monstrueux de la tumeur, attendoient sa mort avec une espèce d'impatience. Elle arriva enfin. Son corps visité, ils n'y virent aucune tumeur extraordinaire. Seulement il restoit dans sa chambre un sac pesant 19 liv. qu'elle avoit su s'attacher adroitement, & qu'elle n'avoit jamais montré sous prétexte de pudeur.

Les juges d'église consultent les médecins dans le cas de divorce, pour cause d'impuissance ou de stérilité. On avoit regardé le vagin trop étroit, comme un signe certain de stérilité au moins relative; cependant l'observation a appris que des femmes qui auroient à peine pu y admettre un tuyau de plume à écrire, ont conçu par la seule attraction, & que le vagin s'est assez dilaté pendant la grossesse & l'accouchement, pour que l'enfant soit heureusement venu au terme. Voyez sur ces faits, Van Swieten, *Comm. T. IV. Benevoli Dissert.* & l'auteur même, M. Plenck, dans ses *Elem. artis obstetriciæ*, Vienne, 1781. Ce n'est donc pas sans une grande circonspection qu'on doit juger des cas où la consommation est impossible. Chaptal & Gesner ont guéri des impuissances de plusieurs années de la part des

## 108 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

hommes , par des bains locaux , dans une décoction de graine de moutarde. Weikard , au moyen du musc pris intérieurement , a ranimé les forces d'un vieillard presque octogénaire , éteintes depuis trois ans.

On peut consulter les médecins sur les questions , si tel fœtus est un monstre ; si la possession & la magie sont réelles , aussi sur les spectres & les miracles.

Un monstre humain est un fœtus , dont tout le corps ou une de ses parties considérables , s'écarte beaucoup de la forme ordinaire & naturelle de l'homme : ainsi les enfans sans tête , à deux têtes , à deux corps , à quatre pieds , & en quelque sorte , les hermaphrodites sont des monstres ; le baptême leur est dû , parce qu'ils ont une ame humaine , capable de raisonnement. Deux têtes indiquent deux ames capables de volontés différentes. On a vu en Hongrie deux sœurs jointes monstrueusement , disputer ensemble. Elles ont vécu jusqu'à 21 ans.

Des imposteurs , pour s'attirer des aumônes , par une pieuse fraude , ou une autre fin politique , ont quelquefois feint d'être possédés du démon. La fourberie se découvre , si le prétendu possédé s'agite & entre en furie devant de l'eau qui n'est pas bénie , ou une hostie qui n'est pas consacrée , si l'examineur exige qu'il lui dise ce qu'il pense lui examineur , ou qu'il fasse quelque prodige. Certains hypocondres & maniaques se croient de bonne foi possédés sans l'être , & souffriroient plutôt la torture que de s'en laisser dissuader. D'autres compo-

font des linimens de plantes phantastico-narcotiques, dont ils s'oignent les tempes, l'anús & les parties naturelles. Après ces onctions, ils tombent dans un sommeil profond, & font des songes lascifs & étranges, qu'ils ne distinguent pas des faits réels, lorsqu'ils s'éveillent : en sorte que ce qu'ils ont rêvé, ils sont prêts de jurer qu'il est arrivé en effet. Sauvages, *Nosol. Meth.* T. II, dit que l'huile de semence de *datura* [ pomme épineuse ou herbe du diable ] appliquée aux tempes, ou un pessaire de la même semence, mis au fondement pendant la nuit, excite des songes phantastiques dans ceux qui y ont de la disposition. Suivant Gassendi, un berger s'appliquant tous les samedis un pessaire de semences de stramonée & de suif avant de se coucher, s'imaginoit sortir par la cheminée pour aller trouver le démon, & sacrifier au bouc.

Le pere Spée, jésuite, chargé pendant plusieurs années d'assister à la mort des femmes accusées de magie, proteste avec serment dans son ouvrage intitulé, *Cautio criminalis de processibus contra sagas Dub.* \*\* qu'il n'en a conduit aucune au bûcher, de qui, tout prudemment considéré, il puisse se persuader qu'elle fût coupable. Cependant Nicolas Remi, dans ses livres de *Dæmonolatria*, Francfort, 1679, raconte comme quelque chose de louable, qu'au seizieme siecle, on ait brûlé en quinze ans 90 hommes dans la seule Lorraine, à titre de forciers.

Il est du devoir d'un prince d'établir, de

## 110 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

l'avis des médecins , des loix qui tendent à conserver la vie & la santé des citoyens , & à en augmenter le nombre : aussi les médecins sont-ils justement admis dans les conseils des rois & des républiques ; c'est leur office d'avertir de tempérer le sentiment des ardeurs de l'été , en procurant de l'ombre par la hauteur des édifices , en plantant des arbres dans les chemins , en arrosant les places ; de modérer le froid en opposant de hautes murailles aux vents qui l'amènent , en procurant l'abondance du chauffage , des habits ; de garantir de l'humidité de l'air qui s'élève des marais , des étangs , des souterrains , en dirigeant les eaux stagnantes dans les rivières par des canaux , en défendant de bâtir dans des lieux trop bas. On doit aux médecins d'avoir élevé la voix devant les puissances , pour les exhorter à éloigner les cimetières de l'enceinte des villes & même de leurs murailles , pour que les vents n'y portent pas aisément les exhalaisons cadavéreuses , & à les placer dans des lieux bien aérés & plantés d'arbres , qui absorbent & corrigent la pourriture ; à transporter aussi les hôpitaux hors des villes , de même que les métiers qui répandent dans l'air des exhalaisons nuisibles , comme ceux des tanneurs , des savonniers , des plombiers , des bouchers ; à enlever souvent les boues & les fumiers ; à construire les cloaques , de manière que les ordures en soient facilement emportées hors de la ville ; à interdire la vente des alimens & boissons mal-sains , & à créer pour cet effet des inspecteurs des

vivres ; à s'abstenir de préparer ou garder la nourriture dans des vases de cuivre , de plomb , ou d'étain impur ; à reconnoître la falsification des vins & les fraudes des brasseurs qui mêlent dans la biere des ingrédiens dangereux ; à purifier & renouveler l'air dans les hôpitaux & les navires ; à réprimer le luxe qui effémine & rend maladif ; à prévenir l'entrée & la propagation des maladies contagieuses par des quarantaines , des lazareths & d'autres sages dispositions ; à ressusciter dans différentes sortes d'asphyxies ; à diminuer les causes de la dépopulation qui provient de la multitude des célibataires livrés au concubinage & à des débauches stériles , de l'émigration qu'on prévient en multipliant les moyens de subsistance & en faisant aimer le gouvernement , plutôt que par des loix prohibitives , des guerres sanglantes & du mauvais régime des soldats , tant sains que malades , qui emporte plus d'hommes que le fer ennemi , de la tolérance des empiriques , de l'ignorance des sages-femmes , des mauvais traitemens à l'égard des filles enceintes , du défaut de maisons publiques d'accouchemens pour elles & les pauvres , du peu de soin pris des enfans dont la moitié meurt avant l'âge de huit ans ; à établir un office d'inspecteur des cadavres , pour empêcher qu'aucun adulte ne soit enterré vivant , qu'un enfant vivant ne soit inhumé avec sa mere , pour mieux découvrir les homicides , les infanticides , les suicides & les assassinats des empiriques ; à guérir & conserver les bœufs par l'étude de la vétérinaire ; à pourvoir

## 112 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

les provinces de médecins qui aient étudié l'art au moins cinq ans, de chirurgiens, accoucheuses, apothicaires, recommandables par leurs talens & leur probité, & à en élever & perpétuer la pépinière en préposant d'excellens professeurs de toutes ces sciences, en fondant une bibliothèque de médecine bien fournie, en faisant composer de bons livres de médecine, en assujettissant les candidats à des examens sévères, en établissant au moins dans la capitale une académie ou université, où l'on enseigne toutes les parties de la médecine, avec un cabinet d'histoire-naturelle, un jardin botanique, un laboratoire de chymie, un théâtre d'anatomie, un hôpital.

C'est une plainte générale en Allemagne ; qu'il n'y a encore que trop peu de bons chirurgiens. Richter ne le dissimule pas dans sa *Chirurg. Biblioth.* où il dit qu'il est malheureusement véritable que la plupart des jeunes chirurgiens ne reçoivent d'instruction pendant leur jeunesse, que dans la boutique des barbiers, où à peine ils apprennent quelque chose de plus que de saigner & d'appliquer une emplâtre. Les potentats en ont reçu des plaintes mille fois réitérées ; mais tandis qu'ils sont distraits par d'autres soins, la vie des hommes reste à la merci des baigneurs & des barbiers ignorans, qui ont acheté leur privilège exclusif pour une somme modique. Alléguer pour excuse qu'ils sont sous l'inspection des chirurgiens, ne peut valoir pour les campagnes où ils exercent seuls : & même souvent dans les

villes : où sont toujours les médecins capables de les diriger ?

Sept obstacles principaux arrêtent le progrès de la chirurgie dans la plupart des états d'Allemagne : 1°. la facile admission de candidats ineptes pour cet art , c'est-à-dire , qui sont dépourvus des qualités physiques & morales , nécessaires pour apprendre la chirurgie ; car sans génie , sans les sciences préliminaires , comme l'étude des langues , & sans sentiment d'honneur , qui peut devenir bon chirurgien ? 2°. l'usage d'apprendre la chirurgie pendant trois ans dans une boutique de barbier ; ainsi presque tout le tems se perd à raser , & il n'en reste que fort peu pour lire les auteurs & fréquenter les colleges : 3°. la pauvreté des candidats ou apprentifs , qui les empêche de se pourvoir des bons auteurs : 4°. la négligence d'étudier toutes les parties de la chirurgie , peu apprenant autre chose que l'anatomie & la chirurgie-pratique , & la plupart ignorant toujours ce que c'est que physiologie , matière chirurgique , accouchemens : 5°. le mépris qu'on a presque par-tout pour les chirurgiens qu'on tient trop au-dessous des médecins ; d'où vient que si quelque jeune homme étudiant la chirurgie se sent un peu de talent , avec un peu d'argent , il s'élève rapidement jusqu'à la médecine ; en effet , à si peu de frais , qui n'aimeroit pas mieux être maître que valet ? 6°. la légèreté de l'examen pour être reçu chirurgien : 7°. la privation de secours physiques nécessaires , comme d'un théâtre anatomique bien fourni de cadavres , d'un hô-

## 114 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

pital garni d'un grand nombre de divers malades, &c.

Pour former dans la suite de bons chirurgiens, on propose ; 1°. de n'admettre aucun élève qui ne sache les langues latines, françoise & allemande ; 2°. d'abroger la coutume de faire son cours de trois ans dans une boutique de perruquier, & d'ordonner qu'il soit fait dans un hôpital ou sous la direction d'un docteur en chirurgie, exclusivement dans les lieux où il y a une faculté de médecine & de chirurgie ; 3°. d'aider des bienfaits du prince les aspirans doués des qualités nécessaires & d'ailleurs pauvres ; 4°. de les obliger d'étudier toutes les parties de la chirurgie ; 5°. d'accorder aux docteurs en chirurgie les mêmes honneurs & émolumens qu'aux médecins ; 6°. d'affujettir les candidats à un examen sérieux dans un'auditoire public, où ils seroient obligés de soutenir une these ou dissertation avant d'obtenir la licence. En outre il faudroit que les chirurgiens ruraux & ceux des armées eussent été obligés d'étudier la matiere médicale, la pathologie générale & spéciale des maladies intérieures, & la pratique de la médecine clinique.

Si la profession de chirurgien étoit relevée en Allemagne de son état d'avilissement, & parvenoit à y être honorée comme en France, quand elle seroit exercée avec des talens & des lumieres supérieures, peut-être verroit-on des gens d'un grand génie s'y livrer : peut être, car il y a des gens dont le caractère répugne absolument à pratiquer les opérations de chi-



rurgie. Tel étoit l'illustre Haller qui dit de lui-même dans sa *Biblioth. chir.* tom. 2 : » Quoi-  
 » que la chaire de chirurgie m'ait été confiée  
 » pendant dix-sept ans , & que j'aie démontré  
 » fréquemment sur des cadavres les opérations  
 » de chirurgie les plus difficiles, je n'ai jamais  
 » pu me déterminer à porter l'acier dans la  
 » chair d'un homme vivant , dans la crainte de  
 » lui causer trop de douleur ». A quoi on pour-  
 roit ajouter qu'il est bien plus commode de don-  
 ner des conseils à un chirurgien & d'ordonner  
 la saxifrage ou le quinquina , que de tailler de  
 la pierre & d'amputer un membre.

Le cours d'étude des accoucheuses doit durer au moins six mois, &c.

Il résulte de cet extrait que la plupart des faits & des avis qu'il renferme sont connus en France. Il y paroît aussi que M. Plenk a lu nos meilleurs écrivains François : même page 128 sur les signes de la présence réelle du démon , il rapporte en françois en semblant l'approuver cet avis qu'il dit de Voltaire sans marquer plus précisément l'endroit d'où il l'a tiré : *je conseille au diable de s'adresser toujours aux facultés de théologie , & jamais aux facultés de médecine.* Comme si c'étoit une plaisanterie fort judicieuse d'affecter de croire les théologiens plus d'accord que les médecins avec l'ennemi commun du genre humain ! Au reste M. Plenk n'en donne pas moins le conseil de baptiser un fœtus né acéphale , ou quelquefois le cordon ombilical si l'on n'en peut pas atteindre davantage, ou avec une seringue. Il veut, pag. 158,

qu'on dispense du célibat les prêtres, les moniales, les soldats & autres qui ne peuvent observer la continence, ou à qui elle cause des maladies dangereuses; qu'on ne permette pas le mariage aux filles avant 18 ans, parce que les filles trop jeunes avortent facilement ou engendrent des enfans trop tendres qui ne vivent pas long-tems, ni aux filles stériles ou malades d'une maladie héréditaire & incurable, pour qu'elles ne la propagent pas, ni aux femmes au-dessus de cinquante, ni aux jeunes gens de la ville avant 22 ans, ni à ceux de la campagne avant 25, pour avoir une race vigoureuse: toutes idées qui ne sont pas neuves, mais qu'on a cru devoir rejeter par-tout pour des raisons solides dont la déduction seroit ici superflue.

Traitant des signes auxquels on peut découvrir si un homme s'est pendu lui-même, M. Plenk ne paroît point avoir eu connoissance des ouvrages publiés en françois dans l'affaire des Calas, ni sur les hermaphrodites, de ce qui a rapport à Mlle. D\*\*, ni deux *consultations medico-légales* du célèbre Perit & d'autres célèbres médecins, la première tendante à prouver qu'un briquetier de la ville de Liege trouvé mort dans sa chambre le 11 avril de l'année 1766, s'est pendu & fait mourir lui-même; la seconde pour demoiselle Famin, femme du sieur Lencret, accusée de suppression, exposition & homicide de deux enfans, déclarée convaincue d'avoir caché sa grossesse, & ainsi réputée avoir tué son fruit, en conséquence condamnée à être étranglée par sentence du bailliage de Mantes,

& déchargée de l'accusation par arrêt du parlement de Paris du 30 juillet 1767, parce que tous les signes de grossesse allégués par les experts dans le rapport de leur visite, n'avoient pas la plus légère apparence de certitude, malgré qu'ils en eussent conclu que l'accusée étoit accouchée, sans qu'il leur fût possible, ajoutoient-ils, de déterminer le tems où la chose s'est passée.

Citant l'histoire tragique de Montbailly ; M. Plenck s'exprime très-durement envers les juges d'Arras, dont il nomme le tribunal *judicium criminale arrasense*, version excusable dans un livre imprimé à une si grande distance que Bude en Hongrie. D'ailleurs M. Plenck ne paroît pas avoir puisé cette histoire dans les livres françois, mais dans le livre allemand intitulé, *Beruhmte rechtshaendel bey verschiedenen parlamentern in Frankreich* : c'est-à-dire, *Causés célèbres portées en differens parlemens de France*. Berlin 1777, 1re. partie.

M. Plenck est riche en citations de livres imprimés en Allemagne, & encore peu connus au dehors, tels que *Frank system einer Vollstaendigen medicinischen policey*, Système d'une police médicinale complete, Mannheim, 1779, par M. Frank : Baumer *Fundamenta politiae medicae*, Principes de la police médicale par Baumer, Francfort, 1777 : Rickmann *von den influß der Arzneywissenschaft auf das wohl des staats* ; de l'influence de la science de la médecine sur le bonheur de l'état, par Rikmann, à Jena, 1771 : Arnold *Dissert. de removendis sanitatis publicæ im-*

## 118 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

*pedimentis* : Dissertation sur la maniere d'éloigner les difficultés qui s'opposent à la santé publique, par Arnold, Leipzig 1771 : Liebing *Diff. de amoliendis sanitatis publicæ impedimentis*, Dissertation de Liebing sur le même sujet : aussi Leipzig, 1771, &c.

---

*DÉLASSEMENS de l'homme sensible, ou anecdotes diverses ; par M. D'ARNAUD. Tome 1, seconde partie ; tome II, premiere partie. A Paris, chez l'auteur, rue des Postes, près l'Estrapade, maison de M. de Fouchy, & la veuve Ballard & Fils, imprimeurs du roi, rue des Mathurins, 1783, 2 parties in-12. l'une de 208, & l'autre de 240 pages. (Prix de la souscription, 18 liv. pour Paris, & 21 liv. fr. de port, pour la province.)*

**L**E siecle où nous vivons, a plus de détracteurs que d'apologistes, & il faut convenir qu'Héraclite auroit de quoi s'affliger en l'examinant avec quelque attention. Cependant un philanthrope impartial peut sans injustice le préférer à tous ceux qui l'ont précédé. L'âge d'or lui seroit préférable sans doute ; mais où l'âge d'or a-t-il existé ? quand a-t-il existé ? pourquoi nous plaindre sans cesse du présent, & vivre continuellement dans le passé ou l'avenir ? Pourquoi supposer que nous sommes plus méchants &

plus corrompus que nous ne le sommes en effet ? Il est certain que nos ancêtres avoient une simplicité de mœurs que nous ne connoissons plus , & que nous devons regretter ; mais nos ancêtres étoient courbés sous le joug d'une foule de préjugés qui nous sont étrangers. Que de ravages le fanatisme , l'erreur & la superstition n'ont-ils pas fait parmi eux ! Remontons seulement au siècle précédent , observons-en de sang froid tous les événemens , ne laissons pas exalter notre imagination par l'idée de gloire qui y semble attachée , idée qui ne tient en rien ni au bonheur ni aux vertus des hommes , & osons dire ensuite lequel des deux siècles l'emporte sur l'autre. Il est sûrement glorieux pour une nation & pour un siècle , d'avoir produit Corneille , Molière , Racine , Boileau , Pascal , Bossuet , &c. ; mais outre que nous avons eu Crébillon , Voltaire , J. B. Rousseau , Gresset , Maffillon , &c. n'est-il pas plus utile & tout aussi glorieux pour l'humanité d'avoir donné le jour à Montesquieu , Buffon , Franklin , Priestley , Bergman , &c. & à tous les savans dont les veilles tournent à l'avantage de la société ? On reproche à notre siècle l'égoïsme le plus outré ; il est vrai qu'à cet égard nous ne sommes pas à l'abri du reproche ; mais quel siècle & quel homme en sont exempts ? Dans quel tems a-t-il existé plus d'ames sensibles & bienfaitantes ! le bien fait toujours moins de sensation que le mal ; c'est pourquoi les détracteurs du siècle ont tant d'avantage à recueillir tout ce qui pourroit lui imprimer un

caractère de réprobation. On a oublié, lorsqu'on lit leurs ouvrages, une foule de bonnes actions, de traits d'héroïsme, de courage, d'humanité, semés dans des ouvrages périodiques. D'ailleurs tout le bien qui se fait est souvent inconnu, ou se connoît bien plus tard que le mal.

Que d'obligations devons-nous donc avoir à M. d'Arnaud, si connu par son honnêteté & sa sensibilité, qui se plaît à rassembler tout ce qui peut donner une haute idée de notre siècle à tous les hommes qui ont du sens & de la vertu, qui forme une espèce de cours de morale pour la jeunesse, & jette en quelque sorte la semence des belles actions de la génération future ! Peres de famille, qui avez à cœur l'éducation morale de vos enfans, qui connoissez toute la force de l'exemple, mettez entre leurs mains ce recueil précieux ; il convient surtout à ceux de vos enfans qui sont prêts à entrer dans le tourbillon du monde. Ils y apprendront à connoître l'homme, & les funestes effets des passions ; ils y puiseront l'amour de la vérité, de la droiture & de l'humanité ; ils vous en aimeront mieux, après l'avoir lu. Hommes sensibles de tous les ordres & de tous les âges, ce recueil n'est pas moins fait pour vous. Lors même que l'écrivain qui le forme, ne jouiroit pas d'une réputation méritée, vous devriez des éloges & des applaudissemens à celui qui en a eu l'idée.

Les deux nouvelles parties que nous annonçons, justifient bien ce que nous avons dit du  
recueil

recueil d'après la publication de la première. (\*) Il semble qu'à chaque volume M. d'Arnaud prenne de nouvelles forces pour exciter un intérêt plus puissant. Il a saisi le vrai genre du style qui convenoit à une pareille collection. Il est simple & éloigné de tout ornement ; la vertu n'en a pas besoin , & c'est en la présentant avec toute sa simplicité qu'on parvient plus sûrement à en inspirer le goût. Nous allons donner à nos lecteurs une idée des principales anecdotes contenues dans ces deux parties.

La première anecdote , intitulée *Triomphe de la vertu* , nous rappelle un trait connu , mais qui ne l'est point assez généralement. Il méritoit à d'autant plus juste titre une place dans le recueil de M. d'Arnaud , qu'un homme de lettres y joue le premier rôle. C'est la conduite de Pélisson , lors de la détention de M. Fouquet. On fait que lorsque le surintendant fut mis à la Bastille par ordre de son souverain qu'on avoit indisposé contre lui , il éprouva un acharnement universel ; mais le bon la Fontaine qui ne l'avoit jamais loué , lui adressa une pièce de vers dans sa disgrâce ; mais Pélisson s'exposa à la haine de ses contemporains , & passa pour ingrat , content de servir utilement son ami. En effet , parmi une infinité de motifs de crainte qui agitoient Fouquet , il regardoit la recherche de ses papiers comme une des causes assurées de sa ruine totale ; Pélisson , son

---

(\*) Journal d'octobre , pag. 38 & suivantes.  
Tome XII.

secrétaire , son ami , se déclare hautement son accusateur , & demande à lui être confronté. Tous les esprits sont indignés , Pélisson est livré à toute l'horreur du mépris public , & n'en est point ému. On le fait paroître devant Fouquet , il continue de remplir son abominable personnage , armé de toute l'impudence du délateur le plus audacieux ; il cite à Fouquet des faits contre lesquels le prisonnier se souleve avec la noble indignation de l'innocence accusée : cela n'est pas vrai , s'écrie-t-il plein d'un juste emportement ! vous êtes un imposteur , un menteur détestable ! pouvez-vous trahir à ce point la vérité ! & vous ne baissez point les yeux ! Oh ! répond Pélisson dont tout annonçoit la colere , *vous n'auriez point la hardiesse de me démentir avec tant d'assurance , si vous ne saviez pas que vos papiers sont brûlés.* » Ces derniers mots » sont un trait rapide de lumiere pour Fou- » quet : il conçoit , il saisit toute l'adresse de » l'esprit de Pélisson & toute la noblesse de » son cœur ; il a compris que son secrétaire , » demeuré toujours son fidele ami , avoit brûlé » ses papiers ; qu'il avoit imaginé ce moyen , » le seul qu'il pût employer , de paroître son » délateur pour pénétrer jusqu'à sa prison & » lui faire part d'un secret si important : le » surintendant honteux de son ressentiment dé- » placé , & comme pour le réparer , jette un » regard sur Pélisson , où celui ci lut aisément » qu'il avoit été entendu , & que l'infortuné » ministre étoit pénétré de la plus vive re- » connoissance ». Pélisson continua d'être ex-



posé au déchaînement du public : mais quand la vérité vint à percer, la scene changea ; il se vit l'objet de l'admiration universelle. Cette action doit être en effet citée comme une des plus belles dont l'histoire fasse mention. On se plaît trop à répéter ce qui peut être au désavantage de quelques-uns de nos écrivains, & c'est un grand plaisir pour beaucoup de gens du monde. Convenons cependant que les lettres ont aussi leurs héros, & que les Péliisson, les Moliere, les Fénélon, les Montesquieu ne se sont pas moins distingués par l'excellence du cœur que par celle de l'esprit.

La seconde anecdote, beaucoup plus étendue que la précédente, a en tête des réflexions qui nous ont paru très-philosophiques, & prouvent que l'auteur a bien fait de lui donner pour titre *l'Esprit de la chevalerie*. » On a fait une » observation singulière, dit-il : c'est en quel- » que sorte du milieu des ténèbres que se sont » élevés ces grands spectacles dignes d'attacher, » la curiosité & la réflexion ; les tems les plus » enfoncés dans l'ignorance & dans la barbarie, ont produit, si l'on peut le dire, des » coups de lumière, que ne nous ont point offerts ces siècles célèbres, fixés sous nos yeux » comme autant de brillantes époques des heureuses révolutions de l'esprit humain. Ce n'est point sous les beaux jours de l'*Auguste* François qu'est née cette institution, d'où a jailli, qu'on me passe ce mot, une foule d'actions éclatantes, dont les Grecs & les Romains eussent avec raison été jaloux. Bornons-nous

» à parcourir nos seules annales. De quelles  
» images sublimes de valeur , de générosité ,  
» de noblesse d'ame , de sacrifices les plus im-  
» posans & les plus surnaturels , nous frap-  
» pent les divers âges de la chevalerie ! Com-  
» me un chevalier soutenoit , avec un zèle  
» vraiment héroïque , les droits de la religion ,  
» ceux de l'honneur , ceux de l'humanité ! avec  
» quel enthousiasme il embrassoit la cause de  
» l'infortune & de l'innocence ! Les malheu-  
» reux trouvoient en lui un appui déclaré ,  
» les orphelins un pere , la justice un ven-  
» geur : ce sexe timide , & que sa foiblesse  
» physique & morale expose quelquefois aux  
» insultes de la force & de l'audace , se réfus-  
» gioit sous le bouclier d'un chevalier , avec  
» la même confiance qu'il eût réclamé la pro-  
» tection des autels. Pourquoi faut-il que la  
» rouille de l'abus vienne attaquer le bien le  
» plus pur ! par quelle étrange fatalité une des  
» plus belles créations de l'intelligence humaine ,  
» s'est-elle altérée , affoiblie , anéantie , de mê-  
» me que ces cours d'eaux qui , limpides &  
» abondans à leur source , se chargent bientôt  
» de limon , diminuent , deviennent de simples  
» ruisseaux , & finissent par se perdre dans des  
» terres fangeuses ? Tout doit donc passer &  
» périr ! c'est là l'irrévocable loi de la nature.  
» Ainsi ne nous arrêtons point à de vains re-  
» grets sur la chevalerie ; il y a de la sagesse  
» à se consoler de pertes irréparables. Puis-  
» qu'il nous est impossible de faire revivre cette  
» institution si noble , si utile , tâchons du moins

» de nous en retracer l'image. On se plaît à  
 » fixer ses regards sur les portraits des person-  
 » nes qui nous ont été cheres , & que nous  
 » ne pouvons plus posséder. «

L'histoire attendrissante de l'attachement d'un maître & d'un domestique est la troisieme de cette seconde partie. Succedent celle de *Sally* , fille d'un riche négociant de Londres , victime de l'amour & de la jalousie ; celle de cet artisan qui se fit saigner aux deux bras pour donner du pain à ses enfans ; celle du célèbre musicien *Stradella*. La septieme est celle d'une jeune beauté devenue la victime de la grossiere sensualité d'un de ces individus méprisables , qui achètent à prix d'or leurs fausses jouissances. Ce qui est la récompense & la douceur d'une union légitime , dit l'auteur , fut le sceau d'un commerce criminel. *Emilie* donna le jour à une fille qu'on ôta aussi-tôt de ses yeux. Au milieu du tourbillon où elle s'étoit jetée , elle ne pouvoit oublier qu'elle avoit été mere ; elle demanda plusieurs fois des nouvelles de sa fille ; on lui annonça qu'elle venoit de lui être enlevée par une maladie épidémique. Cette nouvelle ne contribua pas peu à l'éclairer sur sa conduite ; elle prit le parti de se consacrer à dieu & d'embrasser la vie religieuse dans un ordre où il est défendu , sous les peines les plus rigoureuses , de parler aux pensionnaires & même à ses compagnes. Elle y retrouva sa fille , & c'est la maniere dont M. d'Arnaud peint cette reconnoissance qui prouve bien que sa sensibilité n'est point une sensibilité factice.

Dans *les nouveaux Troglodites*, il peint les mœurs simples & pures des habitans de l'ouest de l'Irlande. Les deux nouvelles suivantes sont consacrées à la peinture du pouvoir de l'amour paternel & de la véritable amitié. Le volume est terminé par l'histoire des *Sagontins* & un exemple touchant de l'amour conjugal.

La première partie du second volume nous a semblé encore plus intéressante que les deux premières. Dans *l'Anglois à Paris*, l'auteur défend les François contre les sarcasmes amers d'un Anglois ; dans *le Bienfaiteur*, il nous montre un comédien généreux, digne de servir de modèle à ceux qui veulent faire du bien ; *Antonio & Roger* sont deux matelots François, dans les fers des Algériens, qui offrent un nouvel exemple de la force de l'amitié. Il semble que M. d'Arnaud ait épuisé toute sa sensibilité dans l'anecdote qui a pour titre *la douleur maternelle* ; on ne peut la lire sans verser des larmes. Il n'a pas moins trouvé l'expression vraie de la nature dans celle qu'il a appelée *l'Amour filial*. La suivante, un peu plus étendue, est appelée *le Philosophe*, & la scène est à la Chine. L'empereur *Tching-Ouang* veut absolument savoir ce que c'est qu'un philosophe, & ordonne à tous ceux qui se croient dignes de ce titre, de venir se présenter devant lui. Cet ordre fournit à M. d'Arnaud l'occasion de mettre sous les yeux de ses lecteurs nombre de portraits de tous ceux qui usurpent un nom aussi respectable. *Tsou-y*, vivant à la campagne, au milieu de sa famille, exerçant l'hospitalité,

simple & vertueux , est enfin celui qui l'emporte. *Lerman & Molly* excitent le plus vif attendrissement par le tableau de leurs malheurs. Les jeunes gens y verront les suites funestes de l'amour , lors même qu'il naît dans un cœur vertueux. Succède l'action généreuse du prélat que l'église de France regrette aujourd'hui , & dont la mort a mis le diocèse d'Auch en deuil. Deux femmes qui se brouillent , & dont l'une se déguise pour se réconcilier avec son ancienne amie , fournissent le sujet de l'anecdote suivante ; la *continence de Scipion* fait la matière de la dixième. Nous ne pouvons nous empêcher de rapporter un trait que nous trouvons dans une note de la suivante , intitulée *le bon Seigneur*.

Ce bon seigneur est le marquis de *Saint-E\*\*\**. Il est , si l'on peut le dire , le dieu bienfaiteur de ses terres & de tous les environs. Sa réputation , en ce genre , est si étendue , dit M. d'Arnaud , que des paysans étrangers accourent de vingt , trente lieues à la ronde , lui soumettre leurs différends , l'examen de leurs procès , convaincus que sa décision sera l'arrêt même de la justice la plus éclairée & la plus impartiale. Les affaires se présentent-elles sous un aspect facile : il prononce d'après sa conscience , non sans avoir cependant consulté les curés des plaideurs , qu'il suppose avec raison être au fait mieux que personne , des mœurs & des droits respectifs de leurs paroissiens. Les querelles litigieuses demandent une discussion plus approfondie , il faut avoir recours à la

sagacité des loix : le bon seigneur invoque les lumieres des avocats qu'il paye, & alors il décide avec sécurité, & l'on n'appelle point de ses jugemens.

Un de ces avocats, dit l'auteur dans une note, que le marquis de S. E.<sup>\*\*\*</sup> consulte par préférence, est honoré d'une charge de magistrature : il n'aspire donc qu'à jouer le rôle de conciliateur plutôt que celui de juge. Un jour l'ancien évêque de Sarlat va le visiter : à peine le magistrat a-t-il achevé ces complimens que l'usage nous ordonne : — Monseigneur, votre grandeur paroît ici bien à propos ! Il y a deux freres dans mon voisinage qui sont en litige pour un malheureux champ de peu de valeur ; & depuis dix années entieres, ils sont chaque jour à s'attendre, à l'entrée de ce champ, le pistolet à la main, pour tuer le premier d'entre eux qui s'avisera de le labourer ; j'ai perdu mes soins à les rendre traitables : c'est un miracle qui est sans doute réservé à votre grandeur. — Que faut-il faire, dit aussi-tôt le respectable prélat, pour réconcilier ces gens ? S'agit-il de les aller trouver ? Me voila prêt. — Il n'est pas nécessaire, Monseigneur, de vous donner cette peine : je suis assuré qu'ils se rendront à vos ordres ; mais il faut que vous ayez l'attention de leur offrir du tabac, & que vous daigniez leur parler leur pâtois. — On envoie chercher les deux payfans : le bon évêque les fait boire, leur offre de son tabac, & sur-tout n'oublie pas de se servir de leur pâtois. Du tabac présenté par un évêque, & pris dans une belle

tabatiere d'or, (il faut s'arrêter à ce trait,) est un puissant véhicule pour amener la réconciliation, ainsi que la condescendance du prélat qui descend à leur langage : ils sont fortement ébranlés : — Monseigneur, dit cependant un des deux, il ne nous est pas permis de nous raccommo-der, car nous avons juré d'être éternellement ennemis. — Oh ! qu'à cela ne tienne, répond le digne prélat ; j'ai fort heureusement le pouvoir de délier les sermens, & je viens tout à propos vous relever du vôte. — A ce mot, les deux payfans terminent leur différend, s'embrassent, & se retirent bien déterminés à n'avoir plus ensemble de procès. Le même soir, l'honnête magistrat passant par hasard devant les maisons des deux freres qui étoient voisines & contiguës, les trouve occupés à démolir un mur à la hâte, & avec une espece d'acharnement : — Eh ! mes amis, leur crie-t-il avec effroi, que faites-vous ? Est-ce là l'effet du raccommodement ? — Monsieur, lui dit le plus jeune, nous démolissons notre mur mitoyen, parce que nous voulons que nos deux maisons n'en fassent qu'une, & que nos troupeaux, nos femmes & nos enfans soient désormais ensemble ; & puis il y a dix ans que mon frere a ma mere chez lui ; il y en a dix aussi que je voudrois l'avoir chez moi ; il veut bien consentir à me la laisser de deux jours l'un, & nous démolissons le mur, afin qu'elle ait moins de chemin à faire pour venir nous voir. —

Cette anecdote fournit à M. d'Arnaud, comme

on le soupçonne aisément , des réflexions justes qui plairont aux ames sensibles. Il termine cette partie par trois anecdotes , savoir : *Clarence ou la faute réparée , les suites affreuses d'une démarche imprudente , & le nouveau Régulus.*

Ne pouvant nous arrêter sur chacune des anecdotes , dont toutes ont de l'intérêt , indiquons encore une des plus frappantes , qui a pour titre l'*Ami. Fong & Kiang* , deux négocians Chinois , fournissent cet exemple de la plus parfaite amitié. Le dernier avoit eu le malheur de tuer un homme qui l'avoit offensé. Fong le cache long-tems chez lui , & le dérobe ainsi aux poursuites de la justice : mais au bout d'un certain tems , on accuse du meurtre commis par Kiang , l'honnête *Ming* , le mortel peut-être le plus vertueux de la Chine entière. Que l'on conçoive , s'il est possible , la situation de Fong. Laissera-t-il périr l'innocent ? ira-t-il dénoncer son ami ? quelle alternative ! Il ne prend aucun de ces deux partis. Dans l'instant que l'on conduit l'accusé au supplice , il perce la foule & déclare que c'est lui-même qui est le criminel ; on brise les fers de Ming , & l'autre convaincu par son propre aveu , est prêt à subir le supplice destiné aux meurtriers , lorsque Kiang arrive à son tour & fait suspendre l'exécution. Il raconte en peu de mots sa déplorable histoire , & malgré la résistance de son ami , il partage ses fers. On les conduit tous deux dans la prison , où ils continuent le débat le plus héroïque. L'empereur , pénétré d'admiration , est forcé de condamner Kiang à la



mort. Cependant Fong, à qui ces affreux événemens avoient fait perdre connoissance, est étonné de retrouver son ami à ses côtés en rouvrant les yeux. » Tu vois, lui dit l'empereur, un second monument de la justice ; » je l'ai satisfaite en soumettant Kiang à toutes » les horreurs de sa fin ; il s'est vu prêt à » mourir ; j'ai pensé que ce châtiment suffisoit » pour expier son crime ; ma clémence a dû » agir à son tour & le récompenser d'une action généreuse . . . . . Soyez les ornemens » de ma cour , & que la Chine vous doive à » tous deux les leçons de l'amitié. «

Nous rapporterons ici ce que pense de ce nouvel ouvrage de M. d'Arnaud, un homme de lettres (\*) connu par des tableaux aussi ressemblans que bien dessinés de nos mœurs du jour, de nos travers à la mode. (\*\*)

» Je regarde ces *Délassemens*, qu'on peut » appeller *les délices de l'homme sensible*, comme » un recueil infiniment important pour le siècle ; c'est, si j'ose m'exprimer ainsi, une pharmacie de l'ame, un antidote contre la corruption des mœurs, offert à la nation pervertie ; c'est le registre de la vertu qui passera à la postérité, & sera toujours consulté par les ames honnêtes. J'ajouterai avec » la même sincérité, que si j'avois des enfans,

(\*) M. Peyssonel.

(\*\*) Les Numéros ; voyez le journal de *Septembre* 1782, pag. 103 ; & celui de *juin* 1783, pag. 163.

## 132 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» ce seroit dans ce livre-là qu'ils commencent  
» roient à apprendre à lire ; en les obligeant  
» de savoir par cœur ces anecdotes , je croirois  
» leur donner un capital d'honnêteté ; & mal-  
» gré mon respect pour l'adorable , pour l'ini-  
» mitable La Fontaine , il me semble que j'ai-  
» merois mieux leur entendre réciter *le Pou-  
» voir de la pitié , le Grand homme , l'Ami , le  
» Pouvoir de l'amour paternel , que la Cigale &  
» le Corbeau.* »

On reçoit les souscriptions à Maëstricht ;  
chez Dufour ; à Geneve , chez Chirol ; à  
Paris , chez Dessenne , au Palais Royal , pas-  
sage de Richelieu.

( *Journal de littérature ; des sciences &  
des arts ; Journal de Paris ; Mercure  
de France ; Affiches , Annonces & Avis  
divers.* )



*LE Gouverneur ou Essai sur l'éducation ; par  
M. D\*\* L\*\* F\*\*\*\*, ci-devant gouverneur de  
LL. AA. SS. Mgrs. les princes ducs de Sles-  
wig-Holstein-Gottorp. Avec cette Epigraphe :*

*The surest virtues thus from passions shoot. ....*

P O P E.

*In-12. A Londres, chez Nourse.*

**C**ET ouvrage philosophique est dédié à l'im-  
pératrice de Russie. L'épître dédicatoire est sui-  
vie d'une lettre de l'auteur à son ami M. T.....  
T..... qui l'a prié de lui exposer les moyens les  
plus propres à former des hommes pour la  
vertu & le bonheur. Ainsi pour répondre aux  
desirs de son ami, M. D.. L.. F.... se borne à lui  
communiquer quelques-unes des observations  
que les occasions lui ont donné lieu de faire  
sur les ressources trop négligées que la nature  
présente, pour tirer parti des hommes qu'on est  
chargé de former.

Cet essai sur l'éducation est composé de qua-  
tre discours. Voici l'analyse des matieres qui  
y sont traitées.

**DISCOURS I.** Ce que c'est que l'éducation :  
étoit-elle nécessaire à l'homme avant l'établis-  
sement des sociétés ? Etat moral de son cœur  
pendant ce premier période : examen de ce que  
dûrent être alors les passions,

## 134 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

DISCOURS II. Tableau des différens ordres de loix qui constituent les devoirs de l'homme vivant en société : nécessité d'un guide pour les lui enseigner, & l'intéresser à les remplir. Insuffisance & dangers de l'éducation des colleges : qualités d'un bon gouverneur ; étendue de ses obligations ; moyens qu'il doit employer pour rendre son élève bon , éclairé , honnête , vertueux , & pour en faire un homme de mérite à tous égards.

DISCOURS III. Application des moyens indiqués dans le discours précédent : cours raisonné d'éducation.

DISCOURS IV. Moyens de perfectionner une éducation : nécessité de joindre l'expérience à la théorie. Cours raisonné de voyages ; leur utilité ; précautions à employer pour en recueillir tous les fruits dont ils sont susceptibles. Conclusion.

Dans son premier discours , l'auteur considère d'abord l'homme sous deux aspects opposés : » Dans sa situation primitive , dit-il , c'étoit un être dont les seuls devoirs furent ceux que lui dictoit la voix immédiate de la nature , & qu'elle-même lui enseignoit à remplir par les moyens les plus simples & les plus faciles. Dans l'état d'association , qui succede bientôt à ce période de béatitude , il contracte en naissant l'indispensable obligation de se connoître soi-même & tout ce qui l'entoure ; il dépend de toutes les branches d'institutions sociales formées avant lui ; ses passions excitées à chaque pas par des objets qui enflamment leur ardeur , ont be-

soin d'être sans cesse modérées pour entretenir l'équilibre dans son ame ; il lui faut se précautionner pour tout le cours de sa vie contre les pièges de l'intérêt personnel , qui préside généralement à toutes les actions de ses semblables ; quelle foule énorme de connoissances ne doit-il pas acquérir pour se disposer à combattre un si grand nombre d'ennemis ? «

Delà on a senti , dès l'établissement des sociétés , la nécessité de l'éducation. Selon l'auteur , l'éducation est l'art de développer dans l'homme enfant toutes les facultés de son ame ; de faire éclore dans son esprit les germes des idées propres à réaliser son bonheur , & celui des êtres auxquels il doit tenir ; de féconder dans son cœur les principes des vertus morales , que le souverain auteur y a déposées en le créant ; d'étudier , d'épier & de saisir l'instant de l'effervescence des passions ; de ralentir , suspendre , & modérer avec habileté l'explosion de celles qui ne pourroient être que nuisibles & destructives , en d'étournant imperceptiblement le feu & l'activité des autres , sur des objets de la fermentation desquels peuvent résulter de nouveaux avantages pour l'humanité , ou pour la patrie ; de lui inspirer le goût des qualités sociales , en lui démontrant qu'elles sont d'un usage indispensable pour qui aspire à l'estime universelle ; & de pourvoir enfin , par des exercices , des mouvemens & des travaux habituels à fortifier le tempérament & la constitution organique de celui dont on se propose de faire un homme.

## 136 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Dans l'état naturel , dit l'auteur , l'éducation ( telle qu'il vient de la définir ) étoit une chose aussi inutile à l'espece qu'à l'individu. Il faut convenir, ajoute-t-il , que l'homme isolé, libre, & sans d'autres desirs que ceux de satisfaire les besoins naturels , doit être aussi insensible à la privation des idées, qu'il est indifférent à la succession mutuelle des jours & des nuits , & que la générosité d'un autre homme , qui , après s'être donné beaucoup de peine pour cueillir les fruits d'un arbre très-élevé , viendrait les lui offrir , feroit aussi peu d'impression sur son ame, qu'il ne seroit touché de reconnaissance pour le ruisseau dont les eaux auroient étanché sa soif.

M. D.. L.. F.... décrit ensuite l'état moral du cœur de l'homme naturel , & examine ce que dûrent être alors ses passions.

» Dans l'état de la nature , dit-il , l'effet de la plupart des passions est nul dans l'homme. L'élément captif dans les molécules du salpêtre ne se dégage de sa prison qu'à la rencontre violente des corps, dont le choc développe l'étincelle qui rompt les foibles liens opposés à l'impétuosité de sa furie ; ainsi les passions resserrées dans leur germe, au centre de l'ame humaine , ne brisent leurs chaînes & n'éclatent qu'au moment où les desirs de l'homme sont irrités à la vue des objets , ou des biens dont la jouissance lui semble d'autant plus précieuse qu'il lui est plus difficile de se la procurer. C'est alors que comme un feu dévorant , elles consomment tout ce qui heurte leur foudroyante

activité , & plus elles trouvent d'obstacles à vaincre , plus elles contractent de forces nouvelles , pour renverser tout ce qui les environne ; jusqu'à cette époque terrible , elles restent dans une sorte d'inertie , qui pourroit faire révoquer en doute leur existence , si on ne les voyoit s'enflammer à l'éclair de la sensation qui dissipe leur léthargie. Voici une image véritable de l'homme naturel. » Placez , dit l'auteur , à une égale distance de l'heureuse grossièreté du premier âge du monde & du précieux raffinement de celui où nous vivons ; un homme né , & élevé dans une de ces délicieuses vallées , dont les Alpes sont les remparts éternels ; il n'est jamais sorti de cette magnifique enceinte ; jamais les cris de la discorde ; ni les siffemens de l'envie n'ont effrayé son oreille ; il ignore ce que c'est que l'intérêt avide & la basse avarice ; la haine cruelle , les emporemens de la colere , & les sanguinaires effets de la vengeance , sont des monstres qui n'habitent que les villes , & dont l'haleine impure ne souilla jamais l'air salubre qu'il respire ; l'ambition multiplie parmi nous ses téméraires efforts pour élever son trône sur nos têtes ; l'orgueil nous charge de fers & nous foule dédaigneusement aux pieds ; leur odieux empire ne s'étend pas jusqu'à son paisible séjour ; accoutumé à regarder les montagnes , qui l'environnent comme les bornes de l'univers , il ne soupçonne pas même qu'elles lui dérobent la vue d'une multitude d'êtres de son espece , dont la vie n'est qu'un déplorable tissu de folies , de calamités , & de

tourmens ; il use en paix des biens que la nature lui prodigue , & comme il ne court point après le vain fantôme des aifances perfides que l'art s'étudie à inventer pour nous , aussi n'a-t-il pas à lutter contre cette foule de maux , qui en font l'inséparable cortège ; le champ qu'il cultive lui fournit l'aliment nécessaire à sa conservation ; le ruisseau qui fuit dans la prairie , le défaltere ; la laine de son troupeau le garantit des rigueurs de l'hiver ; son humble cabane est l'abri qu'il oppose à l'humidité des pluies ; son épouse , sa digne & vertueuse compagne est l'objet de toutes ses affections ; il possède les vrais trésors ; il ne desire rien , ou plutôt il a tout ce qu'il desire ; son cœur est en paix , & il est heureux.

» Tel & plus simple encore est l'enfant de la nature ; cette tendre & prévoyante mere a accumulé autour de lui tout ce qu'il lui faut ; la terre est la source féconde où il puise sans cesse ; il se nourrit de ses fruits ; il boit ses eaux , la lumière du soleil l'éclaire ; il se repose à l'ombre des forêts , sur un tapis de verdure , ou choisit pour se livrer aux douceurs du sommeil le premier antre qu'il rencontre ; de quelque côté qu'il porte ses pas , il y trouve la liberté & l'abondance ; le soin inquiétant du lendemain ne trouble jamais son imagination ; il fait que personne ne lui contestera l'usage des biens , dont il a joui aujourd'hui , hier & depuis qu'il existe ; il n'est pas tenté d'entreprendre un travail inutile pour amasser ; la nature s'en charge pour lui , & l'avarice est engour-



die au fond de son cœur. Il voit d'autres créatures, faites comme lui, & agissant de même; toutes suivent l'instinct qui les porte à conserver leurs vies, en usant des richesses, qui leur sont communes; l'une d'elles est conduite par hasard au pied de l'arbre, qui a nourri celui-ci depuis deux jours; elle en détache quelques fruits, parce qu'elle a faim en ce moment; il le voit sans colere; jamais il n'a prétendu que cet arbre lui appartînt exclusivement; un coup-d'œil lui en découvre vingt autres, qui seront pour lui autant de ressources, quand il aura besoin de manger.

L'envie n'aura aucune prise sur un être, qui jouit des mêmes avantages que toute son espèce. Le lecteur lira avec plaisir la manière dont l'auteur caractérise la forme sous laquelle il est permis à l'amour de paroître dans l'état de la nature :

» S'il fut un tems, où l'amour eut droit de se montrer au genre-humain sous les traits naîfs de l'enfance, ce ne put être que celui où tout ce qui respire portoit encore l'empreinte de cette charmante ingénuité, qui embellissoit les commencemens du regne de la nature; conçu dans le même sein qui avoit donné la vie à toutes les substances, il devint, en naissant avec elles, l'ame de l'univers; les premiers sons qui se firent entendre sur la terre furent ceux de sa voix; ses doux accens pénétrèrent jusqu'au fond des cœurs; toutes les puissances productrices s'éveillèrent devant lui; il les anima d'un rayon de cette flamme divine, qui est son essence;

& elles préluderent sous ses auspices cet harmonieux concert, qui produit & perpétue la chaîne immensurable des êtres.

» Ce dieu n'avoit alors d'autres attributs que son bandeau & ses ailes ; & la facilité avec laquelle les hommes suivoient la pente de ses loix , ne l'avoit point encore forcé de s'armer de ces fleches cruelles, dont les blessures sont si souvent fatales aux infortunés qui en sont atteints ; toujours accompagné de la candeur ; on ne voyoit point à sa suite ces desirs inquiets, ces regrets amers , ces repentirs farouches, dont il est presque toujours escorté parmi nous : ce n'étoit point cette effrayante divinité, née, suivant Hésiode, du commerce monstrueux de la nuit & du noir Erebe, c'étoit un enfant orné de ses seuls attraits, dont les yeux innocens sourioient à tous les mortels, & qui n'employoit d'autres liens pour les unir qu'une guirlande légère, dont le tissu se rompoit au moindre effort ; enfin sous l'empire de cet aimable législateur, ses heureux sujets ignoroient qu'ils lui fussent soumis, même en lui obéissant ; moins entraînés qu'attirés sur ses pas, c'étoit à leurs cœurs dociles qu'il dictoit ses volontés, en les inclinant à leur exécution par la voie du plaisir.

» L'homme se nourrit dès l'instant qui suit immédiatement celui de sa naissance ; le période de ses premières années est pour lui une saison uniquement consacrée à la végétation ; l'aliment destiné à la conservation de tous les animaux, a encore un autre usage pour l'enfant ; celui

de le faire croître, de développer ses foibles organes, & de consolider toutes les parties de son corps. Si ce besoin est presque le seul qu'il éprouve alors, il doit le sentir beaucoup plus vivement que dans un âge plus avancé, & la sensation, dont il est affecté, en le satisfaisant, doit être plus agréable que si ses desirs étoient partagés; aussi voit-on les enfans manger avec plus de plaisir que les hommes faits; l'avidité avec laquelle ils paient ce tribut à la nature, est en même tems l'exacte mesure & du degré de faim qu'ils ont souffert, & de la portion de plaisir qu'ils goûtent en l'appaisant. C'est ainsi que s'écoule le printems de la vie de l'homme naturel : borné au desir aveugle de donner du corps & de la force à son existence, rien de ce qui est dans l'univers ne peut lui plaire ou le toucher, que ce que l'instinct lui indique de propre à concourir à son but; il emploie ses yeux, ses oreilles, ses mains, toutes ses facultés physiques, à se procurer de la nourriture; il semble que ses sens soient autant de véhicules chargés de lui transmettre les sucs nourriciers de la terre; vous diriez qu'il se presse de vivre, & qu'il lui importe d'arriver à une première station de sa carrière, où un secret pressentiment l'avertit qu'il trouvera de nouveaux biens, jusqu'alors inconnus.

» Ainsi on voit ce gland, dont le germe s'est développé dans le sein qui l'a reçu, élever une tige délicate, & pousser en même tems ses tendres racines de différens côtés; ces foibles canaux pénètrent, & s'insinuent dans les

réervoirs imperceptibles, où la nature a déposé cette précieuse essence destinée à entretenir le regne végétal; ils y pompent sans cesse, travaillent & charrient jusqu'aux extrémités de la jeune plante de nouvelles portions de chyle; la tige monte & se fortifie; elle se couronne de rameaux, qui acquièrent à leur tour de la consistance; & bientôt ce sera un chêne dur & robuste, qui, bravant les orages, chargera ses branches d'une moisson de fruits, qui préparent aux siècles futurs des forêts immenses.

» L'homme parvenu à ce degré de formation, marqué par la nature pour être le terme auquel doit cesser l'oïiveté machinale dans laquelle il a croupi jusqu'alors; le mélange des élémens dont la substance est composée, & celui des corps hétérogènes, dont il s'est imprégné depuis qu'il respire, ont produit un levain qui commence à fermenter; cette sourde révolution excite un frémissement qui retentit en peu de tems dans toutes ses parties organiques; une exhalaison s'élève du centre de ce tourbillon informe, sa chaleur s'insinue dans toutes les branches du système animal: rendu attentif, il se trouble à l'épreuve de cette nouvelle sensation; la flamme portée par la circulation jusqu'au principe de la vie, allume toutes les matières combustibles, & bientôt l'embrasement devient universel; dans cette confusion & ce tumulte général de ses facultés, quel parti va prendre cet être dépourvu de connoissances, pour arrêter les progrès de l'in-

cendie, & modérer au moins l'ardeur des feux qui le brûlent ? Nouvel Hercule, se laissera-t-il consumer dans la tunique du Centaure, & hâtera-t-il ainsi l'instant de sa destruction ? Non, cette même puissance qui l'a créé, & dont l'œil éternel est continuellement ouvert pour l'éclairer & le conduire, saura bien lui indiquer le moyen de recouvrer sa tranquillité primitive ; conduit par cette tendre & prévoyante mere, à quelque distance des lieux où il se livroit à de vaines agitations, pour se dérober aux inquiétudes d'une situation qui l'effraie, il apperçoit une autre créature qui lui ressemble ; leurs besoins sont les mêmes ; leurs yeux se rencontrent ; ce regard lance un trait de lumière jusqu'au fond de leurs cœurs palpitans ; il y anime le desir qui les approche & les unit, tandis que la main de la nature les enveloppe d'un nuage rafraîchissant, dont la douce vapeur tempere la vivacité de leurs feux. A ces momens du regne éphémere de la volupté, succede un calme délicieux : l'homme rendu à lui-même, voit un nouvel ordre de choses ; le flambeau de l'expérience vient d'éclairer son esprit ; il fait maintenant que la faim & la soif ne sont plus les seuls maux qu'il ait à craindre ; mais il se réjouit, en pensant au plaisir qui accompagne la satisfaction du nouveau besoin qu'il a contracté ; bien résolu de recourir au même remède, toutes les fois qu'il sentira la même espece de douleur ; il continue cependant à mener le même genre de vie qu'auparavant ; il jouit de l'instant

actuel, sans étendre sa vue sur un avenir incertain; assuré que quel que soit le sort qui lui est réservé, nulle force, nulle loi ne l'empêchera d'employer les moyens qui lui seront les plus propres à en adoucir la rigueur.

» Peut-être ne reconnoîtra-t-on pas à ce tableau cette passion terrible, qui, quand elle exerce parmi nous son redoutable empire, s'empare de toutes nos facultés, égare notre raison, nous précipite dans mille écarts, & nous fascine les yeux, au point de ne voir de beau & d'aimable que l'objet qui nous enchaîne. Ce n'est point là, dira-t-on, cet amour dont les emportemens furieux ont si souvent ensanglanté la terre, dont les moindres mouvemens sont des transports; qui toujours suivi de la cruelle jalousie, lui donne à immoler tout ce qui lui fait ombrage, & renverse dans sa rage effrénée tout ce qui s'oppose à l'impétuosité, de son cours. On n'y voit non plus aucune nuance de ces délicieux sentimens, qui inondent l'ame d'un amant aux pieds de ce qu'il adore; ni ce délire enchanteur, qui enivre deux cœurs sensibles, unis par les liens d'une tendresse qui les rend indifférens à tout ce qui ne se rapporte pas à l'objet aimé. Ce n'est point cette inexprimable sympathie, qui identifie les goûts & les inclinations, & qui par un de ces prodiges qu'il n'est donné qu'au véritable amour d'opérer, de deux êtres réellement distincts n'en fait plus qu'un seul; on n'apperçoit ici qu'un besoin physique, & purement machinal, comme celui de boire & de manger; il en provient un desir,

fir , & ce desir est à peine satisfait que la passion est éteinte. Appellera-t-on cela amour ? assurément c'est lui-même ; & si nous le méconnoissons aujourd'hui à la simplicité de ces linéamens , sous lesquels il est présenté , c'est qu'en passant par nos mains , nous l'avons dénaturalisé , au point d'avoir perdu jusqu'à l'idée de ses qualités originelles. Il en est de lui comme d'une jeune beauté , dont les innocens appas font l'ornement de son hameau , ses graces ingénues font sa parure , elle seule ignore le prix de ses charmes : qu'un malheureux hasard la conduise à la capitale ; bientôt elle éblouit cet essaim de luxurieux , dont l'occupation journaliere est de tendre des pièges à l'innocence ; déjà l'opulence s'en empare ; elle étale à ses yeux & ses trésors & toute la pompe du luxe. Qui la garantira de la séduction ? elle succombe , elle apprend à se familiariser avec tout ce qui l'étonnoit d'abord ; les airs , la fausseté en font en peu de tems un modele de coquetterie : qui voudra croire , en la voyant maintenant , qu'elle soit née & qu'elle ait vécu au village ?

» L'amour , dans son principe , n'est effectivement qu'un pur besoin ; c'est une passion sans doute , puisqu'il produit une continuité de desirs de posséder quelque chose , qu'on regarde comme un bien. Dans l'état d'affociation , ces desirs , irrités par les obstacles qu'ils rencontrent à chaque pas , se roidissent contre la gêne ; leurs efforts combinés , accrûs par la contraction , tendent sans cesse à se rétablir ; il vient un instant de crise , où leurs forc-

réunies renversent avec fracas les barrières opposées à leur impétuosité; & leurs éclats sont ces transports fougueux, que nous faisons toujours marcher à la suite de l'amour : rien de tout cela dans l'état naturel; les desirs de l'amour s'y font sentir à l'homme, comme dans toute autre situation; mais, si loin de rencontrer des digues, tout favorise au contraire la pente qu'ils suivent, pour arriver à leur terme, qui pourra alors les aigrir & les enflammer? ils seront satisfaits, & tout se passera sans bruit.

L'auteur parle ensuite de la beauté. Est-ce; dit-il, une modification déterminée d'un objet sensible, ou seulement une qualification abstraite, qui embrasse un nombre d'idées, dont l'application puisse également s'étendre à quantité de choses d'une nature différente. Dans le premier cas, l'homme naturel pourra connoître ce que c'est, par la même raison qu'il fait distinguer une petite fleur rouge d'avec un grand arbre verd; ce sont deux substances dont les attributs différentiels peignent deux figures distinctes dans son imagination, par la double sensation qu'elles excitent sur son organe; si c'est au contraire une idée abstraite, qui tiennent à plusieurs autres, dont il n'existe pas d'archétype auquel il puisse la rapporter, qui enfin ne puisse produire de tableau dans son esprit, ni d'impression sur ses sens, alors il lui est aussi impossible de concevoir la signification du mot BEAUTÉ que celle des mots JUSTICE, IMMENSITÉ, VERTU, VICE, qui ne sont tous que des abstractions relatives.



» On ne manquera pas de réchauffer ici ; dit M. D.. L.. F... la vieille objection que l'homme naturel s'unissoit donc sans distinction à la première femme qui s'offroit à ses yeux ; & qu'alors n'y ayant à cet égard nulle différence entre lui & les autres animaux, c'étoit une brutalité, qui révolte l'imagination. Il n'y a à cela qu'un mot à répondre ; si comme je le crois fermement, les choses se passoient ainsi dans ce premier âge du monde, & si par-là chaque individu ne faisoit que suivre fidèlement le mouvement de *projectile* qu'il avoit reçu du créateur ; est-ce à nous, débiles rejettons d'une souche si respectable, infectés de tant de vices, de travers & de ridicules, à nous scandaliser des saintes loix de la nature, qui ne sont autre chose que celles de la divinité même & de la vertu ?

Dans ce premier discours, l'auteur s'est proposé de faire voir que dans l'état de nature, l'homme n'ayant ni à redouter les emportemens de nos passions, ni à remplir la somme immense de nos devoirs, ni à pratiquer la plupart de nos vertus, ni à satisfaire, à force d'art, de travaux & de réflexions, la multitude de besoins moraux & physiques, dont nous sommes continuellement esclaves ; le secours de l'éducation étoit absolument inutile alors, puisque son objet immédiat est de s'exercer sur les passions, de former à la pratique des devoirs, généraux & particuliers de l'homme citoyen, de fertiliser dans le cœur les principes des vertus morales, d'enrichir l'esprit d'une multipli-

## 148 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

citée d'idées , & de connoissances , toutes relatives à nos circonstances & à nos besoins actuels , & de s'appliquer enfin à faire naître les talens & les qualités sociales , dont l'usage est devenu si indispensable.

M. D.. L.. F.... passe ensuite au spectacle du genre-humain vivant en société ; c'est la matière du Discours II. Après avoir parlé des loix sociales , l'auteur s'étend sur l'éducation des colleges , qu'il regarde comme insuffisante & dangereuse.

Il est en Europe plusieurs pays où l'usage s'est établi , & subsiste encore de faire élever les jeunes gens dans des colleges ou dans des universités ; rien ne seroit plus beau , sans doute , que ces établissemens , si l'espèce d'éducation qu'on y donne , étoit modifiée suivant les circonstances où sont placés ceux qui doivent la recevoir : dans ces maisons sont confondus les enfans des princes & ceux des particuliers ; les uns seront dans quelques années chargés des plus importantes affaires de l'état , d'autres doivent en devenir les remparts , & d'autres tenir la balance de Thémis , tandis que le reste passera sa vie dans un comptoir ou dans un atelier : supposé qu'on s'y occupât jamais du soin de présenter à cette jeunesse des regles de conduite pour le cours de sa vie , qu'on y enseignât les maximes de la morale , & les principes des différentes vertus sociales , dont l'exercice est si nécessaire dans le monde ; qu'on y exposât enfin l'immense tableau des devoirs généraux & particuliers de l'homme ; quel sera

celui de ces jeunes gens assez muni de discernement pour savoir choisir dans cette somme de préceptes , & s'approprier la portion exacte d'instruction qui lui convient personnellement , eu égard au genre de vie qu'il doit embrasser , au rang qu'il occupera , à la fortune dont il pourra disposer , à son caractère , à son génie , enfin à sa manière d'être ? N'est-il pas à craindre au contraire , qu'accoutumés comme ils le sont à ne voir que la plus superficielle écorce des choses , les fortes de vérités qu'on leur montrera , étant pour ainsi dire jettées sans précaution , & n'étant point digérées à la portée de chacun d'eux , ne fassent sur leurs cœurs peu préparés que des impressions diamétralement opposées à celles qu'on se propose d'y produire ? Mais dans ces écoles s'occupe-t-on sérieusement de la recherche des moyens les plus propres à former le cœur & à régler les mœurs ? L'habitude s'est introduite d'y reléguer un jeune homme dès l'âge le plus tendre : les plus précieuses années de sa vie se consomment à charger sa mémoire d'un peu de latin , de grec , & quelquefois d'hébreu , dont il n'aura jamais occasion de faire usage ; la manière d'y enseigner l'histoire est ordinairement une mauvaise routine commune pour tous ; on égare leur raison dans le dédale d'une métaphysique inutile & obscure ; à la science du raisonnement , on substitue presque toujours le scientifique jargon d'une logique , qui ne consiste que dans des collections fastidieuses de syllogismes , dont les règles sont un chaos informe

qu'on ne prend jamais la peine de leur débrouiller ; jamais la main du maître ne se prête à adoucir l'âpreté des leçons qu'il présente ; on y exige de tous les disciples le même degré d'avancement & de progrès ; sans avoir égard à la différence de leur disposition , à l'aptitude que l'un a pour une science , l'autre pour telle autre , à la facilité plus ou moins grande qu'ils ont reçue de la nature , pour concevoir la cohérence des principes abstraits qu'on néglige de leur réunir sous le même point de vue ; comme si les hommes avoient tous une égale portion d'intelligence spécifique , qu'ils fussent en état d'appliquer le même degré d'attention aux mêmes objets indistinctement , & qu'il leur importât également à tous , malgré la diversité de leurs inclinations & la différence de leur situation , d'acquérir la même mesure de connoissances d'une même espece.

A l'âge de seize ou dix huit ans , un jeune homme sort du college , & le voilà dans le monde : il fait assez bien ce que c'est qu'une fynecdoche , un dilemme , une anthithese ; il vous dira que César passa le Rubicon avec son armée , sans savoir ni dans quel tems , ni où , ni à propos de quoi ; on lui a assuré d'après Tite-Live & le recteur Rollin , qu'il y eut un jour une pluie de sang , & que les dépenses faites par tel roi d'Egypte , pour les seuls oignons destinés à nourrir les ouvriers qui bâtirent la grande pyramide , montoient à tant de millions de talens ; mais interrogez-le sur les raisons qui determinerent quelques-

uns de ces héros de l'antiquité à entreprendre ces actions extraordinaires que l'histoire rapporte d'eux ; interrogez-le sur les causes morale , physique ou politique de l'élévation & de la décadence des empires ; examinez à quel point il est instruit des ressorts qui font agir les hommes dans les diverses circonstances de la vie , des moyens qu'il leur convient d'employer pour parvenir à faire leur bonheur ; en travaillant en même tems à rendre heureux ceux de leurs semblables à qui ils tiennent ; voyez si ce nouveau citoyen a des idées justes des qualités sociales & des vertus qui font l'homme de bien ; si on a développé chez lui le germe du génie , propre à en faire un négociateur utile à sa patrie ou à son prince , un magistrat éclairé & intègre , un membre du parlement attentif à connoître & à soutenir les droits de sa nation , un militaire persuadé que la valeur n'est pas le seul mérite de son état ; allez plus loin ; jetez un coup-d'œil sur son âme ; demandez-lui ce que c'est que d'être bien-faisant ; parlez-lui de la reconnoissance , de l'humanité , de la sensibilité aux peines des autres , du don de verser le baume de l'indulgence sur les défauts ou les travers qu'on rencontre à chaque pas dans la société ; creusez encore , vous voilà à son cœur ; heureux s'il lui reste des mœurs. Ce n'est pas ordinairement dans un college qu'elles se conservent ; mais sondez-le sur ce qu'il doit à son créateur , à ses parens , à sa patrie , à l'amitié , à soi même , à son prince , à ses supérieurs , à ses égaux , à ses inférieurs ,

à ses inférieurs, à tous les hommes ; quelles sont les notions sur les devoirs d'époux, de père, de maître, de sujet ; ce qu'il pense de la soumission aux loix de son pays. Toutes ces questions & mille autres semblables sont à coup sûr un langage qu'il ne connoît pas & qu'il n'a jamais entendu : voilà pourtant la machine dont on veut faire au premier jour l'arbitre de la fortune & de la vie de ses concitoyens, un homme d'état, un chef de maison, un père de famille. N'est ce pas plutôt un enfant dont il faudroit commencer l'éducation, s'il restoit encore quelques ressources, dont on pût faire usage ?

L'auteur trace ensuite les devoirs & les obligations d'un gouverneur. » On vous charge, dit il, de l'éducation d'un enfant ; dès ce moment adoptez-le pour votre fils ; prenez pour lui le cœur d'un tendre père, tout en lui vous demande de la tendresse ; son innocence, le besoin qu'il a de votre secours, sa foiblesse, sa candeur ; quelle ame sensible ne feroit pas émue à la vue d'une foible & charmante créature, dont chaque geste est, ou une prière, ou une caresse ? Considérez d'ailleurs que c'est de cette petite portion de matière organisée que vous allez faire un homme ; c'est vous qui lui donnerez pour ainsi dire une ame ; vous créerez pour lui un esprit ; vos bienfaisantes mains vont lui paître un cœur ; il va dépendre de vous d'en faire un génie sublime ; c'est l'affaire de votre habileté ; enfin il fera votre ouvrage. Et quel artiste ne voit pas avec des yeux de

complaisance le chef-d'œuvre émané de ses mains ? Si vous l'aimez , il s'en appercevra bientôt ; les enfans ne s'y trompent jamais ; il vous chérira à son tour ; vous ferez son refuge ; il volera dans vos bras au moindre signe que vous lui ferez ; ménagez bien ces prémices de son attachement ; ce sont les heureux indices de sa confiance en vous ; c'est celle-ci qu'il faut faire éclore. Heureux le gouverneur que son élève regarde comme son protecteur & son plus cher ami ! il vous dévoilera ingénument tout ce qu'il pense ; il s'accoutumera à parler & à agir devant vous , comme s'il étoit seul ; vos soins , votre douceur , votre bonté le captiveront , au point qu'il se croiroit malheureux de vous perdre de vue un seul instant.

On doit sentir combien un homme éclairé & attentif aux moindres mouvemens d'un enfant , peut recueillir d'avantages d'une si puissante ressource , & combien il évite de difficultés en suivant habilement cette voie. Il sera dès-lors maître de lire tout ce qui se passe dans l'intérieur de son élève ; il étudiera sans effort ses dispositions , ses inclinations , ses goûts , car il n'a pas l'art de déguiser ; & s'il l'aime , il ne voudra pas le faire. En rassemblant différentes parties de ses entretiens , le gouverneur verra facilement qu'elle sorte d'idées frappe le plus son élève ; jusqu'à quel degré celui-ci est capable de les comparer , & de les rapprocher.

» Hâsez , dit l'auteur au gouverneur , une réflexion simple ; remarquez si votre élève la saisit ; présentez-la lui sous différens jours ; ob-

## 154 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

servez les objets qui lui plaisent le plus , ceux qui lui sont indifférens ; sondez le caractère de ceux avec qui il aime à se trouver ; sachez de quoi il leur parle , & de quoi ils l'entretiennent eux-mêmes : vous verrez certaines gens avec lesquelles il aura peine à sympathiser ; tirez-en adroitement la raison de lui-même ; il n'est pas jusqu'à l'examen de ses puériles amusemens qui ne puisse vous être utile.

M. D. . L. . F. . . . finit son deuxieme discours en prétendant que si tant d'éducatons échouent & restent imparfaites , c'est que la plupart des gouverneurs négligent ces moyens, qu'ils regardent comme au-dessus d'eux. Il les traitent de minuties , parce qu'ils n'en voyent pas les conséquences ; il en est peu d'ailleurs qui consentent à se réduire à l'espece d'esclavage qui résulte de cette continuité de soins & d'attentions , parce qu'il en est peu qui aiment leurs élèves , & moins encore qui méritent l'honneur d'en avoir. Combien de ces demi-Mentors , qui ne savent que défendre , ordonner , châtier , être orgueilleux , & se faire détester des infortunés qu'ils ont à conduire.

( *La fin dans le journal prochain.* )





---

*MUSARION, ou la philosophie des Graces , poëme en trois chants , de WIELAND , traduit de l'allemand , par M. LAVEAUX. A Basle , imprimé avec des caracteres de G. Haus , chez Jacques Thurneysen le jeune ; & se trouve à Paris , chez Bleuet pere & fils , libraires , pont S. Michel & quai de Gèvres : in-12. de 93 pag. , orné de gravures & culs-de-lampes. Prix 3 liv. br.*

**L**E nom de M. Wieland est seul une recommandation pour un ouvrage ; & les lecteurs qui connoissent & aiment , ou ceux qui veulent connoître la littérature allemande , accueilleront sûrement celui-ci avec empressement ; mais il est quelques lecteurs François à qui il fera moins de plaisir. Les Allemands excellent dans les sciences exactes , dans les ouvrages abstraits , dans tous les genres de composition qui , comme la pastorale , veulent une sensibilité douce , & l'habitude des mœurs simples ; mais quand il s'agit d'être plaisans ou légers :

Leur ton peut-être bon , mais ce n'est pas le nôtre.

Chez nous , la plaisanterie consiste le plus souvent dans des finesse de détail ; chez eux elle est toute entiere dans l'ensemble des idées , & souvent le tableau le plus riant est gâté par des expressions trop communes ; on en

pourra juger par l'extrait de l'ouvrage que nous annonçons. Il prouvera que , malgré quelques taches légères qui tiennent au goût national , cet ouvrage a les mêmes droits à l'accueil flatteur qu'ont reçu tous les autres de M. Wieland.

*Phanias* avoit dissipé toute sa fortune , il ne lui restoit qu'une chaumière & quelques terres à l'entour ; c'étoit là qu'il s'étoit retiré , & qu'enveloppé du manteau de la philosophie , il cherchoit à adoucir sa situation par le mépris des choses d'ici bas.

» Depuis que la dernière drachme qu'il a  
 » possédée est disparue de sa bourse , nouveau  
 » *Salomon* , il traite de vanité tout ce qui existe  
 » sous le ciel. Oui , tout est vanité , & les fa-  
 » veurs des belles , & l'amitié des convives :  
 » il n'est point de *Danaë* pour celui qui n'a  
 » plus le pouvoir de faire tomber la pluie d'or ;  
 » dès que la bourse est vide , la table est bien-  
 » tôt déserte ; on voit se dissiper l'essaim dé-  
 » licat des convives , & les discours de *Lais*  
 » ne respirent plus que la vertu «.

Au moment où la sagesse triomphoit dans son cœur , paroît *Musarion* ; c'est une femme un peu galante jusqu'alors , très-aimable , encore plus agaçante & maligne , ayant beaucoup d'esprit naturel & cette philosophie vraie que le plus souvent les femmes possèdent sans la chercher , tandis que nous la cherchons sans la rencontrer. *Phanias* l'avoit aimé , mais alors elle avoit rejeté ses vœux , & , à présent , elle vient solliciter son hommage ; il la reçoit assez mal , lui reproche sur-tout de lui avoir préféré :

» Un jeune blondin artistement frisé, léger  
 » comme le zéphir, diapré comme les ailes d'un  
 » papillon, paré comme le printemps; un léger  
 » duvet couvroit son menton, & une couche  
 » de vermillon enluminoit ses joues; enfin,  
 » c'étoit un joujou semblable à ces poupées dont  
 » s'amusent les petites filles..... & Phantias  
 » étendu par terre, passoit les nuits entières à  
 » verser des larmes qui rongeoient la fraîcheur  
 » de ses joues, & arrosoient, ingrate ! le seuil  
 » de ta porte. Non, non, après de tels outrages,  
 » on ne s'appaise jamais : fuis loin d'ici !  
 » l'air que tu respirez est une peste pour moi ».

Une femme qui s'est décidée à une démarche ne se rebute pas aisément, & sur-tout ne manque jamais d'excuses pour sa conduite passée. Musarion assure Phantias que ce n'est que pour échapper au danger de l'aimer qu'elle a écouté ce jeune rival, & , pour mieux le persuader, elle enchérit encore sur le portrait qu'il vient d'en faire.

» Je crus, lui dit-elle, que, pour échapper  
 » au danger, j'avois besoin de me distraire;  
 » un petit-maître me parut tout-à fait propre  
 » à produire cet effet. Une espece de poupée  
 » qui bourdonne, rit & sautille, est bien utile  
 » aux belles qui redoutent la chaîne d'un amour  
 » sérieux. En effet, un joli étourdi qui voltige  
 » en folâtrant autour de nous, qui montre ses dents,  
 » ne pense point & babille sans cesse; qui, d'autant plus ampoulé qu'il est  
 » moins sensible, nous peint les ardeurs d'une  
 » flamme que nous éteignons du seul vent de

## 158 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» notre éventail ; qui , en se souriant agréa-  
 » blement dans un miroir , pousse faiblement des  
 » soupirs étudiés : un tel animal n'est-il pas  
 » bien fait pour nous divertir ? Et à quel au-  
 » tre usage les dieux auroient-ils donc destiné  
 » ces jolies machines ? Ils servent du moins à  
 » récréer la vue. Ils sont stupides , j'en con-  
 » viens ; mais leur stupidité est divertissante ;  
 » & , à les juger sans partialité , leurs gamba-  
 » des sont pourtant plus amusantes que celles  
 » d'un singe.

Phantias oppose ses projets de sagesse aux  
 agaceries de Musarion , & continue de lui ré-  
 sister. Je vous ai dit que cette charmante fri-  
 ponne étoit une aimable philosophe ; vous allez  
 en voir une preuve dans la réponse qu'elle  
 fait à Phantias qui a cru qu'elle avoit voulu  
 l'humilier à cause de son changement de fortune.

» Mon ami , tu t'abuses , c'est aux esclaves ,  
 » & non aux gens qui pensent noblement , à  
 » porter les livrées de leur fortune ; *c'est à la*  
 » *comédie que les flûtes se montent au ton de la*  
 » *pièce* : mais le sage ne se laisse jamais ab-  
 » battre par les coups du sort. Quoi , Phantias !  
 » les couleurs de ton ame ne seroient-elles  
 » que le reflet des objets qui t'environnent ?  
 » Ne faut-il donc qu'un revers de fortune pour  
 » t'arracher à la gaieté , & aux charmes de la  
 » vie ?..... «

» .... Les biens que les insensés nous en-  
 » vient ne font pas toujours notre bonheur.  
 » Le vrai bonheur , le vrai trésor du sage ,  
 » reste immobile pendant que la fortune tourne

» sa roue inconstante. Qu'importe le magnifi-  
 » que tribut que l'Inde paye à la vanité du  
 » riche, si tous ces biens ne font rien pour  
 » son bonheur ? Le sage fait jouir ; il est vrai-  
 » ment heureux. Des mets grossiers lui paroîs-  
 » sent aussi délicieux sur des plats d'argile , que  
 » dans une vaisselle d'or d'un travail exquis :  
 » couché tranquillement à l'ombre d'un bosquet  
 » qui lui appartient , il voit bondir autour de  
 » lui ses *sémillans* agneaux ; les zéphirs qui so-  
 » lârent parmi les brillans papillons , viennent  
 » lui offrir l'odeur fraîche & agréable des foins  
 » nouveaux ; les oiseaux perchés sur les bran-  
 » ches d'alentour , l'enchantent par la variété  
 » de leurs concerts ; tout ce qu'il voit enfin ,  
 » satisfait à ses besoins , & lui fait goûter les  
 » plaisirs les plus délicieux. Ah ! que le mortel  
 » qui jouit de tous ces biens , oublie aisément  
 » que sa cabane n'est pas soutenue par des co-  
 » lonnes de marbre ! il s'inquiète fort peu si  
 » sa cour retentit ou non du bruit tumultueux  
 » d'une troupe nombreuse d'esclaves ; & il aime  
 » bien mieux entendre autour de sa table le  
 » bourdonnement des guêpes , que celui des  
 » parasites : sa porte n'est point assiégée par  
 » une troupe de vils flatteurs ; l'éclat des cours  
 » ne brille point autour de lui , & il s'en trouve  
 » plus heureux. Au lieu de ces biens imagi-  
 » naires , il possède ce que les *Midas* n'eurent  
 » jamais en leur puissance ; ce que les rois se  
 » flattent vainement d'acheter au prix de l'or ;  
 » ce que le sage préféreroit à un trône ; il  
 » possède enfin le plus grand bien de la vie.

» un ami. — Quelle folie ! Musarion, un ami !  
 » à celui que la fortune a abandonné ! — Je  
 » t'en offre moi-même un exemple, répliqua  
 » Musarion ; je quitte Athenes pour venir te  
 » chercher dans cette solitude..... Il me semble  
 » qu'une femme donne à un homme une assez  
 » grande preuve d'attachement, lorsqu'elle ex-  
 » pose ainsi pour lui, sa personne & sa coëffure ».

Phanias résistoit encore, malgré la coëffure  
*exposée* pour lui plaire ; mais Musarion devoit  
 triompher : un regard décida sa victoire. » Pha-  
 » nias reste frappé, étonné, interdit.... *Je don-*  
 » *neroïis quelque chose de bon, pour voir la mine*  
 » *qu'il fit alors.* »

Cependant la belle veut le suivre à sa chau-  
 miere. » Me suivre, répond Phanias en bé-  
 » gayant, assurément, c'est me faire bien de  
 » l'honneur ! mais ma maison est petite. — Oh !  
 » quand elle le seroit encore davantage ; dans  
 » la plus petite maison, il se trouve toujours  
 » un petit coin pour une amie. — Tu y man-  
 » queras de tout ; à peine y trouveras-tu quel-  
 » ques œufs & un peu de miel. — Je n'ai pas  
 » faim. — Tu n'auras pour te servir qu'un pe-  
 » tit pâtre. — Qu'un petit pâtre ? Ah ! c'est  
 » encore trop. Allons, mon ami, l'air devient  
 » frais. — Pardonne, Musarion ; mais il faut  
 » te dire tout : ma maison est déjà occupée.  
 » Depuis huit jours, j'ai chez moi deux de  
 » mes amis qui. . . . — Deux de tes amis ?  
 » — Oui, & dont la compagnie, à ce qu'il  
 » me semble, ne te conviendra guere. — Bon !  
 » des philosophes apparemment ?

En effet , c'étoit deux philosophes , un stoïcien & un pythagoricien.

Quand Phantias & Musarion arriverent à la cabane , ces deux Messieurs se battoient pour leur doctrine. Musarion les persifle en se plaignant que son sexe ne puisse pas ainsi prendre des leçons de gymnastique.

» Tels qu'une rose fanée qui savoure avi-  
» dement la rosée du soir *sur les levres des zé-*  
» phirs , tels nos deux philosophes dévorent  
» *des yeux* & des oreilles les paroles de la  
» belle Muse.

Cependant on se mît à table , & là , Musarion acheve de vaincre Phantias. » Quelque visible que fût ce triomphe , les deux philosophes ne s'apperçurent pourtant de rien : » trop de lumière éblouit souvent ces Messieurs là. «

L'un prêchoit la morale de *Zénon* , & buvoit à longs traits ; l'autre étaloit la morale mystique & entortillée de *Pythagore*. . . . . ; mais l'amour vient se mettre de la partie , & le fait soupirer pour une petite esclave de Musarion , qui paroît au milieu du festin.

La nuit étoit déjà fort avancée : chacun cherche à en passer le reste en repos. » *Cléanthe* » ( le stoïcien ) étoit si ivre qu'il ressembloit » au *Silène* de *Virgile* , si ce n'est que *les chi-*  
» *quenaudes fréquentes* de la petite esclave &  
» les grands éclats de rire que l'on faisoit autour de lui ne purent jamais le réveiller. On » le leve , on le porte par les pieds & par la » tête ; les deux belles l'accompagnent en dan-

» fant autour de lui , & ce triomphe bachique  
 » s'avance ainsi *jusqu'à l'écurie* ; on y dépose  
 » le corps du stoïcien , puis l'on se dit bon soir  
 » en riant. «

C'est ici que finit le second chant ; il est terminé par un cul-de-lampe fort ingénieux. Deux génies , l'un représentant un Amour , l'autre représentant un Satyre ivre , s'occupent à arracher les ailes de l'oiseau de Minerve.

Le troisieme chant est celui où Musarion montre le plus cette philosophie vraie que la nature lui avoit donnée. Phantias indigné des foiblesses des deux philosophes [ il a trouvé le pythagoricien aux genoux de la petite esclave ], se déchaîne contr'eux.

» Point d'extrême , lui dit Musarion , hier  
 » tu les prisois probablement au-dessus de leur  
 » juste valeur , aujourd'hui tu les prises au-  
 » dessous. « Elle prend la défense des deux  
 » sectes , en ne se déclarant que contre les abus....  
 » Un songe qui nous fait jouir des plaisirs des  
 » dieux , dit-elle en parlant du stoïcisme , a tou-  
 » jours son mérite. «

» Mais , dit Phantias , dans une nuit d'hiver ;  
 » le sage réveillé & rassasié de nectar & d'am-  
 » broisie , soupire tout bas après une nourri-  
 » ture plus solide. «

» Un profond soupir prouve combien Pha-  
 » nias est pénétré de cette vérité , & , si la  
 » belle ne lut point dans ses yeux où tendoit  
 » ce profond soupir , ce ne fut pas la faute de  
 » notre héros. Elle lui donne sa belle main pour



» gage de sa tendresse, il la presse en tremblant  
 » contre son cœur agité, & cherche dans les  
 » regards de la belle si elle sent battre son  
 » cœur; cette belle main répond à ses trans-  
 » ports, & lui prouve tout ce qu'il desiroit  
 » d'apprendre. . . . . « Et de cette époque,  
 Phantias mena la vie la plus heureuse avec l'ai-  
 mable Musarion, qui fut son mentor. » Aussi  
 » Phantias apprit-il promptement, facilement &  
 » avec plaisir, les principes d'une philosophie  
 » charmante; il apprit qu'il faut jouir & se con-  
 » tenter des biens que la fortune & le sort nous  
 » présentent, & se passer volontiers de ceux  
 » qu'ils nous refusent; il se plut à regarder  
 » du bon côté les choses de ce monde; se sou-  
 » mit à son destin, & ne chercha point à pé-  
 » nétrer ce que la bonté des dieux nous a ca-  
 » ché sous un voile impénétrable; il vit les  
 » folies des bonnes gens de ce bas monde,  
 » sans se fâcher jamais contr'eux; il se contenta  
 » de leur trouver des ridicules dont il ne se  
 » crut pas exempt lui-même, & il ne les aima  
 » pas moins; il apprit à plaindre celui qui est  
 » dans l'erreur, & à ne fuir que l'hypocrite  
 » & le méchant; sans parler continuellement de  
 » vertu, & sans en parler avec enthousiasme,  
 » il l'exerça plus par inclination que par de-  
 » voir; il fut persuadé qu'heureux ou non, il  
 » ne faut regarder ce monde, ni comme un pa-  
 » radis, ni comme un enfer; qu'il ne faut pas  
 » le croire aussi corrompu qu'il le paroît à ces  
 » moralistes chagrins, qui le jugent du haut  
 » de leur grenier, ni le voir aussi riant que le

» peint un jeune Poète à qui l'amour & le vin  
» ont échauffé la cervelle «.

» . . . . . Fort bien ; mais que devint  
» ( le pythagoricien ? ) . . . . . — Vous faites  
» bien de le demander ; car nous l'aurions ou-  
» blié. En une seule nuit, il parvint à mettre  
» en pratique le CONNOIS-TOI, TOI-MÊME ;  
» il se défit de ses préjugés. . . . . Et  
» Monsieur Cléanthe ? — Dès que le soleil du  
» midi l'eut réveillé, il se glissa sur la pointe  
» du pied, *hors de son écurie*, & fut se cacher  
» *peut-être dans un tonneau* ; en un mot, il  
» disparut, & on ne le revit jamais «.

Cet extrait a dû prouver à nos lecteurs ; combien est fondée l'opinion que nous avons montrée en le commençant. L'ensemble de ce petit poème, les tableaux que nous en avons détachés, & que le reste ne dément pas, la manière fine dont l'auteur ridiculise les hypocrites en philosophie, enfin, la morale saine que cache cet ingénieux badinage, doivent faire le plus grand plaisir ; mais si l'on a fait attention aux expressions que nous avons mises en lettres italiques, on conviendra qu'en fait de plaisanteries & de légèreté, le ton des Allemands n'est pas le nôtre. L'on y aura peut-être aussi remarqué quelques passages un peu précieux, comme celui-ci :

» Les couleurs de ton ame ne seroient-elles  
» que le reflet des objets qui t'environnent ? «  
Idée fort belle, que l'on est fâché de voir ren-  
due avec tant d'afféterie.

» Les sémillans agneaux. «

» Les zéphirs qui folâtroient parmi les brillans  
» papillons «.

On fera peut-être aussi fâché de voir que l'auteur parle de personnages modernes, tels que *Coyzel*, *Hogard* (\*), quoique la scène se passe dans le territoire & du tems de l'ancienne Athènes.

Mais ces légères taches qui tiennent à la différence du goût des deux nations, n'empêcheront pas cet ouvrage de plaire aux lecteurs François éclairés, & d'ajouter à la réputation méritée dont M. Wieland jouit parmi nous..... L'éloge seroit probablement sans restriction si nous jugions ce poëme en littérateurs Allemands.

Nous ne dirons rien de la traduction. Ceux qui entendent la langue dans laquelle un auteur a écrit, ne sont jamais contents d'un traducteur, quoi qu'il fasse ; & ceux qui l'ignorent doivent toujours de la reconnaissance à celui qui leur a fait connoître un bon Ouvrage étranger.

( *Journal de littérature, des sciences & des arts.* )

---

(\*) *Hogard*, fameux peintre Anglois, qui a fait des romans muets à l'aide de dessins si caractérisés qu'ils n'avoient pas besoin d'explication.

BIBLIOTHECA historica Sveo Gothica, &c.  
*Bibliothèque historique de la Suede, ou notice  
 des ouvrages tant imprimés que manuscrits ;  
 des traités & des piéces détachées qui concer-  
 nent l'histoire de Suede, ou qui peuvent éclair-  
 cir cette histoire ; par CHARLES - GUSTAVE  
 DE WARMHOLTZ, conseiller-aulique, publiée  
 par CHARLES-CHRISTOPHE DE GJOERWELL,  
 bibliothécaire de S. M. le roi de Suede. Tom. I.  
 qui contient les livres sur la géographie de  
 Suede. A Stockholm, chez A. J. Nordstraem ;  
 1782, in-8vo. de 316 pag. en suédois.*

**V**OILA un ouvrage de conséquence pour l'histoire en général & l'histoire littéraire en particulier : c'est pourquoi nous croyons ne pas devoir nous contenter de l'annonce que nous en avons faite au mois d'août dernier. M. de Warmholtz commence par une préface, dont ce qui suit est extrait de l'original suédois.

» Il y a, dit l'auteur, peu de pays qui ne possèdent une bibliothèque, c'est-à-dire, un catalogue plus ou moins étendu des écrits qui traitent de leur histoire. En ce genre, le Danemarck possède les ouvrages de Nicolas Pierre Sibbern & de Jean Moller ; la Russie, celui de Burch. Ad. Sellius ; la Pologne & la Prusse,

ceux de Sam. Joach. Hoppins & Dav. Braun ; la Hongrie , celui de Mart. Schmeizel. Après bien des essais , l'Allemagne desire encore une bibliotheque historique-universelle , à laquelle il est toutefois possible de suppléer , en recourant aux bibliotheques historiques de plusieurs de ses provinces. La Suisse a l'ouvrage de Gottl. Em. Haller ; l'Italie, celui de Jean Alb. Fabricius ; Venise , celui d'Apostolo Zeno ; la France , ceux d'André Duchesne & de Jacques Le Long ; les Pays-Bas , celui d'Adrien Pars ; l'Angleterre , l'Ecosse & l'Irlande , celui de Guill. Nicolson ; le Portugal , ceux de Tellez da Sylva & de François Xavier d'Oliveyra ; l'Espagne , celui de Gerh. Em. de Frankenau , &c. «

Au défaut d'un pareil ouvrage pour la Suède , il a fallu jusqu'ici se contenter de ce qu'on trouve sur ce sujet dans les livres de Jean Scheffer & d'André Ant. de Stieman , & de quelques notices détachées qu'on a publiées par intervalles. Si quelque amateur de l'histoire s'est procuré plus de détails , il n'a eu apparemment pour objet que de satisfaire sa propre curiosité , puisqu'il ne les a point communiqués. Au commencement de son travail , M. Warmholz avoit la modestie de ne le croire utile qu'à lui-même. Ce n'est qu'au bout de trente ans qu'il y a mis un ordre systématique à l'imitation de la *Bibliotheque historique de France* , du pere Le Long de l'Oratoire , qu'il a prise pour modele. Cet ordre procure l'avantage de trouver facilement sous certaines époques &

## 168 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

classes les matieres dont on a besoin.

L'ouvrage de M. de Warmholtz est divisé en cinq livres, dont le 1er. contient ce que l'auteur a regardé comme des préliminaires, c'est-à-dire, la géographie, l'histoire naturelle, & les antiquités. Pour la géographie, il a suivi Tuneld, & pour l'histoire naturelle, Linné & Vallerius. Dans le second livre, il s'agit de l'histoire ecclésiastique du royaume; dans le troisieme, de l'histoire politique ou de l'histoire des rois de Suede, jusqu'à la mort d'Adolphe-Frédéric en 1771, la chronologie étant exactement observée par-tout, & l'historiographe Wilde servant de guide. Le quatrieme livre est destiné à ce qui touche le gouvernement de la Suede & ses constitutions, & le cinquieme à son histoire littéraire.

Les écrivains étrangers qui ont écrit de l'histoire de Suede, sont indiqués aussi bien que les Suédois. On n'a point oublié les theses, panégyriques & autres discours, petits traités imprimés séparément ou dans de plus grands ouvrages, déductions, instructions, satyres, défenses, manifestes, même des puissances étrangères, toutes ces pieces étant propres dans les occasions à contribuer, à éclaircir des points importants. M. de Warmholtz a décrit avec la plus grande exactitude les livres qu'il a eus entre les mains, & il en a soigneusement marqué le format, l'année & le lieu de l'impression, l'imprimeur, le nombre des feuilles & des pages. Quant à ceux qu'il n'a pas pu voir, il indique les journaux, catalogues ou autres sources,

sources, où il a puisé ce qu'il en dit. Pour les manuscrits, il avertit où l'on en conserve les originaux. Il remarque jusqu'aux traductions, dévoile les anonymes, & démasque les pseudonymes. Sa critique est polie & judicieuse. S'il rapporte les jugemens des autres, c'est dans leurs propres paroles. Les remarques qui se rapportent à un ouvrage, en suivent immédiatement le titre. Tous les articles sont numérotés; mais comme le manuscrit étoit déjà mis au net en l'année 1776, & que depuis ce tems il s'est présenté plusieurs nouveaux articles, l'auteur les a placés après les N<sup>os</sup>. de leur classe, & les a désignés par une lettre, de maniere qu'il soit facile de voir la place qu'ils devroient occuper.

La préface de M. de Warmholtz, qui peut être considérée comme une histoire littéraire des bibliothèques historiques, est suivie d'une table détaillée de tout l'ouvrage, suivant toutes ses divisions & subdivisions.

Il est aussi orné d'une préface de l'éditeur, M. le bibliothécaire Gjoerwell, en date de Stockholm, le 14 août 1782, de laquelle nous copierons le morceau suivant.

» L'auteur de la *Bibliothèque historique de la*  
 » *Suede*, dit M. Gjoerwell, a pris pour modele  
 » la *Bibliothèque historique de la France*, par Le  
 » Long. L'éditeur ne sauroit dire lequel de  
 » ces deux ouvrages est le plus complet; mais  
 » ce qu'il peut dire avec certitude, ce dont  
 » tout juge éclairé peut se convaincre, c'est  
 » que M. Warmholtz indique les sources de

» l'histoire de Suede, avec plus de critique &  
 » plus de détail que Le Long, celles de l'his-  
 » toire de France : ce qui est dire qu'aucune  
 » nation ne possède un ouvrage du même gen-  
 » re, composé d'après de meilleures regles de  
 » l'histoire littéraire, que celui dont la Suede  
 » peut se vanter à présent. »

Un coup-d'œil sur les détails du premier volume, confirme ce jugement. On y indique d'abord les cartes géographiques de la Suede ; il s'y agit ensuite de sa géographie, des voyages faits dans le pays en général ou dans quelques unes de ses provinces, des descriptions économiques, topographiques, historiques de plusieurs districts remarquables, commençant par Ptolemée, finissant par Marelius, & descendant de Tacite à Tuneld. La premiere carte supportable de la Suede parut en 1626. A mesure que la Suede acquit plus de renommée, on devint curieux de la mieux connoître, de sorte que la carte d'André Buraeus ou celle qu'on vient de nommer, fut copiée plusieurs fois par les étrangers dans leurs atlas. La meilleure carte qu'on ait présentement de la Suede, est celle qui fut publiée à Stockholm en 1747. La carte la plus récente du golfe de Finlande, a paru en 1771 à Pétersbourg, ayant pour titre : *Tabula hydrographica sinus Finnici ex mappis excellentissimorum virorum Nogajew & Lubras ad normam novissimarum observationum astronomicarum concinnata à Jac. Schmidio.*

On a peu écrit de la géographie suédoise



du moyen-âge, de laquelle on n'a rien de meilleur qu'un ouvrage du feu professeur de Göttingen, Jean Philippe Murray, lequel ouvrage est intitulé, *Descriptio terrarum septentrionalium seculis IX, X & XI*. M. l'assesseur Eric Tuneld, & M. le directeur Nicolas Marelus, se sont le plus occupés de la géographie présente de la Suede. Le grand ouvrage que M. Tuneld en a composé, est actuellement sous presse pour la sixieme fois.

Rien ne contente plus agréablement la curiosité dans le premier tome de la *Bibliothèque historique de la Suede*, que les articles des voyages de Suede publiés par des étrangers. Other & Wulffranc voyagerent en Suede dans le IXe. siecle. (Voyez l'art. 238.) Viennent ensuite les voyages de Pierre Quirino en 1431, de Charles Ogier en 1634, de du Maurier en 1637, de P. D. Huet en 1652, du comte L. H. Lomenie de Brienne en 1654, de François Stegri en 1664, de Regnard en 1681, de J. F. Léopold au commencement, & de la Motraye à la fin du regne de Charles XII, de J. Van Effen en 1719, du comte R. F. de Lynar en 1731, d'Outhier en 1736, d'Etienne Schulz en 1745, du lord Baltimore en 1769, de Jos. Marshall en 1769, de Nathan Wraxall & J. Williams environ en 1770, & enfin du chevalier de Champigny, qui vint en Suede en 1775, pour se procurer des souscripteurs à son histoire de la Grande-Bretagne. Le comte Benoît Oxenstierna, sénateur du royaume disoit du voyage d'Ogier, que c'étoit une pas-

quinade contre toute la Suede. Effectivement il s'y trouve des choses peu décentes, entr'autres *De incontinentiâ clericorum in Sueciâ*. Cette sortie contre le clergé Suédois a servi à Bayle pour composer son article : *Dan. l'Ermite*. Le voyage du comte de Brienne en Suede, est rempli de traits d'une légèreté inexcusable ; mais de toutes les relations des étrangers, il n'en est point de plus singulière que celle de Païen écrite au dernier siècle. Les premières villes du royaume de Suede, sont selon lui Yenekopin, Lincopin, Norcopin, Nycopin, Telg, Upfalle, Sylfberge, Coperberge, qui toutes ensemble à son gré ne valent pas Vaugirard & Mont-Martre.

Il faudroit avoir bien vu les lieux pour pouvoir ainsi comparer les villes de Suede, dont plusieurs sont assez grandes, avec les beaux villages qui se trouvent aux portes de Paris : cependant Païen n'a fait son voyage en Suede que dans sa chambre : comme récemment La Porte qui dans son voyageur François nomme ses garans par rapport à la Suede ; savoir, un prétendu maître d'histoire aux gages de la ville de Nycoeping, & un certain M. Polus, bibliothécaire à Upsal : deux oracles qui n'ont jamais existé.

Il y a moins d'erreurs dans les voyages que l'auteur indique ensuite, tels que ceux de Hiaerne, de Linné, de Haorleman, de Kalm, de Hagstrœm, d'Hulphers, de Schreber, de Jars, &c. Dans les articles 348, 349, 350 & 353, le lecteur trouvera des détails importans touchant

DECEMBRE, 1783. 173

L'ouvrage de Jean Scheffer , intitulé *Upsalia* ; de même sur la Laponie , aux articles 698 --- 741 , qui donnent à connoître ce qu'ont écrit sur cette province de Suede Jean Zieglerus ; Damien de Goes , J. J. Tornœus , J. Scheffer , Fr. Negri , P. Hoegstroem & K. Leem.

Nous devons ajouter que l'éditeur a présenté ce premier tome de la *Bibliothèque historique de Suede*, tant à S. M. le roi de Suede qu'à la chancellerie royale , qui sensible au bienfait, & au mérite de l'ouvrage a fait insérer dans ses protocoles un monument de sa reconnoissance , qui consiste dans une délibération aussi honorable à l'auteur qu'à l'éditeur.

Déjà l'éditeur a mis sous presse le second volume , & dans peu il publiera successivement pour le service des bibliothèques & des historiens étrangers , une version françoise de tout l'ouvrage , à Maestricht , chez Dufour , imprimeur - libraire , qui distribue par commission tous les livres de la société littéraire & typographique de Stockholm , dont M. Gjoerwell a la direction.



LE lettere americane : nuova edizione corretta ; &c. *Les lettres américaines , nouvelle édition corrigée & augmentée de la troisième partie , imprimée aujourd'hui pour la première fois.* PREMIERE PARTIE. A Cremone , chez Laurent Manini , imprimeur du roi , 1780 , in-8°. DEUXIEME PARTIE , 1782. A Cremone , chez le même , in-8°.

## DEUXIEME EXTRAIT (\*).

QUANT à l'époque de la communication des deux continens , notre auteur la croit éloignée & ancienne , c'est-à dire , avant que l'usage de l'écriture , de la monnoie , du fer & du vin devînt commun dans notre continent. En effet l'Amérique étant riche en métaux précieux , ayant en outre des mines de fer , & des vignes , si dans le tems qu'il y avoit un commerce & une correspondance entre les deux hémisphères , on eût connu suffisamment dans l'un des deux l'usage de l'écriture , de la monnoie , du fer & du vin , l'autre n'auroit pas manqué de profiter de découvertes si utiles & si commodes. Par quel moyen & en quelle maniere ont pu se communiquer entre elles ces deux extré-

---

(\*) Voyez *Esprit des Journaux* , septembre 1783 , pag. 86 & suivantes.

mités du monde, qui se trouvent aujourd'hui séparées par tant de mers? comment a pu se rompre une telle communication. Notre auteur répond à ces deux questions en supposant ou démontrant l'ancienne existence d'une grande île dans l'Océan qui se trouve entre les deux hémisphères, laquelle a été recouverte & absorbée par la mer.

La tradition, qui a été constante en Egypte & en Grece, de l'existence de cette grande île, nous a été conservée par Platon. Voici ce qu'il nous présente non comme une fable, mais comme une histoire ancienne.

Critias dit à Socrate (dans le dialogue intitulé *Timée*) : « Solon étoit l'ami de Dropidas »  
 « notre aïeul. Dropidas regrettoit beaucoup »  
 « que les affaires publiques eussent détourné »  
 « Solon du penchant qu'il avoit pour la poésie, »  
 « & l'eussent empêché de finir son poëme sur »  
 « les Atlantides. Il en avoit apporté le sujet »  
 « de son voyage d'Egypte. Solon disoit que »  
 « les habitans de Saïs, ville située à la tête »  
 « du Delta, à l'endroit où le Nil se divise en »  
 « deux branches, se croyoient issus des Athé- »  
 « niens, dont ils avoient conservé la lance, »  
 « l'épée, le bouclier & les autres armes. Il at- »  
 « tribue à cette opinion les honneurs qu'il re- »  
 « çut des Saltriques. Ce fut là que ce législa- »  
 « teur, poëte & philosophe, conférant avec les »  
 « prêtres, & les entretenant de Prométhée, le »  
 « premier des hommes, de Niobé, du déluge »  
 « de Deucalion, & d'autres traditions pareil- »  
 « les, un prêtre s'écria : ô Solon, Solon! vous

## 176 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» autres Grecs , vous êtes encore des enfans :  
 » il n'y a pas un seul vieillard parmi vous ,  
 » vous prenez des fables emblématiques pour  
 » des faits. Vous n'avez connoissance que d'un  
 » seul déluge que beaucoup d'autres ont pré-  
 » cédés. Il y a long-tems qu'Athenes subsiste.  
 » Il y a long-tems qu'elle est civilisée. Il y a  
 » long-tems que son nom est fameux en Egyp-  
 » te , par des exploits que vous ignorez , &  
 » dont l'histoire est consignée dans nos ar-  
 » chives. C'est là que vous pourrez vous inf-  
 » truire des antiquités de votre ville..... C'est  
 » là que vous apprendrez de quelle maniere  
 » glorieuse les Athéniens , dans les tems anciens  
 » réprimerent une puissance redoutable , qui  
 » s'étoit répandue dans l'Europe & l'Asie , par  
 » une irruption soudaine de guerriers sortis du  
 » sein de la mer Atlantique. Cette mer envi-  
 » ronnoit un grand espace de terre , situé vis-  
 » à-vis de l'embouchure du détroit appelé les  
 » colonnes d'Hercule. C'étoit une contrée plus  
 » vaste que l'Asie & la Lybie ensemble. De  
 » cette contrée au détroit il y avoit nombre  
 » d'autres isles plus petites. — Ce pays , dont  
 » je viens de vous parler , ou l'isle Atlantique ,  
 » étoit gouverné par des souverains réunis. Dans  
 » une expédition , ils s'emparèrent d'un côté  
 » de la Lybie jusqu'à l'Egypte , & de l'autre  
 » côté de toutes les contrées jusqu'à la Tir-  
 » rhénie. Nous fûmes tous esclaves , & ce fu-  
 » rent vos aïeux qui nous remirent en liber-  
 » té. Ils conduisirent leurs flottes contre les  
 » Atlantistes , & les défirent. Mais un plus grand

» malheur les attendoit. Peu de tems après leur  
 » isle fut submergée, & cette contrée plus grande  
 » que l'Europe & l'Asie ensemble, disparut en  
 » un clin-d'œil.

Diodore de Sicile parle d'une isle, qui pour-  
 roit être l'Atlantique : » Après avoir parcouru  
 » les isles voisines des colonnes d'Hercule, nous  
 » allons parler, dit-il, de celles qui sont avan-  
 » cées vers le couchant. — Dans la mer qui  
 » borde la Lybie, il est une isle très-grande  
 » éloignée du Continent de plusieurs jours de  
 » navigation (\*) » .....

Après avoir parlé de la population, de la  
 fécondité, des monumens, & du climat de cette  
 isle, Diodore ajoute :

» Les phéniciens, dans les tems les plus re-  
 » culés, en firent la découverte. Ils franchi-  
 » rent les colonnes d'Hercule, & naviguerent  
 » dans l'Océan. Proche les colonnes d'Hercule,  
 » ils fondèrent Gadeïra (ou Cadix).... Ils avoient  
 » parcouru les mers au-delà des colonnes, &  
 » rangé celles de la Lybie, lorsqu'ils furent  
 » surpris d'une violente tempête, qui les jeta  
 » dans la haute mer, en plein Océan. Après  
 » un mauvais tems, qui dura plusieurs jours,  
 » ils touchèrent à l'isle, dont il est question.  
 » Ils publièrent la relation de ce voyage. Ils

(\*) Postquam insulas, quæ ad columnas Herculis  
 spectant, rettulimus, ad Oceani insulas transeamus.  
 — Est Lybiam versus ad Oceanum sita plurimorum die-  
 rum navigatione insula permagna. DIODOR. *Sicul.*  
 lib. V & VI.

## 178 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» projetterent un établissement dans cette con-  
 » trée nouvelle ; mais les Carthaginois s'y op-  
 » posèrent , dans la crainte que le pays ne se  
 » dépeuplât (\*) ».

C'étoit une tradition dans l'antiquité qu'il y  
 avoit eu un pays situé au delà de l'Océan , le-  
 quel étoit particulièrement abondant en or ;  
 c'est ce qui donna l'origine à la fable du jar-  
 din & des fruits d'or des isles Hespérides ; Stra-  
 bon , venant à parler de l'isle Atlantique de  
 Platon , n'ose pas révoquer en doute ce que ce  
 Philosophe en dit. La venue & la guerre des  
 habitans de l'Atlantide dans l'Afrique & dans  
 l'Europe est représentée allégoriquement dans  
 le plus ancien livre que nous aye transmis la  
 Grece , savoir dans la Théogonie d'Hésiode ,

(\*) » *Priscis temporibus, quoniam à reliquo orbe divulsa*  
 » *videtur, incognita, hoc postmodum modo reperta est.*  
 » *Phænices quondam ad diversa emporia navigantes,*  
 » *sæpius plures in Lybia, nonnullas in Europa, quæ*  
 » *ad Occidentem spectat, colonias condidere. Multis*  
 » *deinde opibus coactis, extra columnas Herculis Ocea-*  
 » *num ingressi, in Cherroneso, Europæ littore, co-*  
 » *lumnis propinquo, condidere urbem, quam Gadiram*  
 » *dixerunt..... Verum Phænices per Oceanum mare*  
 » *juxta Lybiam Navigantes, plures dies tempestatibus*  
 » *acti, quum ad hanc insulam delati essent, animad-*  
 » *versa ejus natura felicitateque, notam cæteris fecere.*  
 » *Qua ex causa cum Tyrreni, qui classe potentes erant,*  
 » *in eam insulam coloniam mittere decrevissent, à Car-*  
 » *thaginienſibus sunt prohibiti, veritis ne loci amœni-*  
 » *tate alleſti, cives eorum ad eam se conferrent «.*  
*Diodor. Sicul. lib. VI.*



qui dit ( vers 608 & suivans ) qu'Atlas , fils de Japet , & de Climene fille de l'Océan , voulant faire la guerre à Jupiter , fut condamné à soutenir le ciel sur ses épaules , vis-à-vis des Hespérides ; nommant Climene fille de l'Océan , parce que tous les poètes appelloient fils de l'Océan tous ceux que la tradition disoit sortis de cet endroit. En Amérique les Européens trouverent une semblable tradition. En effet Cortez donna à Charles V , la relation d'une entretien qu'il eut avec Montézume , & dans lequel cet empereur lui apprit que les Mexicains favoient par une tradition très-ancienne , que quelques uns de leurs ancêtres avoient passé dans les pays situés vers l'Orient , & que pour cette raison il supposoit que les Espagnols descendoient d'eux , ce qui faisoit qu'ils les recevoit comme concitoyens , les priant de se regarder comme dans leur patrie & dans leur habitation. Il nous est impossible de donner une légère idée de l'amas de preuves avec lesquelles notre auteur fait rendre , nous ne dirons point vraisemblable , mais palpable l'ancienne existence de cette Atlantide , d'où sortirent les conquérans de l'un & de l'autre monde , & de son inondation successive. Il fait tirer des objections même de nouvelles preuves victorieuses de son système. Oppose-t-on par exemple que pour rendre croyable l'ancienne existence de cette isle , il faudroit avoir fondé l'Océan & examiné ses différens fonds , afin d'établir la continuation des montagnes dont les isles intermédiaires forment le sommet. L'auteur ré-

pond à cette objection en nous mettant sous les yeux le précis de la carte très-exacte, présentée par M. Buache à l'académie des sciences de Paris, & représentant la situation des bas-fonds & leur coupe depuis Rio-Grande en Amérique jusqu'au cap Tagrin en Afrique, dans une ligne qui fait avec l'équateur un angle d'environ 35 degrés. Par cette carte on voit que la mer située entre les deux continens venant à s'abaisser un peu, ces bas-fonds pourroient devenir un pays uni & à sec, & que ces bas-fonds ne sont autre chose que la continuation de la chaîne des Cordellieres du Bresil d'un côté, & du cap Tagrin de l'autre.

On est assuré, dit M. Buffon, qu'il y a des inégalités dans le fond de la mer & des montagnes très-considérables, par les observations que les navigateurs ont faites avec la sonde. Les plongeurs affirment aussi qu'il y a d'autres petites inégalités formées par des rochers, & qu'il fait fort froid dans les vallées de la mer; en général dans les grandes mers les profondeurs augmentent, en s'éloignant ou en s'approchant des côtes. Par la carte que M. Buache a dressée de la partie de l'Océan, comprise entre les côtes d'Afrique & d'Amérique, & par les coupes qu'il donne de la mer depuis le cap Tagrin jusqu'à la côte de Rio-Grande, il paroît qu'il y a des inégalités dans tout l'Océan, comme sur la terre; que les Abrolhos, où il y a des vigies & où l'on voit quelques rochers à fleur d'eau, ne sont que des sommets de très-grosses & de très-grandes montagnes, dont l'île

Dauphine est une des plus hautes pointes ; que les isles du cap-Verd ne sont de même que des sommets de montagnes ; qu'il y a un grand nombre d'écueils dans cette mer , où l'on est obligé de mettre des vigies , qu'ensuite le terrain tout autour de ces Abrolhos descend jusqu'à des profondeurs inconnues , & aussi autour des isles.

A l'égard de la qualité des différens terrains qui forment le fond de la mer , continue M. de Buffon, comme il est impossible de l'examiner de près , & qu'il faut s'en rapporter aux plongeurs & à la sonde , nous ne pouvons rien dire de bien précis. Nous savons seulement qu'il y a des endroits couverts de bourbe & de vase à une grande épaisseur , & sur lesquels les ancres n'ont point de tenue , c'est probablement dans ces endroits que se dépose le limon des fleuves ; dans d'autres endroits , ce sont des sables semblables aux sables que nous connoissons , & qui se trouvent de même de différente couleur & de différente grosseur , comme nos sables terrestres ; dans d'autres ce sont des coquillages amoncelés , des madrepores , des coraux & d'autres productions animales , lesquelles commencent à s'unir , à prendre corps & à former des pierres ; dans d'autres ce sont des fragmens de pierre , des graviers , & même souvent des pierres toutes formées & des marbres ; par exemple , dans les isles Maldives on ne bâtit qu'avec de la pierre dure que l'on tire sous les eaux à quelques brasses de profondeur ; à Marseille , on tire du très-beau marbre du fond de la mer. .... Nous ne pouvons donc pas dou-

## 182 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

ter que le fond de la mer ne soit composé comme la terre que nous habitons , puisqu'en effet on y trouve les mêmes matieres , & qu'on tire de la surface du fond de la mer les mêmes choses que nous tirons de la surface de la terre ; & de même qu'on trouve au fond de la mer de vastes endroits couverts de coquillages , de madrepores , & d'autres ouvrages des insectes de la mer , on trouve aussi sur la terre une infinité de carrieres & de bancs de craie & d'autres matieres remplies de ces mêmes coquillages , de ces madrepores , &c. en sorte qu'à tous égards les parties découvertes du globe ressemblent à celles qui sont couvertes par les eaux , soit pour la composition & pour le mélange des matieres , soit par les inégalités de la superficie... C'est à ces inégalités du fond de la mer qu'on doit attribuer l'origine des courans ; car on sent bien que si le fond de l'Océan étoit égal & de niveau , il n'y auroit dans la mer d'autre courant que le mouvement général d'orient en occident , & quelques autres mouvemens qui auroient pour cause l'action des vents , & qui suivroient la direction ; mais une preuve certaine que la plupart des courans sont produits par le flux & le reflux , & dirigés par les inégalités du fond de la mer , c'est qu'ils suivent régulièrement les marées , & qu'ils changent de direction à chaque flux & à chaque reflux.

Les naturalistes modernes ont regardé les deux mers Méditerranée & Adriatique , comme deux nouvelles mers. Dans l'antiquité , c'étoit

une tradition, que l'Océan avoit fait irruption au delà du détroit de Gibraltar. *Existimant enim quidam*, dit Julius Solinus, *sinus istos*, ( c'est-à-dire, la Méditerranée & l'Adriatique ) à *Gaditano freto nasci, nec aliam esse originem quam inundationem irrumpentis Oceanii* : ( *Polyst. c. 21.* ) & comme la tradition étoit, que cet événement avoit eu lieu du tems d'Hercule, Diodore de Sicile, ( lib. IV. ) rapporte au sujet du même Hercule, que *conjunctas olim inter se continentes ab eo perfossus, fretoque aperto Oceanum cum mari nostro permixtum fuisse* ; & pareillement Pline ( lib. III. *Proem.* ) parlant du même Hercule & du détroit entre l'Europe & l'Afrique, dit qu'on croit qu'il rompit cette digue, & *exclusa antea admisisset maria & rerum naturam mutasse faciem*. Strabon ( lib. I. ) rapporte l'opinion de Straton, qui disoit que la mer d'Euxin avoit été autrefois un lac formé par les eaux de tant de fleuves qui s'y jettent de tous côtés, & qu'elle s'ouvrit une issue dans la Propontide ; que la même chose arriva à l'Océan ; qu'il resta long-tems divisé & séparé par la communication de l'Europe avec l'Afrique, & qu'ensuite il avoit rompu la digue. Ce fait est mentionné dans Valerius Flaccus. ( *Argonaut. Lib. I.* )

..... *Nec enim tunc Eolus illis  
Reſtor erat, Lybia cum rumperet advena Caspen  
Oceanus, cum flens ſiculos Enotria fines  
Perderet, & mediis intrarent montibus undæ.*

De-là le chantre de Godefroi dit :

*Son, già la dove il mar fra terra inonda*

*Per via ch'esser d'Alcide opra si finse ;  
 E forse e ver ch' una continua sponda  
 Fosse , che altra ruina in due dislinse.  
 Passovvi a forza l'Oceano , e l'onda  
 Abila quinci , e quindi Calpe spinse ,  
 Spagna , e Libia partio con foce angusta ;  
 Tantò mutar può lingua eta vetusta.*

Canto XV. St. 22.

La plus grande irruption de l'Océan dans les terres , dit M. de Buffon , est celle qui a produit la mer Méditerranée ; entre deux promontoires avancés , l'Océan coule avec une très-grande rapidité par un passage étroit , & forme ensuite une vaste mer , qui couvre un espace , lequel , sans y comprendre la mer Noire , est environ sept fois plus grand comme la France. Ce mouvement de l'Océan , par le détroit de Gibraltar , est contraire à tous les autres mouvemens de la mer dans tous les détroits qui joignent l'Océan à l'Océan ; car le mouvement général de la mer est d'orient en occident , & celui-ci seul est d'occident en orient , ce qui prouve que la Méditerranée n'est point un golfe ancien de l'Océan , mais qu'elle a été formée par une irruption des eaux produites par quelques causes accidentelles , comme seroit un tremblement de terre , lequel auroit affaibli les terres à l'endroit du détroit , ou un violent effort de l'Océan causé par les vents , qui auroit rompu la digue entre les promontoires de Gibraltar & de Ceuta. Cette opinion est appuyée du témoignage des anciens , qui ont écrit que la mer Méditerranée n'existoit point autrefois , & elle est , comme

on voit , confirmée par l'histoire naturelle & par les observations qu'on a faites sur la nature des terres à la côte d'Afrique & à celle d'Espagne , où l'on trouve les mêmes lits de pierre , les mêmes couches de terres en deçà & au-delà du détroit , à-peu-près comme dans de certaines vallées , où les deux collines qui le surmontent , se trouvent être composées des mêmes matieres & au même niveau. L'Océan s'étant donc ouvert , il a d'abord coulé avec une rapidité beaucoup plus grande qu'il ne coule aujourd'hui , & il a inondé le continent qui joignoit l'Europe à l'Afrique ; les eaux ont couvert toutes les basses terres , dont nous n'appercevons aujourd'hui que les éminences & les sommets dans l'Italie & dans les isles de Sicile , de Malte , de Corse , de Sardaigne , de Chypre , de Rhodes & de l'Archipel.

Nous ne suivrons point notre auteur dans le voyage qu'il fait par l'Archipel , la mer Adriatique & la Méditerranée , pour nous démontrer la prolongation rectiligne des montagnes qui sont dans ces mers , & la direction pareillement rectiligne de leurs isles , toutes formées de la même pâte , & toutes liées avec quelque chaîne de montagnes du continent ; nous ne dirons rien non plus de la maniere dont il conçoit l'existence de cette communication de l'Europe avec l'Afrique , avant que l'Océan passât le détroit de Gibraltar.

Nous concluons avec Pline , ( liv. II. c. 88. ) que l'Océan *avellit Siciliam Italiae , Cyprum Syriae , Eubeam Aeotiae , Eubea Atalantem & Macrim ,*

*Beftycum Bythynia, Leucosiam Sirenum promontorio, &c.*

Mais par quelles forces, dira-t-on, & par quel mécanisme s'opéra une si vaste inondation, & d'où vinrent toutes ces eaux qui submergerent un si grand continent? Et d'où vinrent, répond notre auteur, ces eaux, qui en 1436 submergerent plus de 300 villages dans la Frise & dans la Zélande, & firent périr plus de cent mille habitans? Et d'où vinrent les eaux qui occasionnerent ces célèbres inondations semblables à des déluges, lesquelles sont rapportées par Eusebe, & par d'autres écrivains anciens, & qui ont été recueillies par M. de Buffon?

» Varenius, selon lui, dit qu'il est très-probable que les golfes & les détroits ont été formés par l'effort réitéré de l'Océan contre les terres; que la mer Méditerranée, que les golfes d'Arabie, de Bengal & de Cambaye ont été formés par l'irruption des eaux, ainsi que les détroits entre la Sicile & l'Italie, entre Ceylan & l'Inde, entre la Grece & l'Eubée, & qu'il en est de même du détroit des Manilles, de celui de Magelland, & de celui de Danemarck; qu'une preuve des irruptions de l'Océan sur les continens, qu'une preuve qu'il a abandonné différens terrains, c'est qu'on ne trouve que très-peu d'îles dans le milieu des grandes mers, & jamais un grand nombre d'îles voisines les unes des autres; que dans l'espace immense qu'occupe la mer Pacifique, à peine trouve-t-on deux ou trois petites îles



vers le milieu ; que dans le vaste Océan Atlantique entre l'Afrique & le Bresil , on ne trouve que les petites isles de Sainte-Hélène & de l'Ascension , mais que toutes les isles sont auprès des grands continens , comme les isles de l'Archipel auprès du continent de l'Europe & de l'Asie , les Canaries auprès de l'Afrique , toutes les isles de la mer des Indes auprès du continent oriental , les isles Antilles auprès de celui de l'Amérique , & qu'il n'y a que les Açores , qui soient fort avancées dans la mer entre l'Europe & l'Amérique. Les habitans de l'isle de Ceylan disent que leur isle a été séparée de la presqu'isle de l'Inde par une irruption de l'Océan , & cette tradition populaire est assez vraisemblable. On croit aussi que l'isle de Sumatra a été séparée de Malaye ; le grand nombre d'écueils & de bancs de sable qu'on trouve entre deux semble le prouver. Les Malabares assurent que les isles Maldives faisoient partie du continent de l'Inde , & en général on peut croire que toutes les isles orientales ont été séparées des continens par une irruption de l'Océan. *Varen. Geog.*

» Il paroît qu'autrefois l'isle de la Grande-Bretagne faisoit partie du continent , & que l'Angleterre touchoit à la France ; les lits de terre & de pierre , qui sont les mêmes des deux côtés du pas de Calais , le peu de profondeur de ce détroit semble l'indiquer ; en supposant , dit le docteur Wallis , comme tout paroît l'indiquer , que l'Angleterre communiquoit autrefois à la France par un isthme au-dessous de

## 188 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

Douvre & de Calais, les grandes mers des deux côtés battoient les côtes de cet isthme par un flux impétueux, deux fois en 24 heures; la mer d'Allemagne, qui est entre l'Angleterre & la Hollande, frappoit cet isthme du côté de l'est, & la mer de France du côté de l'ouest; cela suffit avec le tems pour user & détruire une langue de terre étroite, telle que nous supposons qu'étoit autrefois cet isthme; le flux de la mer de France agissant avec grande violence, non-seulement contre l'isthme, mais aussi contre les côtes de France & d'Angleterre, doit nécessairement, par le mouvement des eaux, avoir enlevé une grande quantité de sable, de terre, de vase, de tous les endroits contre lesquels la mer agissoit; mais étant arrêtée dans son courant par cet isthme, elle ne doit pas avoir déposé, comme on pourroit le croire, des sédimens contre l'isthme, mais elle les aura transportés dans la grande plaine qui forme actuellement le marécage de Romne, qui a quatorze milles de long sur huit de large; car quiconque a vu cette plaine ne peut pas douter qu'elle n'ait été autrefois sous les eaux de la mer, puisque dans les hautes marées elle feroit encore en partie inondée sans les digues de Dimchurch.

» La mer d'Allemagne doit avoir agi de même contre l'isthme, & contre les côtes d'Angleterre & de Flandre; & elle aura emporté les sédimens en Hollande & en Zélande, dont le terrain qui étoit autrefois sous les eaux, s'est élevé de plus de 40 pieds; de l'autre côté

sur la côte d'Angleterre , la mer d'Allemagne doit occuper cette large vallée où coule actuellement la rivière de Sture , à plus de vingt milles de distance , à commencer par Sandwich , Cantorberi , Chattam , Chilham jusqu'à Ashford , & peut-être plus loin ; le terrain est actuellement beaucoup plus élevé qu'il ne l'étoit autrefois , puisqu'à Chattam on a trouvé les os d'un hippopotame enterrés à 17 pieds de profondeur , des ancres de vaisseaux & des coquilles marines. Or il est très-vraisemblable que la mer peut former de nouveaux terrains , en y apportant les sables , la terre , la vase , &c. car nous voyons sous nos yeux que dans l'isle d'Okney , qui est adjacente à la côte marécageuse de Romne , il y avoit un terrain bas toujours en danger d'être inondé par la rivière Rother , mais en moins de 60 ans , la mer a élevé ce terrain considérablement , en y amenant à chaque flux & reflux une quantité considérable de terre & de vase , & en même tems elle a creusé si fort le canal par où elle entre , qu'en moins de 50 ans la profondeur de ce canal est devenue assez grande pour recevoir de gros vaisseaux , au lieu qu'auparavant c'étoit un gué où les hommes pouvoient passer. La même chose est arrivée auprès de la côte de Norfolk , & c'est de cette façon que s'est formé le banc de sable , qui s'étend obliquement depuis la côte de Norfolk vers la côte de Zélande ; ce banc est l'endroit où les marées de la mer d'Allemagne & de la mer de France se rencontrent depuis que l'isthme a été rompu ,

& c'est là où se déposent les terres & les sables entraînés des côtes ; on ne peut pas dire si avec le tems ce banc de sable ne formera pas un nouvel isthme , &c. ( *Transf. phil.* abr. vol. IV , pag. 227. )

» Il y a grande apparence , dit Ray , que l'isle de la Grande-Bretagne étoit autrefois jointe à la France , & faisoit partie du continent ; on ne fait point si c'est par un tremblement de terre , ou par une irruption de l'Océan ; ou par le travail des hommes , à cause de l'utilité & de la commodité du passage , ou par d'autres raisons ; mais ce qui prouve que cette isle faisoit partie du continent , c'est que les rochers & les côtes des deux côtés sont de même nature , & composés des mêmes matières , à la même hauteur , en sorte que l'on trouve le long des côtes de Douvre , les mêmes lits de pierre & de craie que l'on trouve entre Calais & Boulogne ; la longueur de ces rochers , le long de ces côtes est à très-peu près la même de chaque côté , c'est-à-dire , d'environ six milles ; le peu de largeur du canal , qui , dans cet endroit , n'a pas plus de 24 milles anglois de largeur , & le peu de profondeur , eu égard à la mer voisine , font croire que l'Angleterre a été séparée de la France par accident ; on peut ajouter à ces preuves , qu'il y avoit autrefois des loups & même des ours dans cette isle , & il n'est pas à présumer qu'ils y soient venus à la nage , ni que les hommes y aient transporté ces animaux nuisibles ; car en général on trouve les

animaux nuisibles des continens dans toutes les isles qui en sont fort voisines, & jamais dans celles qui en sont fort éloignées, comme les Espagnols l'ont observé, lorsqu'ils sont arrivés en Amérique. (RAY's Discourses, p. 208.)

» Du tems de Henri I, roi d'Angleterre; il arriva une grande inondation dans une partie de la Flandre par une irruption de la mer; en 1446, une pareille irruption fit périr plus de 10000 personnes sur le territoire de Dordrecht; & plus de 100000 autour de Dullart; en Frise & en Zélande, il y eut dans ces deux provinces plus de deux ou trois cens villages de submergés; on voit encore les sommets de leurs tours & les pointes de leurs clochers qui s'élèvent un peu au-dessus des eaux.

» Sur les côtes de France, d'Angleterre; de Hollande, d'Allemagne, de Prusse, la mer s'est éloignée en beaucoup d'endroits. Hubert Thomas dit, dans sa description du pays de Liege, que la mer environnoit autrefois les murailles de la ville de Tongres, qui, maintenant en est éloignée de 35 lieues, ce qu'il prouve par plusieurs bonnes raisons, & entr'autres il dit qu'on voyoit encore de son tems les anneaux de fer dans les murailles, auxquels on attachoit les vaisseaux qui y arrivoient. On peut encore regarder comme des terres abandonnées par la mer, en Angleterre, les grands marais de Lincoln & l'isle d'Ely, en France, la Crau de la Provence, & même la mer s'est éloignée assez considérablement à l'embouchure du Rhône, depuis l'année 1665.

En Italie , il s'est formé de même un terrain considérable à l'embouchure de l'Arne , & Barenne , qui , autrefois étoit un port de mer des Exarques , n'est plus une ville maritime ; toute la Hollande paroît être un terrain nouveau , où la surface de la terre est presque de niveau avec le fond de la mer , quoique le pays se soit considérablement élevé & s'élève tous les jours par les limons & les terres que le Rhin , la Meuse , &c. y amènent ; car autrefois on comptoit que le terrain de la Hollande étoit en plusieurs endroits de 50 pieds plus bas que le fond de la mer. On prétend qu'en l'année 860 , la mer , dans une tempête furieuse , amena vers la côte une si grande quantité de sables , qu'ils fermerent l'embouchure du Rhin , auprès de Catt , & que ce fleuve inonda tout le pays , renversa les arbres & les maisons , & se jeta dans le lit de la Meuse. En 1421 , il y eut une autre inondation qui sépara la ville de Dordrecht de la terre ferme , submergea 72 villages , plusieurs châteaux , noya cent mille ames , & fit périr une infinité de bestiaux. La digue de l'Iffel se rompit en 1638 , par quantité de glaces que le Rhin entraînoit , qui , ayant bouché le passage de l'eau , firent une ouverture de quelques toises à la digue , & une partie de la province fut inondée avant qu'on eut pu réparer la breche ; en 1682 , il y eut une pareille inondation dans la province de Zélande , qui submergea plus de 30 villages , & causa la perte d'une infinité de monde & de bestiaux , qui furent surpris la nuit par les  
eaux ,

eaux. Ce fut un bonheur pour la Hollande que le vent de sud-est gagna sur celui qui lui étoit opposé, car la mer étoit si enflée, que les eaux étoient de dix huit pieds plus hautes que les terres les plus élevées de la province, à la réserve des dunes. (*Voyez les Voyages historiques de l'Europe*, tome V, p. 70.)

Ce n'est pas seulement en Europe que l'on trouve des exemples de changemens de mer en terre & de terre en mer; les autres parties du monde nous en fourniroient peut-être de plus remarquables & en plus grand nombre; si on les avoit observées. Nous ne croyons pas nécessaire d'en faire ici quelque mention.

Aux 17 lettres, dont la deuxième partie des *Lettres Américaines* est composée, l'auteur en a ajouté une 18e. qui contient quelques réflexions sur l'*Histoire de l'Amérique* du célèbre Robertson, relativement aux points sur lesquels celui-ci a pensé autrement que l'auteur, & enfin une autre lettre au P. Grégoire Fontana, professeur de mathématiques dans l'université de Pavie, dans laquelle, après un exposé succinct de son système, l'auteur propose à ce savant géometre quelques problèmes astronomico-mécaniques, relatifs à ce même système. Chacune de ces deux lettres mériterait un extrait séparément; nous renvoyons à l'ouvrage ceux de nos lecteurs qui desireroient en avoir une pleine connoissance.

(*Novelle letterarie.*)

---

*EXAMEN de la question : Si les inscriptions des monumens publics doivent être en langue nationale ?* A Amsterdam, & se trouve à Paris, chez Esprit, & chez les libraires qui vendent les nouveautés, br. in-8vo. de 50 pages, 1783.

ON a vu dans le *Journal de Paris* cette question discutée à plusieurs reprises. M. Roucher, qui avoit déjà prouvé qu'à la connoissance de la langue françoise, il joignoit le talent de la faire parler en beaux vers, a voulu prouver qu'on devoit l'employer pour les inscriptions des monumens publics ; & un adversaire, qui n'a fait connoître que son érudition & sa politesse, a pris la défense de la langue latine. L'auteur de la brochure que nous annonçons ayant pesé les raisons des deux partis, se déclare pour M. Roucher ; & les raisons qu'il oppose en sa faveur sont bien propres à fortifier son parti. Après avoir transcrit une des lettres du défenseur de la langue latine, il y répond par quatre questions différentes, dont l'examen sert à réfuter les principes de l'anonyme.

Il examine d'abord si les langues vivantes s'alterent toujours aussi vite que l'anonyme le prétend. Il trouve deux causes d'altération pour les langues ; les *causes extérieures* & les *causes*



*intérieures.* Les extérieures sont l'affervissement ou les conquêtes d'un peuple, son mélange avec d'autres peuples, &c. & celles-là sont très-puissantes; c'est ainsi qu'ont péri les langues grecque & latine.

Les causes intérieures proviennent de l'imperfection de la langue elle-même avant qu'elle soit formée; & ce danger subsiste jusqu'à ce que des hommes de génie l'aient accommodée à leurs idées, & l'aient fait servir à composer des ouvrages immortels; à cette époque sa durée s'attache à la durée de la nation qui la parle, ou du moins elle ne se dégrade qu'au moment où la barbarie revient dégrader la nation elle-même. » D'ailleurs, ajoute notre auteur, si nos monumens sont faits pour la postérité, nos inscriptions sont faites pour nos monumens, & ne dureront pas plus qu'eux. » Ne diroit-on pas que nous les élevons indestructibles, &c. ? »

Est-ce par un orgueil déplacé, & parce que la langue grecque étoit vivante, que les Romains n'en faisoient pas usage dans leurs inscriptions? Voilà la seconde question qu'examine l'auteur de la brochure. Il attribue cet usage des Romains à un noble orgueil national; & il forme des regrets sur ce que nous renonçons à un moyen de réveiller l'amour patriotique. » Nous ne sommes pas des Romains, » dit-il, & ce ne sera pas par de<sup>s</sup> inscriptions en langue nationale que nous le deviendrons. » Je fais que le principal est de faire des actions dignes d'inscriptions & de monumens.

» Mais puisque les monumens supposent les  
 » actions, quand nous aurons fait quelque chose  
 » de grand, servons-nous de notre langue pour  
 » l'écrire. «

Notre auteur prouve ensuite que le nombre de ceux qui entendent le latin, même parmi ceux qui lisent, n'est pas aussi considérable que l'imaginent les érudits. Ils croient, dit-il, que tout le monde fait le latin, comme les plaideurs croient que tout le monde doit s'occuper de leurs affaires. Cependant le plus grand nombre de ceux qui ont fait leurs études, ont oublié le latin dix ans après qu'ils ont quitté le collège, & il y a certainement beaucoup de braves militaires qui entendraient mieux les mots françois, *prix du courage*, que ceux de *bellicæ virtutis præmium*, placés sur la croix qui les décore. Les femmes & le peuple ne peuvent point s'intéresser à la gloire des hommes célèbres qui ont illustré la nation, ni être animés par les vertus qu'on a voulu leur transmettre.  
 » Si au lieu des longues inscriptions latines qui  
 » couvrent le piédestal de la statue de Henri IV,  
 » on eût mis cette inscription simple :

H E N R I   Q U A T R E  
 Vainqueur & pere de ses sujets,  
 S'occupoit de leur bonheur

Lorsqu'il tomba sous le poignard du fanatisme,  
 L'an 1610.

» Croit-on qu'un homme du peuple lût une  
 » telle inscription sans être ému ? «

Enfin, en quatrième lieu, l'auteur s'étend sur la nécessité de défigurer, quand on les écrit

en latin, nos noms propres, nos noms de dignités, d'emplois, &c. étrangers aux Romains, & qui par conséquent ne peuvent être exprimés par aucun terme de leur langue, ou qui du moins ne peuvent l'être sans donner lieu à de nombreuses équivoques.

Le but de nos inscriptions est en grande partie de transmettre à la postérité les noms de personnes & de lieux, & les titres de dignité. Mais on ne peut traduire en latin les noms sans les défigurer; l'histoire de de Thou en est la preuve. Il n'y a qu'à ne pas les latiniser, dirait-on. Cette bigarrure rendra barbare le style de votre inscription; autant vaudroit l'avoir écrite en langue vulgaire. D'ailleurs, il est presque impossible de latiniser les noms propres sans les décomposer, & c'est ainsi que les auteurs de la basse latinité ont altéré tous les noms francs, *Clotocarius*, *Gundebaldus*, *Varnacharius*, pour Clotaire, Gombaud & Garnier. Les titres de dignité seront bien plus difficiles à traduire; comment exprimer un maréchal de France, un amiral, un garde-des-sceaux, un procureur-général, un secrétaire-d'état? Comment traduire en latin le titre *d'intendant de province*? On appelle un maître de requêtes, *libellorum supplicum magister*, maître des livres supplians, mais *libellus* veut dire *libelle* aussi bien que *livret*.  
 » Il y a un autre inconvénient pour les noms  
 » de certaines dignités qui les confondent avec  
 » d'autres offices qui n'ont rien d'illustre, *Regi*  
 » à *secretis* veut-il dire *secrétaire d'état* ou *se-*  
 » *crétaire du roi*? Est-ce un conseiller au gre-

## 193 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

» nier à fel , ou un conseiller-d'état que dans  
» une épitaphe , on dit être *Regi à consiliis*?  
» Ainsi souvent les mêmes mots latins présen-  
» tent deux idées différentes. *Comes* veut dire  
» comte & compagnon; *Miles* gentilhomme &  
» soldat; *Eques* chevalier & cavalier. «

La différence des mœurs & des usages a donné lieu à une infinité de choses qu'aucun mot latin ne peut rendre. Si on élevoit un monument pour perpétuer l'action patriotique du chevalier *d'Assas* , comment exprimeroit-on les mots de fusils & de bayonnettes , dont on ne pourroit se dispenser de faire mention. Mais quand même le savant en *us* persuaderoit non-seulement d'inscrire en latin les faits que nous voulons laisser à la postérité , mais encore d'écrire dans cette langue les ouvrages que les auteurs veulent transmettre aux siècles à venir , les inscriptions devroient être en langue nationale , parce que les livres ne sont que pour les savans , & les inscriptions pour tous les ordres de citoyens. » Les livres sont cachés dans les » bibliothèques , les inscriptions sont exposées » à la vue de tout le monde. Les livres nous » séquestrent de la société , les inscriptions nous » ramènent à notre nation , à la patrie. « La crainte de n'être pas entendu des étrangers , ne peut être une objection capable de faire pencher en faveur des protecteurs de la langue latine ; ces étrangers , qui viennent parmi nous , savent notre langue , ou cherchent à l'apprendre ; ils veulent connoître nos usages , nos mœurs , & le latin ne les leur expliquera pas.

D'ailleurs notre langue est devenue celle de toutes les nations , celle même de leurs actes diplomatiques. Enfin les hommes de génie qui l'ont fixée lui ont donné l'énergie , la précision , la simplicité qu'exigent les inscriptions. L' anonyme cite l'exemple de l'inscription latine de la place de Louis XV. *Quòd pacem bello pace suorum & Europæ , felicitatem quæsit* , qui toute énergique qu'elle est , peut se rendre en français avec autant de précision : *Il chercha la paix dans la guerre , & dans le bonheur de l'Europe celui de son peuple.*

L'auteur de cette brochure a défendu la langue françoise avec esprit & jugement , & il est difficile de le lire sans desirer qu'il ait raison. Au fond l'orgueil national , qu'il est toujours bon d'encourager , parce qu'il est la source de bien des vertus , nous paroît un puissant motif pour employer notre langue à nos inscriptions publiques ; & les inconvéniens qu'on oppose à cet avantage , ne nous paroissent pas faits pour le balancer.

Mais comme dans toutes les discussions , on va presque toujours au-delà , les partisans de la langue françoise ont voulu prouver qu'elle étoit aussi propre que la latine au style lapidaire , c'est-à-dire , qu'elle avoit la même précision. C'est ce qu'on appelle *prouver trop*. Le génie , dit-on , maîtrise la langue ; & l'on ne desirer rien au style de nos grands écrivains. Cela peut être ; mais cela fait l'éloge de nos grands écrivains , & non de la langue qu'ils ont employée , & si vous nous prouvez que

le génie donne quelquefois de la précision à la langue françoise, nous vous prouverons que la langue latine en a toujours naturellement & sans effort. Il se peut qu'en prenant une inscription latine vous la traduisiez avec plus de laconisme encore ; mais cela prouvera que vous avez mieux fait que l'auteur latin, sans prouver que votre langue soit meilleure, plus laconique que la sienne.

Il étoit possible de justifier les inscriptions françoises sans exagérer le mérite de notre idiôme. Les auteurs qui ont tiré le meilleur parti de notre langue ont reconnu la supériorité de celle des Romains ; & il y a dans cet aveu plus de justice que de modestie ; mais qu'on nous laisse nous flatter que la langue qui a servi d'organe à leur génie, peut prétendre à l'immortalité que les écrivains du siècle d'Auguste ont donnée à la leur. Des révolutions imprévues peuvent renverser la nation qui parle françois, mais qu'on nous permette d'espérer que sa langue sera lue encore lorsqu'elle cessera d'être parlée. La supériorité d'un idiôme n'est pas la seule cause qui en prolonge & en étende l'usage chez les autres peuples ; la langue grecque est plus belle, plus riche que la langue latine, & cette dernière est pourtant bien plus répandue. Enfin, qu'on ne nous envie point cette douce persuasion, que notre langue, consacrée par tant de chef-d'œuvres, parviendra, soit comme langue vivante, soit comme langue morte, jusques dans les siècles à venir.

(*Mercur de France ; Journal de Paris*).

## M Ê L A N G E S.

## L E T T R E

*SUR LES VOYAGES AÉRIENS.*

M O N S I E U R ,

**L**ES voyageurs aériens paroissant déterminés à partir la semaine prochaine , permettez que , par la voie de votre journal , je les engage à confirmer l'expérience proposée par l'immortel Fontenelle , dont le succès démontreroit la possibilité de parcourir 375 lieues par heure , sans relayer , ni même changer de place ; de sorte qu'en partant de Paris à 6 heures du matin , la première poste seroit à Bude , en Hongrie ; la seconde , dans la petite Tarrarie ; la troisième , à Astracan , près de la mer Caspienne , qu'on traverseroit pour rafraîchir , à 10 heures , à Usbeck ; remontant en voiture à 11 heures , on arriveroit à midi dans l'Asie ; & laissant Pékin sur la droite , on pourroit s'approvisionner de paille & de laine dans la Tartarie chinoise ; souper , à 9 heures , au cap Patience , près de Kamtscharka , d'où , continuant sa route , on rencontreroit les ports de l'Amérique septentrionale , à une heure ; & tout en dormant dans une tranquille gondole , on traverseroit le Ca-

## 202 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

nada; en s'éveillant à 8 heures, on déjeûneroit en Terre-Neuve. Franchissant ensuite à sec la mer du Nord, on pourroit descendre à 10 heures au port de Mada; mais afin de faire une bonne journée, on iroit dîner à Brest ou à Orléans, d'où on reviendrait lire dans le journal de Paris, pour dessert, ce que les amateurs penseroient de cette nouvelle maniere de voyager

Si, tandis que tous les savans machinistes mettent leur esprit à la torture pour parvenir à diriger la machine aérostatique, quelqu'un trouvoit au contraire le moyen de la fixer dans un point de l'espace rempli par l'atmosphère, par exemple au zénith de Paris, n'est-il pas clair, Monsieur, que la terre tournant sans cesse sur son axe feroit voir aux nouveaux habitans de ce zénith. l'espace de 9 mille lieues dans 24 heures. Or si, d'après l'auteur de *La physique du monde*, il n'existe pas d'attraction entre l'atmosphère & le globe, ou si, d'après le système de M. d'Agoty, l'électricité est la cause de cette attraction, prions ces messieurs d'isoler leur machine avec le taffetas ciré, & de s'aligner à une étoile fixe pour réaliser la marche que je viens de décrire. Il ne restera plus qu'à trouver le moyen de se diriger d'un pôle à l'autre; procédé qui sera sans doute peu difficile, excepté à celui qui a l'honneur d'être,

*L'Extravagant des sociétés ballonistes, dit l'Antigaz inflammable.*

*(Gazette d'agriculture, commerce, finances & arts.)*



*Portrait de BOLINGBROKE. Extrait des lettres de CHESTERFIELD. (\*)*

Nous avons donné dans le journal d'octobre ; page 230 , le caractère littéraire de Bolingbroke , par le docteur Blair. Nos lecteurs verront peut-être avec intérêt le portrait du même tracé par Chesterfield.

» Bolingbroke a en même tems une langue  
 » & une plume persuasives. Sa maniere de par-  
 » ler dans la conversation familiere est aussi  
 » élégante que ses écrits. Quelque sujet dont  
 » il parle ou dont il écrive , il fait l'orner d'une  
 » éloquence peu commune ; non de cette élo-  
 » quence étudiée & travaillée , mais de cette  
 » abondante & facile diction , qu'il a acquise ,  
 » d'abord avec quelque soin , & qui lui est  
 » devenue habituelle. Si ses conversations étoient  
 » écrites , elles supporteroient l'impression sans  
 » le moindre changement dans les idées , ni  
 » dans le style. Si sa conduite dans la pre-  
 » miere partie de sa vie , avoit répondu à ses  
 » talens naturels & à ses connoissances , il au-  
 » roit justement mérité l'épithere d'homme ac-  
 » compli. Il reconnoît lui-même ses erreurs  
 » passées : ces passions violentes qui l'entraîne-

---

( \* ) Il écrivit cette lettre à son fils , en 1749 , du vivant de Bolingbroke.

## 204 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» rent dans sa jeunesse , sont maintenant amori-  
» ties par l'âge , & il a conservé un caractère  
» d'excellence , que je n'ai jamais connu dans  
» aucun homme.

» Mais il a été une des preuves les plus  
» humiliantes de la violence des passions hu-  
» maines & de la foiblesse de la raison même  
» la plus élevée. Ses vertus & ses vices , sa  
» raison & ses passions ne se mêloient point  
» entre elles pour une gradation de teintes ,  
» mais formoient un contraste brillant & rapide.

» Ici les plus noires , là les plus vives cou-  
» leurs rendues plus frappantes ou plus ob-  
» cures par leur mélange ; l'impétuosité , l'ex-  
» cès , souvent l'extravagance , caractérisoient  
» non-seulement ses passions , mais même ses  
» opinions. Sa jeunesse fut distinguée par le  
» tumulte & l'orage des plaisirs ; il s'y livra  
» avec une licence effrénée , dédaignant toute  
» espèce de bienfiance. Sa brillante imagination  
» exaltée , emportée par les ardeurs de son  
» sang , défioit , célébroit le matin les prosti-  
» tutions de la nuit , & la gaieté de ses repas  
» pouvoit être comparée à la frénésie des  
» bacchanales. Ces passions furent assoupies par  
» une ambition plus démesurée encore. Les pre-  
» mières avoient altéré son caractère & sa cons-  
» titution ; mais la dernière a détruit sa réputa-  
» tion & sa fortune.

» Il a des sentimens nobles & généreux ;  
» plutôt que des principes réfléchis de bon na-  
» turel & d'amitié ; mais ils sont plus violens  
» que durables , souvent ils touchent , & sou-

» dain, aux deux extrêmes à l'égard de la même  
 » personne : il reçoit les attentions communes  
 » de la civilité, comme des obligations qu'il ac-  
 » quitte avec intérêt, il ressent avec passion les  
 » moindres inadvertances de la nature humai-  
 » ne, qu'il rend aussi avec usure; une diffé-  
 » rence même d'opinion sur un sujet philoso-  
 » phique suffit pour l'irriter, & le faire pa-  
 » roître peu philosophe, au moins dans la pra-  
 » tique.

» Nonobstant la dissipation de sa jeunesse  
 » & l'agitation tumultueuse de son moyen-âge,  
 » il a un grand fond de connoissances, qu'une  
 » conception la plus vive & la plus claire, &  
 » une mémoire des plus rares dont un homme  
 » ait été doué, lui ont rendu propres; ce sont  
 » là ses tablettes; il n'a jamais besoin de pren-  
 » dre une plume pour calculer quelque somme  
 » que ce soit; il excelle plus particulièrement  
 » dans l'histoire, comme ses ouvrages histori-  
 » ques le prouvent. Les intérêts relatifs de po-  
 » litique & de commerce de chaque pays de  
 » l'Europe, & sur-tout du sien propre, lui  
 » sont mieux connus que quelque homme que  
 » je connoisse; mais avec quelle fermeté il a  
 » soutenu les derniers dans sa conduite publi-  
 » que; ses ennemis de tous les partis & de tous  
 » les rangs le publient par-tout avec joie.

» Jeune encore, il s'engagea & se distingua  
 » dans les affaires; sa pénétration fut une es-  
 » pece d'instruction; je suis assez vieux (dit  
 » mylord Chesterfield) pour l'avoir entendu  
 » dans le parlement, & je me souviens que

## 206 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» quoique souvent d'un avis contraire au sien ;  
 » je sentoïis toute la force & le charme de son  
 » éloquence. Comme Bélial , dans Milton , il  
 » avoit l'art de faire paroître bonne la plus  
 » mauvaise cause. Tous les talens internes &  
 » externes de l'orateur furent les siens , figure ,  
 » voix , élocution , connoissances , & par-dessus  
 » tout , la diction la plus fleurie , & la plus  
 » pure , les métaphores le plus justes , les ima-  
 » ges les plus heureuses , l'éleverent au poste  
 » de secrétaire de la guerre à l'âge de vingt-  
 » quatre ans , âge où le commun des hommes  
 » est à peine capable des moindres emplois .

» Durant son long exil en France , il s'est  
 » appliqué avec son ardeur caractéristique à  
 » l'étude , & il y a formé & exécuté le plan  
 » d'un grand ouvrage philosophique. Les bor-  
 » nes communes des connoissances humaines  
 » sont trop étroites pour contenir son imagi-  
 » nation brûlante ; il doit aller *extra flammantia*  
 » *mania mundi* , & découvrir les ré-  
 » gions inconnues & inconnoissables , si je puis  
 » le dire , de la métaphysique , qui lui ouvrieroient  
 » un champ inépuisable , où des conjectures  
 » sans fin suppléeroient au défaut d'une con-  
 » noissance sûre & palpable , & trop souvent  
 » usurpoient le nom & l'influence des con-  
 » noissances solides .

» Il eut une figure charmante , avec toutes  
 » les graces imaginables ; ornées de toute la  
 » dignité & de la bonne éducation qu'un hom-  
 » me de qualité puisse avoir .

» Il fut déiste déclaré , croyant à la provi-

« dence en général ; mais doutant de l'immor-  
 » talité de l'ame & de l'état futur , que souvent  
 » même il rejettoit.

» Sur le tout , que peut-on dire de cet hom-  
 » me extraordinaire , sinon : hélas ! pauvre  
 » nature humaine !

*SUR les écrits de STERNE , par K — . Traduit  
 de l'anglois.*

**L**E génie , semblable au soleil , a le privilege d'embellir les objets sur lesquels il répand son éclat. Si l'influence de sa lumière & de la chaleur a lieu sur la difformité même , celle-ci en contracte une teinte agréable ; & les objets qui naturellement inspirent de l'horreur & de l'aversion , en deviennent plus rians. Le génie ; comme le fabuleux Midas , semble convertir en or tout ce qu'il touche , & changer avec la vertu étonnante de la pierre philosophale , les métaux les plus vils & ceux qui sont les plus purs. Il est arrivé delà que les principes rejetés par le bon-sens & la prudence , ne sont pas plutôt avancés par des écrivains de génie , qu'on les admet sans difficulté , & qu'on les admire comme les dernières découvertes de la philosophie perfectionnée. Que les mêmes opinions soient avancées par un mince écrivain , l'homme vain & vicieux , que ces opinions encouragent , les réfutera & les désapprouvera par des principes d'honneur & de vertu.

## 208 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Si notre raison vouloit nier que Sterne eût en partage une étincelle de génie , la sensation que nous éprouvons en le lisant suffiroit pour nous en convaincre. C'est, je pense, une preuve infaillible du génie réel, quand un écrivain a le talent de remuer les nerfs ou d'émouvoir l'esprit de la manière la plus vive , en peu de mots & avec la plus grande simplicité de style. Un pareil talent caractérise un Shakespeare & un Sterne ; quoique Sterne soit beaucoup au-dessous de Shakespeare, quant au génie.

Je suis prêt à donner à Sterne un autre mérite très-relevé , & même au-dessus du génie ; dans aucun pays , ou dans aucun siècle , il n'y eut jamais un philosophe payen , qui ait recommandé d'une manière si pathétique la maxime bienfaisante d'une philanthropie générale : il a corrigé l'âpreté du cœur , adouci la rudesse des caractères naturels , & appris à l'humanité à faire couler ( c'est sa propre expression ) ses doux bienfaits dans des canaux interrompus.

Avoir rempli un but si aimable , c'est un grand mérite , une gloire distinguée ; je suis fâché que ce mérite soit diminué , & cet honneur terni par nombre de défauts & d'extravagances , qui rendent les écrits de Sterne justement reprehensibles.

Si nous les considérons comme ouvrage , & si dans notre jugement nous suivons les règles de la saine critique & de l'excellence qui ont été tracées par le témoignage des siècles les plus éclairés , nous serons forcés de prononcer sévèrement sur eux ; les grands critiques de l'an-

siquité exigeoient , pour constituer nécessairement un ouvrage dans les formes , un commencement , un milieu & une fin. Je crois qu'il seroit difficile de trouver ces qualités dans le chaos confus de *Tristram Shandy* ; mais sans en appeller au tribunal d'Aristote , dont ne se croient point compétens les écrivains modernes qui prétendent au génie , la raison & le bon sens trouveront toujours ses écrits remplis de défauts.

L'obscurité a toujours été regardée comme un des plus grands défauts dans un écrivain ; & il y a eu peu de lecteurs qui ne se soient plaints du grand nombre d'obscurités dégoûtantes de *Tristram Shandy* , à l'exception de ceux qui ont cru qu'un pareil aveu feroit tort à la réputation de leurs connoissances.

Les admirateurs de Sterne exaltent son esprit ; mais on trouvera , je pense , que cet esprit est du genre le plus bas , & de l'acquisition la plus facile ; car n'est-ce pas en général une obscénité pleine d'allusions ? n'est-ce pas un genre d'esprit qu'on trouve dans les plus communes & les plus viles habitudes du vice ? Il est facile , il faut en convenir , de s'attirer la louange & l'admiration des jeunes gens & des libertins , en exposant des tableaux libres sous un voile transparent. Il est vrai toutefois qu'il y a un voile ; & par-là ceux qui ont de la décence sont tentés de lire ; mais ce voile , comme la modestie affectée d'une courtisane , n'est qu'un artifice qui sert à faciliter la corruption.

On lui a prodigué des éloges pour la plai-

lanterie ; si l'affectation est plaisanterie , ces éloges sont mérités ; & Cervantes , ainsi que Fielding , doit céder le pas à Sterne : ceux qui admirent l'oncle Toby , le docteur Slop , & le caporal Trim , comme des caractères pris dans la nature , ou comme montrant la véritable plaisanterie dans leurs manières & leurs conversations , connoissent peu la nature , & n'ont aucun goût pour discerner la véritable plaisanterie ; on voit assez clairement que l'auteur a voulu être plaisant , & montrer de l'esprit , & nombre de ses lecteurs , par bonté de cœur , ont pris l'intention pour l'action.

Mais jusqu'à ce que l'obscurité , l'obscénité , l'affectation , l'impudence , la bizarrerie , la licence , l'absurdité & l'extravagance soient des perfections dans un écrit , Tristram Shandi ne peut prétendre avec justice au rang , auquel il a été élevé par la folie & la mode , par le caprice , le libertinage , & l'ignorance. Je sais que cette critique va être traitée de blasphème par ceux qui idolâtrèrent Sterne ; mais j'espère qu'elle n'altérera point la douceur de la philanthropie qu'on pourroit avoir puisée dans ses écrits , & que beaucoup de gens moux & efféminés se piquent d'avoir à un degré excessif ; que ces amis du genre-humain contiennent un peu leur ressentiment , & je me hasarderai de prédire que le tems dépouillera insensiblement cet écrivain des honneurs qui ne lui ont jamais appartenu.

Mais ses sermons n'ont-ils pas du mérite ? Je leur accorde en général le mérite du pathé-



tique ; mais il les a gâtés , en grande partie ; voulant , à force d'art , paroître plaisant & spirituel ; la sincérité est une des beautés essentielles d'un sermon ; mais Sterne semble s'amuser avec son auditoire , monter en chaire d'une gaieté de cœur , & prêcher pour badiner : s'il n'eût fait que ses sermons , il n'eût point été censuré comme le destructeur de la morale & du bonheur de la vie privée.

Il se trouve , il faut en convenir , de beaux traits pathétiques dans tous ses ouvrages ; ses narrations dans ce genre sont beaucoup admirées , le pathétique est en quoi il excelloit davantage ; ses admirateurs seront fâchés si l'on ajoute que c'est le seul objet pour lequel il mérite d'être loué ; c'est là certainement le principal caractère du *Voyage sentimental* , ouvrage qui a eu , quelque soit son mérite , une influence pernicieuse sur la vertu , & par conséquent sur le bonheur de la vie publique & privée.

Cette douceur ; cette sympathie affectée & excessive au premier coup-d'œil , cette affectation sentimentale , qui ne sont que des *passions sous le masque* , & qui sont si vivement inspirées par le *Voyage sentimental* & par Tristram Shandy , ont causé la perte de milliers d'Anglois de l'un & de l'autre sexe , qui se sont imaginés , qu'en transgressant les loix divines & humaines , c'étoient les nobles inspirations de l'*affection sentimentale* , qui les faisoient agir : combien les divorces ne se sont-ils pas multipliés depuis que Sterne a paru ?

Sterne lui-même, avec toute ses prétentions ; passe pour avoir montré, dans la vie privée, un cœur dur & mauvais ; enfin quoique beaucoup de personnes l'admirent comme le premier des philosophes, je ne ferai point difficulté d'avancer qu'il a contribué au progrès de l'adultère & de toute espèce de commerce illicite.

(Tiré de *l'Universal magazine*.)

---

NOUVELLES FABLES LITTÉRAIRES, traduites  
de l'espagnol.

EXTRAIT des *Fabulas literarias*, (Fables littéraires) par D. Thomas de Yriate.

*L'Ours, le Singe, & le Cochon.*

UN ours, qui faisoit vivre un Piémontois, exécutoit une nouvelle danse, dont il ne s'acquittoit pas parfaitement : *Comment la trouvez-vous*, dit-il au singe, qui étoit auprès de lui ? — *Pas bien*, répondit l'autre. — *Pas bien ! & pourquoi ? n'ai-je pas un air d'aisance ? n'ai-je pas beaucoup de dignité en formant mes pas ?* Oui, crie un cochon qui étoit présent, *beaucoup d'aisance, beaucoup de dignité, vraiment ! je n'ai jamais vu, & en quelque endroit que j'aille, je ne verrai jamais un si beau danseur.* Le pauvre ours fut presque interdit de cet éloge inattendu ; mais

revenu à lui, après une pause de quelques minutes, il se tourna modestement vers la compagnie, & dit : *Je vous demande pardon, Messieurs, quand j'ai vu que le singe me désapprouvoit, j'ai commencé à suspecter mes talens ; mais à présent que le cochon me loue, je suis sûr que je ne fais point danser.*

Ecrivains, faites votre profit de cette fable. C'est un mauvais signe, quand les personnes de mérite condamnent, mais beaucoup plus encore, quand les sots applaudissent.

### *L'Oie & le Serpent.*

Une oie se vantoit au bord d'un étang : *Quel animal, s'écrioit-il, a reçu du ciel autant de privilège que moi, qui suis à la fois un habitant de l'air, de la terre & de l'eau ? Quand je suis fatigué de marcher, si j'ai envie de nager, ou de voler, qui peut le faire comme l'oie ?* Sur ces entrefaites un vieux serpent rusé, qui l'avoit malheureusement entendue, dit ces mots, en sifflant d'une manière terrible : *Le sot animal, qui croit avoir sujet de se vanter de ce qu'il marche, vole & nage, quoiqu'il soit vaincu à la course par le cerf, au vol par l'alouette, & à la nage par le barbeau !*

Auteurs, gravez bien dans votre esprit qu'il n'y a pas grand mérite à se mêler de tout, sans être habile dans une chose.

### *La Chevre & le Cheval.*

Une chevre, après avoir été long-tems à

écouter très-attentivement les sons harmonieux d'un violon , se mit à bondir & à danser de joie ; elle adressa ensuite ces paroles à un cheval , qui pareillement enchanté des sons divins de l'instrument , avoit oublié d'aller dîner : *Dites-moi , Monsieur , faites-vous attention à cette harmonie ravissante ? vous devez savoir , Monsieur , que c'est l'effet des boyaux d'une chevre , qui étoit une de mes compagnes , & je me flatte ( ô doux pré-sage ! ) que mes boyaux sonores produiront un jour , une musique aussi agréable.*

Le pauvre cheval répondit à l'éloquente harangue , d'un style un peu moins élevé. *Il est vrai , Madame , que la musique est très-agréable , mais il n'en seroit pas ainsi sans les crins que je me suis laissé arracher de la queue. L'opération m'effraya un peu , je l'avoue , & me causa quelque douleur. Cependant je ressens réellement du plaisir à voir que cet instrument m'a des obligations. Mais dites-moi , Madame , vous qui aspirez à la même satisfaction , comment espérez-vous en jouir après la mort ?*

Tout mauvais auteur ressemble plus ou moins à la chevre. Quand il n'a pas le bonheur de voir applaudir son ouvrage de son vivant , il en appelle à la postérité & prend du courage.

#### *L'Abeille & le Coucou.*

En revenant de Colmenarez , l'abeille tenoit ce langage au coucou. *Finissez , & cessez de faire entendre les sons de votre voix désagréable ; non , jamais oiseau n'eut une voix plus désagréable ,*

*depuis qu'oïseaux sont au monde. Coucou, coucou, & toujours coucou ! y eut-il jamais sur terre chose à moitié si ennuyante ? Comment, ma savante cousine, répondit le coucou, ma voix est trop ennuyante ! il vous convient bien de parler de variété, avec vos éternels hexagones & votre miel tout d'une couleur ! Mais depuis que les mathématiciens ont trouvé en vous un être surprenant & habile, je suppose que vous croyez avoir droit de trouver à redire à tout. Point du tout, mon ami, répondit l'abeille, point du tout. Le manque de variété n'est point un défaut dans les choses qui sont d'un usage réel. Mais, quant aux ouvrages de pur agrément, sans la variété, ils n'ont aucun prix.*

*L'Ecureuil & le Cheval.*

Un écureuil admiroit un beau cheval alezan, qui, obéissant à l'éperon & au mors ; alloit très-bien au galop ; après avoir considéré ses mouvemens pendant quelque tems, le petit animal s'écria avec très-peu de courtoisie : *Toute cette légèreté, agilité, & souplesse ne me surprend point, moi qui puis en faire autant, & même davantage quelquefois. Je suis actif, je suis vif, je me remue ; je saute, je gambade, je sue, je m'agite, & jamais je ne suis en repos. A ces mots, le cheval s'arrêta un instant & répliqua avec gravité : Voilà vraiment de jolies gambades, de belles paroles, d'agréables mouvemens, & des pas très-aisés ! Mais ; de grâce, cher ami, ayez la bonté de me dire à quoi tout cela est bon ? Je me donne beaucoup de peine, mais jamais en vain ; j'y suis obligé, &*

*je me fais un devoir d'employer mes talens au service de mon maître.*

Les écrivains, qui perdent leur tems à de frivoles ouvrages, ressemblent à l'écureuil.

*La Vipere & la Sangsue.*

Nous piquons toutes deux, disoit un jour la vipere à la simple sangsue, nous piquons toutes deux; & cependant, je ne fais pourquoi, on vous recherche beaucoup, & tout le monde me fuit ou tâche de m'affommer.

Vous ne savez pourquoi, ma chere, répliqua l'autre; nous piquons toutes deux, il n'est que trop vrai, mais ma piquure donne la santé au malade, & la vôtre donne la mort à ceux qui se portent le mieux.

Il y a autant & non moins de différence entre un censeur équitable & celui qui est injuste.

*Le Thé & la Sauge.*

Le thé en revenant de la Chine, rencontra la sauge, qui y alloit. *Et où allez-vous, lui dit celle-ci? En Europe, ma bonne, où je serai vendue très-cher. Et vous, où est votre destination? Où, si ce n'est à la Chine, où l'on fait apprécier mes vertus. Sans cela, j'eusse toujours resté en Europe sans faire fortune, car on m'y considère comme une herbe sauvage, & on me met de niveau avec les chardons & les ronces. L'endroit où brille le génie n'est jamais sa patrie.*

Combien d'Espagnols font en état de réciter  
cinq

cinq cens vers de Boileau ou du Tasse , sans  
savoir en quelle langue a écrit Garcilasso.

*L'Epée & la Broche.*

Une épée dont la lame étoit excellente ( jamais meilleure ne sortit des mains du fourbisseur ) après avoir été à plusieurs batailles & avoir appartenu à plusieurs maîtres , fut vendue à plusieurs ventes , & par une de ces vicissitudes , qui abaissent ceux qui sont élevés , fut reléguée dans le coin d'une méchante auberge. Desirant en vain de verser du sang , elle avoit long-tems été exposée en cet endroit à la rouille , sans qu'on y fit la moindre attention , lorsque par l'ordre de son imbécille de maître , une sale cuisinière-la prit , la porta à la cuisine , & s'en servit pour embrocher un chapon , forçant ainsi une épée de si grand renom , à dégénérer en broche imparfaite.

Tandis que ces choses se passaient à l'auberge , un rustre , qui , par un jeu de la fortune , avoit été tiré de son village pour devenir un homme de cour , eut par hasard besoin d'une épée. Il alla chez un fourbisseur. Celui-ci qui vit bientôt qu'il avoit affaire à un sot , persuadé qu'il suffisoit de lui donner quelque chose qui eût une garde & un fourreau , lui dit de repasser le lendemain. Il lui monta une vieille broche , qu'il avoit dans sa cuisine , & la vendit à notre Hidalgo , pour la lame avec laquelle le Cid avoit mis les Mores en déroute.

L'aubergiste étoit sans doute un grand sot ;

& le fourbisseur un grand fripon. La troupe des copistes ressemble ou à l'un ou à l'autre. Les uns traduisent de bons auteurs , & d'épées ils font des broches ; les autres en traduisent de mauvais , & au lieu de broches ils vendent des épées.

*Le Chat , le Crocodile & le Crillon.*

Qui n'a pas entendu parler de la science de certains animaux en botanique , & de leur habileté à connoître diverses especes de végétaux diurétiques , cathartiques , narcotiques , fébrifuges , styptiques & prolifiques ? Un chat qui paroïssoit très habile dans la théorie & la pratique , & qui aimoit à faire parade de sa science , ( jamais plus lourd pédant ne sortit d'une université ) cherchant un jour des plantes utiles , parla de la sorte au crocodile : *Mon ami , vous saurez que j'ai une incommodité semi-hydrique , & qu'il me faut du jus d'héliotropium pour me guérir.* Le crocodile fut d'abord étonné de la singularité de ce langage , qu'il n'entendoit pas plus que si l'animal ridicule lui eût parlé Babylonien ; mais à la fin , voyant qu'il se nettoyoit la panse avec le simple tournesol , il se moqua de l'affectation , autant qu'il le devoit. Le crillon n'en fit pas de même , qui , quoiqu'il ne pût comprendre un seul mot de ce que le chat avoit dit , en conclut bientôt qu'il avoit dit de très-belles choses , & alla publier par-tout que le chat étoit le premier apothicaire qu'il eût jamais vu.



Ceci est un avis à ces diseurs de mots sublimes & de métaphores outrées, qui devroient avoir soin de faire attention à leur style, avant de dire des sottises.

*Le Naturaliste & les deux Lézards.*

Il arriva un jour qu'un naturaliste vit deux lézards dans un verger ; il ne put s'empêcher de disséquer le plus petit. Il coupa un membre, ensuite un autre, prit son microscope, examina chaque partie séparément, prit la plume, examina une seconde fois, écrivit quelques mots, se mit à se rappeler s'il n'avoit rien oublié, & enfin, remplit son livre de lieux communs. Vinrent ensuite, comme de coutume, les virtuoses du *Frater* ; il leur fit part de ce qu'il venoit de faire ; celui-ci fut surpris, celui-là fit des questions, & un troisième trouva à redire. L'opération faite, & le savant philosophe fatigué de l'anatomie du lézard, l'autre lézard retourna dans l'endroit d'où il venoit ; il n'y fut pas plutôt arrivé, qu'il assembla ses voisins, pour leur faire part de ce qui venoit de se passer. *Vous ne pouvez en douter, leur dit-il, je l'ai vu de mes propres yeux, l'homme a été un jour occupé au corps de notre frère. Comment ? Les autres animaux nous regardent comme des feuilles vertes, & nous souffrirons cela ! Nous qui possédons des choses non-seulement dignes de contemplation, mais encore d'être mises par écrit ! Mais trop d'humilité ne fait jamais du bien, & qu'on dise ce qu'on voudra, nous sommes certainement une espèce précieuse.*

Voulez-vous empêcher les auteurs d'avoir de la vanité, souvenez-vous que celui qui veut bien les critiquer, leur donne de l'importance. Ne faites jamais attention à leurs méchants ouvrages; c'est leur donner sujet de répéter, comme les lézards, *qu'on dise ce qu'on voudra, nous sommes certainement une espece très-précieuse.*

---

*EN VÉRITÉ C'ÉTOIT UN ANGE !  
ou le pauvre poëte de \* \* \*. Anecdote imitée  
de l'anglois.*

UNE foirée du triste mois de novembre; j'étois assis dans mon galetas, à côté d'un petit feu, qui donnoit très-peu de chaleur, ayant auprès de moi une petite chandelle, qui jettoit très-peu de lumière; je songeois aux folies & aux divers desirs des hommes; je réfléchissois sur les richesses des uns & sur l'indigence des autres; je me figurois dans mon esprit la dissipation, le désordre & l'excès de la plupart des pauvres mortels; tantôt à l'aspect de mon excessive pauvreté, je soupirois & desirois d'avoir assez de force pour travailler de mes bras; tantôt la tête appuyée sur ma main, frappant du pied, je faisois des réflexions philosophiques sur la nature de l'homme, sur le petit nombre de ses besoins réels, & sur la quantité de ses besoins imaginaires; je me disois : *Que je sois heureux & charitable si j'avois trente louis*

*de revenu ! Je donneroîs un petit écu à un pauvre aveugle , & un os à son chien.* Au milieu de ces pensées , au moment où je distribuois ma fortune supposée , j'entendis frapper à la porte de la rue. Mes rêveries cessèrent. On frappe de nouveau avec beaucoup de bruit. J'écoutai. Je fus surpris d'entendre frapper ainsi à la porte d'une fruitière , chez laquelle ne logeoit qu'un pauvre poëte. Mon hôtesse étoit sortie ; on recommence à frapper avec plus de force. Je pris ma chandelle & descendis. — Mon imagination m'emporta si vite , que j'oubliai que ma veste délabrée étoit déboutonnée , & que mon vieux habit , jadis noir , étoit sans pan. En descendant , je me disois : *Ce ne peut être que quelque seigneur , qui , ayant par hasard entendu parler de mon mérite & de ma pauvreté , vole à mon secours.* Oui , il y a beaucoup de seigneurs & de grands qui en feroient autant , s'ils entendoient parler de moi. Dans ma précipitation à descendre , une de mes vieilles pantoufles s'échappa de mon pied , & je laissai tomber mon bonnet de laine. La pluie , qui avoit à moitié inondé le plancher de mon galetas , m'avertissoit de ne pas m'arrêter à les ramasser , de peur de laisser mouiller la personne , qui étoit dans la rue. J'ouvris la porte à une jeune beauté. Je crus d'abord que c'étoit un ange. Elle fit un pas en arrière. Je n'avois pas bonne mine , mon habillement n'étoit pas aussi bon que je l'eusse désiré. Elle entra , & me pria d'une voix tremblante , mais douce , de la laisser entrer un instant dans l'allée , & de fermer la porte , crai-

gnant, disoit-elle, d'être insultée par des insolens, & ne sachant, comme étrangere, comment faire pour les éviter. Si elle m'eût offert un petit pain & un harang-foret, au lieu de cette main douce & blanche qu'elle me présenta, elle ne m'eût pas fait moitié autant de plaisir, quoiqu'à dire vrai, j'enrageasse de faim. Je la fis entrer dans l'allée & fermai la porte. Je lui dis que les personnes du logis étoient dehors, mais que si elle vouloit me faire la grace de monter dans mon pauvre galetas, elle seroit bien venue. » C'est, à la vérité, un pauvre taudis, lui dis-je, mais soyez sûre d'être bien venue. « Ses yeux étoient brillans. Elle parut n'avoir pas la force de résister à ma demande. Elle poussa un soupir, je la conduisis en haut, & elle me suivit. Je ramassai mon bonnet de nuit & ma pantoufle. Je lui présentai la seule chaise que j'avois. Je fus fâché qu'elle n'eût point de dossier. Je me tins debout à côté de la jeune beauté. Je m'aperçus qu'elle jettoit un timide regard sur mon pauvre grenier, qu'elle détournoit la tête, s'essuyoit les yeux, & retenoit ses sanglots. — En vérité, c'étoit un ange ! la regardant fixement, je me mis à desirer la fortune, la richesse & la beauté. L'homme vain & sot a toujours des besoins, & n'est jamais satisfait. Quel sujet avois-je d'être mécontent, & de desirer plus que je n'avois ? Mais, je le répète, l'homme n'est jamais content.

» Voudriez-vous bien, Monsieur, me dit l'ange céleste, avoir la bonté d'envoyer chercher une bouteille de vin ; je suis un peu fatiguée. — Oui,

très-volontiers ; repliquai-je , je le ferois de tout mon cœur , si j'avois de l'argent ; mais j'espère que vous ne vous formaliserez point de ce que je n'en ai pas les moyens. J'en suis au désespoir. Je demanderai crédit , mais j'appréhende qu'on me refuse. Cependant j'essaierai , en promettant de payer aussi tôt que je pourrai. J'espère qu'on ne se moquera point de moi. J'essaierai. «

Elle me retint par le bras , comme je m'en allois , & me mouilla la main de larmes. » De grace , Monsieur , dit-elle , en sanglottant de compassion & de bienveillance ( comme je le pensai ) ne trouvez point mauvais que j'use chez vous de cette liberté ; prenez ceci , ajouta-t-elle en me présentant sa bourse ; j'ai un peu faim ; envoyez chercher un poulet ou autre chose. Ne vous offensez point , Monsieur. — M'offenser ! lui dis-je : oh ! que ne puis-je vous recevoir , comme je le desire ; mais ne me donnez point tout cet argent ; on croiroit peut-être que je l'ai volé. On s'apperçoit , on fait même que je suis pauvre. « Je lui rendis la bourse ; elle la reprit , en paroissant desirer que je la gardasse. Elle me donna un louis , & j'allai chez le traiteur chercher ce qu'elle desiroit.

Un garçon de cuisine me suivit dans mon grenier ; je remarquai en lui un air impudent , & une curiosité insolente. Il étoit peut-être surpris de voir dans mon taudis une créature si belle & si bien habillée. J'en étois moi-même étonné , & j'avois peine à croire que j'étois éveillé. Elle lui donna vingt-quatre sous pour

sa peine. Il les prit, la regarda fixement, m'envisagea effrontément, jetta un coup-d'œil autour du grenier & s'en alla lestement.

» Allons, Monsieur, me dit l'ange, faites-moi la grace de manger un morceau avec moi. Je ne puis manger sans vous. Allons, je vous en prie, Monsieur ; je tirerai la table & m'asseoirai sur le bord du lit. Tenez, prenez cette chaise. «

Ses yeux se remplissoient de larmes ; j'enrageois de faim, & elle m'engageoit d'une manière si honnête, qu'il me fut impossible de résister. C'étoit un excellent poulet, & le plus tendre que je mangeai de ma vie. En vérité j'enrageois de faim. Elle me dit d'abord qu'elle avoit faim pareillement. Elle ne fit qu'éplucher un aileron. Elle paroissoit ne s'occuper que de moi. Je le lui dis. Elle fit un souris de la manière la plus enchanteresse, ajoutant qu'elle étoit satisfaite de me voir manger, & qu'elle n'avoit plus faim.

Toutes les fois que j'y pensois, je ne pouvois m'empêcher de me dire que c'étoit une singulière aventure.

Quand j'eus finis de manger, & qu'il ne restoit du poulet que les os, la beauté céleste me demanda depuis quel tems j'occupois mon logement. » Depuis quinze ans, lui dis-je. Mais j'ai depuis peu une nouvelle hôtesse, & je crains qu'elle ne me mette à la porte ; j'ai eu une longue maladie, qui m'a emporté le peu d'argent que j'avois, & qui a pareillement dégarni mon logement ; je dois un quartier depuis une

femaine ; ce qui a fait , comme je l'imagine , que mon hôtesse m'a traité d'une manière très-brutale : je vendrais volontiers mon lit pour le payer ; mais on a si peu des choses de hasard , que je crains que cela ne puisse suffire. «

Je ne pouvois proférer une parole , que cet ange n'essuyât ses yeux mouillés de larmes. Je ne savois que penser.

Le garçon revint , pour rechercher les plats & les assiettes. En sortant de la maison il rencontra mon hôtesse qui rentroit. » Bon dieu ! s'écrie-t-elle , qu'est-ce cela ? d'où venez-vous. — D'en haut , du grenier , répondit le garçon , où j'ai porté un poulet à votre locataire , qui est avec un joli tendron. — D'en haut , reprit la femme , avec un poulet ! — oui , dit l'autre , d'en haut , avec un poulet & une bouteille de vin , pour reveiller ses esprits , sans doute. Je crois qu'ils en ont besoin. C'est vraiment une jeune & belle créature , mais elle a fait un bien mauvais choix. — Une jeune & belle créature , s'écria la femme , & une bouteille de vin ! parbleu ! c'est drôle ! un poulet aussi ! «

Elle monta sur le champ. » Oui dà , Monsieur le poète , me dit-elle , pourquoi ne me payez-vous pas les treize francs , & deux sous & demi que vous me devez ? Le beau moyen vraiment de payer votre loyer , que de régaler vos filles avec du vin & des poulets ! Apprenez , Monsieur , que quoique pauvre , je suis honnête. Il n'y a personne dans la paroisse de mieux rangée que moi. Je ne tiens point de mauvais lieux. . . . . «

La charmante créature fut interdite & détourna la tête. » Vous n'avez pas besoin de me tourner la tête , lui dit mon hôtesse , je ne tiens point de mauvais lieux , quand même ce seroit pour des seigneurs. Ne croyez pas ( en m'adressant la parole ) monsieur le poëte , m'amener des filles chez moi , pour afficher ma maison. «

» Des filles ! dit la jeune beauté , avec la plus grande timidité ; des filles ! — Oui , des filles ! répliqua la femme ; je ne dis pas que vous êtes une . . . . . mais j'en pense ce que je veux ; & vous , Monsieur de la Rime , si vous voulez voir vos filles , vous pouvez aller autre part que chez moi ; & si vous ne me payez mon quartier , demain matin , je ferai vendre le peu de nipes qui vous restent. Heureusement , la maîtresse de la maison est payée avant les autres. «

» De grace , lui dis-je , ne me faites point cette peine. Je vous payerai le plutôt possible , je vous jure. «

» A combien monte le loyer , dit l'ange tout tremblant.

» A treize francs , dit l'hôtesse , outre deux sous & demi que je lui ai prêtés de ma poche , en différens tems , un sou une fois , & six liards , une autre ; ma foi c'est bien dur. Je n'ai pour vivre que mes mains ; il me faut acheter mon sel ; payer la capitation ; nous avons des enfans ; on ne les nourrit point avec des dettes. Je n'ai point prétendu vous offenser , Madame ; je demande ce qui m'appartient , Madame ; on ne



peut, Madame, blâmer ceux qui demandent le leur. J'espère que vous ne m'en voulez pas, Madame. Oui, Madame, j'en mettrois ma main au feu, oui, vous êtes une personne comme il faut. Je suis un peu vive, Madame; les personnes vives, vous le savez, Madame, ont toujours le meilleur caractère. Avec moi, Madame, c'est bientôt passé. «

En disant toujours Madame, elle adoucissoit son ton, qui d'abord avoit été très-aigre, & fixoit avec attention la bourse que la jeune beauté avoit tirée de sa poche.

« Monsieur, me dit le doux chérubin, ne vous formalisez point; il faut que je paie cette bagatelle. De grace, Monsieur, relevez-vous; vous n'avez pas à me remercier. Vous avez peut-être plus fait pour moi. — Moi, m'écriai-je, moi! quand? non, non; hélas! je n'ai jamais eu le moyen d'en faire autant depuis beaucoup d'années. Mais vous êtes un ange & je prierai pour vous. — Oui, certes, c'est un ange, reprit l'hôtesse, & vous devez prier pour elle; j'espère que Madame ne pense plus à ce que j'ai dit. Je ne voudrois pas offenser Madame, pour tout ce qu'il y a au monde. Mais Madame sait bien qu'en prenant toujours dans l'escarcelle, sans la remplir, on la met bientôt à sec. Oui, je le repete à Madame, je suis vive; il n'y a pas de meilleur caractère que moi au monde. «

Sans doute, que, si son mari eût été présent, il n'eût pas été du même avis.

« Eh, bien? lui dit la charmante créature;

vous avez à présent votre loyer ; ne foyez point si emportée à l'avenir ; cela n'en ira que mieux. » L'hôteffe sortit, en parlant toujours de son bon caractère.

L'ange auffi-tôt me demanda si je n'avois jamais été marié. Sa demande me fit verser des larmes. » Beauté céleste, pardonnez-moi, lui dis-je ; je ne puis m'empêcher de fondre en larmes ; marié ! oh ! Lisbonne ! ô Marie ! il y a aujourd'hui seize ans que j'ai perdu ma chere Marie ; hélas ! que sa mémoire m'a coûté de douloureux sanglots, de tristes momens, des nuits sans repos, & des journées ameres ! Ma chere Marie, que ton ame étoit belle ! que ton cœur étoit tendre ! ta douce conversation, ton heureux caractère, ton doux naturel, tes pensées bienveillantes étoient une source de plaisir continuel pour moi, pour toi-même & pour tous ceux qui te connoissoient. Tout le monde recherchoit ta compagnie ; le malheureux trouvoit en toi une ame compatissante, qui partageoit ses peines ; les personnes heureuses trouvoient en toi une ame douce, qui prenoit part à leur joie, sans envier leur bonheur. Hélas ! tu n'es plus ! mes jours couloient sans inquiétude. Mais tu n'étois pas faite pour moi, ni pour ce pauvre monde. Et toi aussi ma pauvre Sophie ! ma chere enfant ! tu me fus enlevée, au moment où ta langue ne pouvoit encore articuler le nom de ton pere ! «

» Hélas ! dis-je alors à la charmante créature, vous me paraissez bien affectée ; j'espere — Oh ! Monsieur — Quoi ! — Je suis — Qui ? —

je suis votre — ô ciel ! — je suis votre fille — Ma fille ! grand dieu ! mon enfant ! secourable providence ! ma chere enfant ! ma chere Sophie ! hélas ! feroit-il possible ? dites .... si vous êtes mon enfant ! — O ciel ! oh ! mon pere ! mon pere ! — Est-il possible , m'écriai-je ? ne vous ai-je pas vu périr ? Hélas ! oui c'est une vision céleste ! je dois écarter un souvenir rempli d'amertume. Ah dieu du ciel ! permets que j'espere ! si vous êtes mon enfant , vous devez avoir un signe à la gorge — Le voici , mon pere , reprit-elle , en la découvrant. «

» Dieu puissant , m'écriai-je , tes bontés sont infinies ! Oui , tu es mon enfant ! le maître de l'univers a envoyé son ange à ton secours. N'ai-je pas vu l'abyme affreux où tu fus englourie avec des milliers de personnes ? ne me suis-je point enfui de Lisbonne , comme d'un gouffre terrible ? mais dis-moi : je tremble de le demander ; c'est trop ; non , je ne puis esperer ; Marie vit-elle ? — Elle vit , oui , elle vit ; elle n'attend que vous pour être heureuse. Elle n'avoit jamais entendu parler de vous qu'aujourd'hui. Un mendiant , à qui vous avez fait l'aumône , il y a trois ans , lui a parlé de vous , en ajoutant qu'il n'avoit jamais oublié votre nom. Ma mere par hasard l'a rencontré. J'espere que vous ne vous offenserez point du stratagème ; elle est à votre porte. Je l'entends marcher. Elle vient ; la voici ; elle court dans vos bras. «

.....  
 Epargnez-moi , lecteurs , le récit de ce que

## 230 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

le cœur peut à peine concevoir. Imaginez deux personnes , unies par le plus tendre , le plus sincere & le plus inviolable sentiment , privées l'une de l'autre pendant seize ans , après les recherches les plus exactes d'un côté , & le désespoir le plus grand de l'autre. Imaginez un époux rendu aux embrassemens de la plus aimable des femmes , après avoir cru voir l'horrible tombeau où elle avoit été ensevelie. Imaginez une femme qui vole au secours d'un homme , qu'elle aimoit tendrement , & qu'elle n'espéroit plus revoir ; imaginez une beauté divine versant des larmes de joie sur le bonheur de ceux qui lui ont donné le jour ; imaginez la félicité , imaginez la joie , imaginez l'extase , vous aurez devant les yeux la situation du pauvre poète de \* \* \*.

*Par M. MILON.*



LETTRE de M. SABATIER DE CAVAILLON,  
ancien professeur d'éloquence , pensionnaire du  
roi , à M. DE \* \* \* , au sujet d'une épître sur  
le matérialisme , par M. MOREL , docteur ,  
professeur de rhétorique au collège royal Bour-  
bon d'Aix.

**V**ous m'engagez donc , Monsieur , à vous  
faire connoître l'épître sur le matérialisme im-  
primée à Avignon. Cet ouvrage , dans lequel  
l'impiété est combattue en beaux vers , pré-  
sente les principes établis tant de fois , d'une  
manière victorieuse , par les habiles défenseurs  
de la religion ; mais c'est le cas de dire ici  
avec Lucrece , que l'auteur attaque vigoureu-  
sement :

*Sed nil dulcius est bene quam munita tenere  
Edita doctrinâ sapientum templa serena.*

M. Morel suppose un ami égaré , qu'il tâche  
de remettre dans la bonne voie. Après lui avoir  
montré l'abyme dans lequel il s'est précipité ,  
il lui dit :

Quel démon t'a soufflé ce funeste délire ?  
Quoi ! d'un être infini tu reconnois l'empire ,  
Et ton esprit , armé d'un sophisme impudent ,  
Arrache l'homme à dieu pour le rendre au néant !  
Ah ! s'il nous méconnoît , si cet être impassible ,  
Des vices , des vertus spectateur insensible ,

## 232 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Au hafard, en naiffant, voulut nous confier,  
 Si la mort au tombeau m'entraîne tout entier,  
 Je ne le connois plus : ton horrible fyftême,  
 En détruiſant mon ame, anéantit dieu-même.  
 L'image du très-haut, quoi ! ce ſublime eſprit,  
 L'être qui ſe ſouvient, aime, ſent, réſéchit,  
 Ne ſeroit à tes yeux qu'une argille groſſière ?  
*L'Eſprit des loix* ſeroit enfant de la matiere !  
 Inſenſé, j'en crois mieux un ſentiment vainqueur ;  
 Le néant m'épouvante, & répugne à mon cœur.  
 Pour l'homme, cette idée eſt affreuſe, & contre elle  
 Sa vie eſt ici bas une lutte éternelle.  
 Il la fuit ; il l'écarte ; inquiet, agité,  
 Il brave mille morts pour l'immortalité ;  
 Et ſi quelque vertu ne l'élève à la gloire,  
 Vois-le d'un crime illuſtre étayer ſa mémoire (\*) :

Il eſt plaifant de voir nos prétendus philoſophes détruire la religion, & lui ſubſtituer le frein des loix. Mais ces loix ne ſont-elles pas impuiſſantes ſans les mœurs ? D'ailleurs, quelques-uns de ces faux ſages n'ont-ils pas dit que l'intérêt perſonnel & les plaifirs des ſens étoient notre unique mobile ? M. Hume n'a-t-il pas avancé dans ſon *Examen des principes de la morale*, que l'intérêt perſonnel eſt la regle de la juſtice, & que les loix de la propriété ſe taiſſent devant la force ?

Il eſt des loix, dis-tu, dont la rigueur puiſſante  
 Retient des paſſions la rage frémiſſante.  
 Thémiſ des citoyens eſt l'aſyle & l'appui ;

---

(\*) Témoin Eroſtrate,

Quand le sage repose, elle veille sur lui ;  
 Elle nous garantit la sûreté publique.  
 Insensé, sans les mœurs, que peut la politique ?  
 Son empire est borné, son glaive protecteur,  
 En arrêtant le bras, n'agit point sur le cœur,  
 Et crois-tu que toujours sa lumière douteuse  
 Eclaire du méchant la marche tortueuse ?  
 Dans le fond des déserts, dans l'ombre de la nuit ;  
 C'est en vain trop souvent que son œil le poursuit.  
 Mais il est une loi plus terrible & plus sûre,  
 Fatale au meurtrier, formidable au parjure.  
 Cette loi respiroit au fond du cœur humain,  
 Quand la main de Solon l'exprima sur l'airain ;  
 Dans l'horreur de la nuit, en leur lit solitaire,  
 Elle éveillait Néron, elle effrayait Tibère.

En vain Bayle soutient que la religion n'agit  
 pas plus sur les mœurs que l'athéisme, parce  
 qu'on voit régner tant de vices & tant de cri-  
 mes chez les chrétiens. Il est constant que la  
 religion appuie les vertus, & leur donne des  
 motifs qu'elles ne sauroient trouver dans la  
 philosophie.

Vois la religion, chez les peuples divers ;  
 Créer un élysée & creuser des enfers.  
 Le méchant craint par-tout le feu de ta vengeance ;  
 Dieu juste, mais le sage attend sa récompense !  
 Si ta main de son cœur dédaigne les tributs,  
 Si tout l'homme s'endort pour ne s'éveiller plus ;  
 Non, je ne vois en toi qu'un ennemi barbare,  
 Mon dieu n'est qu'un tyran dont la faveur bizarre ;  
 Me créant pour la peine & m'abreuvant de pleurs ;  
 Compte tous ses plaisirs, hélas ! par mes douleurs.  
 . . . . .  
 Raisonneur téméraire, en ton cœur ulcéré,

## 234 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

Fais descendre une fois un regard épuré;  
Daigne connoître enfin ta misère profonde.  
Je cherche vainement ta place dans le monde.  
Des êtres, par toi seul, l'ordre est interrompu;  
Tu n'es qu'un monstre affreux sur la terre perdu,  
Ouvrage infortuné dont rougit la nature,  
Animal destructeur, nourri de fange impure,  
Vil athlète, en un mot, par l'enfer suscité,  
Pour combattre ici bas l'auguste vérité.  
Son éclat t'importune, & tu veux la détruire.

. . . . .  
On te voit signaler ta fureur & tes cris.  
Pareil à ces oiseaux, du soleil ennemis,  
Qui, surpris par cet astre en leurs cavernes sombres,  
Croassent tristement sur un tas de décombres.

M. Morel fait ensuite une peinture vive des crimes qu'enfante le système dangereux qu'il combat, & il ajoute :

Voilà donc où conduit ta bizarre manie !  
Pour être philosophe, il faut donc être impie ;  
Egarer les mortels déjà trop égarés,  
Il faut briser enfin les nœuds les plus sacrés.  
Ah ! cesse de fouiller un si glorieux titre :  
Le sage est des vertus le modèle & l'arbitre ;  
Il respecte la borne, au lieu de la franchir ;  
Quand le ciel a parlé, sa gloire est d'obéir.

. . . . .  
Voilà, crois-moi, voilà les devoirs du vrai sage ;  
Voilà le philosophe à qui je rends hommage.  
Je déteste à jamais ces cyniques docteurs,  
De tout frein salutaire ennemis destructeurs,  
Orgueilleux, qui, prêchant leurs funestes doctrines,  
Pour être remarqués, montent sur des ruines.

La crainte d'être trop long m'empêche, Mon-



sieur , de vous citer d'autres morceaux de cette épître , qui prouve que son auteur a reçu de la nature un vrai talent qu'il consacre au plus noble usage. La congrégation dont il est membre , & dans le sein de laquelle j'ai commencé à prendre le goût de la saine littérature , compte beaucoup de sujets qui peuvent , ainsi que M. Morel , donner au public de bons ouvrages.

J'ai l'honneur d'être , &c.

( *Journal de MONSIEUR ; Journal encyclopédique.* )

---

*Vie de SAMUEL KLINGENSTIERNA , précepteur du roi de Suede , secrétaire d'état , &c. Extrait de la Bibliothèque Suédoise.*

**S**AMUEL KLINGENSTIERNA , naquit le 18 août 1698 à Tolesfors près de Linköping. Il étoit encore enfant lorsque son pere Zacharie Klingens-  
 tierna, fils de Klingius, évêque de Gothembourg, fut tué à la suite de Charles XII. Après avoir fait de bonnes humanités , il partit en 1716 pour étudier le droit dans l'université d'Upsal. N'ayant pas compris dans le traité de Pufendorf du droit de la nature & des gens l'expression de *quantités morales* , il en demanda le sens : on le renvoya aux mathématiques dont il entreprit aussitôt l'étude. Il lut avec avidité les élémens d'Euclide , & les comprit sans peine. Des élémens d'Euclide , il passa aux ouvrages de mathématiques de Wolf , sans toutefois négliger le

droit, afin de se rendre capable de l'engagement qu'il prit à la chancellerie. Le desir de marcher sur les traces de Leibnitz, de Newton & des Bernouillis dont il connut les découvertes, enflamma son génie, & en 1723, il composa deux dissertations, l'une sur la hauteur de l'atmosphère, & l'autre sur la manière de perfectionner le thermometre, que la société royale d'Upsal, honora toutes deux de son approbation, & qu'elle inféra dans ses mémoires.

A la sollicitation du baron de Dankwardt, parent de sa mere, le jeune Klingenskierna qui n'avoit pas reçu les richesses en partage, étoit entré dans la carrière de la jurisprudence : il en sortit pour suivre son goût dominant. En 1727, il obtint du chancelier de l'université d'Upsal une bourse vacante qui le mit en état de voyager suivant son desir. Impatient de voir les géometres dont la renommée publioit les éloges, il traversa une partie de l'Allemagne & s'arrêta à Marbourg, où l'illustre Wolf, que le fanatisme avoit banni de Halle, donnoit des leçons sous la protection de Frédéric, en même-tems landgrave de Hesse-Cassel & roi de Suede. Pendant que le voyageur avide d'apprendre, écoutoit assiduellement l'interprete de Leibnitz, on lui écrivit d'Upsal que le professeur en géométrie Olaus Streuch étoit mort. Il demanda la place, & les recommandations de Wolf se joignant à son mérite personnel, elle lui fut accordée.

Bâle fut la premiere ville où il s'arrêta après avoir quitté Marbourg. Jacques Bernouilli n'étoit

plus ; mais Jean vivoit encore & formoit trois fils , qui parurent bientôt avec éclat dans le monde savant. Klingenshierna fut reçu du père & des fils avec les témoignages d'estime qu'il méritoit.

De Bâle Klingenshierna dirigea sa course vers Paris , rempli d'un grand nombre de mathématiciens fameux. Quels noms que ceux des Mairan , des Cassini , des Clairaut , des Maupertuis ! Ils travailloient alors à découvrir la figure de la terre. Le voyageur Suédois prit part à leurs travaux , & démontra comment on peut fixer la figure de la terre par la comparaison de deux degrés du méridien déterminés exactement. La résolution du problème fut publiée en 1744 , dans les *Mémoires de l'académie* de Stockholm.

Klingenshierna n'a pas été le seul Suédois qui ait secondé les François dans l'entreprise de découvrir la figure de la terre. Entre plusieurs autres son ami intime André Celsius leur rendit des services si importans , pendant leur voyage à Tornea , que le roi de France l'en récompensa d'une pension considérable.

Fontenelle ayant fait présent à Klingenshierna de ses élémens de géométrie de l'infini , le mathématicien Suédois lui montra modestement qu'il s'étoit égaré quelquefois dans cet ouvrage , où en effet tous les géometres n'ont presque reconnu que le mérite de la forme.

Après avoir vu la France Klingenshierna passa en Angleterre. Newton y avoit laissé en mourant des disciples qui marchaient dignement sur ses traces. Les Halley , les Stirling , les Moivre ,

## 28 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

les Pemberton y cultivoient les hautes sciences avec de glorieux succès. Klingenstierna s'entre tint avec eux , & pendant son séjour dans l'isle , il trouva ce que Pemberton & Moivre avoient cherché vainement , une construction générale pour le problème de Cotes , sur la quadrature des fonctions rationnelles. La société royale de Londres consigna la découverte dans ses *Transactions* , & la démonstration de la méthode a été publiée en 1740 , dans les mémoires de la société royale d'Upsal.

La Suede & sur-tout l'université attendoient le nouveau professeur de géométrie avec impatience. Il revint en 1730. Peu auparavant André Celsius son ami , avoit été nommé professeur d'astronomie. Egalement zélés pour les sciences , ils se concerterent pour les faire florir. Connoissant la philosophie de Wolf , Klingenstierna , entreprit de la répandre à Upsal ; mais il se vit bientôt obligé de renoncer à cette entreprise , traversée par les clameurs des esprits bornés , qui à l'exemple du fougueux Large n'y voyoient que le renversement de la religion.

Contraint de se borner aux mathématiques Klingenstierna résolut de les enseigner avec d'autant plus d'ardeur. Le succès couronna ses travaux , & son auditoire devint un séminaire de savans distingués où se formèrent les Strœmer , les Wargentiu , les Meldercreutz , les Melanderhielm , les Mallet , les Ferner. Le savant professeur n'étoit pas moins appliqué dans son cabinet : c'est-là qu'il composa ces mémoi-

res qui se trouvent en partie dans ceux de l'académie de Stockholm , en partie dans ceux de la société d'Upsal , & qui portent tous l'empreinte du génie créateur.

Les nouvelles découvertes ayant donné au champ des mathématiques une très-vaste étendue , & un seul professeur ne suffisant pas pour les faire connoître , il a rendu à l'université d'Upsal un service de la première importance ayant proposé d'en établir un second. Sa proposition fut agréée , & l'on créa une nouvelle place qui fut donnée à M. Meldercreuz , à qui l'enseignement des pures mathématiques fut confié , tandis que M. Klingenshierna retint celui des mathématiques appliquées pour lesquelles il avoit toujours marqué de la prédilection.

Cependant lorsqu'il eut enseigné pendant vingt ans , ses forces affoiblies demandant du repos , il lui fut procuré par le feld-maréchal comte Auguste d'Ehrenswaerd , qui crut avec justice trouver en lui le savant le plus capable d'exécuter son dessein , de faire mettre dans tout leur jour les principes de géométrie & de physique , sur lesquels repose l'art du génie , afin que l'application de ces principes fût plus aisée & plus juste. Le mathématicien quitta sa place de professeur , & se chargea , à des conditions avantageuses , de travailler à un système complet de l'art du génie.

Mais en 1756 , ce travail fut interrompu par une vocation plus glorieuse. Dalin venoit d'être déchargé du soin de l'institution du prince royal , maintenant roi de Suede. En choisissant Klin-

genstierna pour le remplacer, on se conforma aux desirs de la nation; qui en a été satisfaite. Gustave III n'a eu que des mentors dignes de lui.

Klingensfierna décoré d'abord du titre de conseiller de la chambre, l'avoit été ensuite de celui de secrétaire d'état, & de la croix de l'ordre royal de l'Etoile polaire. Ces distinctions n'empêcherent pas l'âge & les infirmités de lui faire sentir leur poids, & de le forcer à demander & obtenir sa retraite.

Les derniers tems de sa vie furent principalement consacrés à l'étude de l'optique qu'il avoit toujours affectonnée. Etant encore à Upsal, il se mit en état de construire lui-même les verres dont il avoit besoin, & ensuite il forma l'habile Charles Lehnberg, qui dispensa les Suédois de faire venir leurs verres de l'étranger. Les travaux de Klingensfierna pour l'optique, devinrent encore plus célèbres & plus utiles, lorsqu'il aida de ses conseils le fameux Dollond, rectifia les calculs d'Euler, & procura ces tubes fameux dont la perfection est due à ses travaux, selon l'aveu de Dollond même. L'académie de Pétersbourg ayant proposé cette question : *comment les défauts des tubes dioptriques lesquels résultent de la diverse réfrangibilité des rayons & de la figure sphérique, peuvent-ils être corrigés ou diminués au moyen de la combinaison de plusieurs foyers* : le respectable vieillard recueillit toutes ses observations d'optique, en forma une théorie générale & l'envoya à l'académie de Pétersbourg, qui jugeant qu'elle

qu'elle résolvoit parfaitement la question , lui décerna le prix.

Il sembloit couler des jours tranquilles au sein de la retraite & au milieu de ses amis , quand un coup d'apoplexie le frappa le 26 octobre 1765. Sa mort fut des plus subites.

Le mathématicien Suédois n'obtint pas des honneurs funéraires moins distingués que ceux de Newton. L'illustre Louise Ulrique se chargea du soin de ses obsèques dans la paroisse de Lofö , près de Drottningholm. C'est à côté de l'église de cette paroisse , que reposent ses cendres dans un tombeau , où cette glorieuse princesse fit aussi placer celles de Dalin , mort quelques années auparavant. Sur le tombeau commun de ces deux savans célèbres , s'élève une pyramide de marbre qui porte d'un côté l'épithaphe de Dalin , & de l'autre celle de Klingenskierna. Ses funérailles furent célébrées avec la plus grande solennité. Toute la maison royale y assista. Le conseiller de chancellerie Eric de Sotberg , alors précepteur de la princesse Sophie Albertine , y prononça l'oraison funebre.

Une ame honnête & tranquille , un contentement inaltérable , une gaieté fine & spirituelle , une aversion décidée pour la morgue pédantesque que le faux savoir affiche , & que le véritable dédaigne , voilà les heureux dons par lesquels Klingenskierna se faisoit chérir de ceux mêmes qui n'étoient pas en état d'apprécier son savoir.

Il avoit épousé en 1702 Ulrique de Roland ; qui joignoit le mérite à la naissance. Quatre

filz & deux filles sont nés de cet heureux hymen.

Non-seulement il fut membre de la société royale d'Upsal & de l'académie des sciences de Stockholm, mais le même honneur lui fut accordé par la société royale de Londres.

Outres ses ouvrages dont nous avons eu occasion de parler, nous avons encore à indiquer son édition latine des élémens d'Euclide ; sa traduction suédoise de la physique de Muschenbroek, & deux discours qu'il a lus à l'académie des sciences de Stockholm, dont l'un est l'éloge de Polhem, & l'autre traite des expériences électriques les plus récentes du tems de l'auteur. Il a laissé en manuscrit au-delà de deux cents mémoires de géométrie, d'algebre, d'astronomie, d'optique, &c.

Voici son épitaphe : *Jacet communi sub lapide S. KLINGENSTIERNA mathematicorum eximium decus GUSTAVO solii reg. hæredi ad superiora studia substitutus comes. Hinc plaudentibus bonis secretarius status & eques aur. factus, iisdemque mærenibus decedens A. MDCLXV ætat. 67. Advorte viator. C'est-à-dire : Ci gît sous ce monument commun S. Klingenstierna, qui fut l'honneur des mathématiciens, précepteur pour les hautes études de Gustave héritier du trône, puis secrétaire d'état & chevalier, avec l'applaudissement des bons : il est mort à leur regret en 1765, à l'âge de 67 ans. Fais-y attention voyageur :*

Voici en même temps l'épitaphe de Dalin : *Vir à fortunâ multum jactatus & litteris nobilis OLAVUS DALINUS eques auratus aulæ regiæ cancellar. GUSTAVI principis juven. quondam ma-*



*gister quique bene merendo cives fecit sui memores, argo oculatior nec tristis tamen morum censor, idem poeta Apolline ipso & patriæ historicus veritate duce: nat. 1708 ob. 1763. Sic illi sit terra levis ut sale & liberali joco reg. curas levavit.* C'est-à-dire : le noble Olaus Dalin éprouvé par les vicissitudes de la fortune & des lettres, chevalier, chancelier de la cour, qui fut précepteur de Gustave, & bien mérita de ses concitoyens, plus clairvoyant qu'Argus, & censeur des mœurs sans être triste, poète favorisé d'Apollon, & historien de la patrie guidé par la vérité, né en 1708, est mort en 1763, &c.

---

*VOYAGE de Stockholm à Upsal, extrait de la*  
BIBLIOTHEQUE SUÉDOISE.

**J**E partis de Stockholm le 28 janvier 1782. Le premier endroit remarquable sur la route est une terre royale appelée Haga, qui rappelle que c'est sous ce nom que le roi de Suede a fait le voyage de Spa. S. M. fait maintenant arranger à Haga un jardin anglois, sous la direction de M. Frédéric Magnus de Piper, intendant de la cour, très-versé dans l'art des jardins qu'il a étudié en Italie, en France & en Angleterre. On trouve ensuite Ulrichsdal, château royal environné de bois, de jardins, de lacs, de montagnes, qui en rendent le site pittoresque.

Upsal est situé au nord de Stockholm à sept

milles de Suede , c'est-à-dire , environ à quatorze lieues de France , dans la province d'Upsal ; les avenues en sont agréables ; on traverse , pour arriver à la ville , un parc d'une grande étendue ; la ville même présente des maisons bien bâties , des rues larges & propres , des ponts élégans : elle a été presque entièrement rebâtie à neuf depuis les deux incendies qui la ravagèrent , l'un en 1702 , l'autre en 1766 , & par conséquent elle n'est point , comme des étrangers se le figurent , un triste monument de l'architecture gothique : la rivière de Sala ou de Fyris traverse Upsal , & environ à un mille de distance , elle va mêler ses eaux à celles du Malarn , ce qui facilite le transport des marchandises dont la ville a besoin. Le gouverneur d'une partie de l'Uplande & l'archevêque du royaume résident à Upsal.

A une petite distance on voit un village appelé *Gamla Upsala* , c'est-à-dire , *Vieux-Upsal* ; plusieurs savans Suédois ont prétendu que ce village est un reste de la résidence des anciens rois , & que le temple qui s'y trouve est un monument du paganisme. Jean Scheffer , professeur à Upsal , vers le milieu du siècle passé , soutient le contraire dans son ouvrage intitulé : *Upsalia antiqua* , & tâche de prouver que c'est dans la ville même d'Upsal que résiderent les anciens rois , & qu'il faut chercher les antiquités dont il s'agit. Olaus Vérélius , antiquaire du royaume & bibliothécaire de l'université d'Upsal , entreprit de réfuter Scheffer ; Vérélius étoit si versé dans les antiquités de Suede , qu'on

l'appelloit *Filum Ariadneum antiquitatis patriæ* : il disoit qu'il falloit accabler de pierres de runes celui qui disputeroit à la nation Suédoise, sa haute antiquité, & la gloire de descendre de ces anciens Goths qui prirent Rome. Olaus Rudbeck, le pere, ami de Vérélius, donne dans son *Atlantica* des preuves d'un patriotisme encore plus zélé, en soutenant avec une érudition étonnante, que la Suede doit être regardée comme le berceau du monde, que c'est elle qui a été la demeure de nos premiers peres, & que c'est de son sein que tous les peuples sont sortis.

L'université d'Upsal est une des plus anciennes de l'Europe : fondée dans le quinzieme siecle, elle n'a cessé depuis ce tems de former des savans distingués, & des citoyens utiles : maintenant elle a pour chancelier le sénateur, comte de Rudenschoeld, chevalier des ordres du roi ; c'est d'ordinaire l'archevêque qui en est vice-chancelier ; celui d'à-présent, qui a été pendant plusieurs années professeur à Abo, se nomme Charles-Frédéric Mennander ; notre conversation fut en latin, que le prélat parle avec facilité ; il y fut question de tolérance & de liberté religieuse, & nous n'eûmes qu'une voix pour nous élever contre les égaremens du fanatisme. Il ne se borne pas tant aux fonctions de sa dignité ecclésiastique, qu'il ne trouve le loisir de cultiver les lettres, & les mémoires de l'académie des sciences de Stockholm fournissent plus d'une preuve de son savoir, sur-tout dans l'économie ; il possède une bibliotheque

nombreuse , & un cabinet de minéraux fort curieux.

Je n'étois pas moins empressé de faire la connoissance de Mrs. les professeurs , & M. de Melanderhielm fut le premier que j'eus l'avantage de voir ; il se nommoit Mélander avant d'être ennobli : ce savant professeur en astronomie fit paroître en 1769 un ouvrage dont le sujet fut traité dans le même tems par M. Frisi , & qui fut imprimé à Parme , sous le titre de *Lineamenta theoriæ lunaris* ; sa réputation a pris depuis les plus beaux accroissemens : tous les connoisseurs ont donné des éloges à ses *Prælectiones astronomicae* , dont il a paru deux volumes , & dont le troisieme sera aussi bientôt entre les mains du public ; il a composé de plus , des pieces détachées pour différens recueils académiques : il joint à l'étude des sciences celle des belles-lettres ; sa traduction de l'essai de M. d'Alembert sur les gens-de-lettres , passe pour un modele en son genre ; les honneurs littéraires couronnent son mérite , puisque les deux académies de Stockholm , celle des sciences & celle des belles-lettres ; les académies de Berlin & de Sienne , les sociétés d'Upsal & de Gottingue , & l'institut de Bologne le comptent entre leurs membres.

Je quittai ce savant astronome pour en voir un autre , M. le professeur Eric Prospérin , astronome de l'université ; il me conduisit à l'observatoire , que l'université doit aux soins d'André Celsius ; les prédécesseurs de M. Prospérin , dans la place d'astronome de l'univer-

fité , ont été André Celsius même , Olaus Hiorter , Martin Stroemer , Mrs. Benoît de Ferrner & Frédéric Mallet. La manière honnête dont j'avois été reçu de Mrs. de Melanderhielm & Prospérin m'encouragea à aller voir leurs collegues. Je fus chez M. Adolphe Murray , professeur d'anatomie & de chirurgie , que le même genre d'étude & la même ardeur à s'y appliquer , rendent digne d'être mis à côté de son frere , le fameux M. Murray de Göttingue.

Après avoir quitté M. Murray , je me rendis chez M. Charles-Pierre Thunberg , démonstrateur en botanique. Il eut la bonté de parcourir avec moi son cabinet , un des plus curieux que l'on puisse voir. Mes yeux s'y arrêterent sur les monnoies , les habillemens & les outils des Japonois , de même que sur les animaux & les plantes qu'il a rapportés de différens pays , & sur-tout aussi du Japon. Que ne possédons-nous déjà la relation de son voyage ! L'essai qu'il en a fait paroître dans les *Transactions* de la société de Londres , donne au public les plus belles espérances. Il a aussi en manuscrit , une *Flora Japonica* , prête à paroître.

La bibliotheque de l'université est digne d'attention. Gustave Adolphe en jetta les fondemens , sa fille Christine la continua , & ses successeurs ont contribué à l'enrichir. On y remarque sur-tout trois manuscrits. Le 1er. est un recueil intitulé : *Collectio Palmschoeldiana* , contenant des mémoires relatifs à l'histoire du pays,

## 248 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

rassemblés par Elie Palmschoeld, secrétaire aux archives, mort en 1719. Le second est le *Codex argenteus* d'Ulphilas, qui renferme un fragment de la version de cet évêque des Goths : fragment précieux, parce qu'il répand beaucoup de lumière sur les langues du nord, & qu'il sert à prouver par les lettres d'or & d'argent, avec lesquelles il est tracé, que les anciens avoient un secret pour imprimer de pareilles lettres sur du parchemin teint en pourpre. François Junius le fit imprimer en caractères gothiques, l'année 1665. En 1671, il en parut une autre édition, par le soin du college des antiquités, & Eric Benzeliuss le jeune, archevêque d'Upsal, en procura une nouvelle à Oxford en 1750, sous la direction d'Edouard Lye. En dernier lieu, Jean d'Ihre s'est beaucoup occupé du fragment de la version d'Ulphilas : témoins, son *Ulphilas illustratus*, les *Analekta Ulphilana*, & son *Specimen glossarii Ulphilani*. Le 3<sup>e</sup>. est l'*Edda*, apporté en Suede par un Islandois, nommé Jonas Rugman, & acheté par Magnus Gabriel de la Gardie. Il en a paru un morceau commenté par M. Goeranson, mais la plus grande partie reste encore manuscrite. Ihre soutient dans une lettre adressée à M. de Lagerbring, que l'*Edda* n'est point une théologie des anciens peuples du nord, mais un recueil pour les poëtes. Cette lettre imprimée à Upsal en 1752, fut traduite l'année suivante par M. Schloezer, qui ajouta à la traduction des notes destinées à révoquer en doute le sentiment de M. Ihre, qui répondit aux objections. Cette réponse se

trouve dans le *Voyage d'Islande*, de M. Uno de Troil, évêque de Linkoeeping. Le bibliothécaire, M. Bergeffrondin, qui possède les connoissances nécessaires dans sa place, travaille actuellement à un traité de l'état des lettres en Suede, du tems de la reine Christine.

M. Torbern Bergman, professeur en chymie, & chevalier de l'ordre royal de Wasa, ne m'accorda que quelques momens de conversation, à cause de la foiblesse de sa santé. Il jouit de la réputation qu'il mérite. Le roi de Prusse lui adressa la vocation la plus flatteuse, il y a quelque tems. L'idée d'aller vivre sous la protection de ce monarque, & de partager un honneur, que les savans les plus illustres ont regardé comme la plus belle récompense de leurs travaux, pouvoit être séduisante; mais d'un autre côté, quels liens que l'amour de la patrie & la bienveillance de Gustave III! liens sacrés que M. Bergman a su respecter, & que son cœur a trouvés indissolubles. Sa *Description physion. de la terre* parut pour la première fois en un vol. in-8vo. l'année 1766, & annonça un profond physicien. L'auteur a augmenté cet ouvrage depuis, & l'a publié en deux vol. in-8vo., dont le premier parut en 1770, & le second en 1774. Ses *Opuscula physica & chymica*, dont le public possède deux tomes, l'un de l'an 1779, l'autre de 1780, ont excité l'attention de tous les physiciens & de tous les chymistes. Sa *Sciagraphia regni mineralis secundum principia proxima digesti*, vient de voir le jour à Dessau. L'académie des sciences de Paris

## 250 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

se l'associa l'année passée , honneur dont le seul Linné avoit joui en Suede.

L'université d'Upsal possède pour les langues orientales, un professeur très-habile en M. Charles Aurivillius. Il est un des membres les plus zélés de la commission , que le roi a nommée pour la traduction de la bible en suédois. Il est aussi secrétaire de la société royale des sciences d'Upsal.

Cette société fut fondée en 1720 , par Eric Benzélius le jeune , alors bibliothécaire de l'université. Elle embrasse également les sciences & les belles-lettres , favorisée de la protection du duc de Sudermanie. Ses mémoires ont souvent changé de face : ils parurent d'abord sous le titre d'*Acta litteraria Sueciæ Upsaliæ publicata* , volume Ier. contenant les années 1720—1724 ; vol IIe. 1725—1729 , in-4to. Ensuite sous le titre d'*Acta litteraria & scientiarum Sueciæ* , vol. III. 1730—1734 , vol. IV, 1735—1739. L'académie royale des sciences de Stockholm ayant été fondée dans ce tems , & ayant publié des mémoires , la société d'Upsal fut obligée de donner un nouveau titre aux siens pour les faire distinguer. De-là , les *Acta societatis regię scientiarum Ups. ad ann. 1740 , 1742 , 1743 , 1744*. Alors ils furent interrompus , & ne commencerent à reparoitre qu'en 1773 , sous le titre de *Nova acta reg. societatis sc. Ups.* Vol. I , II , III , grand in-4to.

M. Floderus , professeur en langue grecque , n'est pas moins versé dans la littérature latine. Il écrit le latin avec une pureté peu commune ,



D É C E M B R E , 1783. 251

& son éloge de Jean d'Ihre , rappelle les tems des Bembe , des Erasme & des Muret.

M. Axel Lindblom , professeur en belles-lettres & en politique , a succédé dans cette place , au célèbre Jean d'Ihre. On l'appelle *Professor Skittianus* , parce que la chaire qu'il occupe a été fondée au commencement du siècle passé par le sénateur Jean Skytte. Il a écrit la vie de Ganganelli & celle de Zénobie. Actuellement il travaille par ordre du roi , à un dictionnaire latin & suédois. Il a un frere qui est secrétaire-interprete du roi de France , & qui vient de publier une traduction françoise du *Voyage d'Islande* , de l'évêque Troïl.

M. Mallet enseigne les mathématiques. Outre les mémoires qu'il a fait insérer dans ceux de l'académie des sciences de Stockholm , & dans ceux de la société royale d'Upsal. On a de lui une doctrine de la terre & un éloge du baron de Palmquist. M. Fant , professeur en histoire , a signalé son savoir & sa critique dans son *Conspectus rei diplomaticæ in Sueciâ* , & dans son *Historiola litteraturæ græcæ in Sueciâ*. Les mêmes qualités brillent dans son éloge de Jean Scheffer , couronné par la société établie à Stockholm pour l'éducation publique.



---

*LETTRE à M. ROUCHER, sur la langue dans laquelle doivent être conçues les inscriptions des monumens publics.*

QUOIQUE mon approbation soit, Monsieur, d'un très-foible poids, agréez, s'il vous plaît, que j'aie l'honneur de vous en faire part. Rien de plus juste, selon moi, que de préférer dans nos inscriptions la langue que nous parlons à celle des Romains.

On ne peut cependant disconvenir que votre adversaire n'ait eu raison d'avancer, par sa lettre imprimée dans le N<sup>o</sup>. 55 du *Journal de Paris*, que depuis un petit nombre d'années, le françois a reçu bien des changemens, soit par l'abolition de certains mots très-usités, soit par l'invention de mots nouveaux, presque toujours répréhensibles, quand ils ne sont pas nécessaires, soit par l'introduction d'une foule de termes scientifiques dans le langage ordinaire. On a même été jusqu'à donner à plusieurs expressions de ce langage ordinaire une signification qu'elles n'avoient pas auparavant, ou à changer des tours de phrase généralement admis; & la fortune de ces innovations n'est pas, Monsieur, permettez-moi de le dire, aussi passagère que vous l'avez prétendu. Il en est que je vois adoptées & maintenues par des auteurs estimés, dont je crois devoir rapporter ici quelques exemples.

On entendoit autrefois , par la *figure* d'un homme ou d'une femme , toute leur forme extérieure ; mais à présent beaucoup de gens appliquent ce mot au visage exclusivement : on dit qu'une dame est bien faite , mais que sa *figure* ne répond pas à sa taille : on dit qu'un homme a été blessé en différentes parties du corps , mais qu'heureusement il n'a reçu aucun coup sur la *figure*.

On ne parloit jamais autrefois des qualités d'une personne , sans les désigner par un attribut de louange ou de blâme : on disoit de *bonnes* ou de *mauvaises* qualités. Mais le mot *qualité*, toujours indéfini pour lors , se prend souvent aujourd'hui en bonne part , sans aucune épithète. *Si un tel , dit-on , a des défauts , il a aussi des qualités.*

Le verbe *rester* n'étoit en usage qu'à chez le bas-peuple , dans le sens d'*habiter*, *loger*. Mais cette acception s'est glissée parmi les honnêtes-gens ; & M. de Beaumarchais s'en est servi deux fois dans son *Barbier de Séville* , où elle est employée par *Rosine* , & par le comte *Almaviva* , sous le nom d'*Alonzo*.

Autrefois on disoit toujours , *se rappeler une chose , je me le rappelle*. Présentement on dit , & on écrit même , *se rappeler d'une chose , je m'en rappelle* ; comme on dit de tout tems , *se souvenir d'une chose , je m'en souviens*.

On disoit *cela n'est pas fort beau* , ou , *cela n'est pas bien beau* , & jamais , *cela n'est pas très-beau*. Aujourd'hui cette dernière façon de parler est extrêmement à la mode ; & je ne fais

## 254 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

même si elle n'est pas plus usitée que les deux autres.

Il y a fort long-tems que la négation s'est fourrée dans diverses expressions où elle n'avoit que faire , parce que le sens n'en est pas négatif. On a ajouté depuis à cet abus , en disant : *avant que vous n'alliez là ; sans que je ne lui parle ;* au lieu de dire , *avant que vous alliez-là ; sans que je lui parle.*

Une chose bien singulière est de voir la préposition *jusques* devenue , avec son complément , nominatif ou sujet d'une phrase , ainsi que dans celle-ci , que m'a offerte , il y a quelque tems l'ouvrage d'une plume assez accréditée : *Jusqu'au calembour est allé s'attacher à la mémoire d'un artiste célèbre.* Je pourrois citer des passages semblables en d'autres écrits qui ont de la réputation.

Il n'y a rien de tout cela dans le dictionnaire de l'académie françoise , ni dans Boileau , Racine , Fénelon , Maffillon ; pas même , à ce que je crois , dans Voltaire , toutes modernes que sont les dernières productions. Mais quel que soit le sort de ces nouveautés & de plusieurs autres , elles n'affectent que bien peu le fond de l'idiôme , & ne doivent pas empêcher d'augurer qu'une langue , qui a fait éclore tant d'excellens ouvrages , & qu'on voit si répandue par-tout , aura la plus longue durée.

Quand elle seroit destinée à éprouver des variations successives & considérables , elle ne laisseroit pas d'être long-tems intelligible , comme l'est encore le langage dont on usoit il y

DECEMBRE, 1783. 255

a trois cens ans , quoiqu'infiniment moins digne de se perpétuer. Ne conçoit-on pas même très-clairement de nos jours la devise de l'ordre de la Jarretiere, institué par Edouard III, roi d'Angleterre , vers l'an 1350, *honni soit qui mal y pense* ? Quelque furannée que la langue françoise pût paroître un jour dans les monumens publics, elle auroit encore son prix, dès que l'on continueroit de l'entendre. Mais mettons les choses au pis, & supposons, contre toute apparence, qu'elle devînt à la fin intelligible au plus grand nombre des lecteurs, on auroit encore la ressource de faire aux inscriptions le changement nécessaire, pour les remettre à portée de tout le monde.

J'ai l'honneur d'être, &c. H.....

A ARRAS, le 11 mars 1783.

---

LETTRE adressée à MM. les rédacteurs de  
l'Esprit des Journaux.

MESSIEURS,

NOTRE célèbre compatriote M. Grétry ; vient de faire paroître la partition de l'*Embaras des richesses* (\*), dédiée à la ville de Liege,

---

(\*) A Paris, aux adresses ordinaires de musique, & à Lyon, chez M. Castaud, place de la comédie. Prix 24 livres.

## 256 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

sa patrie. L'épître dédicatoire, où M. Grétry s'est plu à épancher son cœur, respire le patriotisme le plus pur, & la sensibilité la plus profonde. Vous procurerez, Messieurs, une jouissance bien douce à ses concitoyens, en leur faisant connoître cette épître par la voie de votre journal.

J'ai l'honneur d'être, &c.

M E S S I E U R S ,

Votre très-humble serviteur ;  
REGNIER, *secrétaire - perpétuel*  
*de la société d'Emulation.*

*De Liege, le 18 novembre 1783.*

*ÉPÎTRE dédicatoire de l'Embarras des richesses.*

A M A P A T R I E.

» VÉNÉRABLES MAGISTRATS !

» Vous que le ciel vient d'accorder à ma  
» patrie, comme un gage certain de ses fa-  
» veurs, soyez mes interpretes envers elle.  
» Qu'elle daigne agréer l'hommage de ce nou-  
» veau fruit de mes veilles ; & puisse-t-il justi-  
» fier l'estime dont elle honore mes foibles  
» talens ! Dites-lui que l'amour que je porte  
» à mes concitoyens fut toujours le sentiment  
» le plus vif de mon cœur ; que des bords de  
» la Seine, où m'attachent les bontés d'un  
» grand roi & les faveurs d'un peuple éclairé,  
» les bras sans cesse tendus vers elle, l'inté-  
» resser, lui plaire, lui prouver combien elle

» m'est chere , est le but de mes travaux &  
» de mes vœux. Il m'est bien doux de trouver  
» dans ce moment à la tête de mes concitoyens  
» mon ancien ami, vous respectable *de Fabry*,  
» que Rome auroit vu jadis avec orgueil parmi  
» ses magistrats ! Votre ame fait combien est  
» délicieux notre attachement pour les lieux  
» qui nous ont vu naître ! Unissez-vous au di-  
» gne collègue , que le choix d'un prince  
» éclairé , qui ne respire que pour le bonheur  
» du peuple , vous associe ; daignez tous deux  
» recevoir & présenter à ma patrie les senti-  
» mens tendres & respectueux qui m'animeront  
» pour elle jusqu'à mon dernier soupir. «

G R É T Y.



---

## POÉSIES FUGITIVES.

---

L'ANNIVERSAIRE DE MGR. LE DAUPHIN.

CANTATILLE.

**V**ous le savez, mon dieu ! que ma reconnoissance  
Vous a consacré l'heureux jour  
Où ce royal enfant, gage de votre amour,  
Pour le bonheur de tous a reçu la naissance !

Il te naît un Dauphin ! France , réjouis-toi ;  
Ce don si précieux est le prix de ta foi ! . . . . .

De son second soleil le dernier jour s'acheve ,  
Renouvellons nos vœux , & courons à l'autel.  
Prions . . . que mon ame s'élève  
Jusques au sein de l'éternel !

» O toi , qui dans ta main portes les destinées  
» Des peuples & des rois ,  
» Per mets que la raison devance ses années ,  
» Entends ma foible voix :

» De cet astre naissant que la timide aurore  
» Luise bientôt à nos yeux étonnés ;  
» Pardonne ce desir , qui seul m'agite encore ;  
» Après les biens que tu nous a donnés «.

*Par M. POUILLIN DE FLEINS , correcteur des comptes.*



TRADUCTION libre de la 17e. fable du 1er. livre  
de PHEDRE.

*La Brebis, le Chien & le Loup.*

**L**ES méchans sont toujours punis,  
Phedre ainsi voulut nous l'apprendre.

Un chien, maître fripon, pressoit une brebis  
De lui payer ou de lui rendre  
Un pain qu'elle lui devoit ;

Les chiens ne prêtent guere, & celui-ci mentoit,  
Un loup, pris à témoin, jure sa conscience  
Qu'elle en doit non pas un, mais dix,  
Avec les intérêts depuis leur échéance.

On en crut son serment, & la pauvre brebis  
Perdit avec dépens malgré son innocence.

Elle vit peu de jours après

Le chien étendu mort & le loup pris au rês.

Les dieux les ont punis, dit-elle, de leur crime :

Ils vengent tôt ou tard le foible qu'on opprime.

*Par Mlle. A U R O R E, de l'académie  
royale de musique.*

*Nota.* Comme tout le mérite d'une fable est  
dans la moralité, j'ai cru pouvoir me permet-  
tre d'ajouter à mon original, en faisant punir  
le chien, comme coupable également.

## LE PETIT SOUPER.

**D**IS-MOI donc, aimable Henriette,  
 Lorsqu'au théâtre, hier au soir,  
 Laisant, pour t'entendre & te voir,  
 Crier *bravo* sur un ariette;  
 A l'impression du moment  
 Ayant cédé sans résistance,  
 Sans préambule, sans nuance,  
 Je te déclarai brusquement  
 Mon caprice & ma préférence;  
 Que me disoit ton œil charmant,  
 Et tout l'esprit de ton silence,  
 Et ce souris si finement  
 Mêlé d'un rayon d'indulgence  
 Et d'un léger étonnement?  
 PAR une règle assez commune,  
 Puis-je les expliquer tous deux?  
 La surprise étoit pour mes feux,  
 Et le souris pour ma fortune.  
 Il est vrai, j'ai passé le temps  
 D'une amoureuse impatience;  
 Mais il est tel pas dans ta danse  
 Qui me remettrait à vingt ans.  
 Et crois-tu, jeune enchanteresse,  
 Que dans ton bel œil de saphir  
 Je puisse encor voir sans ivresse,  
 Et sans que le trait du desir  
 A l'instant m'atteigne & me presse,  
 Briller le signal du plaisir?  
 DANS mon asyle viens répandre,  
 Son éclat, son charme divin.  
 A souper je t'y vais attendre.  
 Couvert bien net, du plus beau lin;

Une pyramide de roses,  
 A chaque grâce un plat bien fin....  
 A toi seule tu les composes.  
 Sous tes doigts de lis jaillira  
 De l'Epernay l'ambre liquide;  
 L'encens d'Amathonte & de Gnide  
 Sur un autel y brûlera.  
 Dans l'éclat transparent du verre,  
 Sous mille formes s'y jouera  
 Une flamme vive & légère.  
 Viens faire affeoir à ton côté  
 Les deux enfans de la folie,  
 L'enjouement & la volupté :  
 Du feu léger de la faillie  
 L'un à souper peut pétiller ;  
 Plus sensible & non moins aimable ,  
 L'autre s'y pourroit ennuyer.  
 Ah! voudrois-tu la renvoyer  
 Quand nous aurons quitté la table !

*Par M. le baron de T.*

## COUPLETS A M. \*\*.

*Pour la fête de S. CHARLES.*

AIR : du serin qui te fait envie.

**P**LUS d'un illustre personnage  
 Sous ce nom devint immortel ;  
 Charles le Grand, Charles le Sage,  
 Charles le Gros, Charles le Bel :  
 Pour citer le plus vénérable,  
 Charles le Saint, votre patron :  
 Mais connut-on Charles l'Aimable ?  
 Vous êtes le premier du nom.

## 262 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

COMBIEN de Charles sur la terre  
Hélas ! ont fait couler des pleurs !  
Pour vous, ennemi de la guerre ,  
Vous ne causez point de malheurs.  
Vous enviez peu les conquêtes  
De ces héros & de ces rois :  
Charmer les cœurs , tourner les têtes ;  
Charles, voilà de vos exploits !

Par M. REYNIER.

---

*LE PUBLIC ET LE GLOBE TERRESTRE , Dia-  
logue sur le Tremblement de Terre qui s'est fait  
sentir en Bourgogne.*

### L E P U B L I C .

**G**LOBE jadis obscur que Buffon fit connoître,  
A qui Buffon sembla donner un nouvel être,  
Tandis que de son mal vainement tourmenté,  
Paissible en son fauteuil que la gloire environne,  
Au flambeau du génie & de la vérité,  
Ce second créateur t'acheve & te façonne,  
Tu manques sous ses pas, & ta témérité  
Ebranle sans égard son fauteuil respecté.

### L E G L O B E .

Oui, sans doute, à l'aspect de ce Sage vanté,  
Le fluide électrique en mes veines bouillonne,  
Jusqu'à mon point central je me sens agité :  
Tel un coursier fougueux frémit, tremble, frissonne  
Sous l'écuyer qui l'a dompté.

ÉPIGRAMME.

**D**AMON, marquis, quoique né rôturier,  
 Veut qu'on le croie issu de haut lignage;  
 Du bel esprit, de plus, ayant la rage,  
 Il n'écrit rien qu'avec son teinturier :  
 A ces deux points si fort il tient, en somme;  
 Que de son bien donneroit de grand cœur,  
 Une moitié pour être mince auteur,  
 Et le surplus pour être gentilhomme.

*Par M. T.*

---

STANCES

*Sur la mort de M. l'intendant de Tours.*

**Q**U'A des yeux affligés tout changé de couleurs!  
 Hélas! ces bords rians du Cher & de la Loire,  
 Qui n'a gueres m'offroient tant d'objets enchanteurs,  
 Ne se retracent plus à ma triste mémoire  
 Que pour faire couler mes pleurs!

O le plus douloureux de tous les sacrifices!  
 Que de regrets amers répandus sur nos jours!  
 Il n'est donc que trop vrai! nous perdons pour toujours  
 Cet être bienfaisant qui faisoit nos délices,  
 La gloire & le bonheur de Tours.

Il ne songea jamais qu'au bien qu'il pouvoit faire,  
 Il tira l'indigent de son oisiveté;  
 C'est lui qui, le premier, guidé par la bonté,

Sut aux travaux publics le rendre nécessaire  
Par des secours de charité (\*).

SAGE administrateur d'une grande province,  
Le pouvoir en ses mains fut le bonheur de tous ;  
De l'aïssance du peuple il prit un soin jaloux ,  
Et fit bénir par-tout l'auguste nom du prince  
Qui veut être un pere pour nous.

S'IL aimoit à répandre au sein de l'indigence ,  
Dans le trésor public il ne puisa jamais ;  
Ses dons restoient cachés dans l'ombre du silence ;  
Sans le cri douloureux de la reconnoissance ,  
On eût ignoré ses bienfaits.

O vous ! dont il rendit le séjour plein de charmes ,  
Vous , qu'il eut dans son cœur jusqu'aux derniers momens ,  
A l'aspect de vos quais , de vos beaux monumens ,  
Sensibles Tourangeaux , vous direz avec larmes  
Son nom à vos heureux enfans.

---

(\*) C'est à M. du Cluzel qu'est due la première idée des ateliers de charité , adoptés aujourd'hui par le gouvernement , & établis dans toutes les généralités du royaume. Voyez le Journal de *Novembre* , page 224.



V E R S

*Faits pendant mon séjour à Anet.*

VALLON délicieux, asyle du repos,  
 Bocages toujours verts, où l'onde la plus pure  
 Roule paisiblement ses flots,  
 Et vient mêler son doux murmure  
 Aux tendres concerts des oiseaux,  
 Que mon cœur est ému de vos beautés champêtres !  
 J'aime à me rappeler, sous ces rians berceaux,  
 Qu'en tout tems Anet eut pour maîtres  
 Ou des belles ou des héros.  
 Henri bâtit ces murs, monument de tendresse ;  
 Il y grava par-tout le nom de sa maîtresse,  
 Chaque pierre offre encor des croissans, des carquois,  
 Et nous dit que Diane ici donna des loix.  
 Vendôme, couronné des mains de la victoire,  
 Sous ces antiques peupliers  
 A long-tems reposé sa gloire ;  
 Et lorsque de Philippe il guidoit les guerriers,  
 Qu'il faisoit fuir l'Anglois, & soumettoit l'Ibère,  
 Accablé sous le poids des grandeurs, des lauriers,  
 Vendôme, seul soutien d'une cour étrangère,  
 A regretté d'Anet le vallon solitaire.  
 Enfin, de ce beau lieu Penthievre est possesseur :  
 Avec lui la bonté, la douce bienfaisance  
 Dans le palais d'Anet habitent en silence ;  
 Les vains plaisirs ont fui, mais non pas le bonheur.  
 Bourbon n'invite point les folâtres bergeres  
 A s'assembler sous les ormeaux.  
 Il ne se mêle point à leurs danses légères,  
 Mais il leur donne des troupeaux.

*Tome XII.*

M

## 266 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Maîtresse dans l'art de séduire ,

Diane l'apprit dans ces lieux :

Vendôme y méditoit l'art cruel de détruire :

Penthievre exerce l'art de faire des heureux.

Que ton orgueil sur ces titres se fonde ;

D'avoir changé de maître , Anet , te plaindrois-tu ?

Toi seul tu possédas tous les biens de ce monde ,

L'amour , la gloire & la vertu.

*Par M. le chevalier DE FLORIAN.*

---

## LA MORT DU PAUVRE,

*Fable imitée de l'allemand.*

CERTAIN vicaire de paroisse ,  
Dans un hameau désert fut un soir appelé ;  
Il y court : que voit-il ? un vieillard isolé ,  
Luttant contre la mort & sa dernière angoisse.  
Là , seul , ce malheureux défailloit sans espoir ,  
Dans une couche affreuse & toute délabrée.

Près d'une table démembrée

On voyoit un vieux coffre noir ;

Sur un mur enfumé pendoit un arrosoir ,

Une bêche luisante , une scie acérée ,

Et c'étoit-là tout son avoir.

Le prêtre , en contemplant ce funebre manoir ,

Sentit son ame déchirée.

— Oh ! mon ami ! lui dit-il aussi tôt ,

Reprenez courage , bon pere !

Quel est votre bonheur ! vous sortirez bientôt

De la prison du monde & de votre misère !

Quittons ce lieu d'exil , quittons ce lieu de pleurs

Où dans la peine nous vécûmes ;

Ce monde n'est pas fait pour attacher nos cœurs ,



Vous en avez senti toutes les amertumes,

Hélas ! & jamais ses douceurs !

Rassurez-vous , j'ai peu connu la peine ,

Répondit le giffant , j'ai bien vécu toujours ;

Et d'aussi loin qu'il me souvienne ,

Je n'ai manqué de rien , & j'ai coulé des jours

Dont l'amitié charma le cours.

Mon cœur n'a pas connu le tourment de la haine ,

L'envie encore moins ; sans une grande gêne ,

J'ai dû ma subsistance au travail de mes mains ;

Mes outils que voilà , ma bêche & ma coignée ,

Me gaignoient tous les matins

L'entretien de la journée.

Né d'un fort tempérament ,

Sans dettes , mon propre maître ,

Que me manquoit-il donc ? oh ! rien assurément ,

Et je dois m'en aller satisfait & content.

— Un tel discours surprend le prêtre.

— Quoi ! vous n'avez enfin nul regret de mourir ;

Vous ne ressentez nulle crainte ?

— Pourquoi , dit le vieillard d'une voix presque éteinte ,

Pourquoi donc ce regret ? à quoi peut-il servir ?

Dieu m'a , vous le voyez , si long-tems fait jouir

Du spectacle des cieus , du bienfait de la vie ,

Et de ce beau soleil son image chérie !

Je serois bien ingrat de ne pas le bénir !

D'ailleurs à ce bon pere , après ma maladie ;

Ne vais-je pas me réunir ?

Ce n'est qu'au seul méchant à craindre l'avenir ?

Il dit & meurt. — O mort digne d'envie !

*Par M. COURET DE VILLENEUVE.*

---

S U R L A F E M M E.

O B J E T séduisant & funeste,  
 Que j'adore & que je déteste;  
 Toi, que la nature embellit  
 Des agrémens du corps & des dons de l'esprit,  
 Qui de l'homme fais un esclave,  
 Qui t'en mocques quand il te plaint,  
 Qui l'accables quand il te craint,  
 Qui le punis quand il te brave;  
 Toi, dont le front doux & serein  
 Porte le plaisir dans nos fêtes,  
 Toi, qui soulèves les tempêtes  
 Qui tourmentent le genre humain;  
 Être, ou chimere inconcevable,  
 Abyme des maux & des biens,  
 Seras-tu donc toujours la source inépuisable  
 De nos mépris & de nos entretiens?  
*Ces vers sont attribués à J. J. ROUSSEAU.*

---

C H A N S O N

S U R L E G L O B E A É O R O S T A T I Q U E.

A I R : *Eh ! mais oui-dà.*

L'EMPEREUR de la Chine  
 Attendoit l'autre soir  
 La burlesque machine  
 Qu'enfin il n'a pu voir.  
 Eh ! mais oui-dà,  
 Comment peut-on trouver du mal à ça ?

Par trop grande vitesse,  
 Dans une heure de tems,  
 Elle fut dans Gonesse  
 Étonner les savans.

Eh ! mais , &c.

Mais, chose bien plus drôle !  
 Blanchard , sans s'effrayer ,  
 Du cabinet d'Éole  
 Veut être le courrier.

Eh ! mais , &c.

Il n'a pour attelage  
 Qu'un modeste zéphyr.  
 Ah ! le joli voyage !  
 On revient sans partir.

Eh ! mais , &c.

Sur un globe bizarre ,  
 Chacun dorénavant ,  
 Plus assuré qu'Icare ,  
 Dirigera le vent.

Eh ! mais , &c.

O si l'académie  
 Peut un jour s'y loger ,  
 Nul vaisseau , je parie ,  
 Ne sera si léger.

Eh ! mais , &c.

Les curés de village  
 Sauront , par le journal ,  
 Qu'un globe qui voyage  
 N'est pas un animal.

Eh ! mais , &c.

Malboroug rentre en terre ;  
 Et nos esprits flottans

270 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Vont au sein du tonnerre  
Chercher leurs passe-tems.  
Eh ! mais , &c.

Tout globe est fait pour plaire ;  
N'en soyez pas surpris ,  
Ce qu'on aime à Cythere  
On l'aime dans Paris.  
Eh ! mais , &c.



---

# ACADÉMIES.

## SÉANCES

### DE DIVERSES SOCIÉTÉS.

---

#### I.

##### *ACADÉMIE françoise.*

UN anonyme a présenté à l'académie françoise un mémoire, qui a été lu depuis peu ; son objet intéressant a mérité les suffrages de cette société, qui en applaudissant aux vues de zele pour le bien public, & d'amour pour les lettres qui animent l'auteur, verroit avec plaisir d'autres citoyens seconder ses vues. Nous transcrirons ce mémoire.

» Un citoyen qui veut être inconnu, a fait remettre à M. le marquis de Condorcet, de l'académie françoise, & secrétaire de l'académie des sciences de Paris, six cents livres, dont voici la destination.

Ce citoyen a toujours été étonné que l'académie françoise ne pût proposer un prix d'éloquence que tous les deux ans. Il souhaiteroit qu'outre

## 272 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

ce prix d'éloquence l'académie pût proposer tous les ans un prix pour un ouvrage de prose. Il faudroit pour cela que l'on fit un fonds au moins de douze mille livres qui seroient placées sur le roi. Ce citoyen est fâché que sa fortune ne lui permette pas de faire ce fonds ; mais il pense assez bien de ses concitoyens pour croire que parmi le grand nombre de gens riches qui demeurent à Paris, & qui aiment les lettres, il ne peut manquer de s'en trouver dix-neuf qui contribuent d'une aussi foible somme que lui à une fondation qui manque à la nation. L'académie de Châlons-sur-Marne, qui s'est fait beaucoup d'honneur par la belle devise qu'elle a choisie (à l'utilité) & les beaux sujets de prix qu'elle a donnés, propose chaque année deux ou trois sujets de prix de prose, tandis que l'académie de la capitale du royaume n'en peut proposer qu'un tous les deux ans. Le citoyen qui parle seroit au comble du bonheur si sa proposition pouvoit réveiller le patriotisme, ainsi que l'amour des lettres & du bien public, & être suivie en France, comme elle le seroit vraisemblablement en Angleterre, d'une fondation beaucoup plus considérable que celle qu'il propose.

M. de Condorcet est prié de vouloir bien faire part à l'académie françoise de cette proposition & du présent mémoire.

Le citoyen auteur de cette proposition, & la personne qui a remis la somme à M. de Condorcet, ne veulent pas être connues, & il a donné sa parole d'honneur à cette dernière qu'elle ne le seroit pas.

Les six cents livres resteront entre les mains de M. de Condorcet pendant les six derniers mois de la présente année 1783 ; & si le projet du citoyen ne peut avoir lieu, la personne qui

a remis la somme de six cents livres la retirera au premier janvier prochain.

Ce citoyen n'entend aucunement gêner l'académie dans les sujets de prix qu'elle pourroit proposer; mais il lui demande la permission de lui en indiquer quelques-uns qu'elle est entièrement libre d'adopter ou de rejeter.

*Sujets de prix qui pourroient être proposés.*

I. Quels seroient les moyens d'être utiles aux lettres, aux sciences, aux arts & à l'humanité, qui fussent à portée de simples particuliers? Examen de ce qu'ont fait dans ce genre beaucoup de simples particuliers, tels que St. Vincent de Paul, l'abbé Godinot, chanoine de Reims, le frere Cosme, la Garaye, Peiresc, l'homme de Ross, Chamouffet, & une foule d'hommes vertueux de toutes les nations qui ont fondé des hôpitaux, des colleges, qui ont fait construire des ponts, des chemins, des fontaines & autres bâtimens publics, ou qui ont fait des fondations & établissemens utiles. — II. Comme il n'y a guere que les membres des académies dont on fasse l'éloge, ne pourroit-on pas, après cinq ans, proposer pour sujet de prix l'éloge de tout ce que la France auroit perdu, pendant ces cinq années, de citoyens célèbres par leurs vertus ou leurs talens? Par ce moyen, le vertueux Turgot, que nous venons de perdre, M. la Garaye, à qui nous avons l'obligation de nous avoir fait connoître à l'illustre auteur de l'excellent théâtre d'éducation, le frere Cosme, &c. ne seroient pas morts sans que la France versât quelques larmes sur leur tombe.

Quels seroient les moyens de répandre le goût des lettres, des sciences & des arts dans les dis-

## 274 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

férentes provinces ? --- III. Encyclopédie pour les jeunes gens au - dessous de vingt ans. --- IV. Cours complet d'éducation pour les magistrats , les hommes publics & les nobles. --- V. Cours complet d'éducation pour les négocians. --- VI. Cours complet d'éducation pour le peuple des villes. --- VII. Cours complet d'éducation pour le peuple des campagnes --- VIII. Cours complet d'éducation pour les hommes de la bourgeoisie. --- IX. Cours complet d'éducation pour les filles de condition. --- X. Cours complet d'éducation pour les filles de la bourgeoisie. --- On entend ici par cours complet d'éducation , une espece d'encyclopédie faite pour chacune des classes qu'on vient de nommer , & qui contiendrait ce qu'il lui est important de savoir. On sent qu'il y auroit une foule d'articles généraux qui pourroient servir à toutes ces encyclopédies. --- XI. Quels seroient les moyens de faire une excellente encyclopédie ? --- XII. Quels seroient les moyens d'agrandir l'esprit-humain , & de lui faire faire de plus grands progrès dans chaque science ? --- On ne restreint pas ici le mot de sciences seulement à ce qui fait l'objet de l'académie des sciences de Paris : on prend ce mot dans un sens plus étendu , qui embrasse toutes les connoissances humaines , telles que la science économique , la politique , la jurisprudence , le droit public , l'agriculture , la science du commerce , &c. XIII. Quels sont les établissemens qui manquent aux lettres , aux sciences , & aux arts , & quels seroient les moyens de perfectionner ceux déjà formés ? --- XIV. Parmi ces établissemens qui manquent aux sciences , ne pourroit-on pas compter une académie des langues vivantes ? Et sur quel plan devroit-elle être formée ? On va exposer ce qu'on entend



par une académie des langues vivantes. Cette académie seroit composée de membres versés dans les langues vivantes. Plusieurs de ses membres pourroient faire des cours publics de toutes les langues , tant de celles de l'Europe , que de celles qui sont le plus répandues dans les autres parties du monde. D'autres feroient un journal pareil au journal étranger , dont l'interruption afflige tant de gens instruits. Les uns continueroient la collection académique qui contient l'extrait ou la traduction des mémoires de toutes les académies étrangères des sciences. D'autres feroient une pareille collection académique composée de morceaux de littérature étrangère ou de mémoires contenant des recherches savantes publiées en pays étrangers , du genre de celles dont s'occupe l'académie des inscriptions (\*). Il y auroit des membres attachés à cette nouvelle académie dans chaque province de l'Europe & dans les principales contrées des autres parties du monde. Cet établissement répandroit les plus grandes lumières dans la nation , qui est peut-être une de celles où l'étude des langues étrangères est le plus négligée , non pas à la vérité des gens-de-lettres , mais du reste de la nation , tandis qu'en Angleterre & en Allemagne toutes les personnes qui ont eu de l'éducation savent le

---

(\*) On est étonné qu'une compagnie aussi respectable & aussi utile que l'académie des inscriptions ne fasse pas imprimer le recueil des pieces qu'elle couronne , & n'insère pas dans le même recueil les mémoires qui lui paroîtroient les meilleurs parmi ceux qui lui seroient présentés par des personnes qui ne seroient pas de cette académie , comme le fait l'académie des sciences de Paris par le recueil des mémoires des savans étrangers qu'elle publie.

## 176 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

françois & souvent plusieurs autres langues. Cet établissement seroit utile pour former des hommes qui rendroient le plus grand service dans le département des affaires étrangères , & pour inspirer le goût de l'occupation à une foule de gens riches désœuvrés , ou d'autres personnes à qui leur état laisse beaucoup de tems & à qui l'ambition d'être de cette académie seroit entreprendre une étude aussi facile que celle d'apprendre une langue , & qui peu-à-peu se trouveroient portées à essayer de traduire quelque ouvrage utile. --- Il semble qu'un établissement de ce genre suffiroit pour immortaliser un regne , & que le ministre qui le proposeroit à un souverain & qui contribueroit à le faire adopter , se couvrirait de gloire , & rendroit le plus grand service à la nation. --- XV. Quels sont les hôpitaux & autres établissemens formés en faveur des pauvres & des malades , tant chez les peuples anciens que chez les modernes , & ce qu'il y a de plus remarquable dans ceux de ces établissemens qui méritent d'être connus ? --- On désireroit que M. de Condorcet pût faire insérer ce mémoire dans le *Mercur de France* , dans le *Journal encyclopédique* , ou dans le *Journal des savans*. «

Ceux qui voudront contribuer à cette fondation pourront remettre à M. le marquis de Condorcet la somme pour laquelle ils voudront y contribuer ; elle leur sera rendue le premier janvier 1784 , si le montant des souscriptions ne va pas à 12000 livres.

( *Mercur de France ; Journal de Paris.* )

## I I.

*ACADÉMIE royale des sciences de Paris.*

Feu M. de Montigny, membre de l'académie royale des sciences, qui joignoit à beaucoup de connoissances en différens genres un goût particulier pour les arts, a voulu laisser en mourant un témoignage public du désir qu'il avoit qu'on les perfectionnât, & un motif d'émulation pour que les savans dirigeassent leurs recherches vers cet objet, qui avoit toujours fixé son attention, & dont il avoit senti toute l'importance pour le commerce. Attaché à l'académie, autant par le plaisir qu'il trouvoit à partager ses travaux, que par une suite bien naturelle de la haute estime qu'elle lui a toujours marquée, il s'est occupé, dans son testament, des vues d'utilité qui guident l'académie, & qu'il avoit secondées lui-même, avec tout le zele dont il étoit capable; il lui a légué un fonds dont il a destiné la rente à l'établissement d'un *prix annuel pour traiter un sujet tendant à perfectionner quelque art dépendant de la chymie, & pour que ce prix fût successivement appliqué à différens arts.*

L'académie ne croit pas pouvoir mieux remplir les intentions de M. de Montigny, en rendant une sorte d'hommage au goût dominant qu'il avoit pour tout ce qui concernoit la teinture, & à l'application suivie qu'il y avoit donnée, qu'en proposant un sujet qui tienne

## 278 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

à cette opération intéressante, & qui fournisse matière à des recherches propres à la perfectionner. Il paroît qu'aucun art ne peut tirer plus d'avantages des analyses chymiques que celui de la teinture. Le plus important problème qu'il y ait à résoudre, pour la perfection de cet art, c'est de déterminer en quoi les ingrédients colorans dont on tire des couleurs de bon teint, différent de ceux dont la teinture n'a aucune solidité.

L'académie propose donc aujourd'hui, pour le premier prix, dépendant de la fondation faite par M. de Montigny, le sujet suivant : *Faire une analyse, un examen chymique de la garence & de la cochenille, drogues de bon teint, comparés avec une pareille analyse des bois de campêche & de fernambouc, drogues dont le teint est toujours faux, quoique ces substances colorantes soient appliquées sur les mêmes matières, par les mêmes mordans & par les mêmes procédés que celles qui produisent les couleurs de bon teint.*

Le prix que donnera l'académie à l'auteur du meilleur des mémoires qui lui auront été envoyés sur ce sujet, consistera en une médaille d'or de la valeur de 600 liv. & dont l'inscription due à M. de Montigny même, annoncera l'objet de la fondation.

Les mémoires seront adressés, dans la forme ordinaire, à Paris, au secrétaire-perpétuel de l'académie. Les ouvrages ne seront reçus que jusqu'au premier février 1785, exclusivement ; ce terme est de rigueur. L'académie, à son assemblée publique d'après pâques

DECEMBRE, 1783. 279

1785, proclamera la piece qui aura mérité ce prix.

( *Journal de Paris.* )

III.

*ACADÉMIE des sciences, belles-lettres & arts  
de Lyon.*

*PROGRAMME publié par l'académie.  
Distributions de prix renvoyées.*

L'académie s'est vue contrainte , à regret ; de ne pouvoir distribuer aucun des prix , qu'elle avoit proposés pour cette année.

Le prix relatif *aux arts* , fondé par M. Christin , devoit être décerné au mémoire qui auroit déterminé le genre d'industrie convenable pour occuper utilement les habitans de la plaine du Forez , sans nuire aux travaux de la campagne.

Elle a reçu trois mémoires. Un seul pouvoit prétendre au prix ; les deux autres , étant signés des auteurs , n'ont point été dans le cas de concourir , & d'ailleurs ne remplissent , en aucune maniere , les objets du problème. Elle s'empresse de donner des éloges à celui qui porte pour devise , ces mots : *Dux , amor patriæ* . En prorogeant le concours , elle espere que l'auteur , qui joint la connoissance du local , à l'amour de la patrie , profitera de ce délai pour expliquer plus en détail , les moyens d'exécuter ce qu'il propose.

L'académie doit aussi des remerciemens & des éloges à un citoyen éclairé , qui , sans prétendre

## 280 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

à la couronne , lui a communiqué d'intéressantes observations sur le même sujet.

Elle avoit proposé un prix extraordinaire sur *la mixtion de l'alun dans le vin , considérée relativement à la conservation du vin & de la santé.* Ce prix consistoit en une médaille de 300 liv. ci-devant réservée sur la fondation de M. Christin , & en pareille somme , ajoutée par un académicien.

Un seul mémoire a été présenté au concours ; il a pour épigraphe : *Sunt certi denique fines.* L'académie ne peut refuser des louanges à sa théorie chymique ; mais le défaut d'expériences , *comparées & suffisantes* , 1<sup>o</sup>. sur la conservation du vin par l'alun ; 2<sup>o</sup>. sur les dangers que présente l'usage intérieur & habituel d'une substance aussi active ; 3<sup>o</sup>. sur les divers moyens de reconnoître les vins *alunés* , a fait renvoyer le prix , & continuer le sujet à l'année 1785.

Son extrême importance , dans nos provinces , sous tous les rapports chymiques , économiques & diététiques , a engagé l'académie à desirer des expériences faites en grand , & à porter le prix à la somme de 1200 liv.

Quant à celui qu'elle avoit proposé , *relativement à la découverte de l'Amérique* , consistant en la somme de 1200 livres , dont M. l'abbé Raynal a fait les fonds : ce concours a été nombreux ; seize mémoires ont été admis ; quelques-uns annoncent , de la part des auteurs , un travail proportionné à l'étendue du sujet ; mais plus il intéresse l'humanité , plus il

exige de mérite dans ses développemens, & en général, aucun mémoire n'a paru suffisamment remplir les vues indiquées dans le problème & dans les trois grandes questions qu'il présente. Cependant ce sujet est trop beau & trop important, pour ne pas espérer qu'en donnant encore du tems aux auteurs, il ne fasse éclore quelque ouvrage plus satisfaisant.

L'académie s'est décidée, par ces considérations, à l'annoncer de nouveau, à proroger le terme fixé pour la distribution du prix, & à la renvoyer à l'année 1785. Elle déclare néanmoins, qu'elle a particulièrement distingué deux mémoires, qui lui ont paru mériter des éloges à beaucoup d'égards, 1<sup>o</sup>. celui qui, suivant l'ordre de sa réception, est côté N<sup>o</sup>. 7. au concours, & dont la devise est : *Ferrea primum.... desinet ac toto surget gens aurea mundo. VIRG. Buc.* 2<sup>o</sup>. Le mémoire N<sup>o</sup>. 15, dont l'auteur a adopté la devise du Prince Henri : *Le desir de faire le bien.*

Nota. Sur ces différens renvois, voyez les annonces ci-après.

#### S U J E T S proposés pour l'année 1784.

1<sup>o</sup>. L'académie a proposé le sujet suivant; pour le prix de *mathématiques*, fondé par M. Christin.

1<sup>o</sup>. *Exposer les avantages & les inconvéniens des voûtes surbaissées, dans les différentes constructions, soit publiques, soit particulières, où l'on est en usage de les employer.*

## 282 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

2°. Conclure de cette exposition, s'il est des cas où elles doivent être préférées aux voûtes à plein ceintre, & quels sont ces cas.

3°. Déterminer géométriquement quelle seroit la courbure, qui leur donneroit le moins d'élévation, en leur conservant la solidité nécessaire.

Le prix est une médaille d'or de la valeur de 300 liv.

### C O N D I T I O N S.

Toutes personnes pourront concourir pour ce prix, excepté les académiciens titulaires & les vétérans; les associés y seront admis. Les mémoires seront écrits en françois ou en latin. Les auteurs ne se feront connoître ni directement, ni indirectement; ils mettront une devise à la tête de l'ouvrage, & y joindront un billet cacheté, qui contiendra la même devise, leur nom & le lieu de leur résidence. Les paquets seront adressés, francs de ports, à Lyon, à M. de la Tourrette, secrétaire perpétuel, pour la classe des sciences, rue Boissac;

Ou à M. de Bory, ancien commandant de Pierre scize, secrétaire perpétuel, pour la classe des belles-lettres, rue Ste. Helene;

Ou chez Aimé De La Roche, imprimeur libraire de l'académie, maison des Halles de la Grenette.

Aucun ouvrage ne sera reçu au concours, passé le premier avril 1784; le terme est de rigueur. L'académie décernera le prix dans l'assemblée publique qu'elle tiendra après la fête de St. Louis.



La médaille sera remise à l'auteur couronné , ou à son fondé de procuration.

*Nota. Plusieurs auteurs ayant signé leurs mémoires dans les derniers concours , on croit devoir répéter ici , que , suivant l'usage de tous les corps littéraires , qui ont des prix à distribuer , l'académie ne doit admettre & n'admet à concourir , que les manuscrits qui ne sont pas signés , & dont les auteurs ne se sont fait connoître en aucune maniere.*

2°. Pour les prix fondés par M. Adamoli , l'académie , après avoir renoncé , en 1782 , au sujet qu'elle avoit ci-devant proposé , sur les aliments des différens peuples , & , suivant la fondation , étant libre de choisir des sujets de prix , relatifs à l'histoire naturelle , proprement dite , ou à l'agriculture en particulier , a demandé , pour 1784 , des observations théoriques & pratiques , sur les haies , destinées à la clôture des champs , des vignes & des jeunes bois.

*Les auteurs indiqueront le choix convenable des diverses especes de haies , suivant la diversité des terrains & des cultures. Ils détermineront la meilleure maniere de les former & de les entretenir , en considérant le produit des récoltes , l'extension des racines , le chauffage , les arbres fruitiers qui peuvent être placés dans les haies , &c.*

Les prix seront doubles , & consistent en deux médailles d'or , de la valeur de 300 liv. chacune , & en deux médailles d'argent.

Les conditions , comme ci-dessus. La distribution se fera dans une séance publique après la fête de St. Pierre. Les mémoires ne seront point admis , passé le premier avril.

## 284 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

3°. L'académie a prorogé à la même année; la distribution du prix, fondé par M. Christin; pour les arts, dont le sujet concerne *la plaine du Forez*, partie intéressante de nos provinces, où la misere du peuple paroît provenir, autant de l'inaction dans laquelle il vit, que des maladies locales, auxquelles il est exposé. Le problème à résoudre, est conçu en ces termes :

*Déterminer quel est le genre d'industrie qui pourroit occuper utilement les habitans de la plaine du Forez, sans nuire aux travaux de la campagne.*

Le prix est une medaille d'or de la valeur de 300 livres.

L'académie recevra les changemens ou additions qui lui seroient adressés par l'auteur du memoire, dont la devise est *Dux, amor patriæ*, & qui ne peut se faire reconnoître que par son épigraphe. Pour prolonger le nouveau délai, accordé à tous ceux qui voudront s'occuper de cet objet, les mémoires seront reçus au concours, jusqu'au premier mai 1784. La distribution sera faite dans la séance publique, après la fête de St. Louis.

4°. A la même époque, l'académie décernera le prix de 600 livres, dont M. l'abbé Raynal a fait les fonds, & qui a pour objet, *les manufactures de la ville de Lyon*. Elle reçut en 1782, deux mémoires considérables sur ce sujet; mais elle le continua à l'année 1784, dans l'espérance de le voir encore plus approfondi. La partie historique lui parut éclaircie; elle demanda plus de recherches & de preuves, dans les deux autres, sur-tout dans les moyens de

*maintenir & d'assurer la prospérité des manufactures ; l'énoncé du problème est ainsi :*

*Quels ont été les principes qui ont fait prospérer les manufactures de la ville de Lyon ?*

*Quelles sont les causes qui peuvent leur nuire ?*

*Quels sont les moyens d'en maintenir & d'en assurer la prospérité ?*

L'académie recevra, sous les conditions ordinaires, tous les mémoires qui lui seront envoyés, avant le premier avril, ainsi que les additions ou corrections que les auteurs des deux mémoires, ci-dessus énoncés, lui adresseroient, en ne les désignant que par les devises qu'ils ont ci-devant adoptées.

*SUJETS proposés pour l'année 1785.*

1°. L'académie, ayant à distribuer en 1785 ; le prix de physique, fondé par M. Christin, en a affecté les fonds au sujet qu'elle a continué ; concernant la mixtion de l'alun dans le vin ; & pour doubler le prix de 600 livres, ci-devant proposé, & le porter à 1200 liv. elle a délibéré d'y joindre la somme de cent écus, prise sur d'autres fonds, dont elle peut disposer.

En conséquence elle demande de nouveau ; l'examen physique & raisonné de la dissolution de l'alun dans le vin, considérée relativement à la conservation du vin, & à la conservation de la santé.

Elle invite les savans qui voudront s'en occuper, notamment l'auteur du mémoire, ayant pour devise : *Sunt certi denique fines*, auquel

elle a donné les plus justes éloges , de ne rapporter que des expériences authentiques , de les traiter en grand , & de répondre avec précision , aux différentes questions énoncées dans le premier programme , à la suite du problème , dans les termes suivans :

1°. *La mixtion de l'alun dans le vin est-elle un sûr moyen de le conserver , ou de rétablir sa qualité , lorsqu'elle est altérée ? de quelle espece d'altération dans le vin , l'alun est-il le préservatif ou le correctif ?*

2°. *En quelle proportion faut-il mêler l'alun dans le vin , au cas que ce mélange soit reconnu avantageux ?*

3°. *Le vin , tenant en dissolution la quantité d'alun nécessaire à sa conservation ou à son amélioration , est-il nuisible à la santé ? Quels en sont les effets sur l'économie animale ?*

4°. *Si l'alun , dissous dans le vin , est reconnu préjudiciable à la santé , est-il quelque moyen d'en corriger les effets nuisibles ?*

5°. *Enfin quelle est la maniere la plus simple & la plus exacte , de reconnoître la présence de l'alun & sa quantité , lorsqu'il est en dissolution dans le vin , sur-tout dans le vin rouge très-coloré.*

Les conditions comme ci-dessus. Les mémoires seront admis jusqu'au premier avril seulement. Le prix , consistant en quatre médailles d'or , de la valeur , chacune de 300 livres , sera distribué en 1785 , dans une séance publique , après la fête de St. Louis.

2°. Dans la même séance , l'académie décernera le prix réservé de 1200 liv. , dont M. l'abbé

DECEMBRE, 1783. 287

Raynal a fait les fonds , & dont le sujet a été précédemment annoncé en ces termes :

*La découverte de l'Amérique a-t-elle été utile ou nuisible au genre-humain ?*

*S'il en résulte des biens , quels sont les moyens de les conserver & de les accroître ?*

*Si elle a produit des maux , quels sont les moyens d'y remédier ?*

Les auteurs s'occuperont sur-tout des deux dernières questions , dont la solution , quoique la plus importante , paroît avoir été la plus négligée.

Ceux qui ont déjà concourus , seront admis à envoyer , sous leur première devise , les changemens qu'ils croiront convenables ; *cependant une nouvelle copie paroît préférable à tous égards.*

L'académie croit devoir inviter , en général ; tous ceux qui prétendront au prix , à ne se permettre , dans leurs ouvrages , aucune assertion qui soit dans le cas , lors de la publication , de compromettre les auteurs , & le corps littéraire qui les couronneroit.

On ne recevra au concours que les discours ou mémoires , qui seront envoyés avant le premier mars 1785 ; le terme est de rigueur. Les autres conditions suivant l'usage.

( Signé ) DE LA TOURRETTE ;  
*secrétaire perpétuel.*

A LYON , le 2 septembre 1783.

## I V.

*ACADÉMIE des sciences, arts & belles-lettres de  
Châlons-sur-Marne.*

Les trois prix de l'académie furent décernés le 25 du mois d'août; le premier, *sur les moyens de rendre la justice en France avec le plus de célérité & le moins de frais possibles*, à M. Bucquet, procureur du roi honoraire au présidial de Beauvais; le deuxième, *sur les moyens d'améliorer en France la condition des laboureurs, journaliers & hommes de peine, vivant dans les campagnes, & celle de leurs femmes & enfans*, à un mémoire dont l'auteur ne s'est pas fait connoître; le troisième, *sur les moyens de perfectionner l'éducation des femmes*, à M. Dumas, avocat à Lons-le-Saunier. Le sujet du prix qu'elle donnera en 1784, est toujours *les moyens de perfectionner l'éducation des colleges en France*. Elle propose pour celui de 1785 *les moyens de faciliter & d'encourager les mariages en France, conciliés avec le respect dû à la religion & aux mœurs publiques*. Elle en donnera un extraordinaire de 1200 liv., la même année, *sur les moyens d'animer le commerce en Champagne, & particulièrement dans la ville de Châlons*. Les mémoires, écrits en françois ou en latin, doivent être adressés, francs de port, à M. Sabathier, secrétaire perpétuel, avant le 1er. mars.

(*Journal encyclopédique.*)

## V.

*ACADÉMIE des sciences, belles-lettres & arts  
d'Amiens.*

L'académie, dans sa séance du 25 août, a adjugé le prix des sciences, dont le sujet étoit *les causes des hernies, & les moyens de les prévenir & de les guérir*, à M. Munnick, docteur en médecine, & professeur en l'université de Groningue. L'accessit a été donné à M. Langler, chirurgien-major de l'hôtel-dieu de Beauvais. *L'Eloge de Gresset*, sujet du prix littéraire, est proposé pour la troisième fois, & ce prix sera triple, c'est-à-dire, de trois médailles d'or, valant, chacune, 500 liv. Un prix de 500 liv. est proposé à celui des citoyens de la Picardie, qui aura fait la plus belle action d'humanité, de quelque manière qu'elle s'entende; ou à celui qui aura découvert un remède des plus utiles à la santé, ou qui aura inventé quelque machine, métier, instrument propre à la perfection de l'agriculture, des arts, du commerce, principalement dans la Province. Ce prix a été fondé par M. de la Tour, peintre du roi, conseiller de l'académie royale de peinture, & honoraire de l'académie d'Amiens. Cet académicien, qui, dans ses portraits, peint si bien l'ame, & qui en a une si belle, est aussi illustre par la bienfaisance que par le génie. Les ouvrages ou mémoires seront envoyés, francs de port, avant le 1 juillet 1784, à M. Baron, secrétaire de l'académie, à Amiens.

(Mercure de France.)

## V I.

*ACADÉMIE des sciences , arts & belles-lettres  
de Dijon.*

L'académie tint, le 27 août dernier, une séance publique, dont M. Maret, secrétaire-perpétuel, fit l'ouverture en disant : » les succès  
» des auteurs qui, l'année dernière, concou-  
» rurent au prix proposé par cette compagnie,  
» lui procurerent la satisfaction de célébrer un  
» double triomphe, & l'engagerent à distri-  
» buer deux médailles d'or, quoiqu'elle n'en  
» eût promis qu'une seule «.

» Loin de jouir cette année du même avan-  
» tage, l'académie, qui pouvoit disposer de  
» deux médailles, qui les avoit annoncées aux  
» physiciens comme un objet d'émulation, a  
» le chagrin de les réserver toutes deux. Le  
» sujet de ce prix étoit la théorie des vents.  
» La compagnie l'avoit déjà proposé pour ce-  
» lui de 1780, & s'étoit vue forcée de le pro-  
» poser une seconde fois. Elle espéroit que ce  
» nouveau concours, plus heureux que le pre-  
» mier, répandroit sur cet objet intéressant une  
» lumière qui ne laisseroit plus d'obscurité, &  
» c'est avec bien du regret qu'elle annonce  
» que ses espérances n'ont pas été remplies.  
» Son équité cependant exige qu'elle avoue que,  
» parmi les mémoires envoyés au concours,  
» il y en a plusieurs qui ne se sont pas beau-  
» coup éloignés du but, & que quatre d'en-  
» tre eux ont mérité ses éloges «.



» Ces mémoires portent pour épigraphes , le  
 » premier : *Ne prædicos jamais les effets dont*  
 » *toutes les causes ne peuvent être connues* ; le 2e. :  
 » *Vel sic vel me natura fefellit* ; le 3e. *Sunt ali-*  
 » *quot res quarum unam dicere causam non satis*  
 » *est* ; le 4e. *Ut repetit gladiator arenam*. Les  
 » auteurs de tous ces ouvrages ont fait preuve  
 » de connoissances très-étendues. On voit que  
 » tous ont bien saisi le sens du problème, &  
 » que tous avoient les talens nécessaires pour  
 » le résoudre ; mais , indépendamment des lé-  
 » gers défauts qu'un examen réfléchi a fait ap-  
 » percevoir dans leurs mémoires , il est un re-  
 » proche essentiel à faire à tous ces auteurs :  
 » celui de n'avoir pas donné une solution sa-  
 » tisfaisante d'une des parties du problème , la  
 » plus difficile , il est vrai , mais la plus né-  
 » cessaire pour compléter la théorie des vents :  
 » celle qui concerne les moussons. L'académie  
 » avoit pris la résolution de renoncer à ce su-  
 » jet , si les efforts des concurrens n'étoient  
 » pas plus heureux dans le nouveau concours  
 » que dans le premier ; mais , en lui prouvant  
 » que le problème , au lieu d'être insoluble ,  
 » est seulement très-difficile , le travail des au-  
 » teurs qu'elle a cru dignes d'être encouragés  
 » par des éloges , lui a fait concevoir l'espé-  
 » rance d'en obtenir quelque jour la solution ,  
 » & l'a déterminée à proposer encore le même  
 » sujet. Elle ne fixe point de terme pour la  
 » remise des ouvrages : les deux médailles se-  
 » ront adjugées à celui ou à ceux qui , en  
 » quelque tems que ce soit , auront envoyé un

» mémoire où la théorie des vents sera expo-  
 » sée de manière à rendre raison de tous les  
 » phénomènes qu'offrent ces météores. La com-  
 » pagnie verra avec plaisir les mêmes auteurs  
 » rentrer en lice ; & pour diminuer autant qu'il  
 » lui est possible, ce que son jugement peut  
 » avoir de désagréable pour ces savans phy-  
 » ciens, elle a cru devoir, par une notice de  
 » leurs ouvrages, leur faire appercevoir les  
 » motifs qui l'ont décidée à ne pas distribuer  
 » le prix proposé ».

» Le mémoire qui a pour épigraphe : *Ne*  
 » *prædiximus jamis les effets dont toutes les causes*  
 » *ne peuvent pas être connues*, annonce dans son  
 » auteur un homme maître de son sujet, qui  
 » ne s'est mis à l'ouvrage qu'après l'avoir bien  
 » médité, & qui joint à une force de raison-  
 » nement peu commune, à un esprit méthodi-  
 » que, le talent rare de la précision. Mais le  
 » desir d'être précis lui a fait négliger une in-  
 » finité de détails que lui auroient fournis les  
 » observations géographiques, celles des voya-  
 » geurs & des physiciens, & lui a fait croire  
 » inutile une exposition succincte du système  
 » de Daniel Bernoulli sur la formation du vent  
 » d'est par la rotation de la terre. Il n'a pas  
 » donné assez de développement à l'influence  
 » des gaz dans la production des vents, & il  
 » a hasardé une définition de l'air, susceptible  
 » de beaucoup d'objections ».

» L'auteur de la dissertation dont l'épigraphe  
 » est : *Vel sic, vel me natura fecellit*, sans écrire  
 » avec autant de précision que celui de la pré-

» cédente, mérite également des éloges sur la  
 » discrétion de son style; il en mérite encore  
 » sur la distribution des parties de son ouvrage, sur l'enchaînement des principes & des  
 » conséquences, sur l'usage heureux qu'il a fait  
 » des observations des voyageurs, & l'on voit  
 » que cet auteur connoît parfaitement la surface du globe. Mais, en exposant les causes  
 » générales des vents, il ne fait pas mention  
 » des effets de la rotation de la terre. S'il a eu  
 » des motifs pour exclure cette cause, le respect que mérite l'opinion d'un savant aussi  
 » distingué que Daniel Bernoulli auroit dû  
 » l'engager à la réfuter. Les inductions que  
 » l'auteur tire de la formation des marées par  
 » l'attraction de la lune, pour expliquer la  
 » formation du vent par la même cause, ont  
 » paru un peu exagérées. Ses réflexions sur la  
 » différente densité des couches de l'atmosphère  
 » ont semblé insuffisantes pour faire adopter  
 » l'opinion qu'il hasarde. On a vu avec peine  
 » que dans le nombre des causes particulières  
 » des vents, il ait omis les gaz & l'électricité.

» On ne peut pas faire ce dernier reproche  
 » à l'auteur du mémoire désigné par l'épigraphe :  
 » *Sunt aliquot res quarum unam dicere causam non*  
 » *satis est.* Ces deux causes des vents qu'il nomme  
 » variables, sont exposées d'une manière lumineuse dans la cinquième section de son ouvrage. On lui doit des éloges sur le développement des causes des vents généraux; on  
 » lui en doit encore sur ce qu'il dit de  
 » l'influence des vents secs ou humides, chauds

» ou froids, sur l'économie animale. Cet auteur,  
 » comme celui du mémoire précédent, s'est mon-  
 » tré fort instruit en géographie, & a tiré un  
 » très-grand parti des observations des voya-  
 » geurs. Mais son style, toujours pur, souvent  
 » élevé, n'a pas toujours la précision, la clarté  
 » nécessaires dans les ouvrages scientifiques. On  
 » auroit désiré que l'auteur n'eût pas quelque-  
 » fois donné, comme neuves, des opinions  
 » déjà connues, & n'eût pas souvent perdu  
 » de vue les avantages de la modestie.

» Dans l'ouvrage qui a pour devise : *Ut repe-*  
 » *tit gladiator arenam*, on reconnoît un homme  
 » très-savant qui, pour parvenir au but qu'il  
 » s'est proposé, a mis à contribution les phy-  
 » siciens, les géographes, les voyageurs de tous  
 » les siècles, mais qui, ébloui par l'influence de  
 » l'éther dans la production de la plupart des  
 » météores, & de celle de la matière électri-  
 » que, qui est une modification de l'éther,  
 » donne l'électricité pour cause unique des vents  
 » généraux, & dans l'énumération des causes  
 » particulières des vents variables, l'associe à  
 » la production des différens gaz & aux diffé-  
 » rens obstacles qui varient la direction des vents.  
 » Il est très-probable que l'éther, que la matière  
 » électrique contribuent pour beaucoup à la for-  
 » mation de ces météores; mais on peut au-  
 » moins douter que d'autres causes ne détermi-  
 » nent pas les vents généraux, ou ne concou-  
 » rent pas à les produire. L'auteur, qu'on peut  
 » louer sur l'enchaînement de ses principes & de  
 » ses conséquences, ne porte point la convic-

» tion dans l'esprit , parce que ses principes  
 » peuvent être contestés. Tout ce qu'il dit des  
 » effets des différentes especes de vents sur les  
 » végétaux & sur les animaux , donne à sa dis-  
 » sertation un mérite fait pour lui concilier des  
 » suffrages ; mais son écrit est déparé par des  
 » répétitions qui le rendent d'une prolixité dé-  
 » sagrable. On lit avec beaucoup d'avantage  
 » tous les détails dans lesquels il est entré sur  
 » les observations météorologiques. On applau-  
 » dit aux descriptions qu'il a données de plu-  
 » sieurs instrumens de son invention , capables  
 » de hâter les progrès de la science météorolo-  
 » gique ; mais on pourroit dire : *Non erat his*  
 » *locus* , & l'on regrette qu'avec autant d'éru-  
 » dition & de génie , l'auteur de ce mémoire  
 » n'ait pas atteint le but auquel tant de moyens  
 » lui donnoient le droit d'aspirer.

» Nous croyons que cette notice critique des  
 » ouvrages que l'académie a distingués , inspi-  
 » rera les mêmes regrets à tous ceux qui s'in-  
 » téressent aux progrès de la physique , & nous  
 » espérons que les auteurs n'y verront qu'une  
 » preuve de l'estime que la compagnie a con-  
 » cue pour eux , & du desir qu'elle a d'être  
 » un jour autorisée à leur décerner le prix  
 » qu'elle s'est vue obligée de réserver. «

M. Picardet l'aîné lut ensuite un discours  
 dont l'objet étoit de prouver que les belles-  
 lettres pouvoient , à tout âge , occuper les hom-  
 mes aussi agréablement , aussi utilement que les  
 sciences & les arts.

On fit lecture de quelques fragmens d'un

## 296 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

ouvrage de M. le Gentil, prieur de Fontenay ; relatif aux moyens d'accélérer ou de retarder à volonté la fermentation vineuse, & la perfection du vin.

M. Maret termina la séance par l'histoire du tremblement de terre qu'on éprouva le 6 juillet dernier à Dijon, ainsi que dans une partie de la province du comté de Bourgogne, de la Bresse & du Beaujolois.

( *Journal encyclopédique.* )

## VII.

*ACADÉMIE impériale & royale des sciences  
& belles-lettres de Bruxelles.*

L'académie tint le 23 & le 24 d'octobre ; une séance générale pour la distribution des prix annuels.

Elle avoit proposé en 1781 pour sujet de la question historique : » Vers quel tems les » ecclésiastiques commencerent-ils à faire partie des états de Brabant ? Quels furent ces » ecclésiastiques, & quelles ont été les causes » de leur admission ? « Deux mémoires lui ont paru également mériter le prix par le nombre de recherches qu'ils contiennent, l'un écrit en latin & portant pour devise : *Omne revolvemus sua per vestigia sæclum* ; l'autre en françois, sous la devise : *Quem comitumque ducumque fides jurata Brabantum & mores gentis veteres abbatibus addunt catibus in patriis confessum, evolvere conor.* En conséquence elle en a couronné les auteurs,

& décerné à chacun d'eux une médaille d'or de même valeur. A l'ouverture des billets on a reconnu que les auteurs étoient M. Heylen, archiviste de l'abbaye de Tongerlo, & M. Ernst, chanoine régulier & professeur de théologie à l'abbaye de Rolduc. L'académie a adjugé l'*accessit* à M. Engels, demeurant à Bruxelles, auteur d'un mémoire françois avec la devise : *Magna petis Phaeton & quæ non viribus istis munera conveniunt, nec tam puerilibus annis.*

La question de mathématique aussi proposée en 1781, avoit été conçue en ces termes :  
 » Développer la théorie des poutres qui reposent par leurs extrémités sur deux points  
 » d'appui, en les considérant dans l'hypothèse  
 » la plus conforme à la nature, c'est-à-dire,  
 » comme des amas de fibres pesantes, extensibles, élastiques & unies entr'elles dans toute  
 » leur longueur. Dédire de cette considération la cause de leur rupture & l'endroit où elle doit se faire dans les différens cas par rapport aux différentes situations des masses, dont ces poutres pourroient être chargées, & déterminer en conséquence le meilleur emploi des liens pendans. « L'académie n'ayant reçu aucune réponse satisfaisante, elle a cru devoir abandonner cette question; & la médaille qui restoit par-là à sa disposition a été employée au deuxième prix de la question historique. Enfin elle avoit demandé également en 1781 : » Quels étoient les végétaux indigènes que l'on pourroit substituer dans les Pays-Bas aux végétaux exotiques relative-

## 298 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» ment aux différens usages de la vie. « Le prix de cette question a été remporté par M. Burtin , membre de la société royale de médecine de Paris , de celles de Nanci , de Harlem & de Lausanne , demeurant à Bruxelles , auteur d'un mémoire françois dont la devise étoit : *Peregrina quid æquora tentas ? Quod quæris tua terra dabit.* Parmi les autres mémoires sur cette question , l'académie a distingué celui qui porte pour devise : *Providentiæ divinæ placuit scientiam virtutum plantarum instinctu naturali , casu , observatione , ratiocinio manifestare.* Elle a regretté que cet auteur qui a très-bien considéré les plantes par rapport à la médecine , n'en eût pas traité par rapport aux autres usages de la vie , omission trop considérable pour qu'elle eût pu lui adjuger le prix ou l'*accessit*.

Pour le concours de l'année 1785 , l'académie propose les deux questions suivantes :

1°. » A quel titre le comte Herman , époux  
» de la comtesse Richilde , fut-il comte de Hai-  
» naut ; étoit-ce de son chef ou du chef de la  
» comtesse son épouse ?

2°. » Par quelles raisons la culture des vers  
» à soie a-t-elle manqué dans ces provinces ,  
» & quels seroient les moyens de la faire réus-  
» sir ? «

Le prix de chacune de ces questions sera une médaille d'or du poids de vingt-cinq ducats. Les mémoires doivent être écrits en latin , en françois ou en flamand , & ne pourront être que d'une demi-heure de lecture. Ils seront adressés & remis francs de port à M. Des Roches ,



secrétaire-perpétuel , avant le 16 juin 1785. L'académie exige la plus grande exactitude dans les citations : pour cet effet les auteurs auront soin de marquer les pages des éditions dont ils se seront servis. Ils ne mettront point leur nom à leurs ouvrages , mais seulement une devise à leur choix : ils la répéteront dans un biller cacheté qui contiendra leur nom & leur adresse. Ceux qui se feront connoître de quelque maniere que ce soit , & ceux dont les mémoires auront été remis après le terme prescrit , seront absolument exclus du concours.

( *Journal historique & politique.* )

### V I I I.

#### *SOCIÉTÉ Zélandoise des sciences de Flessingue*

La société , dans son assemblée générale ; tenue le 7 octobre dernier , a adjugé la médaille d'or à M. Garnier de St. Julien , capitaine en premier au corps-royal du Génie de France , en résidence à Bayonne , & couronné son mémoire sur la question proposée au sujet de la construction des vaisseaux. — La société s'attend de recevoir , avant le 1er. janvier 1785 , les réponses suivantes ; 1°. *Sur les auteurs qui ont éclairci l'histoire & l'antiquité des Pays-Bas* ; 2°. *les défauts des académies de la patrie* ; 3°. *les raisons pourquoi la coutume d'enterrer les corps morts dans les villes & églises de cette république , continue encore à se maintenir* ; 4°. *la différence du change défavantageux dans les*

### 300 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

*fix Provinces-Unies , relativement à celle de Hollande , &c. — La société attend aussi avant le 1<sup>er</sup>. janvier 1784 , les réponses aux questions ; 1<sup>o</sup>. Sur le droit public des Provinces - Unies ; 2<sup>o</sup>. les fièvres catarrhales ; 3<sup>o</sup>. sur la construction d'un hôpital ou maison pour les gens de mer nécessaires & âgés , dans la Zélande. Toutes ces questions sont plus amplement proposées , & dans leurs particularités , dans le programme publié depuis peu. — Les réponses doivent être envoyées à M. J. W. Te Water , historiographe de la Zélande , professeur en philosophie & histoire de la patrie à Middelbourg , secrétaire de la société Zélandoise des sciences à Flessingue.*

#### I X.

*ACADÉMIE royale des sciences & belles-lettres de Berlin.*

La classe de philosophie spéculative avoit proposé pour le prix de cette année la question suivante : *Quelle est la meilleure maniere de rappeler à la raison les nations , tant sauvages que policées , qui sont livrées à l'erreur & aux superstitions de tout genre ?* L'académie, entre les pieces qui ont concouru , en a trouvé quelques-unes ( dit-elle dans son programme ) qui contiennent des vues utiles ; mais aucune n'a rempli entièrement son attente. Elle a vu avec peine que les auteurs de la plupart de ces dissertations , au lieu de chercher à circonscrire un sujet déjà fort étendu , se livroient à des digressions , &

même à des déclamations d'autant plus déplacées que l'éloquence n'est point du ressort de la classe de philosophie. On doit sentir qu'il ne s'agit pas d'examiner s'il faut extirper l'erreur & la superstition ; mais , comme on ne peut nier qu'il n'y ait des erreurs & des superstitions nuisibles , il s'agit de chercher les moyens les plus efficaces & les moins dangereux , ou , en un mot , les meilleurs moyens de détruire l'erreur & la superstition , ou , ce qui est la même chose , de ramener à la raison les hommes qui s'en écartent , & de leur enseigner à en faire usage pour la connoissance du vrai. Il n'est pas question non plus de faire la nomenclature , toujours imparfaite & partielle , des erreurs qui regnent dans le monde , mais de trouver dans les causes communes de ces erreurs , & dans les effets par lesquels elles se manifestent , les indications nécessaires pour les prévenir & pour y porter remède , de présenter & de renverser les obstacles , de discuter les systèmes suivis dans la pratique , d'élever enfin une théorie qui puisse devenir applicable , du moins dans quelques cas , & qui soit fondée sur des argumens antérieurs & postérieurs ; les premiers tirés de la nature du cœur humain , de l'organisation de la société civile , ou de toute autre considération ; les seconds , des preuves historiques qui semblent s'offrir en foule sur les deux points de la question. L'Académie , en renvoyant le prix au 31 mai de l'année 1785 , se félicite de r'ouvrir la carrière à quelques concurrens qui , n'ayant pu pré-

senter leurs mémoires à tems, ont été exclus du concours par la loi du terme irrévocablement fixé. On prie donc tous ceux qui feront des envois, d'être attentifs à ce terme, qui s'étend jusqu'au 1<sup>er</sup>. janvier 1785, & d'affranchir leurs paquets.

La classe de philosophie expérimentale de la même compagnie propose cette question pour le prix de 1785 : *Etablir par des expériences exactes, décrites avec clarté & précision, la théorie de la fermentation, de la décomposition qu'elle fait éprouver aux corps qui la subissent, & de la nouvelle composition des principes qui en résultent dans ses différens périodes.* Elle souhaite que les expériences établissent cette théorie, non-seulement pour la fermentation qui se fait dans les corps non organisés privés de vie, mais encore pour celle qui s'opere dans les végétaux vivans, par laquelle ces substances qui leur servent d'alimens sont rendues propres à l'entretien ou à l'accroissement de telle ou telle partie, de même que pour la fermentation qui se fait dans les animaux vivans, au moyen de laquelle les alimens qu'ils prennent sont successivement changés, de manière que de la différente composition & combinaison de leurs principes modifiés par la fermentation, il résulte telle ou telle substance animale, soit solide, soit fluide. On invite les savans de tout pays, excepté les membres ordinaires de l'académie, à travailler sur cette question. Le prix consiste en une médaille d'or du poids de 50 ducats. Les pieces seront adressées franches de port à M. le conseiller

privé Formey , secrétaire-perpétuel de l'académie. Le terme pour les recevoir est fixé au 1<sup>er</sup>. janvier 1785 , après quoi on n'en recevra absolument aucune , quelque raison de retardement qui puisse être alléguée en sa faveur. On prie les auteurs de ne point se nommer , mais de mettre simplement une devise , à laquelle ils joindront un billet cacheté , qui contiendra , avec la devise , leur nom & leur demeure.

Le prix fondé par feu M. Eller a été adjugé dans l'assemblée publique du 30 janvier dernier à M. le conseiller Schubart. La classe de philosophie expérimentale propose pour l'année 1785 une nouvelle question relative à ce prix. En voici l'énoncé. » A proprement parler , il n'y a point de mauvaises herbes ou d'ivroie dans la nature , c'est-à-dire , qui soit tout-à-fait inutile , ni à tous égards nuisible. Cependant on demande , 1<sup>o</sup>. *Ce qu'on entend par ivroie en général , & sur-tout en fait d'agriculture , pour les champs , jardins , prairies , pâturages & forêts ;* 2<sup>o</sup>. *combien il y a de sortes d'ivroies , & ce qui contribue le plus à leur augmentation , ou à leur diminution ;* 3<sup>o</sup>. *comment & par quels moyens on peut avec le plus de succès empêcher cette augmentation ou la diminuer ;* 4<sup>o</sup>. *si , parmi les différentes sortes d'ivroies , il n'y en a pas de plus communes & de plus abondantes , qui ont une utilité considérable & réelle dans l'économie , en sorte qu'elles puissent cesser d'être rangées dans la classe des végétaux inutiles , & dans ce cas , de quelle manière on peut s'en servir avec le plus d'avantage ».* L'académie a trouvé convenable aux progrès de

### 304 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

l'agriculture de proposer ces questions , afin de parvenir à une saine théorie de l'ivroie , fondée sur des principes déduits de l'observation & des expériences ; ce qui lui fait souhaiter de les voir traitées clairement par des agriculteurs & des économes praticiens. Les mémoires seront reçus jusqu'au 1<sup>er</sup>. janvier 1785 , & le prix de 50 ducats sera décerné dans l'assemblée publique du 31 mai suivant.

( *Journal encyclopédique.* )

### X.

#### *MÉMOIRE historique sur l'académie royale des sciences de Suede.*

Les sociétés que nous appellons ordinairement académies sont de deux sortes. Il y en a qui ne jouent pas un plus grand rôle dans le monde savant , que ne font dans le monde politique certains petits états dont on fait à peine qu'ils existent , & qui n'entrent pour rien dans les entreprises importantes. D'autres ressemblent à ces royaumes puissans dont l'influence est sensible , & le nom ne se prononce qu'avec respect : c'est entre ces dernières que l'académie dont nous allons rapporter l'origine & les progrès tient un rang distingué.

Le sénateur comte André-Jean de Hoepken , le conseiller de commerce Jonas d'Alstroemer , le vice-président du parlement d'Abo , baron Sten Charles de Bielke , le chevalier Charles de Linné , & le capitaine Martin Triewald en

ayant conçu le projet, les nouveaux académiciens tinrent leur première séance le 2 juin 1739, dans un appartement de l'hôtel des nobles. Convaincus que de bonnes loix sont la base de toute société, le comte de Hoepken se chargea de dresser un code qui fut agréé, & dont voici les articles essentiels.

Les académiciens ne s'occuperont que d'objets qui aient un rapport immédiat au bien public. Ils cultiveront la physique expérimentale, l'histoire-naturelle, la chimie, la médecine, les mathématiques, le commerce, l'économie, les manufactures & les arts. Le président destiné à diriger les opérations de l'académie, sera élu tous les trois mois : terme de la durée de sa charge. Aussi souvent qu'un président sera remplacé, on publiera le cahier des pieces lues & approuvées pendant sa présidence. Il en paroîtra donc un cahier tous les trois mois. Ces pieces ne pourront être écrites qu'en suédois. En publiant des mémoires tous les trois mois, l'académie donne à connoître que son activité ne se ralentit point ; en les publiant dans la langue du pays, elle agit conformément à l'intérêt & à la gloire de la nation. Les académiciens ne connoîtront d'autre rang parmi eux que celui de l'ancienneté. Tout académicien qui pendant deux ans ne travaillera point pour l'académie sera retranché du corps : si l'on établissoit & suivoit cette loi dans toutes les sociétés savantes, on ne rechercheroit plus si souvent par étiquette & par vanité, une distinction qu'il faudroit conserver par le travail &

les talens. Un éloge funebre conservera le souvenir de l'académicien enlevé par la mort. On choisira pour secrétaire celui des académiciens qui saura le plus de langues, & qui possédera le talent de bien parler & de bien écrire. Il sera chargé de recevoir les lettres adressées à l'académie, & d'y répondre, de tenir le protocole dans les assemblées, d'y lire les mémoires qui seront envoyés, & d'y porter la parole en l'absence du président.

A la premiere élection la dignité de président échut à Linné. En la remettant à son successeur au bout des trois mois, il prononça un discours qu'on trouva si fort à sa place, que cet exemple devint une espece de loi pour les autres présidens. Le nom du premier secrétaire Hoepken n'est guere moins remarquable que celui de Linné. En 1741, des affaires que le roi confia à Hoepken l'ayant obligé à partir pour la Finlande, Jacques Faggot lui succéda. Faggot, savant laborieux avoit obtenu en 1734, le privilege de lever les cartes des différentes provinces de Suede dont il s'acquitta utilement. Il fut remplacé par Pierre Elvius, entre les ouvrages duquel on distingue son traité des forces de l'eau. La place est maintenant possédée par M. Wargentin dont le mérite est connu.

Lorsque l'académie eut publié six parties de ses mémoires, & qu'elle crut avoir donné des preuves de son ardeur pour le bien public, elle supplia le roi d'autoriser formellement son existence, & de confirmer les loix qu'elle s'étoit



prescrites : ce que S. M. daigna faire par un décret du 31 mars 1741.

L'académie acquit insensiblement les hommes les plus distingués du royaume dans tous les genres qu'elle embrassoit : elle eut pour les mathématiques Samuel de Klingensstierna , André Celsius , Pierre Elvius , Martin Ströemer , le baron Frédéric de Palmquist ; pour la physique Martin Triewald , Nicolas Wallerius ; pour l'histoire naturelle , Charles de Linné , Olaus Celsius l'ainé , Frédéric Haffelquist , Pierre Kalm ; pour la minéralogie & la chymie , George Brandt , Antoine de Swab , Henri Théophile de Schaffer , Axel Frédéric de Cronstedt ; pour la médecine , Herman Thierry Spœring , Evald de Ribe , Nicolas de Rosenstein ; pour la mécanique , Christophe de Polhem ; pour l'architecture , le baron Charles de Haorleman ; pour le commerce , Magnus de Lagerstrœm , Ulric de Rudenschœld , Thomas de Plongrem , Claude Grill , Nicolas Sahlgren ; pour les manufactures Jonas d'Astrœmer , Jean-Frédéric Kryger ; pour l'économie Jacques Faggor , Ephraim Otto Runenberg ; pour la langue nationale , le comte Charles-Gustave de Teflin , le comte Charles d'Ehrenpreuf & Olaus de Dalin. Ce ne fut qu'en 1748 , que l'académie commença d'admettre des membres étrangers.

La générosité de plusieurs patriotes Suédois a secondé ses efforts. Dès 1727 , le conseiller de commerce , Sébastien de Tham , avoit remis au corps de la noblesse une somme qui devoit être employée à faire lire des cours de

physique & de mathématique. Le corps de la noblesse ne crut pouvoir mieux faire douze ans après, que de remettre la somme qu'il avoit en dépôt à l'académie naissante, à condition d'en faire un usage conforme aux vues du testateur. L'académie ayant commencé en 1743 à percevoir les rentes du capital, l'occasion de les employer se présenta. Le secrétaire restoit encore sans appointemens dans une charge qui consommoit tout son tems : l'académie prit la résolution de lui remettre le soin des leçons de physique & de mathématiques, afin d'attacher ainsi au secrétariat le revenu du capital légué par le conseiller de Tham. Pierre Elvius eut une pension sur ce pied ; mais ne pouvant suffire en même tems aux leçons publiques, il en fut dispensé, à condition qu'il mettroit à la tête de chaque cahier des mémoires de l'académie quelque morceau relatif à l'histoire des sciences, travail dont M. Wargentin, qui l'avoit continué fut encore dispensé en 1759, par l'académie, qui lui assigna une pension sur les revenus qu'elle possédoit en propre, arrangement qui subsiste encore. Les rentes du legs furent employées à fonder une chaire de professeur en physique & en mathématique qui doit toujours rester entre les académiciens.

A mesure que la réputation de l'académie augmentoit, sa correspondance ne pouvoit manquer de s'étendre. Cet objet devenoit déjà un surcroît de dépense, lorsqu'en 1745, le gouvernement y eut égard & déclara l'académie franche de tout port de lettres.

En 1747, Adolphe-Frédéric, alors prince royal, se déclara son protecteur; le 5 mars 1748, il y vint pour la première fois, & il promit, à tous ceux qui la composent, sa bienveillance & son amitié. Le sénateur, comte d'Ehrenpreus, portant la parole au nom de l'académie, remercia très-humblement l'héritier du trône de la grace qu'elle en recevoit.

Ce fut encore en 1747 que l'académie obtint le privilege des almanachs; ce privilege & d'autres libéralités fournirent les moyens de bâtir un observatoire à l'usage de l'académie; le magistrat de Stockholm en accorda la place sans aucun paiement; il y avoit des matériaux dont on pouvoit se passer au château de Stockholm, auquel on travailloit dans le même tems; ils furent accordés à l'académie pour cet objet; & Claude Grill, académicien & directeur de la compagnie des Indes, offrit d'avancer la somme qu'on désireroit, sans aucun intérêt, & ne prescrivant d'autre terme, pour le remboursement du capital, que le tems où l'académie le pourroit faire sans gêne; ainsi l'observatoire fut commencé en 1748, achevé en 1752, & on en fit l'inauguration le 20 septembre 1753 en présence du roi Adolphe-Frédéric. M. le chevalier Wargentin, savant astronome, a fixé sa demeure à l'observatoire pour être à portée de faire au besoin les observations avec toute l'exaétitude nécessaire.

Aussi en 1747, l'académie hérita du comte Frédéric de Sparre, intendant de la cour, jeune académicien, qui avoit un goût décidé pour les

sciences , & qui n'étoit âgé que de 24 ans ; lorsque la mort vint exiger de lui le tribut fatal. Résolu de se survivre à lui-même , & d'acquiescer des droits à l'estime publique , il avoit établi par son testament l'académie héritière de toute sa fortune ; mais les loix du pays défendant de disposer d'un bien hérité au préjudice des plus proches parens , le testament fut cassé , & le legs fait en faveur de l'académie , réduit à la somme modique de 666 écus de Suede.

L'académie fit imprimer ensuite trois ouvrages à son profit : d'abord le célèbre traité de Nicolas de Rosenstein , des maladies des enfans , qui fut d'un rapport considérable : puis le traité d'Elvius , des effets des forces de l'eau , qui , quelque bien fait qu'il soit , est d'un usage moins général : & enfin , avec la permission des états en 1756 , les fameuses lettres du comte Charles-Gustave de Tessin , adressées à sa majesté le roi de Suede , alors prince royal.

Le nombre des académiciens regnicoles s'accrut peu-à-peu , jusqu'à ce qu'en 1761 , il fut au-delà de cent ; alors pour prévenir l'abus , on en borna le nombre à cent , & l'on observe cette regle.

Le roi Adolphe-Frédéric , qui déjà comme prince royal , s'étoit déclaré protecteur de l'académie , lui donna des preuves encore plus signalées de son estime , quand il fut parvenu au trône ; en 1751 il la mit en état de faire faire des observations astronomiques correspondantes à celles que l'abbé de la Caille faisoit dans le même tems au cap de Bonne-Espérance ;

& fournit aussi aux dépenses de l'observation du passage de Vénus par le disque du soleil en 1769.

L'académie ayant perdu en 1771 ce généreux protecteur, Gustave III daigna ne la point oublier ; il se rendit à une de ses assemblées , où il prononça ces paroles mémorables : » Je tâcherai de faire de ma présence à vos assemblées , un moyen d'augmenter mes lumières ; » d'encourager , par mon exemple , les sciences utiles que vous cultivez avec tant de succès , » & de vous offrir un appui , au cas , où contre les apparences vous vous trouviez exposés aux revers que la jalousie & l'ignorance suscitent souvent à la vertu & aux mœurs. « Gustave a tenu ses promesses ; il assiste souvent aux assemblées de l'académie ; son exemple a fixé l'attention du public , & l'on s'est disputé l'avantage de donner des preuves d'estime & de confiance à une société si digne d'en obtenir.

Nicolas Sahlgren, négociant de Gothenbourg, mort en 1776 , un des citoyens les plus opulens du royaume , & qui joignoit aux richesses l'art de les employer , remit à l'académie , en 1773 , une somme de 8333 écus de Suede , destinés à fonder un prix annuel pour les cultivateurs & les économes : l'académie s'est conformée à cette intention avec un soin scrupuleux ; la construction des gerbes , le dessèchement des grains , la maniere de les vanner , la culture des légumes , des arbres fruitiers & des pépinières , les especes & les différences caractéristiques des terres de Suede ; l'attelage des

bœufs ont été les objets que les dépositaires du fonds donné par Sahlgren ont soumis aux recherches des citoyens animés du noble desir de se rendre utiles à la patrie.

Une société anonyme fit tenir à l'académie en 1776 une somme de 400 écus de Suede , afin d'établir un second secrétaire , dont l'utilité étoit évidente ; en même tems les donataires propoisoient , comme très-propre à remplir cette place , M. Henri Nicauder , qui enseignoit alors l'astronomie à Upsal ; la donation & la condition ayant été acceptées , l'académie a désormais deux secrétaires , dont l'un sera toujours chargé du soin de l'observatoire.

M. de Rosenadler , secrétaire-d'état , fit fort peu de tems après , présent à l'académie , d'une somme de 8333 écus de Suede , qui avec une somme de ses propres deniers que l'académie y ajouta , la mit en état d'acquérir la belle maison qu'elle possède maintenant dans la grande rue neuve de Stockholm : ce bâtiment considérable fournit d'abord deux salles d'assemblées ; ensuite on y voit le cabinet de l'académie , maintenant bien garni de matieres de physique & d'histoire naturelle ; le baron Gustave de Hoepken donna le premier une collection de minéraux ; son exemple fut suivi par le conseiller de commerce Lagerstroem & le conseiller des mines Pfilanderhielm : la munificence de madame la baronne de Geer , née baronne de Ribbing , fournit ensuite un accroissement considérable au cabinet ; cette respectable douairiere ayant fait présent à l'académie du cabinet d'histoire

toire naturelle du feu maréchal de la cour , son époux , un des plus complets qu'un particulier puisse avoir : l'académie reçut environ dans le même tems , du comte Ulric de Scheffer , six armoires remplies d'oiseaux , d'insectes & de plantes. Mrs. Thunberg & Sparman ont donné l'un & l'autre à l'académie plusieurs des curiosités qu'ils ont rapportées de leurs voyages ; & en dernier lieu M. le directeur Martin Staf , a bien voulu en accroître le cabinet d'une espece de pharmacie chinoise , unique en Europe.

Dans d'autres appartemens se trouvent les livres , qui avec ceux que l'on a placés dans l'observatoire , forment une collection considérable dont l'académie s'est procuré une partie à ses dépens , & l'autre partie est due à la générosité de plusieurs citoyens , tels que M. de Lagerstroem déjà cité , qui a donné trente ouvrages chinois imprimés , qui reliés font environ cent volumes ; feu M. Pflanderhielm & M. de Rosenadler aussi cités.

La maison de l'académie fournit de plus des logemens pour le second secrétaire , qui est en même tems garde des livres ; pour M. le professeur Wilke , qui a soin du cabinet de physique ; pour M. le professeur Sparrman , chargé de l'inspection du cabinet d'histoire naturelle , & pour plusieurs employés subalternes.

Des prix distribués ; le souvenir des bienfaiteurs & de plusieurs membres de l'académie immortalisé par des médailles ; des observations astronomiques faites à grands fraix , des ateliers d'instrumens de mathématique & d'optique éta-

blis & employés ; le graveur Akerman obtenant un atelier à Upsal ; d'habiles voyageurs , entr'autres le savant Kalm , aidés & soutenus dans leurs courses utiles ; tant de livres achetés , le mérite indigent soulagé , ce sont-là les monumens du zèle & de l'activité des académiciens : ajoutez-y 40 tomes d'anciens , & 3 tomes de nouveaux mémoires , sans compter un grand nombre de discours lus en différentes occasions. M. Kaestner , professeur à Gottingue , traduit en allemand les mémoires de cette académie à mesure qu'ils paroissent. A Venise , il a paru une traduction latine de ceux de ces mémoires qui traitent de la physique & de l'histoire naturelle , & M. de Keralio en a rédigé 29 tomes en françois sous ce titre : *Mémoires de l'académie royale des sciences de Stockholm*. A Paris , chez Panckoucke , 1772 , in-4to.

Dans la liste nombreuse des associés étrangers , on voit les noms des Muller , Chambers , Schloezer , Murray , Macquer , Hell , Euler , Banks , Pallas , Niebuhr , & beaucoup d'autres également célèbres. L'académie des arts & des sciences de Boston a fait savoir son établissement à l'académie royale de Suede , par une lettre datée de Boston le 1 juin 1781 , & celle de Philadelphie compte , entre ses membres étrangers , trois savans Suédois ; le feu Linné , M. Bergius , & M. de Wrangel , qui a été pendant dix ans prévôt des églises suédoises établies en Amérique , & qui est à présent grand-aumônier du roi & curé de Sala.



## S P E C T A C L E S.

## P A R I S.

## COMÉDIE FRANÇOISE.

**L**E jeudi 21 août, on a remis le *Bienfait rendu*, ou le *Négociant*, comédie en cinq actes & en vers, par M. Dampierre.

Un négociant de Bordeaux a prêté au comte de *Bruyancourt* une somme de cent mille écus. En reconnoissance celui-ci s'est engagé à marier sa fille *Angélique* avec le neveu de son créancier. Ce neveu, qu'on appelle *Verville*, arrive à Paris, se présente chez le comte, & y est reçu d'une manière très-malhonnette par sa prétendue, par son beau-pere, & par sa belle-mere futurs. Le négociant lui-même n'est guère plus favorablement reçu que *Verville*. Malgré l'état de détresse, malgré l'embarras dans lequel se trouve la famille du comte, elle est tellement infatuée de sa noblesse, qu'elle ne pense qu'en frémissant à s'allier avec un négociant. Cependant l'oncle de *Verville*, indigné de tant de hauteur & d'ingratitude, éclate en reproches. Il repousse la morgue & les hauteurs de la famille du comte, par la comparai-

son qu'il fait de la nullité d'un noble qui abuse de sa naissance pour surcharger l'état, avec les travaux utiles d'un commerçant, qui entretient & propage l'abondance ; mais il effraie encore davantage par la menace qu'il fait de poursuivre son débiteur. Pendant que tout ceci se passe, Verville conçoit d'autres projets. Il a vu une amie d'Angélique, & ne l'a vue que pour l'aimer. *Julie*, ( c'est son nom ) sage, belle, jeune, modeste & spirituelle, a enchaîné son cœur pour jamais. Fille d'un homme bien né, plein de probité & de noblesse, mais pauvre, elle n'a pour dot que ses vertus, & voilà la dot que Verville desire. Pour tirer d'embarras le comte de Bruyancourt, & tâcher de parvenir à épouser Julie, il fait prêter au comte les cent mille écus qu'il doit à son oncle. En vain il a cherché à ne pas être connu. La nature des billets que Bruyancourt remet au négociant découvre le mystère. Le comte, confondu par tant de générosité, déteste son orgueil & les hauteurs de sa famille : mais Verville n'épouse point Angélique. Il reçoit le cœur & la main de Julie, de l'aveu de son oncle, & du contentement du respectable père de sa maîtresse.

Cette pièce, représentée pour la première fois en 1763, fut plutôt considérée comme un ouvrage raisonnable, que comme une production capable de produire l'effet que le théâtre exige. On observa qu'il y avoit trop peu de gaieté, pour qu'on pût la ranger dans la classe des comédies, & trop peu d'intérêt pour qu'elle fût placée dans celle des drames ; ce

qu'on avoit pensé en 1763, on l'a pensé encore en 1783. Les tableaux rapprochés de l'insultante orgueilleuse de certains nobles, & de l'importance des travaux d'un négociant, ont été applaudis, parce qu'ils sont bien faits. On a trouvé dans le style de la vérité & du naturel, malgré quelques incorrections, & un grand nombre de beaux vers. Mais on s'est accordé pour convenir que malgré les choses louables qu'on y rencontre, l'ouvrage est dénué de ces moyens qui donnent de la vie aux ouvrages dramatiques. Enfin, on a répété avec Boileau :

Vos froids raisonnemens ne feront qu'attiédir  
Un spectateur toujours paresseux d'applaudir,  
Et qui des vains efforts de votre rhétorique  
Justement fatigué, s'endort ou vous critique,

On a trouvé aussi les sarcasmes contre l'orgueil qu'inspire une haute naissance, un peu trop crus & trop durs. Nous croyons à l'égard de ce dernier reproche, qu'un auteur comique doit se dire, comme le bon la Fontaine :

Je tâche de tourner le vice en ridicule,  
Ne pouvant l'attaquer avec des bras d'Hercule;

Cette dernière manière, réservée à d'autres genres, ne fait souvent qu'aigrir au lieu de corriger : mais le sentiment qui conduit un écrivain à l'employer, n'en est pas pour cela moins estimable; & la manière dont le public a accueilli les traits même les plus forts de cette comédie, prouve combien M. Dampierre peut se faire honneur d'un pareil ouvrage.

### 318 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

Le lundi 6 octobre , on a donné la premiere représentation du *Bienfait anonyme* , comédie en trois actes & en prose.

On a lu , il y a huit ou dix ans , dans les papiers publics , & depuis dans plusieurs recueils , l'anecdote qui a fourni le sujet de cette piece. Un inconnu , qui fait une promenade sur le bassin du port de Marseille , remarque que le batelier qui le mene n'a pas l'air d'être né pour cet état , & lui fait des questions : *Robert* ( c'est son nom ) lui répond que son pere ayant été enlevé par des pirates & mené en captivité , il s'est décidé à saisir toutes les ressources pour amasser de quoi le délivrer : l'inconnu touché de sentimens si honnêtes lui fait présent de quelques louis en quittant la barque. Plusieurs mois après , le pere arrive au sein de sa famille ; on a payé sa rançon , montant à six mille francs. Il soupçonne d'abord que son fils est l'auteur de sa délivrance : mais comment a-t-il pu trouver une somme si considérable ? Cette idée lui fait naître des doutes qui l'affligent. Cependant le jeune Robert rencontre encore l'inconnu sur le port : il se jette à ses pieds , les embrasse , & lui veut faire avouer le nouveau bienfait qui lui a rendu son pere : l'inconnu est attendri , hésite & disparaît. Long-tems après cet événement , on trouve dans les papiers d'un banquier une lettre qui prouve que la somme de six mille livres donnée pour la rançon de *Robert* le pere , a été délivrée par les ordres & des deniers de feu M. de Montesquieu , auteur de *l'Esprit des loix*. L'auteur de

la piece nouvelle a changé ce nom en celui de *Saintesquieu* , afin qu'on pût le reconnoître. Le succès du premier acte a été décidé ; il ne s'est pas soutenu dans les deux autres. Le second acte , presque en entier , roule sur les soupçons qu'on a sur le compte du jeune Robert ; soupçons qui devoient être facilement détruits par sa bonne conduite : le dénouement n'a pas non plus produit tout l'effet qu'on en pouvoit attendre. L'auteur a mêlé à cette anecdote une intrigue amoureuse du jeune Robert avec la fille d'un ami de son pere. La plupart des détails de cette espece de drame ont paru fort communs : on n'a pourtant pas manqué d'applaudir à tous les discours & les sentimens généreux des deux principaux personnages. L'auteur ne pourroit mieux faire que de réduire sa piece à un seul acte. Elle obtiendrait alors sans réserve , les applaudissemens que le premier a mérités.

( *Journal de Paris ; Mercure de France ; Journal général de France ; Affiches , annonces & avis divers.* )

## COMÉDIE ITALIENNE.

Le vendredi 19 septembre , on a donné la premiere représentation d'*Amélie & Monrose* , drame en quatre actes & en prose.

*Monrose & Surrey* aiment *Amélie*. Le premier a quitté l'Angleterre , après avoir vu son pere tomber sous le fer des bourreaux de Charles premier. Le second , ami de *Monrose* & favori

de Cromwel, a obtenu le consentement de *Suffolk*, pere d'Amélie, & l'un des partisans de l'usurpateur : mais c'est en vain que *Suffolk* veut engager sa fille à épouser *Surrey*; fidelle à son amant, elle refuse d'obéir à son pere. Cependant *Monrose* est revenu secrètement en Angleterre; il se rend auprès d'Amélie, & lui propose de s'embarquer avec lui pour la France. Après avoir résisté quelque tems aux instances d'un amant sensible & malheureux, elle consent à le suivre. *Monrose* a fait instruire *Surrey* de son retour. Celui-ci, emporté par l'amour & par la jalousie, confie ce mystere à *Sadley*, personnage à-peu-près semblable au Cécil du comte d'Essex, & plus méprisable que lui. *Sadley* offre à *Surrey* de le venger, en dénonçant *Monrose* à *Cromwel*; mais cette proposition est rejetée avec horreur. *Monrose* ignore que *Surrey* est son rival, son ame franche & confiante se déploie toute entiere sous les yeux de *Surrey*. Il lui confie son amour, ses projets de fuite, & l'engage à les servir. *Surrey* est en proie à des mouvemens de jalousie, qui sont combattus dans son cœur par le sentiment de l'amitié. Il ne peut se déterminer à favoriser la fuite d'Amélie, ni à trahir son rival. *Sadley* vient trouver *Suffolk*, & lui demande un entretien particulier dont il est facile de deviner la cause. En effet, tandis qu'Amélie, Fanni sa gouvernante, & l'amoureux *Monrose* se préparent à fuir, *Suffolk* reparoit. On se saisit de l'amant infortuné, on le désarme, on l'entraîne; mais il est bientôt réclamé par *Cromwel*,

que Sadley a informé de son retour. Surrey ne respire que la vengeance, & sort dans l'intention de percer le cœur du lâche qui a causé le malheur de son ami. Ici la scène, qui, pendant les deux premiers actes, a représenté une campagne située aux environs de Londres, fait place à une prison dans laquelle on a conduit Monrose. L'amant d'Amélie y reçoit les consolations de Suffolk, d'un vieux domestique qui a servi son pere, & qui rappelle un peu le Jarvis de Beverley. Surrey s'y rend aussi. Il a puni le criminel Sadley ; mais c'est en vain qu'il a voulu fléchir Cromwel. Le barbare, usurpateur est avide du sang du proscrit, & la mort de Monrose est résolue. Tout ce que Surrey peut faire encore, c'est de servir tout à-la-fois l'amitié, & de se punir de son indiscretion, en prenant la place de son ami. Enveloppé dans le manteau dont Surrey étoit couvert, Monrose peut échapper à l'œil de ses gardes ; mais il ne veut point accepter cette proposition : Surrey insiste ; enfin, après un long combat ; où l'amitié s'impute un sacrifice dont elle a donné plus d'un exemple, Monrose consent à partir. Ici la scène change encore, & représente l'appartement de Suffolk. Amélie veut aller trouver son amant dans sa prison, & partager ses maux ; il vient se jeter à ses pieds, lui apprendre le dévouement noble & courageux de l'héroïque Surrey ; mais content de l'avoir vue, & de lui avoir rendu son dernier hommage, il va briser les fers de Surrey, & porter sa tête à Cromwel. Cette situation, qui

augmente l'infortune d'Amélie , dont l'ame s'étoit ouverte à l'espérance , est suivie du retour inopiné de Surrey. C'est à l'amour du peuple qu'il a dû sa délivrance. On a vu la détention de Monrose , sa cause , le sacrifice de son ami : toutes les ames ont été entraînées , & toutes les voix se sont élevées en faveur de l'infortuné. Ennemi implacable , mais politique fin & délié , Cromwel a sacrifié sa haine à la nécessité de paroître clément. Surrey engage Suffolk à unir Amélie & Monrose , il les exhorte à se rendre promptement auprès de leur roi légitime. L'amour & l'amitié triomphent.

Ce drame a eu un très-grand succès. Il seroit facile de démontrer qu'il manque quelquefois de vraisemblance ; que les scènes ne sont pas liées ; que les situations , nous parlons de celles qui sont vraiment intéressantes , n'ont pas le mérite de la nouveauté ; que le style est diffus , haché , quelquefois même obscur ; enfin on pourroit , par la réussite même de ce drame , prouver que le public s'accoutume de plus en plus à confondre tous les genres ; & qu'aujourd'hui l'on voit , sans surprise , substituer aux tableaux dramatiques , les tableaux qu'un goût plus pur & plus sévère faisoit autrefois reléguer dans les romans. Cette discussion , qui donneroit lieu à de très-longes détails , seroit à-peu-près inutile. Aujourd'hui , on ne demande pas si un ouvrage est bien fait ; on demande s'il a plu. Et que dire à des spectateurs engoués , que dire au public , quand il prouve le plaisir qu'il ressent , tant par les applaudissemens qu'il prodit



gue, que par les mouvemens dont il est agité. Rien. Tout l'art de l'auteur d'Amélie, & c'en est un puissant, est d'attacher & d'intéresser. Surrey, favori de Cromwel, ami de Monrose, amant d'Amélie, emporté par les fureurs de la jalousie jusqu'à trahir le secret de l'amitié, mais revenant à lui-même, honteux de son égarement, sacrifiant son amour, & même sa vie, au desir de se punir d'une erreur, offre un caractère aussi touchant que noble. C'est le premier, peut-être même le seul, qui soit bien soutenu dans tout le cours du drame, & c'est lui qui en a fait le succès. On a demandé l'auteur. On est venu dire qu'il étoit inconnu.

Le dimanche 19 octobre, on a remis le *Cabriolet volant*, ou *Arlequin Mahomet*, drame en quatre actes, par M. de Cailhava.

Cet ouvrage, donné pour la première fois en 1770, n'étoit d'abord qu'un canevas sur lequel les comédiens Italiens improvisoient, en suivant la route tracée par l'auteur. Il eut du succès, c'est-à-dire, qu'il fut goûté par les amateurs des *Arlequinades*. Depuis, M. de Cailhava l'a fait imprimer dans le second volume de ses œuvres dramatiques, après s'être donné la peine d'en remplir les scènes. Quelques-uns de ces critiques, dont l'œil s'attache avec sévérité sur les productions des auteurs comiques, ont été surpris que l'auteur du *Tuteur dupé* attachât quelque prétention à une folie, ingénieuse à la vérité, mais d'un genre trop burlesque, on pourroit même dire trop trivial, pour être pla-

### 324 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

cée dans une collection de pieces écrites, pensées & conduites dans les principes de la saine raison & de la bonne comédie.

La sensation qu'a produite dans les esprits de la capitale, la découverte des moyens qui peuvent faire mouvoir, donner l'essor, & même guider en quelque façon les machines aujourd'hui nommées aérostatiques, a engagé M. de Cailhava à faire reparoître son drame, en y ajoutant quelques détails relatifs aux circonstances. Mais ces détails n'ont rien changé au fonds de l'ouvrage, dans lequel l'auteur paroît n'avoir eu qu'un seul but : celui de ridiculiser les drames proprement dits. Voici une très-courte analyse d'*Arlequin Mahomet*.

Un mécanicien a fait présent à arlequin d'un cabriolet volant, dont il se sert pour échapper à la poursuite de ses créanciers. Arrivé dans un pays étranger, il apprend qu'une princesse ayant refusé d'épouser un roi qui demandoit sa main, s'est enfermée dans une tour pour se soustraire à la fureur de l'amant dédaigné qui vient la chercher à main armée. Arlequin prend le costume de Mahomet, entre dans la tour à l'aide de sa machine, s'y annonce comme le prophete, y est révééré, adoré, & finit par tuer le prince assiégeant, en lui cassant la tête avec une marmite.

Ceux qui connoissent les *Mille & un Jours* verront sans peine qu'un des contes à dormir debout, renfermés dans cette bizarre collection, a fourni en partie l'idée du drame de M. de Cailhava. Quoique la remise qu'on vient de

faire de ce drame ait eu quelques succès , il faut pourtant convenir qu'elle n'a pas produit un effet aussi général qu'en 1770. La raison en est simple. Nous rendons volontiers justice au zèle , au travail , aux efforts de M. Corali dans le rôle d'Arlequin ; mais il y a loin de ce zèle , de ce travail & de ces efforts au talent du célèbre Carlin. Cet acteur , inimitable dans son genre , donnoit au rôle , aux plaisanteries , aux situations du faux Mahomet , une valeur qui est morte avec lui. Il y a long-tems que le personnage fantastique d'Arlequin n'est regardé par les bons esprits que comme une caricature du plus mauvais goût , & faite plutôt pour être admise sur une théâtre encore dans son enfance , que pour être tolérée sur une scène raisonnable , & dans un siècle de philosophie. L'ingénuité , les graces , le naturel , les mouvemens souples & moëlleux , la gesticulation intéressante , & pour ainsi dire enfantine ; en un mot , tous les moyens propres au comique conventionnel qui appartient à ce personnage , & dont la nature & l'art avoient entouré le célèbre *Bertinazzi* , faisoient oublier les réflexions les plus saines & les mieux fondées. La raison & le goût parloient en vain ; le plaisir leur imposoit silence , & le critique le plus sourcilieux , après avoir apperçu Carlin , se trouvoit forcé de dire , comme le Baliveau de la *Métromanie*.

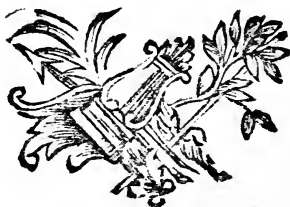
J'ai ri , me voilà défarmé.

Il n'en n'est plus de même aujourd'hui. Le personnage est à nud ; ce qu'il a de choquant

### 326 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

& d'in vraisemblable , n'est plus déguisé ou caché par les ressources inépuisables d'un talent aussi agréable qu'extraordinaire , & son regne est passé. Nous n'ignorons pas qu'il lui reste encore des partisans , mais ils sont en petit nombre ; & , quelques efforts que l'on fasse , il est à présumer qu'on ne verra bientôt plus sur la scène françoise un personnage emprunté des bouffonneries italiennes , & digne en effet d'un théâtre dégénéré.

( *Mercur de France ; Journal de Paris.* )



---

# HISTOIRE-NATURELLE.

## P H Y S I Q U E.

### C H Y M I E. B O T A N I Q U E.

---

#### I.

*MÉMOIRE sur les brouillards extraordinaires  
des mois de juin & juillet 1783.*

C'EST rendre un vrai service à ceux qui viendront après nous, que de décrire, d'une manière exacte, les températures extraordinaires dont nous sommes témoins de tems-en tems, d'en chercher les causes, d'en prévoir les suites, & de contribuer par-là à dissiper les inquiétudes que fait naître la vue de certains phénomènes. Nous avons été témoins de ces inquiétudes pendant la durée des brouillards qui ont régné cet été. Une terreur panique s'étoit emparée des esprits : on cherchoit la cause de ces brouillards dans l'apparition d'une comète ( qu'aucun astronome cependant n'a apperçue, ) dans la perturbation du cours des planètes, occasionnée, disoit-on, par cette nouvelle planète de Herschel, découverte depuis peu ( comme si cette planète n'avoit commencé à exister que du moment où elle a été découverte. ) L'apparition de ces brouillards ex-

### 328 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

traordinaires , précédée de la terrible catastrophe de la Sicile & de la Calabre , ne pronostiquoit rien moins que la fin du monde. Voilà les idées sinistres qui s'étoient emparées de l'esprit du peuple. Et combien dans ce sens le peuple n'est-il pas nombreux ! Il est donc essentiel , pour dissiper à l'avenir de pareilles craintes , de décrire avec soin la température qui les a occasionnées , & de la comparer avec de semblables températures , qui , cependant n'ont pas été suivies de la fin du monde. J'avoue que , selon l'écriture , cet événement doit être précédé par des tremblemens de terre : mais ces signes physiques seront accompagnés de signes d'un autre genre , & ce n'est que la réunion de ces signes , auxquels on ne fera peut-être pas autant d'attention qu'aux brouillards de cet été , qui annoncera la fin du monde.

La température de l'automne de l'année dernière avoit été très-froide & très-humide ; celle de l'hiver de cette année a continué d'être fort humide : mais elle a été très-douce , même dans le nord , comme en Sibérie. Le printemps a été froid & encore assez humide. Pour que l'on puisse juger de l'humidité extrême de l'hiver , je ferai remarquer qu'au lieu de 3 ou 4 pouces d'eau que fournissent ordinairement les trois mois de l'hiver , il en est tombé dans ce pays-ci près de 12 pouces , tandis que nos provinces méridionales s'effraient de la sécheresse depuis deux ans. La douceur extrême de l'hiver a occasionné des fontes de neiges en Auvergne & ailleurs , qui n'ont pas peu contribué à ces pluies abondantes , & aux inondations qui en ont été les suites.

Pendant le regne de cette température extraordinaire est survenu ( le 5 février ) l'affreux tremblement de terre de la Calabre & de la Sicile ,

qui a duré pendant cinq mois , puisque la terre n'étoit pas encore raffermie en juin. On a remarqué que des pluies continuelles avoient précédé , dans ce malheureux pays , cette violente convulsion. La terre les avoit absorbées , & n'en paroissoit pas extérieurement détrempée. Cette secousse a été si universelle , qu'elle a donné lieu à l'apparition d'une nouvelle isle dans le voisinage de l'Islande. L'atmosphère de l'Europe entière s'en est ressentie , comme il a paru par les oscillations brusques & fréquentes que le mercure a éprouvées dans le barometre pendant tout le mois de février & celui de mars. Presque toute l'Europe a ressenti le contre-coup de ce tremblement de terre , non pas précisément dans le même tems , mais à différentes époques renfermées dans l'espace de tems que la terre a mis à se raffermir en Sicile & en Calabre. Il est inutile de rapporter ici ce qui a été annoncé dans tous les papiers publics. Je ferai remarquer , comme une chose fort singulière , que tandis que le barometre éprouvoit des agitations extraordinaires en France , en Hollande , dans le Brabant , en Allemagne , à Geneve , &c. il n'en a éprouvé aucune à Padoue , de l'autre côté de l'Apennin. ( Cette remarque est de M. Toaldo. )

C'est à la suite de ces tremblemens de terre que sont survenus ces brouillards singuliers , qui paroissent avoir été universels en Europe , & s'être montrés par-tout avec les mêmes phénomènes que nous avons observés ici. Tous les détails que j'en ai reçus s'accordent à en donner la description suivante.

Ce brouillard a commencé le 18 juin ; il étoit fort bas & aussi épais qu'en décembre , accompagné ici d'un vent de sud très-froid. Le 19 , il y eut un orage considérable ; le brouillard parut

### 330 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

augmenter ensuite, & continua d'être froid tant que le vent de sud souffla, c'est-à-dire, jusqu'au 24. Le brouillard, pendant tout ce tems, fut très-humide, ainsi que mes hygrometres me l'indiquoient. Le 24, le vent se mit au nord, l'air devint chaud; le brouillard changea de nature; il étoit sec, & pouvoit être mieux comparé à une fumée qu'à un brouillard. La lumière du soleil, pendant le jour, étoit d'une couleur orangée-pâle. Les rayons de cet astre ne pouvoient, à son lever & à son coucher, percer cette atmosphère enfumée; il paroissoit d'un rouge couleur de feu; la lune présentoit le même phénomène. Ces brouillards, en certains pays, comme en Provence & ailleurs, avoient une odeur fétide, sulfureuse, & picotoient les yeux. La chaleur & la sécheresse augmentèrent toujours, les vents de nord & de nord-est continuant de régner. Une petite pluie d'orage, tombée le 21 juillet, dissipa entièrement ce brouillard. En Provence, il duroit encore à la fin de ce mois. Nous eûmes le 23 un orage beaucoup plus considérable, qui fournit 13,6 lignes d'eau. La chaleur devint encore plus vive après la cessation du brouillard: elle étoit extrême le 3 août; & elle se termina ce jour-là par un violent orage & une pluie si abondante, qu'elle fournit en une nuit 14,6 lignes d'eau. Les orages ont été très-fréquents en Europe, soit pendant la durée des brouillards, soit à l'époque de leur disparition. Le barometre, pendant tout ce tems, a été au-dessus de sa hauteur moyenne, & a peu varié; le thermometre à mercure a été assez souvent à 21, 22, & jusqu'à  $24\frac{1}{4}$  degrés. Ceux d'esprit-de-vin sont montés à 24, 25 &  $26\frac{1}{4}$  deg. Ces instrumens sont au plein nord, sans éprouver aucune réverbération du soleil. Un thermo-



metre d'esprit-de-vin , exposé au soleil , est monté le 3 août , à 2 heures soir , à 45 degrés. Les hygrometres ont indiqué une très-grande sécheresse depuis le 24 juin. La sécheresse & la chaleur ont accéléré les progrès de la végétation ; tous les fruits sont précoces : on a commencé la moisson quinze jours avant l'époque ordinaire ; il en fera de même de la vendange , si les chaleurs continuent.

Telle est l'histoire abrégée des brouillards qui ont régné cet été , & de la température qui les a précédés & suivis. Les physiciens consultés sur ces brouillards , les ont attribués à la grande humidité de l'hiver , & à la quantité de matiere électrique que la chaleur a développée du sein de la terre , sans faire mention de l'effet des tremblemens de terre. Tel est le sentiment de M. de la Lande , dont tous les papiers publics ont rendu compte. (\*)

Avant de hasarder ma façon de penser sur la cause de ces brouillards , je dirai un mot des températures qui précédent & qui suivent ordinairement les violentes secousses de la terre , ou plutôt je renverrai à l'excellent ouvrage de M. Bertrand , *sur les tremblemens de terre* ; ouvrage composé à l'occasion du tremblement de terre arrivé à Lisbonne le premier novembre 1755. M. Bertrand y donne la suite chronologique des tremblemens de terre arrivés en Suisse & ailleurs depuis l'an 563 de notre ère , jusqu'en 1755 ; il y joint les détails météorologiques relatifs à ces événemens , autant qu'il les a pu recueillir ; il en indique les causes imaginées par différens physiciens. Ce savant naturaliste observe , 1°. que

---

(\*) Journal d'Août , pag. 299.

les tremblemens de terre sont ordinairement précédés par des pluies abondantes & des inondations, & qu'ils arrivent plus souvent en hiver qu'en été ; 2°. qu'ils sont suivis de chaleur, & que l'année en conséquence est précocce ; 3°. qu'en général la somme des quantités de pluie est plus grande dans les années où de violens tremblemens de terre se font sentir, que dans d'autres années ; 4°. que l'atmosphère est ordinairement obscurcie par des vapeurs sulfureuses & pyriteuses d'une mauvaise odeur, & que le soleil, vu à travers ces vapeurs, paroît rouge & plus grand qu'à l'ordinaire ; phénomène qu'on a observé en 1755, à la suite du tremblement de terre de Lisbonne ; 5°. que l'été qui suit un tremblement de terre violent, est plus orageux que les étés ordinaires ; 6°. qu'il se fait des excavations & des enfoncemens de montagnes, souvent plusieurs mois après l'époque des tremblemens de terre.

Que l'on rapproche tous ces phénomènes de ceux qui ont caractérisé la température de cette année, & on en conclura qu'ils sont les effets naturels d'une cause connue ; & que toutes les fois que la terre éprouvera d'aussi violentes convulsions que celles qu'elle vient d'essuyer en Sicile & en Calabre, on devra s'attendre à des phénomènes pareils à ceux qu'on a observés cette année-ci.

Les brouillards dont on s'est tant effrayé, ne sont donc qu'une suite naturelle de la grande humidité qui a occasionné le tremblement de terre de Messine, & de la secousse qu'a reçue le globe, & qui s'est manifestée par les phénomènes qu'on a observés en différens pays. Je m'explique. J'ai dit que nous avions eu des brouillards humides & froids du 18 au 24 juin,

& des brouillards secs & chauds du 24 juin au 21 juillet. Je ferai observer que le soleil étant à cette époque à sa plus grande hauteur, il avoit aussi plus de force pour pomper les vapeurs dont la terre étoit imbibée à la suite des pluies & des inondations de l'hiver & du printemps. Cette première action ou évaporation du soleil a dû refroidir l'atmosphère, par la quantité des vapeurs aqueuses qui s'y sont élevées, de la même manière qu'il agit entre les tropiques dans le tems où il est le plus vertical : il se forme alors une espèce de brouillard ou de rideau de vapeurs, qui dérobe le soleil à la vue des habitans, & qui tempère beaucoup sa grande ardeur. Cette première action du soleil a dû aussi dessécher la terre, y occasionner des fentes, des gerçures, qui ont laissé échapper les exhalaisons sulfureuses & pyriteuses, la matière électrique mise en mouvement par les violentes secousses que la terre avoit éprouvée : de-là ces brouillards secs & chauds qui ont succédé aux brouillards froids & humides; de-là cette espèce de fumée, composée d'exhalaisons & du fluide électrique, qui ont occasionné des orages dans presque toute l'Europe, & même des tremblemens de terre dans les pays voisins des montagnes, qui sont comme le foyer de ces exhalaisons & de la matière électrique, attendu la quantité de minéraux & de pyrites qui s'y trouvent renfermés; de-là aussi cette chaleur excessive, qui a été la suite de ces brouillards secs & électriques; de-là cette couleur rouge du soleil, & l'augmentation apparente de son disque apperçu à travers un milieu beaucoup plus dense qu'à l'ordinaire, milieu qui réfractoît ses rayons, & ne laissoit passer que

### 334 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

les rayons rouges , qui sont les moins réfrangibles.

M. de la Lande a observé , qu'en 1764 , année de la période lunaire de 19 ans , qui répond à 1783 , on avoit vu à Paris de pareils brouillards : mais je ferai remarquer , 1<sup>o</sup>. qu'ils n'ont duré que huit jours ; 2<sup>o</sup>. qu'ils n'ont pas été aussi universels que ceux qui ont eu lieu cette année : ils n'étoient pas non plus l'effet d'une cause aussi violente que celle qui a occasionné les brouillards dont il est question dans ce mémoire.

La Calabre & la Sicile avoient essuyé une pareille révolution deux fois dans le siècle dernier ; savoir en 1638 & en 1693. Ces années ne répondent point à la période lunaire de 19 ans. Les températures des années correspondantes de cette période , se ressemblent assez pour que l'on puisse prévoir celles des années futures. Mais je ne crois pas que cette correspondance de température s'étende jusqu'aux tremblemens de terre , dont les causes paroissent indépendantes des effets de cette période ; seulement on pourroit prévoir qu'un tremblement de terre seroit à appréhender dans une année très-humide , puisqu'une grande humidité est ordinairement le pronostic de ces terribles révolutions. Mais cette prévoyance seroit fort inutile , puisqu'on ne peut pas deviner le lieu , ni le moment où le tremblement de terre se fera sentir , ni par conséquent s'en mettre à l'abri.

N'exigeons donc des observateurs météorologistes que ce qu'ils peuvent donner. C'est déjà beaucoup qu'ils aient entrevu une ressemblance de température dans les années correspondantes de la période lunaire de dix-neuf ans. Peut-être leurs observations , multipliées & comparées avec

soin , nous offriront-elles dans la suite des résultats plus rapprochés & plus certains.

COTTE , *prêtre de l'Oratoire , correspondant de l'académie royale des sciences , &c.*

Laon, 7 août 1783.

( *Journal de physique.* )

## I I.

### *E T A B L I S S E M E N T* astronomique à Malthe;

Il y a actuellement 200 ans que Tycho-Brahé commença dans l'isle d'Huene , sur la côte du Danemarck , une suite d'observations importantes. Le prince Emmanuel de Rohan , grand-maître de Malthe , vient d'entreprendre la même chose dans son isle & dans son palais. Il y fait construire un observatoire complet ; il y a placé M. le chevalier d'Angos , déjà connu dans l'astronomie par son courage & son habileté ; il a fait construire à Paris un excellent quart-de-cercle par M. Megnié ; & l'astronomie va jouir de l'établissement le plus complet , fait sous le plus beau ciel , où l'heureux astronome n'éprouvera point les contrariétés & les vicissitudes des saisons qui , dans nos climats septentrionaux , désolent sans cesse l'observateur , & retardent les progrès de l'astronomie. C'est là que l'on peut espérer de trouver fréquemment des comètes que l'inclémence des saisons dérobe aux observateurs de France , d'Angleterre & de Suede , & d'obtenir enfin un ca-

### 336 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

atalogue complet des étoiles boréales, dont l'astronomie a le plus grand besoin. Il faudra pour cet effet placer dans l'observatoire un grand mural de huit pieds de rayons qui rendra complet ce nouveau monument élevé à la gloire des sciences & de l'ordre de Malte. Déjà M. le chevalier d'Angos, par une éclipse d'étoile observée le 10 juillet à 9 heures 31 minutes 18 sec. a trouvé la position de Malte 48 minutes 28 sec. de tems à l'orient du méridien de Paris. Détermination importante pour la navigation de la Méditerranée.

( *Mercur*e de France. )

### I I I.

#### *NOUVELLES expériences avec la machine de DE MONTGOLFIER.*

PARIS, 20 octobre 1783.

#### M E S S I E U R S ,

La nouvelle machine aérostatique que M. de Montgolfier a fait construire à ses dépens, & pour sa propre instruction, dans la rue de Montreuil, a 70 pieds de hauteur sur 46 de diamètre; elle pèse 1000 livres; la galerie destinée à porter les hommes 500 livres, & elle contient 60000 pieds cubes.

L'on avoit eu attention de prévenir le public, que les expériences qu'on avoit le projet de faire avec cette belle machine, regardoient essentiellement les savans, & que plus elles

elles étoient intéressantes pour la physique , moins elles devoient amuser les personnes que la simple curiosité y attireroit.

Malgré cela l'on accouroit en foule de toutes parts , & l'on mettoit en œuvre bien des moyens pour être admis à ces expériences.

Mercredi 15 du courant , M. Pilatre de Rozier , pénétré d'un noble & courageux enthousiasme pour cette découverte , fut enlevé à cinq heures vingt-une minutes , à 80 pieds de hauteur , c'est-à-dire , jusqu'à la longueur des cordes qui retenoient alors la machine qui resta en station quatre minutes & vingt-cinq secondes ; elle descendit ensuite très-lentement.

Vendredi 17 , on répéta les mêmes expériences : l'empressement de les voir fut tel que l'affluence de monde étoit extrême ; mais un vent contraire qui s'éleva nuisit à ces expériences ; & quoique M. Pilatre de Rozier fût enlevé à-peu-près à la même hauteur que le mercredi , la machine fut fatiguée , & se soutint moins en l'air. Les personnes exercées dans l'art des expériences , & qui savent de combien de circonstances elles dépendent , n'en furent pas moins satisfaites ; mais toutes celles qui n'avoient sollicité des invitations que dans l'intention d'assister à une espèce de fête , ou peut-être dans un esprit de critique , n'entrèrent pas dans ces considérations.

Voici la meilleure réponse qu'on puisse leur faire :

Iere. *Expérience.* Dimanche 19 , à quatre heures & demie , & en présence de plus de

deux mille personnes , la machine fut remplie de gaz en cinq minutes ; elle enleva M. de Rozier avec un poids de cent livres pour faire équilibre , à la hauteur de 200 pieds , & elle se soutint six minutes en station , sans feu dans le réchaud.

Ile. Même expérience répétée avec le réchaud & du feu ; la machine , portant M. de Rozier , fut enlevée à 250 pieds , & se soutint huit minutes & demié. Comme on la retiroit , un vent d'est la porta sur une tuffe de grands arbres , où elle s'embarassa sans perdre l'équilibre ; l'on renouvela le gaz & elle se tira elle-même d'embarras , en s'élevant pompeusement dans l'air au bruit des acclamations publiques.

IIIe. La machine s'enleva avec M. de Rozier & un compagnon de voyage , M. Giroud de Vilette , jusqu'à la longueur entière de la corde verticale , mesurée par M. Argant , c'est-à-dire , à 324 pieds , & elle se soutint à cette hauteur dans le plus parfait équilibre au moins neuf minutes ; plusieurs personnes affirment qu'elle a été en station près d'un quart-d'heure , mais je n'ai compté que neuf minutes à ma montre.

IVe. M. le marquis d'Arlandes , major d'infanterie , partit avec M. de Rozier , & la machine se soutint huit minutes & demié.

Si la machine n'eût pas été retenue , elle eût été portée au moins à 1200 toises de hauteur.

Les succès progressifs de ces diverses expériences , sont la meilleure réponse qu'on puisse



faire aux détracteurs de cette étonnante machine, & il faut espérer qu'on ne s'en tiendra pas-là.

J'ai l'honneur d'être, &c.

FAUJAS DE S. FOND.

(*Journal de Paris.*)

IV.

*LETTRE sur le même objet. Aux auteurs du Journal de Paris.*

*Le 20 octobre.*

MESSIEURS,

J'ai l'honneur de vous adresser cette lettre comme amateurs des arts, avec prière de vouloir bien l'insérer dans votre *journal* le plutôt qu'il vous sera possible. J'ai, Messieurs, beaucoup de satisfaction à suivre votre feuille, je n'y ai encore rien remarqué qui constate l'utilité réelle de la machine aérostatique de MM. Mongolfier. Hier 19 du courant, en qualité d'ad-joint de la manufacture royale de M. Reveillon, j'ai obtenu de ces Messieurs la gracieuse permission de monter dans la partie du panier opposée à celle où étoit M. Pilatre de Rozier, pour lui servir de contre-poids; je me suis trouvé presque dans l'intervalle d'un quart de minute élevé de quatre cents pieds de terre, suivant le rapport que l'on m'en a fait; nous restâmes dans cette position dix minutes. Mon pre-

mier soin, Messieurs, fut d'admirer, à la faveur d'un trou large de quatre pouces, le noble artiste que j'avois l'honneur d'accompagner ; son courage, son agilité, ses talens à bien manœuvrer & conduire son feu m'enchanterent ; en me retournant je distinguai les boulevards depuis la porte S. Antoine jusqu'à celle S. Martin, tous couverts de monde, qui me paroissoit former une plate-bande allongée de fleurs variées. La rue S. Antoine, les jardins qui nous environnoient me représentoient la même chose ; ensuite voulant m'occuper du sujet qui m'avoit engagé à faire ce voyage, je promenai ma vue dans le lointain : d'abord je vis la butte Montmartre, qui me sembloit être de moitié plus basse que notre niveau ; je découvris facilement Neuilly, S. Cloud, Seve, Issy, Ivry, Charenton, Choisy, & peut-être Corbeil, que le léger brouillard m'a empêché de distinguer ; dès l'instant je fus convaincu que cette machine, peu dispendieuse, seroit très-utile dans une armée pour découvrir la position de celle de son ennemi, ses manœuvres, ses marches, ses dispositions, & les annoncer par des signaux aux troupes alliées de la machine. Je crois qu'en mer il est également possible, avec des précautions, de se servir de cette machine. Voilà, Messieurs, une utilité incontestable, que le tems nous perfectionnera ; tout mon regret est de n'avoir pas pensé à me munir d'une lunette d'approche.

J'ai l'honneur d'être, &c.

GIROUD DE VILLETTE.

---

---

M É D E C I N E.  
C H I R U R G I E.

---

---

I.

*LETTRE de M. NADAU DE LA RICHEBAU-  
DIERE, sur les effets singuliers & utiles de la  
cohabitation des animaux avec l'homme.*

*LA ROCHELLE, le 30 octobre 1783.*

MONSIEUR,

J'AI lu avec autant de surprise que de plaisir, l'observation insérée dans plusieurs papiers publics, au sujet d'une affection épileptique communiquée de l'homme à la brute par la cohabitation (\*). Cette particularité qui sûrement a pu paroître nouvelle à quelques gens de l'art, n'a donné lieu à mon étonnement que par son analogie avec quelques autres faits, dont voici le détail.

J'étois chirurgien aux Cayes S. Louis, île Saint-Domingue, en 1776; ayant été mandé pour être consulté sur l'état d'une dame atta-

---

(\*) Voyez le journal d'Avril 1783, pag. 343.

quée d'un asthme, & couverte d'une gale dartreuse, de nature lépreuse, qui, depuis 10 ans de traitement, avoit résisté à tout ce que l'art peut suggérer en pareil cas, tels que les bains, les lotions, les saignées, les pommades fondantes, dessicatives & adoucissantes, les poudres, les pillules & les boissons purgatives, mercurielles, animoniales, sulphureuses, &c. Je priai cette personne de vouloir bien me faire un aveu sincère de sa vie passée, & de se rappeler si elle ne croyoit point pouvoir attribuer l'effet de sa maladie à quelques causes graves ou héréditaires, ou à quelques maladies cutanées traitées avec des répercussifs ou des stiptiques. Je n'ai, me dit-elle, aucun reproche à me faire sur la manière dont je me suis toujours conduite, je suis née de parens sains, j'ai été mariée à 22 ans, à un homme jeune, sage & robuste, qui portoit sur son visage les marques de la plus brillante santé; j'ai vécu 4 ans avec lui sans jamais avoir eu la plus légère indisposition; étant fille je n'ai jamais eu le moindre dérangement; j'ai enfin, jusqu'à ce temps, constamment joui d'une santé parfaite; je ne date l'époque de ma maladie que depuis ma seconde couche que je fis 2 mois après le décès de mon époux; mon lait qui ne prit pas à la suite la voie ordinaire, causa le plus grand désordre; il me fallut alors apprendre à connoître les remèdes, je ne les ai discontinués que depuis un an; on croit que c'est à cette seule cause qu'il faut attribuer l'état malheureux où vous me voyez.

Je voulus consoler cette dame par l'espoir d'un succès plus heureux dans la suite, & lui prescrire un régime & des médicamens: je n'en veux point; de grace, me dit elle, ne m'en parlez plus, j'en suis si fatiguée que mon parti est pris; je me sou mets aujourd'hui à la mort, je l'attends avec la plus grande sécurité, c'est le seul bien qui me reste à désirer. Pendant qu'elle se plaignoit, je fixois mes yeux sur un petit chien épagneul, qu'elle avoit sur ses genoux, dont les soies éclaircies me laissoient voir des croûtes; je ne pouvois pas les soupçonner être autre chose que les fruits de sa constance auprès de sa maîtresse. Pour m'en assurer je demandai s'il y avoit long-tems qu'elle avoit ce charmant petit animal? Oh! charmant, reprit-elle, oui, quand je l'ai pris, mais le voilà qui commence à ressembler à son prédécesseur, qui après avoir habité six mois avec moi, a hérité d'une partie de mon mal, & est devenu si sale & si dégoûtant que j'ai été obligée de l'envoyer noyer; c'est cependant le seul ami, le seul compagnon que je puis me procurer dans ma triste position. Cessez, lui dis-je, de vous alarmer, j'entrevois maintenant, madame, la possibilité de votre guérison, & puisque vous avez employé sans le moindre succès, tous les remèdes dont vous m'avez fait le détail, je vous conseille de vous procurer des chiens, d'en avoir habituellement deux à vos côtés, principalement quand vous serez au lit, de vous en défaire à mesure que vous leur transmettez votre mal, de les faire remplacer par d'autres,

ainsi de suite ; indépendamment de cela , prenez les bains puisque telle est votre coutume , mais donnez la préférence à ceux de mer , adoptez la diete blanche , purgez-vous par fois avec une médecine ordinaire , à laquelle on pourra ajouter de la confectiion hamec , & si quelque cas exige la saignée , n'hésitez pas de vous faire tirer du sang.

Ce conseil qui a été mis à exécution pendant 18 mois consécutifs , a rappelé à la vie une dame qui fait aujourd'hui les charmes de la société : elle est depuis passée à *S. Eustache* , où elle a épousé un habitant du pays. J'ai reçu d'elle dans le tems , les marques les plus affectueuses de sa reconnoissance , elle me traitoit de son sauveur. Il est bon de dire que de 14 chiens victimes du sort qu'on leur destinoit , les 9 premiers sont devenus asthmatiques.

Un exemple aussi singulier que frappant dans toutes ses circonstances , m'a engagé à prescrire le même remede à deux dames de cette ville , qui toutes deux étoient asthmatiques depuis plusieurs années ; les animaux qu'elles ont soumis à cette expérience , ont en effet totalement attiré l'humeur rabifique. Une de ces dames conserve encore , par reconnoissance , son chien qui est attaqué de la maladie qu'elle lui a transmise.

( *Gazette d'agriculture , commerce , finances & arts.* )

## I I.

*SPÉCIFIQUE contre les vers.*

Nous possédons plusieurs bons remèdes contre les vers ; mais c'est rendre service au public que de multiplier les moyens propres à combattre les accidens que causent ces insectes retenus dans les premières voies. C'est dans cette vue que nous publions celui que vient de communiquer M. Bombe , avantageusement connu par une poudre alimentaire de son invention , adoptée par le gouvernement pour suppléer à la nourriture ordinaire du soldat , en tems de guerre.

Un gentilhomme des environs de Siade , bon physicien , & qui s'occupe du soulagement de l'humanité souffrante , ayant remarqué que les remèdes vermifuges sont la plupart d'un goût très-désagréable , s'avisa de faire piler du brou de noix , & d'en exprimer le suc ; en ayant versé quelques gouttes sur des vers vigoureux qu'il avoit placés dans deux jattes d'eau bourbeuse , pour les conserver dans toute leur force ; il s'aperçut que ces insectes en étoient vivement affectés , leurs fibres annulaires ne tardèrent pas à se resserrer , les vers entrèrent en convulsion , s'étendirent peu-à-peu , & périrent. Cette observation le conduisit à en faire l'application sur des malades. Pour cet effet il leur donna pendant trois jours du suc de brou de noix à la dose d'une cuillerée , le matin à jeûn ;

## 346 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

dans un verre de vin blanc ; il purgea ensuite avec une médecine ordinaire, & il eut la satisfaction de voir ses conjectures confirmées par le succès. Les premiers médecins de Stade, à qui ce physicien communiqua sa découverte, répétèrent l'expérience & toujours avec le même avantage. M. Bombe a eu par eux connoissance de ce spécifique, qu'il a communiqué à M. Cadet, de l'académie des sciences, pour le rendre public.

*Note des rédacteurs.*

La saison propre à se procurer du suc de brou de noix étant passée, on peut y substituer de douze à quinze grains d'extrait de brou de noix délayé dans le vin blanc.

*(Journal de Paris.)*

### I I I.

*SPÉCIFIQUE contre plusieurs maladies graves.*

*BORDEAUX, le 28 octobre 1783.*

M E S S I E U R S,

Je m'empresse de faire connoître à ma patrie ; par la voie de votre journal, la découverte la plus utile & la plus précieuse à l'humanité ; c'est un spécifique merveilleux contre la lepre, les cancers, les maladies vénériennes, & toutes fortes d'ulceres ; on doit la connoissance de ce remède aux Indiens du village de Saint-Christo-



val Amatitan , dépendant du royaume de Goatemala : les épreuves que l'on en a faites en dernier lieu à Malaga & à Cadix , ont été si surprenantes & si favorables , qu'on a imprimé dans cette seconde ville , il y a un mois , une petite brochure de 20 pages , contenant l'histoire de cette découverte , & le détail des guérisons miraculeuses que ce remède a procurées tant à Goatemala qu'au Mexique & à Malaga. Ce sont les petits lézards mangés ou avalés crus , soit ceux appelés , dans l'*Encyclopédie* , anolis de terre , ou gobe-mouches. Voici comment ces petits animaux sont désignés par le docteur Joseph Flores , de l'université royale de la ville de Goatemala : » C'est très-convenablement qu'on appelle petits lézards , ces » reptiles , puisque leur figure est la même que » celle du lézard ; ils ont huit ou dix pouces » de long , & un peu plus de demi-pouce de » large ; ils sont très-agiles , & d'une grande » vivacité ; les uns sont dorés , entre jaune & » verd , & les autres gris avec des taches ; les » uns & les autres ont la peau couverte d'écaillés triangulaires depuis la tête jusqu'à la » queue. Je présume que les dorés ou couleur » de tournesol sont les femelles , parce qu'elles » ont le ventre plus large & plus volumineux : » les Indiens , ajoute ce docteur , ne sont ni » délicats , ni dégoûtés , ils prennent un petit » lézard , & avec une adroite légèreté , lui coupent la tête & la queue , immédiatement ils » en vuident les intestins , & d'un seul coup » en arrachent la peau : dans cet état crud , la

### 348 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» chair palpitante & encore chaude, ils le mâ-  
 » chent gravement, & l'avalent avec la plus  
 » grande sérénité. De cette manière, ils avalent  
 » chaque jour, à jeûn, un de ces petits lé-  
 » zards, ils disent qu'ils ont coutume de n'en  
 » prendre qu'un, mais que quelquefois ils en  
 » ont mangé deux, & jusqu'à trois. « La ré-  
 » pugnance des Espagnols, soit en l'Amérique, soit  
 » en Europe, n'ayant pas permis de faire usage  
 » de ce remède de la même manière, pour le  
 » rendre plus supportable & moins dégoûtant,  
 » après avoir coupé la tête, la queue & les pat-  
 » tes de cet animal, & lui avoir arraché les in-  
 » testins & la peau, on a divisé le reste en pe-  
 » tits morceaux, que l'on a enveloppé d'hosties,  
 » & que l'on a fait avaler aux malades en pilules ;  
 » chaque corps de petit lézard en formant deux,  
 » un peu moins grosse qu'une balle de fusil.  
 Toutes les tentatives qui ont été faites, soit à  
 Goatemala, au Mexique & à Malaga sur les  
 malades les plus désespérés, ont été couronnées  
 du plus grand succès : il paroît cependant que  
 si l'on n'a eu besoin à Goatemala & au Mexi-  
 que que de cinq ou six anolis pour guérir ra-  
 dicalement un malade, il en a fallu une beau-  
 coup plus grande quantité pour produire le  
 même effet à Malaga, puisque ce n'est qu'après  
 en avoir fait avaler trente ou quarante à un  
 lépreux de Malaga, dans l'espace d'autant de  
 jours, qu'on est parvenu à le guérir. Les effets  
 que produit ce remède sont constamment une  
 chaleur & une ardeur extraordinaire, accom-  
 pagnée d'une sueur copieuse & d'une salivation

épaisse , abondante & jaunâtre : il y a cependant eu des malades qui n'ont ni salivé , ni beaucoup transpiré , mais qui , à la place , ont eu des abondantes & fréquentes évacuations , soit par la voie des urines , qui étoient excessivement âcres & puantes , soit par des dévoiemens considérables. En l'Amérique on n'a jamais préparé aucun malade par des saignées , purgatifs , ni autres médicamens ; mais à Malaga , sur quelques sujets , on a cru devoir leur faire une légère saignée avant que de commencer à leur administrer ce remède.

Quoique ma lettre soit déjà bien longue , le motif en est si intéressant pour l'humanité , que je crois devoir y ajouter quelques observations ; la première , c'est de prévenir que ces petits lézards , ou anolis , se retirant pendant l'hiver dans des trous de murailles , des vieux troncs d'arbres , dans le sable , ou dans la terre , & y restant engourdis jusqu'au retour de la chaleur , je crois , tant par ce motif que par rapport à l'ardeur & aux sueurs abondantes que ce remède procure , & pour se conformer ou se rapprocher le plus que l'on pourra de la méthode de Goatemala , qu'il seroit très-convenable de ne l'administrer qu'en été. On ne sauroit en outre apporter trop de soins pour faire avaler ces animaux aussi vivans & aussi chauds que cela sera possible , étant vraisemblable que leur singulière & merveilleuse propriété provient de leurs esprits animaux ou d'un sel extrêmement volatil que contiennent toutes les parties de leurs corps , & que le plus léger degré de feu ,

ou le moindre refroidissement après leur mort peuvent dissiper. Voilà un beau champ pour faire de nouvelles découvertes en médecine ; car si , comme j'en suis persuadé , ce remède produit des effets aussi miraculeux en France qu'en Amérique & en Espagne , il n'est pas douteux que le genre animal étant le plus parfait & le plus analogue à l'homme , ce doit être dans ce regne que l'on doit espérer de trouver les remèdes qui lui seront les plus salutaires. Je suis de même convaincu , d'après l'exemple de la présente découverte , que si , au lieu de faire des bouillons de la vipère , on la faisoit avaler crue ou en pilules , elle produiroit un beaucoup plus grand effet , & peut-être aussi avantageux que celui attribué aux petits lézards.

M. de Malzac , célèbre médecin de Castres , m'ayant promis de faire des essais du remède de ces anolis , ou petits lézards , je lui ai remis une copie de la traduction que j'ai faite de la brochure imprimée à Cadix.

J'ai l'honneur d'être , &c.

REY DEMORANDE ,  
*négociant François établi à Cadix ,  
 actuellement à Bordeaux.*

( *Journal de Paris.* )

---

---

# AGRICULTURE.

## ECONOMIE.

### INDUSTRIE. COMMERCE.

---

---

#### I.

*EMPLOI de la lave pour faire du verre.*

MONSIEUR,

**D'**APRÈS le nouvel emploi que l'on fait de la lave dans les verreries, il m'a paru que vos lecteurs ne seroient pas fâchés de connoître l'histoire de cette découverte : je me hâte de la consigner dans vos feuilles, avec d'autant plus de plaisir que la lave commence à être employée, non-seulement dans les verreries du royaume, mais encore dans les étrangères.

Il y a 12 à 15 ans que M. Sage s'occupant d'un travail suivi sur les produits volcaniques, nous apprit que les laves noires étoient fusibles, mais qu'elles perdoient cette propriété en se décolorant : sachant alors que le tropp étoit employé dans les verreries de Suede, il essaya d'y substituer le balatte dans celles de nos provinces, & il réussit complètement.

Je repris ce travail, il y a environ 3 ans : je démontrai par des expériences suivies, qu'il étoit possible de diminuer la consommation de la soude dans nos verreries, par le secours de la lave, & mon mémoire fut imprimé parmi ceux de la société royale des sciences de notre ville. Je donnai quelques morceaux de lave à M. Ducros, qui m'en fit exécuter des bouteilles dans sa verrerie.

Je me contentai alors de présenter ces bouteilles à notre société royale, & je m'engageai dans un plus grand travail. M. de Castelvieuil s'offrit à faire des essais : comme ses fourneaux sont chauffés avec le bois, il ne put jamais parvenir à fondre la lave sans addition, comme l'avoit fait M. Ducros, mais en mêlant dans des proportions convenables la lave, le sable & la soude, il parvint à faire des bouteilles verd-d'olive, qui ne pèsent que la moitié des bouteilles ordinaires ; ce qui les rend infiniment précieuses pour le transport, & qui joignent à cette première qualité une solidité à l'épreuve du vin moussieux, de la bière, &c. Sur vingt-cinq de ces bouteilles, que je fis remplir d'une bière très-forte par le sieur Larose, brasseur, il n'y en eut aucune qui cédât ; tandis que la même bière lui fit casser le quart de ses bouteilles déjà éprouvées ; j'ai fait fermenter la bière au soleil le plus ardent, dans cinq à six de ces bouteilles sans qu'elles cassassent. Je distille journellement le nitre & les acides les plus forts dans les vaisseaux que j'ai fait faire pour la chimie. Ces expériences, & plusieurs autres que j'ai faites sur les premières bouteilles sorties de la verrerie de M. de Castelvieuil, m'ont convaincu que c'étoit le verre le plus solide & le moins attaqué par les acides qu'on connût encore.

Si on se néglige quelquefois dans la préparation & les proportions des matieres , il pourra en résulter de mauvaises bouteilles. Mais si M. de Castelvieu apporte dans cette fabrication les mêmes soins qu'il a donnés dans le principe , son ouvrage aura toujours une supériorité marquée sur tout ce qui est connu jusqu'ici.

M. Giral , propriétaire de la fameuse verrerie d'Erépien , se prêta à faire des essais d'après les procédés que je lui donnai , & il exécuta , avec un mélange de trois quarts de lave & d'un quart de sable de riviere , des bouteilles noires très-légères & solides , que leur prix modique pourroit faire employer à mille usage : ces bouteilles sont inattaquables par les acides & propres par conséquent à tous les usages chymiques : on peut en faire des cornues & des récipiens pour la distillation des eaux fortes , &c.

M. Giral fit exécuter avec de la lave pure les plus beaux ouvrages ; & comme le verre qui en provient est d'un noir superbe & plus brillant que le beau jayet , il s'offrit à faire des pavés , des fourneaux , des tables , des chambranles de cheminée , des vases pour la conservation des vivres , des ornemens de toute espece , &c. &c. ; & il n'est pas difficile de concevoir que la lave étant si commune dans notre province , fondant avec une facilité incroyable dans les fourneaux au charbon de pierre , pouvant être travaillée un quart-d'heure après qu'elle a été mise en fonte , & M. Giral pouvant fabriquer dans sa seule verrerie au moins 150 quintaux de lave par jour , on puisse en faire toutes sortes d'ouvrages , & les donner à un prix modique.

M. de Fleury , qui s'intéressoit vivement au progrès de cette découverte , alloit encourager

ces établissemens au moment qu'il a donné sa démission ; il avoit fait connoître au roi les bouteilles de lave, & les divers ouvrages qu'on avoit exécutés.

La reine de Naples a fait distribuer mon mémoire dans ses principales verreries ; elle a ordonné de suivre mes procédés ; & on m'a écrit de Milan que les essais réussissoient au mieux, & qu'on alloit donner à ces travaux toute l'étendue dont ils sont susceptibles.

M. Faujas de S. Fond avoit trop de droits sur tout ce qui a rapport à l'histoire des volcans, pour ne pas s'empressez de tirer de nouveaux avantages de la fusibilité de la lave. Il en a fait construire, dit-on, un plateau pour la machine électrique, des bouteilles façon de Seve, & je désire ardemment que ce savant poursuive ce genre de travail. Son superbe ouvrage *sur les volcans éteints du Vivarais & du Velay*, ses belles expériences sur l'utilité de nos pouzzolanes, semblent placer dans son ressort tout ce qui concerne les produits volcaniques.

J'ai l'honneur d'être, avec les sentimens les plus distingués, &c.

CHAPTAL, professeur de chimie des Etats-  
Généraux de Languedoc.

(Gazette d'agriculture, commerce, finances & arts.)



## I I.

*FOUR DE BOULANGERIE à cuire économiquement au feu de charbon-de-terre, sans exclure, à son défaut, tout autre combustible, même la tourbe; dont le plan a été adressé, avec un mémoire, à l'académie des sciences; par M. DEFERREZ, professeur de mathématiques à Lille en Flandres.*

Le but de l'auteur ayant été de procurer aux munitionnaires des vivres pour la subsistance des fortes garnisons, à la fourniture du biscuit des embarquemens, aux grandes administrations d'hôpitaux & aux boulangers, un moyen économique de donner une prompte cuisson à toute espece de pain, avec toutes sortes de combustibles; c'est sous ces différens points de vue que les commissaires de l'académie ont examiné ce four, qui, suivant leur rapport, paroît devoir les remplir avec succès. » D'après la comparaison, y est-il dit, » que M. Defferrez en fait dans son mémoire, » avec les fours de Prusse (\*) (imaginés pour » procurer les mêmes avantages,) le sien paroît » perfectionné dans tous les points, c'est-à- » dire, quant à la solidité, quant à la propreté » du fournil, quant à l'économie. Les commis- » saires ajoutent que ce four pourroit être in- » troduit avantageusement dans la marine, où » il fourniroit, à un prix modique & sans

---

(\*) Voyez le journal de Juin 1783, pag. 336.

### 356 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» beaucoup d'embarras, aux officiers & à tout  
 » l'équipage, du pain frais ; ce qui ne contri-  
 » bueroit pas peu au maintien de la santé. Une  
 » circonstance, disent-ils encore, à laquelle on  
 » doit principalement faire attention relative-  
 » ment à ce four, c'est celle qui a été consta-  
 » tée par l'auteur, de pouvoir être chauffé  
 » avec tout autre combustible que le bois, dont  
 » la rareté paroît s'étendre par-tout depuis une  
 » quinzaine d'années au moins. « Ils concluent  
 de diverses autres considérations importantes,  
 dont nous ne pouvons donner ici le détail,  
 jointes à l'expérience qui a été faite à Lille,  
 du four en question, que le travail de M. De-  
 ferrez ne sauroit être trop répandu, & qu'on  
 doit l'exhorter à le publier, tel qu'il l'a pré-  
 senté à l'académie, » c'est à dire, en y con-  
 » servant la comparaison faite par lui-même ;  
 » de son four & de ceux de Prusse, laquelle  
 » mettra à même de juger dans tous ses dé-  
 » tails, des différences entre l'un & l'autre ;  
 » & de conduire encore peut-être à de nou-  
 » velles perfections. «

( *Journal général de France.* )

### I I I.

*MÉTIIODE de marcotter un arbre quelconque.*

Un amateur de l'agriculture, qui s'est servi  
 avec succès de la méthode suivante, vous l'en-  
 voie, Messieurs, pour l'insérer dans votre feuille,  
 dans la persuasion que sa facilité engagera d'au-  
 tres à la pratiquer.

Si un arbre a poussé une belle branche, bien

nourrie dans l'année, gourmande ou autre, il faut à un pouce, ou à un pouce & demi au-dessus de la dernière taille, cerner l'écorce en deux différens endroits, d'environ 4 à 5 lignes de largeur, dont on enlèvera l'écorce, laissant un intervalle d'un bon pouce entre ces deux incisions : on couvrira ensuite les deux plaies avec du chanvre, à l'épaisseur de 4 à 5 lignes, pour empêcher que la sève ne s'extravase au printems suivant. Cette branche ainsi opérée, demeurera à l'arbre pendant toute une année, pendant laquelle elle formera un arbrisseau marquant fruit, & qui en produira effectivement dès la seconde année, si l'opération a été bien faite. Le tems pour la faire est le mois d'octobre, lorsque la sève est sur son déclin. L'on ne détachera cette branche, devenue arbrisseau, qu'au mois d'octobre de l'année suivante, observant de la couper 2 ou 3 pouces plus bas que l'endroit incisé. On l'enterrera, en prenant soin de couvrir en entier le bourrelet supérieur. Les petites branches qui auront poussé au-dessus & au-dessous, & sur toute la hauteur qui entrera en terre, ne seront point coupées, mais seulement raccourcies ou rafraîchies : elles sont destinées à former des racines, de même que les nœuds qui s'élèveront autour des deux bourrelets. Si le terrain dans lequel l'on plantera cet arbrisseau est sec, il faut l'arroser de tems à autre jusqu'à ce que les racines aient pris de la consistance.

J'ai l'honneur d'être, &c. *Un abonné.*

( *Journal de Paris.* )

---

TRAITS DE BIENFAISANCE,  
DE PATRIOTISME, DE COURAGE,  
DE JUSTICE ET D'HUMANITÉ.

---

## I.

ON raconte un trait où l'équité de l'empereur se fait autant admirer, que le crime auquel il a infligé une punition mérite d'horreur. En Moravie, un lieutenant à son service abusoit souvent de la facilité de son pere pour en tirer l'argent que lui coûtoient ses plaisirs. Celui-ci étoit directeur d'une caisse publique ; un jour le lieutenant vint lui annoncer que son honneur & son état dépendoient d'une somme de 600 florins, dont il avoit le besoin le plus pressant. Le pere alléqua une impossibilité absolue ; le fils joua le désespoir : *puisque'il faut cette somme*, dit le pere en ouvrant la caisse dont il étoit dépositaire, *je vais donc me perdre pour toi* : il tira les 600 florins de cette caisse, les remit à son fils ; mais dès que celui-ci fut parti il remplit ce vuide ; il n'avoit feint de prendre dans ce dépôt que dans l'espérance d'effrayer son fils, & de mettre des bornes à sa dissipation. L'empereur venant à passer par cette ville,

le lieutenant alla se jeter à ses pieds : Sire , lui dit-il , vos droits sont plus sacrés que ceux de mon pere même. Son imprudence m'oblige à devenir son délateur. Il vient de prêter à quelqu'un une somme de 600 florins de la caisse que V. M. a daigné lui confier. L'empereur le renvoye & fait venir le pere : la vérité ne tarda pas à être connue. Le lieutenant a été cassé avec infamie , & condamné à 10 ans de maison de force. Il a été donné au pere une augmentation de gages , pour adoucir apparemment sa douleur d'avoir un fils que l'espoir d'une récompense a pu porter à une action si atroce.

( *Mercur* de France. )

## I I.

On a parlé de l'ordonnance de l'empereur contre les corps de baleine , dont l'usage immémorial chez le beau sexe , est accompagné de tant de dangers.

Il est non-seulement contraire à la nature , en ce qu'il nuit sensiblement à la propagation , mais il est encore funeste à la santé des femmes & des filles , dont il gêne absolument le développement des organes : la maigreur , les obstructions , les étranglemens des viscères , la foiblesse habituelle , enfin une infinité de maux sont les suites inévitables de ce ridicule usage , que l'entêtement maintient depuis si long-tems. On peut encore ajouter que les corps ne sont pas moins contraires au bon goût. Les graces y perdent

infiniment ; pour acquérir ce qu'on appelle une belle taille, on renonce à l'aisance & à la fraîcheur de la santé. Les femmes ne sont point faites pour être coupées en deux comme les guêpes, & ce n'est point ainsi que sont modelées les belles statues de l'ancienne Grece, qui offrent aux yeux des contours si gracieux. L'empereur, en proscrivant ces cuirasses dans les maisons d'éducation, ordonne à la faculté de médecine de composer un petit traité clair & à la portée de tout le monde, touchant le danger des corps pour la santé, l'accroissement & la bonne disposition du sexe. Ce traité sera répandu dans le public, pour l'instruction des parens.

## I I I.

On lit dans une feuille publique, que le comte de S. ayant présenté au roi de Prusse une supplique, pour le prier d'accorder à son fils un grade militaire dans le service de S. M. en a reçu la réponse suivante.

» *Très-illustre cher & fidele* : j'ai vu par votre supplique la demande que vous me faites pour votre fils. Il est bon de vous prévenir que depuis quelque tems j'ai donné l'ordre de ne plus recevoir de comtes dans mes armées, parce que ces Messieurs se croyant après une campagne ou deux, d'habiles gens, se retirent dans leurs terres pour y jouir de la considération d'avoir servi. Si votre fils desire prendre le parti des armes, son titre de comte doit être mis de côté : il ne lui servira de rien pour son avancement, s'il ne cherche à apprendre le métier. --- P. S. *de la main de S. M.* Les jeunes comtes qui pour  
l'ordinaire

l'ordinaire n'apprennent rien, sont des ignorans dans d'autres pays. En Angleterre, le fils du roi voulant s'instruire, a commencé à être simple matelot. Si une fois par hasard il arrivoit qu'un d'eux devint instruit & utile au monde & à la patrie, il ne devoit se glorifier ni de sa qualité ni de sa naissance : les titres & la naissance ne sont que vanité & chimere ; le vrai mérite est le personnel.

## I V.

Le roi de Prusse a fait adresser au consistoire de Breslau un ordre conçu en ces termes :

» S. M. ne voulant point que les gens du peuple lorsqu'ils ont quelque requête à lui présenter, ni en d'autres occasions mettent le genou en terre devant lui, honneur qu'ils ne doivent rendre qu'à la divinité, mais qui n'est pas nécessaire lorsqu'ils ont quelque chose à lui remettre, ordonne par la présente, au consistoire supérieur de Breslau, de faire publier cette intention de S. M. dans toutes les églises, afin que chacun sache que S. M. desire que la genuflexion pour sa personne n'ait plus lieu à l'avenir.

## V.

*DE CALSRUHE, le 4 octobre.*

On a annoncé la suppression de la servitude & de quelques impôts, faite par S. A. S. le margrave de Bade dans ses états ; cet acte de bienfaisance a été célébré par des fêtes publiques, dans lesquelles le peuple a chargé des

députés de porter à son souverain le témoignage de sa reconnaissance , & les remerciemens de ses sujets. La réponse que leur a fait le prince , & dans laquelle il expose d'une manière touchante les principes de son administration , & leur donne des instructions sur leurs devoirs , comme sujets & comme citoyens , mérite d'être connue : nous en placerons ici la traduction :

» Depuis l'instant où je me suis accoutumé à réfléchir sur ma destination , je suis convaincu que le bonheur d'un souverain est tellement lié à celui de son peuple , que le bien ou le mal de l'un est nécessairement celui de l'autre. Je ne puis donc ni attendre ni recevoir de remerciemens , lorsque j'ai pu faire quelque chose pour la prospérité de mon pays ; car on ne doit point me savoir gré d'une action qui me fait plaisir , qui me procure la paix de l'ame , & qui me rapproche du but que je me suis proposé d'atteindre ; savoir , de régner sur un peuple libre , opulent , policé & religieux. Mais j'ai bien sujet de rendre grâces au très-haut qui me permet d'espérer l'accomplissement de mes vœux à cet égard ; & je crois pouvoir profiter de la circonstance présente , pour mettre quelques réflexions & quelques avis sous les yeux de ceux dont le cœur sera disposé à les recevoir. S'il est vrai que le bien-être d'un prince est si essentiellement lié à celui de ses sujets qu'ils ne fassent qu'un tout , c'est sans doute parce que leurs intérêts sont étroitement réunis , ou , pour me servir d'une autre expression , parce qu'un souverain a avec ses sujets les rapports réciproques les plus intimes. Tout citoyen a des rapports intimes avec



sa famille, chaque famille avec le lieu de son domicile, chaque ville, bourg ou village avec le district qui l'entoure, soit bailliage ou grand bailliage, chacun de ceux-ci avec tout le pays, & tout le pays lui-même avec le prince qui, conjointement à sa famille & ceux qui l'aident dans son administration, a ses rapports avec tous. Tous sont donc réunis par une liaison étroite, & leur intérêt principal est le bien-être général. De même qu'un prince qui connoît ses devoirs & son intérêt, & qui par conséquent est bien intentionné pour ses sujets, desire régner sur un peuple libre, opulent, policé & religieux; de même le bonheur de chaque individu exige qu'il contribue autant qu'il est en son pouvoir, selon les rapports dans lesquels il se trouve, à effectuer l'accomplissement de ce desir. Tout l'état n'est qu'une grande famille, dont les individus sont réunis, pour obtenir un but commun à tous : chaque individu doit donc contribuer au bonheur général en le partageant. Celui qui veut jouir de la liberté, doit ne point troubler celle d'autrui; car dans toute société la liberté n'est autre chose que la jouissance de la propriété sous la protection des loix. Il ne peut y avoir de liberté sans les loix qui répriment le méchant lorsqu'il veut nuire, & par conséquent porter atteinte à la liberté de ses concitoyens. La liberté n'est donc que pour les bons; le méchant n'en peut jouir; car faire du mal ce n'est pas être libre. Quand même le méchant échappe à la rigueur des loix, il est forcé d'entrevoir, du moment qu'il fait usage de sa raison, qu'il se nuit à lui-même en détruisant ses rapports utiles avec la société. Tout vice, tout crime est un travers ou une folie; la vertu seule conduit à la sagesse. Celui qui respecte les loix,

l'ordre, la vertu & la religion, & ne les offense pas dans sa conduite, est le vrai sage & l'homme véritablement libre. Car il ne desirer rien qu'on puisse lui défendre, mais seulement ce qui peut contribuer à son bonheur & à celui des autres; il ne rencontre jamais d'entraves, & s'unit à ses frères par le doux lien de l'amour & de la confiance; il s'estime lui-même, & sent toute sa dignité comme homme, comme chrétien & comme patriote. C'est dans ce sens que l'esprit de liberté doit beaucoup contribuer à augmenter la prospérité d'un peuple, parce qu'il assure la jouissance des propriétés, & fraye à tous une route pour améliorer leur sort. Les premiers produits de la terre, tels que les fournit la culture des champs, des vignes, des prairies, des bois & l'exploitation des mines, &c. sont la première source de toute richesse. Sans ces produits l'on ne peut satisfaire aux besoins de première nécessité : sans eux l'ouvrier n'a point de matériaux, & le commerçant point d'objet de commerce. Tous les états ont donc intérêt à l'augmentation des premiers produits de la terre; car alors le laboureur prospère, l'ouvrier, l'artiste, le fabricant ont de l'ouvrage, & le marchand trouve de l'occupation en procurant par le commerce un bon prix aux produits avant & après la fabrication. La société s'enrichit & devient florissante : ainsi l'on voit tous les intérêts réunis depuis le prince jusqu'au pâtre : tous gagnent par l'augmentation des produits. Personne ne doit donc nuire à l'autre, mais bien plutôt tous doivent s'entraider; que le riche propriétaire ne cherche point à écraser son concitoyen pauvre, qu'il ne le blesse point par son orgueil, qu'il le traite avec amitié, qu'il lui donne du travail, qu'il l'aide & qu'il tâche d'améliorer.

rer son sort ; que le pauvre à son tour n'envie point le riche & ne rougisse point de sa pauvreté. La pauvreté de l'homme de bien est plus à honorer que le bien mal acquis de l'homme corrompu ; qu'ainsi l'honnête homme pauvre n'ait point de honte de travailler pour ses concitoyens plus riches que lui. Sa fidélité & son travail lui feront acquérir de l'aisance. La réunion des forces pour l'intérêt général, constitue l'harmonie. Habitans des villes, ne cherchez point à obtenir, pour un vil prix, du laboureur, les produits qu'il a gagnés à la sueur de son front ; son travail exige des dépenses ; ces dépenses font une partie de votre salaire qui est achevé de payer par le produit net du pays, c'est-à-dire, par la somme qui reste au cultivateur, après avoir déduit ses avances. C'est cette somme, qui est la richesse libre, qui circule dans l'état, qui fait vivre tous les individus, chacun selon qu'il a droit d'y prétendre ou qu'il en acquiert par son travail. Plus cette somme est considérable & plus l'état prospère, plus les métiers, les arts & le commerce sont florissans. Ne demandez donc jamais à mettre des entraves à la liberté du commerce des produits de la terre, car c'est de leur bon prix que dépend le produit net. *Abondance & non valeur n'est point richesse ; disette & cherté est misère : abondance & bon prix sont opulence.* Habitans des villes, ou plutôt, vous tous ouvriers, fabricans, commerçans, ne demandez jamais à mettre, par des droits exclusifs, des entraves au commerce de vos concitoyens ; vous vous nuisez à vous-mêmes, en nuisant à l'état. La liberté est l'ame du commerce ; si vous la ravissez à d'autres, vous vous privez de leur secours, de leur soutien, de leur travail ; fuyez l'envie & sur-tout cet égoïsme

## 366 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

qui fait refuser aux autres ce qu'on trouve utile pour soi-même. Habitans de cet état , de toutes les classes , mes amis , mes concitoyens , patriotes , libres Germains ! vous qui habitez une des plus fertiles & des plus douces contrées de l'Allemagne , & où depuis plus de sept cens ans vos peres ont vécu comme vous sous la conduite de la maison de Zoehringen dont je sors ; unissez-vous à moi , à qui la grace divine a accordé d'être votre chef depuis près de trente-sept années qui se sont écoulées non sans peines , souffrances & douleurs , mais à l'ombre de la bénédiction du très-haut : unissez vos forces aux miennes pour l'amour du bien public ; faites que je puisse emporter au tombeau la douce consolation de laisser un peuple aisé & riche , sur-tout en bonnes mœurs & en vertus ; soyez laborieux & braves , aimez votre patrie , soyez économes sans avarice ; que ceux auxquels dieu accorde des richesses ne les prodiguent point pour des jouissances superflues ; ne laissez point étendre davantage le luxe qui s'est déjà glissé parmi vous , il nuit encore plus en ce qu'il corrompt les mœurs que parce qu'il renverse les fortunes. Préférez d'être vertueux & pauvres , plutôt que d'être riches & corrompus. Elevez vos enfans à la vertu , apprenez-leur à être vrais , à détester le mensonge , instruisez-les sur-tout par votre exemple , c'est un devoir sacré & que dieu vous impose ; vous le devez à votre pays , à vous-mêmes , à vos enfans. Ils attireront la bénédiction sur vos têtes , ils seront les soutiens de votre vieillesse & la force de l'état , s'ils ont appris à connoître la vertu , l'honneur , & à respecter la religion. Que le précepte que nous a donné le plus grand de tous les moralistes , soit à jamais la règle de nos mœurs , de notre conduite , &

l'objet de notre imitation : faites aux hommes tout ce que vous voulez qu'ils vous fassent, car c'est la loi & les prophetes. Un respectable théologien de nos jours, a dit, en parlant de ce divin précepte : princes, voilà toute votre sagesse & la plus saine politique; peres, voilà la meilleure maxime pour l'éducation de vos enfans; instructeurs, c'est la plus sage méthode pour former vos élèves : rien ne peut lier plus intimement le cœur des freres, des amis, des époux, que ce précepte. Mais, mes amis, notre volonté & la force, ou pour mieux dire, la foiblesse humaine peuvent-elles seules nous faire accomplir cette loi? Nous avons besoin pour cet effet d'une plus puissante assistance. La religion qui dirige si puissamment les cœurs, doit nous prêter son secours; toute la nature lui est soumise, parce qu'elle est émanée de son auteur. Ministres de la religion, vous qui êtes chargés d'annoncer au peuple la volonté de dieu, qu'il nous a communiquée par l'organe de la nature & de la révélation, c'est à vous que je m'adresse : si vous êtes convaincus de l'importance de votre ministère, employez toutes vos forces pour opérer le bien; si vous êtes persuadés, pénétrés, touchés de la vérité de la religion que vous prêchez; vous trouverez le chemin des cœurs de ceux qui sont confiés à vos soins. Quand une fois la conviction est dans les cœurs, alors la foi devient agissante, & la volonté d'accomplir les préceptes du divin auteur de la religion, est sincere. Alors le foible devient fort, & la bénédiction céleste récompense notre travail & nos efforts; c'est alors que nous pouvons être vraiment honorés par la vertu & la religion; car le véritable honneur n'est autre chose que le témoignage dans notre conscience, que nos actions sont aussi pures

que le motif qui les a dirigées. L'applaudissement du public ne peut nous honorer qu'autant que notre conscience l'approuve ; mais comme nous devons juger nos semblables de la même manière que nous désirons d'être jugés nous-mêmes, & que les replis des cœurs nous sont inconnus, nous devons honorer toute bonne action, à moins d'être convaincus que le motif qui l'a produite n'étoit pas pur. Les titres, le rang, les richesses, &c. n'honorent que ceux qui les doivent à leur mérite ; c'est lorsque notre conscience nous rend le témoignage que nous pensons aussi noblement que nous agissons ; c'est alors que nous sentons tellement notre dignité, que nous préférons la perte de la vie à celle de l'honneur. Puissions-nous donc, guidés par la vertu, l'honneur & la religion, réunir de plus en plus nos forces pour former un peuple libre, opulent, policé & religieux. C'est-là le but de tous mes efforts & de tous mes vœux.

## V I.

Il a régné à Tours, pendant le mois de septembre dernier, une maladie épidémique qui, ayant enlevé un grand nombre de citoyens, a répandu le deuil & la consternation dans la même ville. M. de Conzié, archevêque de Tours, au premier bruit de cette calamité publique, quitta la capitale pour se rendre au milieu de son troupeau ; il a changé en hôtel-dieu son palais archiépiscopal ; il a consacré ses revenus au soulagement des malades ; retiré dans un coin de sa maison, il s'est montré pasteur infatigable, en allant confesser les mourans, leur adminis-

DECEMBRE, 1783. 369

trer le viatique, les consoler &, nouveau Belzunce, encourager les uns à supporter leurs douleurs, les autres qui étoient en santé, à secourir leurs freres souffrans, & à les rappeler, par des soins assidus, aux peines d'une vie laborieuse, mais chere & utile à des épouses, ainsi qu'à des enfans malheureux.

( *Journal encyclopédique.* )



---

## ANECDOTES. SINGULARITÉS.

---

### I.

**U**N médecin soutenoit devant Fontenelle ; que le café est un poison lent. *Oui*, lui dit Fontenelle, *bien lent, docteur, car il y a quatre-vingts ans que j'en prends tous les jours.*

### II.

Le feu lord Chesterfield avoit pris un cocher catholique : un de ses amis lui dit un jour que cela paroïssoit fort extraordinaire. Quoi, reprit le lord, mes chevaux en seront-ils plus mal soignés ? Non, répondit son ami. — En ce cas, que m'importe sa croyance ? C'est une affaire qui le regarde ; je ne m'opposerai point à ce qu'il en suive les préceptes ; je veillerai même à ce qu'il les observe fidèlement ; & tout ce qu'on peut & ce qu'on doit attendre de moi, c'est que je ne souffre point qu'il me conduise à la messe.



## I I I.

On vient de bénir à Corvick , dans le comté d'Yorck , un mariage qui a attiré beaucoup de monde par l'âge du couple ; l'homme appelé Jean Harrifon , est âgé de 101 , & la femme en a 98 ; le premier garçon de la nôce avoit 82 ans , & la femme qui accompagnoit la mariée 74. C'est pour la quatrième fois qu'Harrifon se marie depuis deux ans & demi , il se trouve encore si bien portant & si frais , qu'il espere qu'il sera encore veuf une cinquième fois , & il semble qu'il ne renonce pas à se marier encore. Lorsque la cérémonie fut faite & qu'il alla en signer l'acte & payer le ministre , il lui dit : vous voyez que je ne suis pas une mauvaise pratique ; vous avez déjà eu beaucoup de droits de moi ; ménagez un peu ma bourse cette fois ; elle n'est pas bien garnie , & au premier mariage que je ferai encore je vous dédommagerai.

## I V.

Le ministre qui fait , à Gretna-Green en Ecosse , les mariages que les jeunes couples imprudens vont y contracter malgré leurs parens , est un forgeron. Selon la loi de ce royaume , tout homme au-dessus de l'âge de seize ans est qualifié pour bénir un mariage , qui n'est cependant valide qu'autant qu'il est consommé. Le cyclope ministre a chez lui un lit , destiné à compléter la cérémonie , qui a servi à des

### 372 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

milliers de couples. Il ne peut signer l'acte que lorsqu'elle est remplie & certifiée par deux témoins , qui sont ordinairement deux de ses principaux ouvriers , qu'il appelle pour cet effet ; & qui signent avec lui. Cette condition , assez singulière , a donné lieu souvent à quelques scènes plaisantes. Un officier Irlandois se rendit , il y a quelques mois , à Gretna-Green , avec une jeune dame du comté de Northampton ; le forgeron ayant joint leurs mains , leur exposa , à l'ordinaire , qu'ils devoient terminer le mariage chez lui : signez , signez , pasteur , lui dit l'Irlandois , tout étoit fini avant d'arriver ici. Le ministre ayant insisté sur la loi , qui exigeoit qu'elle se fît aussi en Ecosse , l'officier ne résista plus.

#### V.

Le fait que nous allons rapporter , & qu'on aura peine à croire qui soit arrivé de nos jours , est une preuve terrible des malheurs qui suivent l'ignorance & la superstition. Dans le village de Cerifiers-en-Othe , à 9 lieues & demie au sud ouest de Troyes , diocèse de Sens , la femme du nommé *Frodin* , cossonier , languissoit depuis long-tems , & n'avoit point trouvé dans les secours de l'art de soulagement à ses maux. Sur la prétendue inefficacité des remèdes , peut-être mal administrés , les voisins & les parens conclurent qu'elle étoit enforcélée , & qu'il falloit , pour la soulager , avoir recours au *devin* ou *contre-forcier*. Le nommé *Galicien* jouissoit dans le canton de la réputation du plus fameux

maître en cette science ; & on fut le chercher à Dixmont , sa résidence , village distant d'une lieue & demie de Cerifiers. Sur l'exposé , le magicien promet une guérison sûre. Il arrive chez *Frodin* le samedi au soir 25 octobre dernier , & s'enferme dans une chambre , avec la malade , son mari , son gendre & sa fille. Pour empêcher le démon de pénétrer par quelque ouverture & de s'opposer à l'exécution du sortilège , ou que le forcier contre lequel il alloit instrumenter , ne fût à portée d'entendre ou de voir , il bouche complètement avec deux bottes de foin & une planche , l'ouverture du tuyau de la cheminée , ferme avec la même exactitude toutes les issues de la chambre , & jusqu'au plus petit trou par lequel le malin auroit pu avoir accès. Ce préliminaire rempli , il allume du charbon , & y met griller un cœur de bœuf , percé de clous & d'aiguilles d'acier , qu'il avoit fait acheter à cet effet , *sans marchander*. Cette opération se continue dans la nuit ; mais le lendemain matin , 26 octobre , la fille de *Frodin* , dont le mari étoit un des coopérateurs ou témoins du sortilège , inquiète de ne pas voir la porte s'ouvrir , après y avoir frappé à plusieurs reprises , la fait enfoncer par un ferrurier. Une vapeur épaisse en sort aussitôt : le ferrurier se sent frappé comme d'un coup de vent très-lourd ; qui exhale une puanteur détestable ; & les premiers objets qui se présentent à la fille , sont son pere , sa mere , son mari & sa sœur renversés morts , les uns sur le lit , les autres sur le plancher de la chambre : le forcier *Galicien*

étoit également mort, & accroupi contre la porte. A cet affreux spectacle, cette femme infortunée tombe évanouie. Des voisins accourent & la portent dans son lit; mais, soit l'effet de la vapeur méphytique qui l'avoit saisie à l'entrée de la chambre, soit que la révolution opérée par la vue du désastre de sa famille eût attaqué le principe de vie, elle est actuellement (*le 5 novembre,*) dans le plus grand danger. Les habitans du village, loin d'attribuer cette catastrophe funeste à la vapeur du charbon & du cœur de bœuf brûlé dans un endroit dépourvu d'air, ont cru que c'étoit l'effet du pouvoir du démon, qui avoit *tordu le cou* à toutes ces malheureuses victimes de leur crédulité; & que le contre-sorcier n'ayant pas rempli avec assez d'exactitude les formes des conjurations, avoit attiré par cette irrégularité, la vengeance du diable, qui l'en avoit puni, lui & la famille de *Frodin*.



---

# BIBLIOGRAPHIE

## DE L'EUROPE.

---

### ITALIE.

**I** PREGI delle belle arti, &c. *Les prix des beaux-arts célèbrés au Capitole, par le concours solennel de l'insigne académie du dessin de St. Luc le 2 juin 1783, l'illustrissime Sig. marquis Ferdinand Raggi, étant président. A Rome, de l'imprimerie de Casaletti. 1783. In-4to.*

**R**OME, qui jadis couronna au Capitole les conquérans de l'univers, y couronne aujourd'hui les cultivateurs des arts pacifiques, qui lui ont acquis un ascendant marqué & une espece de nouvel empire sur les nations cultivées, empire beaucoup plus glorieux & certainement plus durable que celui que lui donnerent les armes.

L'ouvrage que nous annonçons contient ce qui s'est passé au dernier couronnement, fait dans le mois de juin dernier, en conséquence du concours solennel annoncé depuis le mois de février de l'année 1782. On y lit d'abord la relation de ce concours & du couronnement qui s'ensuivit : l'auteur est M. Maron, célèbre peintre, secrétaire-perpétuel de l'académie : après avoir touché en passant la premiere fondation de ce concours, faite par la munificence du souverain

### 376 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

pontife, Clément XI, il détaille les sujets proposés pour concourir à chacune des trois classes de la peinture, de la sculpture & de l'architecture, comme aussi les sujets des preuves secrètes, données par les candidats durant le court espace de deux ans dans le fallon de l'académie; l'auteur nous donne ensuite la liste des jeunes gens couronnés; enfin il décrit tout le magnifique appareil & la somptueuse fête, musico-poétique, qui accompagnerent cette distribution faite par ceux des cardinaux, qui honorerent de leur présence ce triomphe glorieux des beaux-arts.

On lit ensuite un discours & diverses pieces de poésie, composés à la louange des beaux-arts, & prononcés dans cette occasion, certainement bien propre à exciter l'éloquence & l'enthousiasme poétique. L'auteur du discours est Monfig. Jean-Baptiste Bussi, qui avec beaucoup d'élégance & d'érudition démontre qu'entre les arts ceux du dessin ont contribué jusqu'ici & peuvent encore contribuer dans l'avenir à jeter du jour sur l'histoire; ce qui prouve l'étroite union qui doit régner entre les gens-de-lettres & les artistes, & justifie l'hommage qu'à l'occasion de cette distribution, les lettres rendirent aux beaux-arts.

Ce discours est suivi d'un recueil précieux de pieces de poésie. On doit distinguer entre autres, celle de M. l'abbé Joachim Pizzi; nous mettrons sous les yeux de nos lecteurs les beaux vers de cette piece, qui renferment un précepte important que ne devroient jamais oublier les poètes & les artistes, mais que transgressent souvent les uns & les autres.

Bello è il veder le grazie a lui vicine;

Nude non già, ch'ove virtù ha l'impero,  
Prescrive la pudica arte il confine.

Socrate un dì ne diè l'idea e il pensiero,  
Onde fra lor rideano in nodi strette,  
Avvolte in un sottil panno leggiero.

Ah faccia il fabro con maniere elette  
A se medesimo onor decoro all' arte,  
Nelle grand' opre da onestà dirette!

Canti il poeta, a cui l'estro comparte  
Dominio egual, ma con egual pudore,  
Empia di fenno le canore carte:

Che senza anche cercar vanto ed onore  
Fra quei, che non veggiam prischi portenti,  
E immaginar qual fosse il lor valore;

O quanti il Tebbro a noi ne dà presenti,  
Gloria al nastro buon secolo, che manco  
Non è, mercè di Pio, d'aurei talenti, &c.

. . . . .  
. . . . .  
. . . . .  
. . . . .  
. . . . .

Ma la quadriga di que' gran Romani  
Quando tornavan da provincia doma,  
Non avea pinte Flore, e ornati rani.

Sol de' trofei sotto la ricca soma  
Gemeano i fianchi e le stridenti rote;  
Le late strade, in trapassar di Roma.

Così da' bronzi e marmi aver sol puote  
Chiavo e stabile onor l'Eroe che brama  
Passar famoso nell'età remote:

Così co' grandi esempi si richiama  
Dall'otio molle gioventù, e s'invoglia  
A toccar meta di perenne fama  
La qual vien tarda, e dal sudor germoglia.

(*Efemeridi letterarie.*)

GLI APOLOGISTI della religione, &c. *Les apologistes de la religion, ou recueil d'ouvrages contre les incrédules.* Volume II. partie I, & volume II. partie II. Dédié à N. S. P. Pie VI. Avec cette épigraphe : Comede volumen istud, &c. ( *c'est-à-dire*, ) mangez ce volume, &c. *Ezech. C. I. A Rome*, 1783, in-8vo. chez Paul Junchi & Jean - Antoine Settari.

Nous avons donné la notice du premier volume de cet ouvrage (\*). Les trois premières lettres de ce nouveau volume, qui sont la IX, X & XI, présentent l'examen des *Lettres Persanes* de Montesquieu, lesquelles ( disent les rédacteurs des *Ephémérides littéraires* de Rome. ) par la vivacité du style, dont elles sont écrites, par la séduisante & voluptueuse peinture de quelques-unes des mœurs orientales, par la satire amère des nôtres, & beaucoup plus par les sarcasmes piquans contre les plus respectables dogmes de notre sainte religion, furent tellement plaire au goût dépravé & corrompu du siècle, que quelques libraires demandoient à ceux des gens-de-lettres, qu'ils rencontroient, s'ils avoient des *Lettres Persanes* à publier. ( Le quali colla vivacità di stile con cui sono scritte, colla seducente e voluttuosa pittura di alcuni costumi orientali, colla amara satira de' nostri, e molto piu rispettabili dommi della nostra santa religione, incontrarono talmente il cattivo e corrotto genio del secolo; che alcuni libraj domandavano a quanto lette-

---

(\*) Voyez *Esprit des journaux*, octobre 1783, page 380 & suivante.



Fati in contravano per la strada, se avessero delle Lettere Persiane da pubblicare.)

Les *Lettres Persanes*, qui parurent en 1721; commencerent la réputation de M. de Montesquieu. » Cet ouvrage ingénieux & très-bien écrit, » où regne sous des personnages simulés, une » satyre fine de nos mœurs, une critique délicate de nos ridicules, de nos travers, & de » nos vices, & une discussion profonde d'un » grand nombre de nos préjugés, le fit desirer » à l'académie françoise, & il s'y présenta pour » y remplir la place vacante par la mort de » M. de Sacy. Mais il y trouva des obstacles » de la part du cardinal de Fleury, parce qu'il » étoit l'auteur des *Lettres Persanes*. M. de Montesquieu sensiblement affligé d'une telle exclusion, alla voir le ministre & le pria avec instance de lire lui-même son livre pour en juger. Le cardinal de Fleury, à la sollicitation du » maréchal d'Estrées, protecteur de l'académie » françoise, prit le parti de lire les *Lettres Persanes*. Après les avoir lues, il les trouva plus » agréables que dangereuses, & en aima l'auteur qui fut reçu de l'académie le 24 janvier » 1728. » C'est ainsi que s'exprime l'auteur du *Dictionnaire historique & bibliographique portatif*, &c. des hommes illustres.

» La grande vogue, qu'eurent les *Lettres Persanes* ( disent les rédacteurs des *Ephémérides littéraires de Rome* ) enfanta, comme il étoit » naturel & comme il arrive toujours, beaucoup » d'autres sottises, sous de semblables titres, dont » les auteurs ne pouvant égaler leur modele, » quant aux graces du style, à l'esprit & à l'érudition, voulurent au moins le surpasser dans » l'impiété, avec laquelle ils tournerent en dérision ce qu'il y a de plus respectable & de

### 380 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» plus sacré parmi les hommes. Telles sont, les  
 » *Lettres Turques* de M. de Saint-Foix, & les *Let-*  
 » *tres Juives* du marquis d'Argens. « L'analyse  
 & la réfutation de ces ouvrages conduisent l'abbé  
 Gauchat jusqu'à la lettre XXIII, qui finit le  
 second volume de ce recueil.

Le troisieme volume nous présente la suite des  
 lettres de M. l'abbé Gauchat, contenant l'exa-  
 men de quelques ouvrage de M. de Voltaire;  
 savoir, de la *Henriade*, de ses *discours en vers*  
 sur l'homme, de ses *pieces fugitives*, de ses *ré-*  
*flexions sur l'histoire*, sur le *fanatisme*, & sur le  
*déisme*, & enfin des sujets & de la conduite de  
 ses tragédies, & principalement de son *Ma-*  
*homet*.

(*Efemeridi letterarie.*)

POEMS by R... M..., &c. *Poésies*, par R...  
 M... 1783, in-8v (Sous le nom de Florence.)

Un Anglois, qui demeure actuellement sur  
 les rives de l'Arne, & qui a la réputation d'être  
 un des meilleurs poètes vivans de l'Angleterre,  
 a publié ses poésies, ou plutôt a fait copier en  
 caracteres d'impression seulement dix exemplaires  
 des productions de sa muse. Ces pieces, qui sont  
 au nombre de dix, ont les titres suivans :

1. *Hymne à la santé.*
2. *Hymne à la mort* (traduction de celle de  
 M. Marmontel, dans le tome second des *Incas*.)
3. *Hymne à la paresse.*
4. *Marie blessée*, conte.
5. *Emma*, conte.
6. *Sapho à Phaon*, épître.
7. *Ode irréguliere*, sur la perspective de Rome.
8. *Ode sur la victoire remportée par l'amiral*  
*Rodney.*

9. *Gibraltar*, ode pindarique.

10. *Ode à la Folie*.

( *Novelle letterarie.* )

SULL'AGRICOLTURA, &c. *Sur l'agriculture, ou moyen de la perfectionner & de ne point négliger les talens du bas-peuple. Idées d'un philanthrope.* A Modene, 1782, à la société typographique. *In-8vo.*

L'auteur ( M. le comte Fava ) montre beaucoup de zèle pour l'avantage de la société. L'ouvrage n'est qu'un projet, plusieurs fois répété, & ne consiste principalement qu'à se servir des curés de campagnes pour instruire les laboureurs, chefs de familles, & des curés des villes, pour découvrir les talens naturels & les inclinations des enfans du bas-peuple, plus pour un art que pour l'autre.

( *Novelle letterarie.* )

*JURIS Neapolitani prælectiones*, autlore, Vincentio Lupoli, &c. A Naples, 1783, 2 vol. *in-8vo.* de l'imprimerie de Joseph de Dominicis.

M. Lupoli a déjà enrichi la république des lettres d'un autre ouvrage intitulé : *Juris ecclesiastici prælectiones*, 1777, à Naples, 4 vol. *in-4to.* Celui qu'il publie aujourd'hui, ( *Juris Neapolitani prælectiones* ) est divisé en quatre livres : Le I, traite de *Personis* ; le II, de *rebus corporalibus* ; le III, de *rebus incorporalibus*, & le IV, de *actionibus*.

Le premier volume, qui contient les deux premiers livres, est précédé d'un savant tableau historique de *ortu*, *progressu* & *divisione juris*.

### 382 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

*Neapolitani*, où l'auteur rapporte avec beaucoup de précision & de netteré tout ce que beaucoup d'écrivains ont dit avec prolixité sur le droit de Naples depuis la naissance de cette ville jusqu'à présent.

Le livre I comprend six chapitres, dont chacun est divisé en paragraphes. A la fin de chaque paragraphe sont les citations & les notes.

Le chapitre I, *de jure personarum; ubi primum de clericis; eorumque immunitate*, embrasse le concordat fait sous le pontificat de Benoît XIV, avec Charles, alors roi des Deux-Siciles, & aujourd'hui roi d'Espagne.

Le chapitre II traite *de patribus familias*.

Le chapitre III, *de filiis familias*.

Le chapitre IV, *de minoribus*.

Le chapitre V, *de feminis*.

Le chapitre VI, *de baronibus*.

Le livre II est pareillement divisé en six chapitres, & paragraphes.

Le chapitre I traite *de rebus ecclesiasticis*.

Le chapitre II, *de feudis*.

Le chapitre III, *de modis civilibus acquirendi dominii, & primò de usucapionibus*.

Le chapitre IV, *de donationibus propter nuptias*.

Le chapitre V, *de hæreditatibus ex testamento*.

Le chapitre VI, *de hæreditatibus ab intestato*.

Le second volume contient les deux derniers livres, savoir le III & le IV. Le III est divisé en huit chapitres.

Le chapitre I traite *de servitutibus*. Ce chapitre paroît un judicieux commentaire sur les coutumes de Naples, relativement à cet objet.

Le chapitre II traite *de operis novi nuntiatione*.

Le chapitre III, *De obligationibus, quæ re contrahuntur*. Dans ce chapitre, au sujet de l'u

Jure, l'auteur dans deux savantes notes, examine le texte du *Deutéronome* XXIII, 19, où Dieu défend aux Hébreux l'usure avec leurs freres, la permettant avec les étrangers; après de solides raisons contre Buddæus (\*) théologien protestant, au sujet de la signification du mot grec *απελπίζειν*, employé par St. Luc VI: 35. Il explique le vrai sens de ces paroles: *Mutuum date, nihil inde sperantes.*

Le chapitre IV, traite de *obligationibus, quæ verbis contrahuntur.*

Le chapitre V, de *obligationibus, quæ consensu contrahuntur.*

Le chapitre VI, de *censu.*

Le chapitre VII, de *jure congrui, seu retractus.*

Le chapitre VIII, de *obligationibus, quæ litteris contrahuntur.*

Enfin le IVe. livre comprend divers autres chapitres, qui traitent tous de l'ordre judiciaire & de ses especes.

L'auteur dans cet ouvrage montre beaucoup d'érudition grecque & latine, connoissance nécessaire à un bon jurisconsulte.

( *Novelle letterarie.* )

(\*) Jean François Buddæus, nâquit en 1667, à Anclam, en Poméranie; on a de lui un grand d'ouvrages fort estimés. Les principaux sont *Elementa philosophiæ prædictæ, instrumentalis & theoreticæ*, 3 vol. in-8vo. *Historia ecclesiastica veteris testamenti*, 1718, 3 vol. in-4to. *Selecta juris naturæ & gentium*, in-8vo. *miscellanea sacra*, 3 vol. in-4to. *Isagoge historico-theologica ad theologiam universam singulasque ejus partes*, &c. Buddæus est encore l'auteur du grand dictionnaire historique allemand, imprimé plusieurs fois à Leipzick & à Bâle.

DEL MUSEO Capitolino, &c. *Du Musée du Capitole. Tome IV, contenant les bas-reliefs. A Rome, chez Antoine Fulgoni. In-folio.*

Ce quatrieme volume étoit attendu avec impatience depuis 1755, époque où parut le troisieme volume.

Les deux premiers volumes ont été rédigés par M. Bottari, aidé de M. Pierre-François Foggini; le troisieme fut commencé par l'abbé Etienne Querci, après la mort de M. Bottari; mais M. Querci ayant été appelé à Florence pour être directeur de la galerie royale, ce volume fut achevé par M. Pierre-François Foggini, & par le chanoine Nicolas Foggini son neveu, auteurs du quatrieme volume.

La république des lettres vient de perdre M. Pierre-François Foggini qui a eu part à la rédaction entiere du *Museo Capitolino*, commencé en 1750, & fini en 1782. Nous donnerons ici la liste des ouvrages de ce savant, mort le premier de juin de cette année, âgé de 71 ans, étant né à Florence le 4 avril 1713.

#### OUVRAGES DE M. FOGGINI.

I. *Theses historico - polemicæ in celeberrimam Cleri Gallicani de ecclesiastica potestate declarationem habitam A. D. XIV. Kal. aprilis an. sal. MDCLXXXII. Florentiæ, 1738. in-4to.*

II. *Dissertazione sopra un'antica, &c. Dissertation sur un ancien vase étrusque. Elle se trouve inserée dans le tom. II, pag. 93 des Saggi di dissertazione academiche della nobile academia Etrusca di Cortona, (c'est-à-dire : Essais de dissertations académiques de la noble académie Etrusque de Cortone). 1738. Grand-in-4to.*

III.

III. *De primis Florentinorum Apostolis exercitatio singularis*; Florentiæ, 1740, in-4to.

IV. *Dell' immagine di nostro Donna, &c. De l'image de Notre Dame de l'Imprunetta*. Florence, 1741. (A l'occasion de la translation solennelle à Florence.

V. *De Romano divi Petri itinere & episcopatu, ejusque antiquissimis imaginibus, exercitationes historico-criticæ, ad Benedictum XIV, Pont. Max.* Florentiæ, 1741, in-4to.

VI. *P. Virgilii Maronis codex antiquissimus à Rusto Turcio. Aproniano V. C. distinctus & emendatus, qui nunc Florentiæ in bibliotheca Mediceo-laurentiana adservatur bono publico typis descriptus anno MDCCXLI.* Florentiæ, typis Mannianis, in-4to.

VII. *La vera istoria di S. Romolo, &c. La véritable histoire de S. Romule, évêque & protecteur de Fiesole, &c. A Rome & à Lucque,* 1742; in-4to.

VIII. *Lettera in cui, &c. Lettre dans laquelle on fait connoître un écrit du P. Soldani sur les actes de S. Romule.* A Bologne, 1742.

IX. *Acta apocrypha S. Romuli* (inséré dans le tome X des *Deliciæ Eruditorum*.) Florentiæ, 1742, in-8vo. enrichi de notes critiques par le docteur Lami, par l'abbé Mecatti & par M. Foggini.

X. *S. Epiphanii Salaminis in Cypro episcopi de XII. Gemmis rationalis summi sacerdotis hebræorum.* Romæ, 1743, in-4to.

XI. *Præfationis partis tertiæ inscriptionum antiquarum, quæ in Etruriæ urbibus exstant, Mantissa altera.* Romæ, 1745, in-4<sup>o</sup>.

XII. *S. Epiphanii Salaminis in Cypro episcopi commentarium in canticum canticorum, prodit nunc primum ex antiqua versione latina, &c.* Romæ, 1750, in-folio.

XIII. *Instruzione per degnamente acquistare il giubbileo dell'anno santo, &c.* Instruction pour acquérir dignement le jubilé de l'année sainte, avec quelques réflexions & oraisons pour visiter les quatre basiliques, &c. A Rome, in-16.

XIV. *Patrum ecclesiæ de paucitate adultorum fidelium salvandorum, si cum reprobando fidelibus conferantur, mira consensio adserta & demonstrata.* Romæ, 1750, in-4<sup>o</sup>.

XV. *S. Caroli Borromæi Arch. Mediol. & S. R. E. cardinalis opusculum de choreis & spectaculis in festis diebus non exhibendis: accedit collectio selectarum sententiarum ejusdem adversus choreas & spectacula ex ejus statutis, edictis, instructionibus, homiliis.* Romæ, 1753, in-8<sup>o</sup>.

XVI. *Veri sentimenti di S. Carlo Borromeo, &c.* Véritables sentimens de S. Charles Borromée sur le théâtre, tirés de ses lettres. A Rome, 1753, in-8<sup>o</sup>.

XVII. *Veri sentimenti di S. Francesco di Sales, &c.* Véritables sentimens de S. François de Sales sur le théâtre. Rome, 1753, in-8<sup>o</sup>.

XVIII. *Veri sentimenti di S. Filippo Neri, &c.* Véritables sentimens de S. Philippe Neri sur le théâtre. Rome, 1753, in-8<sup>o</sup>.

XIX. *Consultazione teologico-morale, &c.* Consultation théologico-morale, pour savoir si celui qui intervient par nécessité aux théâtres publics, y intervient licitement, & en quelle manière. Rome, 1754, in-8<sup>o</sup>.

XX. *SS. Patrum opera selecta de gratia dei, libero arbitrio & prædestinatione sanctorum.* Romæ 1754 & seqq. Vol. 8, in-8<sup>o</sup>.

XXI. *Lettera apologetica intorno all' edizione, &c.* Lettre apologétique sur l'édition de la vulgate latine en 1590, faite par ordre de Sixte V. 1754, in-4<sup>to</sup>.



## D E C E M B R E, 1783. 387

XXII. *Del clero Lateranense, &c. Du clergé de Latran. Rome, 1758.*

XXIII. *Corporis historie Byzantinæ nova appendix, opera Georgii Pisdæ, Theodosii Diaconi, & Corippi Africani grammatici complectens. Romæ, 1777, fol. max.*

XXIV. *Fastorum anni Romani à Verrio Flacco ordinatorum reliquiæ, ex marmoreorum tabularum fragmentis Præneste nuper effossis collectæ & illustratæ; accedunt Verrii Flacci operum fragmenta omnia quæ exstant; ac fasti Romani singulorum mensium ex hætenus repertis calendariis marmoreis inter se conlatis expressi. Romæ, 1779. in-folio.*

XXV. *Museo Capitolino, &c. Musée du Capitole. 4 vol. in-fol. Rome.*

( *Novelle letterarie.* )

LA VERITA de' cristiani misteri, &c. *La vérité des mystères du christianisme, déduite de la manière, dont ils furent proposés : Dissertation de Charles-Antoine Concari. Avec cette épigraphe : Unigenitus, qui est in sinu patris, ipse enarravit. S. Jo. I. 18. A. Plaisance, 1783, chez André Bellucci Salvoni. In-8vo. de 291 pag.*

Le titre indique suffisamment le fond de l'ouvrage.

( *Novelle letterarie.* )

STORIA dell' abbata Pietro Trapassi Metastasio, &c. *Histoire de l'abbé Pierre Trapassi Metastase, poëte dramatique, enrichie de notes & de beaucoup de ses lettres, composée par M. Marc-Antoine Aluigi, &c. A Assise, 1783. In-8vo.*

Trois villes pouvoient se disputer le droit

### 388 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

d'écrire l'histoire de Métastase (\*), Rome, où il reçut son éducation littéraire, Vienne, où il passa la plus longue & la plus brillante partie de sa vie, & enfin Assise, où il naquit. Cette histoire est divisée en six livres, suivant les principales époques de sa vie.

Dans le premier livre, l'auteur parle de la naissance du poëte & de sa première éducation dans la maison paternelle. Il fait ensuite mention de l'adoption que Gravina fit de Trapassi & de l'éducation littéraire que celui-ci reçut dans la maison de son bienfaiteur, pendant l'espace de 10 ans.

Dans le second livre, nous voyons Métastase, devenu par le testament de Gravina, riche d'un capital de quinze mille écus romains, se livrer à la poésie, & penser sérieusement à un établissement solide. Il va bientôt à Naples, où se proposant de renoncer à la poésie, il s'adonne tout entier à l'étude des loix. Mais le puissant Apollon ne permit point une telle désertion. Les instances pressantes que lui fit le vice-roi de Naples, pour l'engager à composer une pièce pour être représentée sur le théâtre, en l'honneur du jour de la naissance de l'impératrice-reine, épouse de l'empereur Charles VI, & l'amitié qu'il lia à cette occasion avec la célèbre cantatrice Marianne Bulgarini, dite *Romanina*, furent les motifs qui ramenerent au Parnasse un déserteur, qui devoit dans la suite s'y couvrir de gloire.

Dans le troisième livre, Métastase, de retour à Rome avec Marianne Bulgarini, s'adonne de

---

(\*) Nous avons donné une notice sur Métastase dans *l'Esprit des Journaux*, juin 1782, page 263 & suiv.

nouveau à la poésie & aux compositions dramatiques, & sans beaucoup s'inquiéter de sa fortune, il attend tranquillement qu'elle se présente à lui, sans qu'il la cherche. Il fut bientôt invité d'aller à Vienne, en qualité de poète de la cour.

Dans le quatrième livre, nous voyons son passage à Vienne, la première audience qu'il eut de l'empereur Charles VI, alors régnant, & l'espace de sa vie qu'il passa à la cour jusqu'à la mort de cet empereur.

Le cinquième livre va jusqu'à la mort de l'empereur François I. Le sixième & dernier livre conduit le lecteur jusqu'à la mort de Métastase, arrivée le 12 avril 1782. Ce poète vécut 84 ans, étant né le 3 de janvier 1698.

Ce qui rend intéressante la lecture de cette histoire, ce sont différentes lettres de Métastase, qui éclaircissent les faits & les particularités de sa vie, ainsi que différens endroits de l'histoire d'Italie & de celle d'Autriche.

(*Efemeridi letterarie.*)

LETTERE del Sig. abbate Pietro Trapassi Metastasio, &c. *Lettres de M. l'abbé Pierre Trapassi Métastase, poète impérial, noble d'Assise, publiées par un citoyen de la même ville. A Assise, 1783.*

Ces lettres, au nombre de cinquante, sont toutes intéressantes; elles peuvent servir à faire attendre avec plus de patience le recueil complet des lettres de Métastase, promis au public par un des amis du poète, M. Martinez.

(*Efemeridi letterarie.*)

DISCORSO in morte dell' insigne poeta Pietro Metastasio; &c. *Discours sur la mort du célèbre poète, Pierre Métastase, prononcé le 9 juillet*

### 390 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

1782, à Alexandrie, dans la séance des Immobili ; par l'abbé Jules Cordara de Calamandrana, prince de l'académie. Deuxieme édition, de l'imprimerie de Louis Perego Salvioni, 1783. in 8vo.

Entre les discours composés à la louange de Métaïtase, on doit distinguer celui de M. l'abbé Cordara, dont nous annonçons la seconde édition.  
(Efemeridi letterarie.)

SUL canale-naviglio, &c. Sur le canal navigable, achevé par son excellence M. le comte Scipion Zanelli, à Faenza sa patrie : poëme adressé à S. E. M. le cardinal Casali, préfet de la S. Congrèg. du bon gouvernement ; par le comte Joseph-Marie Pasolini, &c. A Rome, 1783. In-4to.

Pour donner en peu de mots une idée du poëme que nous annonçons, il suffira de dire qu'il contient le juste tribut de reconnoissance, que M. le comte Joseph-Marie Pasolini paie, au nom de Faenza sa patrie, à M. le comte Scipion Zanelli, citoyen de la même ville, pour l'avoir avantagée d'un canal navigable, après avoir surmonté avec courage mille difficultés, & en avoir dirigé lui-même l'exécution. Nous donnerons ici un léger extrait de ce poëme, afin qu'on puisse juger du mérite de l'auteur.

In mezzo al suol della fiorita Emilia  
In piana, diliziosa e culta valle,  
Giace FAENZA vagamente adorna,  
Qual nobile matrona, acui d'intorno  
Stan fide suore, e favorite ancelle.  
Dolcemente le lambe il piede e il manto

L'arenoso LAMON : fanle corona  
 I selvosi d'Etruria aprichi monti.  
 Lungi da lei son gli argini orgogliosi  
 Del Po superbo , che dell' Adria in seno  
 Tutto al fin si sospinge , e si confonde.

Una grand' alma , che sublimi imprese  
 Nata è sol per compir , che ognor si nutre  
 Di pensieri magnanimi ed excelsi :  
 Dunque , disse , fia ver , che Teti ingrata  
 D'estere merci , di tesor , di gemme  
 Faccia sol colme le vicine arene ,  
 Ed il suolo lontan sprezzi , o non curi ?  
 Io ben farò , che di natura ad onta  
 Resti FAENZA all' Ocean congiunta ,  
 Meco il Pò voglio ; ei dal suo sen diviso  
 Più non avra il LAMON , profonda via  
 Che questo a quelle amicamente accoppi  
 Schiuder fu queste piagge in mente io volvo.  
 Allora il cittadin carco de' doni  
 Che con prodiga man Cerere e Bacco  
 Fertil concede ai campi , in lidi e parti  
 Irsen potra remote , e quindi ricco  
 D'oro tornate alle natie contrade.  
 Questi fu SCIPIO ..... eh non i seipi solo  
 Gli Appi , i Ceteghi , i Scauri , i grandi Augusti  
 Il Tebro puo vantar. Nascono altrove  
 Ed a pro del SAMONE ancor gli Eroi :

( *Efemeridi letterarie.* )

POESIE scelte dell' abbate Pellegrino Salandri, &c.  
*Choix de poésies de l'abbé Pellegrino Salandri,*  
*secrétaire perpétuel de l'académie royale des*  
*sciences & belles-lettres de Mantoue. A Man-*  
*oue 1783 , in-8vo.*

Comme parmi les denrées littéraires les vers  
 sont ce qu'il y a le plus en abondance , il n'est

point étonnant que nous nous trouvions souvent forcés d'en régaler nos lecteurs ! *Carmina possumus donare , & pretium dicere muneris* ; ce recueil de poésie doit être distingué de la foule de ceux qui inondent le Parnasse italien.

Ceux qui aiment la poésie noble , majestueuse & énergique , liront avec intérêt quelques-unes des poésies de M. l'abbé Salandri , recueillies par les soins de deux de ses amis , M. l'abbé Xavier Bettinelli , & M. l'avocat Léopold-Camille Volta ; le portrait de l'auteur est à la tête de l'ouvrage. Les poésies sont précédées d'une notice sur la vie du poète , attribuée à M. Volta ; cette notice est simple , & suffit pour faire connaître les premières époques de la vie de l'auteur , & en même tems le mérite de ses ouvrages poétiques. Les poésies sacrées sont les premières ; elles consistent en LXXXI sonnets , formant comme un chapelet , où sont marquées toutes les dévotes salutations & les sublimes prérogatives de la vierge , qui sont comprises dans ses litanies : ces sonnets sont suivis de V. hymnes , composés pour l'exaltation de Clément XIV , lesquels expriment le caractère de ce pontife sous les allégories d'un homme qui cultive une vigne , d'un prêtre & d'un interprète de la loi. On lit ensuite XXXII sonnets où sont décrites les noces selon les cérémonies des anciens , à l'occasion du mariage de la signora comtesse Thérèse Christiani , avec le marquis Castiglione ; ces trente deux sonnets sont suivis de VIII autres , dédiés à cette dame , dont M. l'abbé Salandri a été le précepteur : ils forment une galerie d'autant de dames illustres , qui sont Debora , Penelope , Clélie , Esther , Cornélie , mère des Gracques , Eudoxie , Veturie , & Marie-Christine , reine de Suede. Les

XXXII sonnets qui suivent , sont consacrés à célébrer le mariage de S. A. R. Pierre-Léopold, archiduc d'Autriche , & de la princesse royale Marie-Louise , infante d'Espagne. On lit ensuite différentes poésies lyriques : ce recueil est terminé par une suite de sonnets , célébrant tantôt la prise d'habit d'une religieuse , ou l'éloquence d'un prédicateur ; tantôt le bonnet de docteur obtenu par un élève d'Astrée & de Thémis ; ou en un mot un événement célèbre.

( *Efemeridi letterarie.* )

MEMORIE istoriche intorno gli studi del padre Giambalista Beccaria , &c. *Mémoires historiques sur les études du P. Jean-Baptiste Beccaria , des écoles-pies , professeur de physique expérimentale dans l'université royale de Turin. A Turin, 1783, de l'imprimerie royale, in-8vo. de 161 pag.*

Nous avons déjà donné dans notre journal une notice sur le pere Beccaria (\*). Nous nous bornerons ici à présenter le catalogue exact de ses ouvrages , tant publiés que non publiés.

#### O U V R A G E S I M P R I M É S.

*Dell' elettricismo , &c.* De l'électricité artificielle & naturelle en deux livres. Turin , 1753 , in-4to.

*Dell' elettricismo , &c.* De l'électricité : lettres adressées à M. Jacques-Barthelemi Beccari , avec l'appendice d'un nouveau phosphore. A Bologne , 1758 , in-4to.

---

(\*) Voyez l'*Esprit des Journaux* , janvier 1782 , pag. 367 & suivantes.

# 394 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

*Offervazioni intorno alla doppia rifrazione, &c.*  
 Observations sur la double réfraction du cristal  
 de roche, dédiées à S. A. R. le duc d'York.  
 A Turin, 1764, in-4to.

*A S. A. R. il sig. dura di York specienze, &c.*  
 A S. A. R. le duc d'York, expériences & ob-  
 servations. A Turin, 1764, in-4to.

*Ecclypsis lunæ observata Aug. Taur. die 17  
 martii 1764, à J. B. Beccaria, &c. ejusdem  
 ecclypsis observatio habita à dominico Canonica.*

*Defectus solis Aug. Taur. observatus die 1 apri-  
 lis 1764. Ex Typ. Rey. in-8vo.*

*Novorum quorundam in re electrica experimen-  
 torum specimen, &c. Taurini die 14 janv. 1766, fol.*

*Novorum quorundam in re electrica experimen-  
 torum specimen, &c. Taurini die 26 aprilis 1766,  
 folio.*

*De electricitate vindice ad Benjaminum Frank-  
 linium. Aug. Taur. die 20 februarii 1767, fol.*

*De atmosphaera electrica libellus. Taurini 26 fe-  
 bruarii 1769, folio.*

*Experimenta atque observationes, quibus elec-  
 tricitas vindex late constituitur atque explicatur.  
 Aug. Taur. 1769, in-4to.*

*Elettricismo artificiale, &c. Electricité artifi-  
 cielle, à S. A. R. le duc de Chablais. A Turin,  
 1782, in-4to.*

*Gradus Taurinensis. Aug. Taur. 1774, in-4to.*

*Dell' elettricità terrestre, &c. De l'électricité  
 terrestre-atmosphérique quand le ciel est serein :  
 observations dédiées à S. A. R. le prince de  
 Piémont, 1775, in-4to.*

*Lettere d'un Italiano, &c. Lettres d'un Italien  
 à un Parisien, touchant les réflexions de M. Cas-  
 fini de Thury, sur le degré de Turin. A Flo-  
 rence, 1777, in 8vo.*

*Lettera al sig. B. Wilson, &c. Lettre à M. B.*



Wilson, sur la lumiere que montre le phosphore de Bologne, fait selon la méthode de M. Canton, & illuminé à travers des verres coloriés.

*Articolo di lettera al sig. Marfilio Landriani, &c.* Extrait d'une lettre à M. Marfilio Landriani, sur la rupture des verres dans l'action de la décharge, & sur un nouveau électrometre.

*Lettera al sig. conte Scarnafigi, &c.* Lettre à M. le comte Scarnafigi, sur la comparaison de son barometre avec celui de M. De Luc.

*Lettera al ch. sig. le Roy, &c.* Lettre à M. le Roy, de l'académie R. des sciences de Paris, sur les étoiles tombantes.

*Occhiale elettrico, &c.* Lunette électrique pour épier la lumiere dans la secousse de la tortue.

*Articolo di lettera intorno à due punti d'analogia, &c.* Extrait d'une lettre sur deux nouveaux points d'analogie, du magnétisme induit par la foudre dans les briques & dans les pierres ferrugineuses.

( Toutes ces lettres se trouvent insérées dans le choix d'Opuscules, édit. de Turin, 1776. )

*Lettera al sig. ab. Gio. Francesco Fromond, &c.* Lettre à M. l'abbé Jean-François Fromond, sur le changement de couleur produit par le feu. ( Cette lettre, avec deux autres articles au même, se trouve dans ses opuscules choisis, édition de Milan, 1779. )

*Nuovi sperimenti per confermare, &c.* Nouvelles expériences pour confirmer & étendre la mécanique du feu électrique. A Turin, 1780, in-4to.

*Di un ceraunografo, &c.* D'un céraunographe & de la cause des tremblemens de terre, &c. A Turin, 1780, in-8vo.

*Al sig. conte Cotti di Brusasco, &c.* Lettre à

296 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

M. le comte Cotti di Brusasco, &c. A Turin, 1781, in-8vo.

( Nous nous dispensons de faire mention de quelques opuscules & lettres qui se trouvent dans les *TransaCTIONS philosophiques* de la société royale de Londres. )

*OUVRAGES qui n'ont point été publiés.*

*Institutiones in physicam experimentalem.*

*Lettere XVI, &c. XVI. lettres sur la foudre.*

*Della maniera di preferare dal fulmine, &c.*

De la maniere de préserver de la foudre les magasins à poudre & autres bâtimens élevés de lieux particulièrement exprimés. IV. lettres.

I. *Della luce o fuoco di S. Elmo, &c.* 1°. De la lumiere ou feu de S. Elme ; 2°. des éclairs de chaleur ; 3°. de l'aurore boréale ; 4°. du vent pluvieux de Turin ; 5°. de l'électricité. V. lettres.

*Memoria intorno alla possibilita d'una legistatione, &c.* Mémoire touchant la possibilité d'une méthode sur la mesure des eaux suffisamment exacte, & à la portée de tout le monde.

*Del misuratore da praticarsi, &c.* Du mesureur qu'on doit employer, quand on voudra donner ou recevoir une quantité déterminée d'eau.

*Introduzione ad un saggio chimico-fisico, &c.* Introduction à un essai chymico-physique des eaux thermales de Vinai.

*Saggio dell' opera del Sig. de Luc, &c.* Essai de l'ouvrage de M. de Luc, intitulé : *Ricerche sulle modificazioni dell' atmosfera* ; ( c'est-à-dire. ) recherches sur les modifications de l'atmosphère.

*Problema universam gnomonicam complectens.*

*La fisica vera, &c.* La physique vraie & moderne, enseignée dans l'ancienne Sicile : Discours académique.

*Volgarizzamento dall' inglese dell' osservazioni di Franklin, &c.* Traduction de l'anglois des observations de Franklin, sur l'accroissement des hommes & sur la population des pays.

*Ragguagli di fulmini, &c.* Instructions sur les foudres & les aurores boréales.

*Varie carte, &c.* Différens écrits sur la lumière zodiacale, sur les trombes des mer, &c.

*Giornali diversi, &c.* Divers journaux d'observations météorologiques, & principalement d'électricité atmosphérique.

( *Novelle letterarie.* )

IL setificio, &c. *La manipulation de la soie, ou mémoires sur les diverses branches d'économie champêtre & d'industrie que cet art comprend ; par M. François Griselini, &c.* A Verone, 1783, chez les héritiers de Marc Moroni, 3 vol. in-4to, d'environ deux cens pag. chaque avec des figures.

On peut juger de l'importance de l'ouvrage par celle des mémoires qu'il renferme au nombre de douze : nous en donnerons ici les titres :

I. Essai sur l'histoire de la soie, qui se tire des vers à soie ; sur toutes les branches qui constituent la manipulation de la soie, & sur ses progrès en Europe, & principalement en Italie, jusqu'à la fin de l'année 1782.

II. Instruction sur la meilleure culture des mûriers blancs, avec la représentation de toutes les opérations géorgiques nécessaires à leur exécution.

III. Réponse à toutes les questions proposées, avec promesse de prix, par différentes sociétés économiques italiennes, sur les maladies auxquelles sont sujets les mûriers, & principale-

### 398 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

ment sur celle qui ruine entièrement la végétation de ces plantes utiles, & les conduit à leur dépérissement, projets proposés pour les faire cesser ou au moins pour les calmer, & les remèdes les plus conformes à la raison & à l'expérience.

IV. Mémoire où, après quelques notices préliminaires sur l'histoire naturelle des vers à soie; on explique les moyens les plus faciles & les meilleurs d'élever les vers à soie; comme de les préserver des différentes maladies, auxquelles ils sont sujets dans le cours de leur existence, & de recueillir & de conserver leurs œufs ou leur semence.

V. Instruction sur la manière de dévider les coques de vers à soie au fourneau, avec la démonstration de différentes especes de fourneaux & dévidoirs, pour dévider la soie, tant à deux qu'à quatre fils, & sur la manière de la cor-donner sur le tour, à la piémontoise, & de la filer sur le rouet pour la réduire en soie à ourdir.

VI. Traduction de l'ouvrage de M. Macquer, publié par l'académie royale des sciences de Paris, sur la teinture de la soie, avec des notes, observations & additions du traducteur.

VII. De la manière de charger les bobines & de mettre la soie en ordre; de la méthode de la placer sur l'ensupple, & de faire les cannettes pour travailler l'étoffe, &c.

VIII. Instruction, où après la description du métier pour faire l'étoffe, & la démonstration de tous les différens instrumens qui composent cette machine, on indique tout ce qui est nécessaire pour fabriquer les étoffes non-seulement les plus recherchées, mais encore les plus communes.

IX. Projet qui regarde l'art très-important

du dessein pour toute sorte d'étoffes de soie travaillées, soit qu'il n'y entre que la soie, soit qu'on y mêle de l'or & de l'argent, en fil ou en paillette, &c.

X. De la maniere de fabriquer du crêpe, de la gaze, &c.

XI. Question où l'on prouve d'après les lumières de l'expérience que l'usage des peignes d'acier dans le battant des métiers, nuit à la perfection de la manufacture des étoffes de soie & aux intérêts des fabricans.

XII. Mémoire qui traite de la valeur de la soie relativement à la qualité diverse, & du commerce actif & passif qui s'en fait tant en nature qu'en étoffes, dans les principaux endroits de l'Europe & de l'Asie.

( *Novelle letterarie.* )

ELOGIO di Giulio Arrighetti Fiorentino, &c.  
*Eloge de Jules Arrighetti, Florentin, 59e. général de l'ordre des Servites, fondateur du college de Saint-Joseph à Bologne, prononcé par Louis Bentiregni du même ordre, à l'occasion de la fête célébrée en commémoration du premier siècle de la fondation dudit college. A Bologne, 1783, in-4to.*

Jules Arrighetti, général des Servites; mourut l'an 1684, c'est-à-dire, l'année qui suivit celle où il fonda un college à Bologne. Nous ne nous étendrons pas davantage sur la vie de ce général, qui intéresse plus son ordre que la république des lettres.

( *Efemeridi letterarie.* )

## A N G L E T E R R E.

PHYSICAL prudence , &c. *La prudence de la médecine ou le triomphe des charlatans sur la faculté. Adressé à Mylord J. Cavendish , 1783 , petit in-8vo. Londres , chez Wilkie.*

Le triomphe que les charlatans ont remporté par la sanction légale d'un privilege , est l'objet de ce traité. Ce que César disoit à une personne qui lisoit mal : *Si cantas , male cantas ; si legis , cantas* , pourroit s'appliquer à l'auteur. Si son ouvrage est de la poésie , c'est très-mauvais ; si c'est de la prose , c'est trop poétique. Il y a toutefois quelque apparence d'ironie ; mais si l'auteur a voulu être ironique , son dessein est obscur , & l'exécution n'en est pas heureuse.

( *Critical review.* )

LETTERS from celebrated nobleman , &c. *Lettres d'un célèbre gentilhomme à son fils , qui n'ont jamais été publiées , petit in-8vo , 1783. A Londres , chez Bowen.*

On voit tant d'ouvrages sous ce titre , qu'on est presque tenté de ne pas les lire. Cependant celui que nous annonçons doit être distingué par son mérite supérieur. Cet ouvrage consiste en extraits de lettres & pensées-détachées , tantôt en françois , tantôt en anglois. Le style en est vif & élégant ; la morale en est saine & instructive. En un mot , cet ouvrage est estimable , quoique les sujets soient souvent minutieux , l'auteur écrivant à un fils très-jeune. ( *Critical review.* )

THE Christian , &c. *Le Chrétien : Poème en*

*quatre chants ; par Charles Crawford , écuyer ; in-8vo. A Londres , chez Doddsley.*

La préface de ce poëme , dont le sujet est tiré de la vie , des miracles & des prophéties de Jesus-Christ , annonce les vues d'un bon chrétien , & mérite plus d'être lue que le poëme même. M. Crawford ne connoît certainement point ses talens en les appliquant à la poësie , au lieu de les employer à composer des préfaces. Dans la littérature , plus d'un , comme le dit M. Gilbert , a fait une préface , & se crut un grand homme.

( *Monthly review.* )

MEMOIRS of the Manstein family , &c. *Mémoires de la famille Manstein : ouvrage pathétique , sentimental , plaisant & satyrique , in-12 , 2 vol. 1783. A Londres , chez Lawndes.*

Ce roman a beaucoup de mérite , & il est supérieur à la foule des productions de ce genre. Il nous intéresse ( & c'est le principal mérite d'un roman , ( *conditio si quâ non* ) - par la situation des principaux personnages qui y figurent ; on croit être présent à ce qui se passe , & on prend part à l'événement. Comme ses plus graves instructions ne fatiguent point l'esprit , les plus légères faillies ne gâtent point l'imagination. Cet ouvrage n'a rien de ce poison pernicieux que communiquent la plupart des ouvrages de ce genre.

Le caractère d'un instituteur de la jeunesse , tracé par notre auteur , fera juger du style de ce roman.

» Nos affaires ayant été heureusement arran-  
» gées , ma mere quitta bientôt Brookshead , &  
» nous fûmes mis en pension à Hatherleigh ;  
» près de cet endroit étoit mon oncle , qui vi-

» voit assez bien d'un revenu modique, se faisant  
 » beaucoup estimer; sa principale occupation &  
 » son plaisir étoit de rendre justice dans le voi-  
 » sinage, en qualité de représentant de S. M....  
 » A l'honneur de mon maître, je dirai que, quoi-  
 » que instituteur, il n'avoit pas une ombre de  
 » tyrannie dans toute sa personne; il étoit ec-  
 » clésiastique, avoit été membre d'un college,  
 » & avoit été nommé à une cure. Mais ayant  
 » beaucoup de famille & peu de fortune, il  
 » exerçoit le désagréable emploi d'enseigner,  
 » pour augmenter son revenu & pour assurer un  
 » bien à ses enfans; c'étoit un instituteur accom-  
 » pli; & quoique la nécessité & non le goût,  
 » lui avoit fait embrasser cet état, il avoit beau-  
 » coup de zèle pour communiquer à ses élèves  
 » une partie des connoissances qu'il possédoit.

» Son caractère étoit très-doux & très-affa-  
 » ble; l'air de sévérité ne s'imprima jamais sur  
 » son front; ses remontrances étoient celles d'un  
 » pere; & ses conseils ceux d'un ami. Comme  
 » il avoit pour principes de faire agir par raison  
 » & non par crainte, il n'employoit jamais la  
 » verge de la correction, excepté pour les fau-  
 » tes très-grievées, & seulement une fois, parce  
 » qu'il ne manquoit pas de renvoyer ceux qui,  
 » par une négligence obstinée, retomboient en  
 » faute.

» Il n'étoit point dans l'usage de nous presser  
 » à bien faire par une émulation présomptueuse,  
 » ni de nous donner des places selon l'exact de-  
 » gré de notre savoir. Il observoit sagement que  
 » ceux qui étoient les moins avancés, ayant une  
 » ardeur égale ou supérieure à celle des autres,  
 » devoient être nécessairement découragés par ce  
 » moyen; il nous louoit toujours selon l'atten-  
 » tion qu'il disoit avoir remarquée, & non se-



» lon le degré de fàvoir. Par-là , en voyant don-  
 » ner des éloges à ceux qui étoient avancés ,  
 » les autres n'étoient point découragés , puisq'un  
 » chacun favoit qu'il dépendoit de lui de plaire  
 » au maître , & étoit sûr de son approbation en  
 » travaillant de son mieux.

„ Nous l'aimions comme un pere , & nous  
 „ craignions plus de lui déplaire , que d'en être  
 „ puni. Je me rappelle que je fus une fois bien  
 „ surpris d'entendre quelqu'un demander à table  
 „ chez mon oncle , combien de fois j'avois été  
 „ fouetté , en ajoutant qu'il trembloit encore  
 „ toutes les fois qu'il rencontroit son maître.

» Nous avions passé deux années en France.  
 » Nous étions très-jeunes , & nous fûmes bien-  
 » tôt la langue françoise , nos domestiques étant  
 » François & ne parlant que leur langue avec  
 » nous. On nous enseignoit aussi le françois  
 » dans notre pension , & nous le parlions trois  
 » après-dîners dans la semaine , sous peine d'une  
 » légère amende. Il falloit un an pour savoir  
 » cette langue. Les autres jours étoient consacrés  
 » aux langues savantes , & à un peu de géo-  
 » graphie & d'histoire , par maniere de délas-  
 » sement. «

» Mon maître parloit facilement latin , & nous  
 » exhortoit à lui parler , ainsi qu'aux autres , en  
 » cette langue , observant que par ce moyen  
 » nous l'apprendrions plus facilement que par  
 » la lecture & la traduction , & que si dans  
 » l'avenir nous devions voyager , ou paroître  
 » en public , la facilité de nous exprimer en la-  
 » tin , dont même beaucoup de savans manquent  
 » souvent , nous seroit d'une grande utilité , vu  
 » que la langue latine est la langue universelle  
 » parmi les gens de lettres , comme la françoise  
 » l'est dans les cours de l'Europe. «

## 404 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Ce roman occupera agréablement le lecteur dans des heures de loisir.

( *Critical review ; Monthly review.* )

THE beauties of Shakespeare , &c. *Les beautés de Shakespeare , choisies de ses pieces de théâtre & de ses poésies*, 1783. A Londres , in-12. chez Kearsley.

Ce n'est point la première fois que les beautés de Shakespeare ont été extraites de ses ouvrages. Gildon a déjà donné l'*Esprit* de ce poète sous le titre de *Shakespeariana*. Le D. Dodd a donné un pareil ouvrage ; l'éditeur de celui que nous annonçons a suivi le plan de Gildon.

( *Critical review ; Monthly review.* )

AN INTRODUCTION to algebra , &c. *Introduction à l'algebre , avec des notes & des observations , à l'usage des colleges & des maisons d'éducation publique ; par Jean Bonnycastle , auteur du livre intitulé : Scholar's guide to arithmetic , and a treatise of mensuration ( c'est-à-dire , Guide des écoliers à l'arithmétique & traité du mesurage , )* 1783. A Londres , in-12. chez Johnson.

Ce *compendium*, nous dit l'auteur , est entièrement formé sur le modele de Newton , de Maclaurin , de Saunderson , de Simpson & d'Emerson , & peut servir d'introduction à leurs ouvrages.

( *Monthly review.* )

AN ESSAY on the principles , &c. *Essai sur les principes & les talens de l'art de la médecine. Avec quelques remarques sur l'utilité & l'abus*

*de la médecine, par J. Whitaker, membre de la communauté des chirurgiens. A Londres, 1783, in-8vo. chez Doddsley.*

Cette petite brochure, consistant en quarante-huit pages, ne peut renfermer tout ce qu'il y a à dire sur un sujet aussi étendu par la richesse du fonds, quand même l'auteur posséderoit l'heureux talent de condenser ses pensées.

(*Monthly review.*)

SERMONS by Humphrey Wishaw, &c. *Sermons; par Homfroy Wishaw, ci-devant vicaire de Lugwardine, près d'Hereford, & à présent chanoine de l'église cathédrale à Hereford, 1782, 2 vol. in-8vo. A Londres, chez Law.*

Le nombre des discours contenus dans ces deux volumes est de trente; en voici les sujets:

- 1°. Une juste crainte de dieu est importante & nécessaire à la religion.
- 2°. Le monde est gouverné par dieu.
- 3°. L'origine, la fin & le but du gouvernement civil.
- 4°. La religion originelle de l'homme.
- 5°. La perfection chrétienne.
- 6°. Maniere de se former une idée de dieu.
- 7°. Tableau de la nature humaine.
- 8°. Amour de dieu.
- 9°. Il faut mettre nos forces à l'épreuve.
- 10°. Explication de quelle maniere il faut vendre ce que nous avons & le donner aux pauvres.
- 11°. Constance dans la religion.
- 12°. Persécution fondée sur de fausses notions de dieu & de la religion.
- 13°. Equité des scribes & des pharisiens.

## 406 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

14°. Charité couvrant une multitude de fautes.  
 15°. Nature & but de la religion chrétienne.  
 16°. Dieu réconciliant le monde avec lui-même.

17°. Quand reçoit-on la grace de dieu en vain.

18°. Grand avantage du christianisme.

19°. La différence d'être attaché à la chair & à l'esprit.

20°. Il faut travailler à notre propre salut.

21°. Le royaume de dieu.

22°. Le pardon plus agréable que le sacrifice.

23°. La cène du seigneur.

24°. Dettes, particulièrement la grande dette d'amour (*en deux discours.*)

25°. Nous devons nous étudier à être tranquilles & à remplir notre devoir.

26°. } Deux sermons.  
 27°. }

28°. Devoir des domestiques.

29°. Folie & athéisme du péché.

30°. Qualités nécessaires pour une vie sainte.

Ces sermons ne sont point du genre déclamatoire ; son style est simple & clair. Nous citerons ici un passage du discours qui traite du *Gouvernement civil.*

» Le but du gouvernement ou des devoirs  
 » des magistrats, dit-il, est de procurer & de  
 » conserver le bien de la communauté ( & même  
 » de chacun de ses membres, s'il est possible )  
 » c'est ce qui doit être pratiqué, soit que nous  
 » fassions avec S. Pierre, le gouvernement, la  
 » loi de l'homme, ou avec S. Paul, la loi de  
 » dieu. -- Le gouvernement est la loi, & le ma-  
 » gistrat est le ministre de dieu ; c'est ce dont  
 » on ne peut raisonnablement douter. . . . .

En un mot on peut dire que ces discours sa-

crés sont faits pour former & améliorer l'esprit & le cœur.

( *Monthly review.* )

THE American Wanderer, &c. *L'Américain errant, en différentes parties de l'Europe. Dans une suite de lettres adressées à une dame, & semées d'une variété d'anecdotes intéressantes; par un homme de la Virginie. 1783. A Londres, in-8vo. chez Robison.*

L'écrivain est quelquefois heureux dans ses touches, mais lorsqu'il veut être plaisant & *sentimental*, il devient ennuyeux & insipide. L'Américain errant nous fatigue, quand il nous parle de *levres de corail*; de *dents d'ivoire*; de *grands yeux noirs*, qui brillent avec *vivacité*; d'*épais sourcils*, qui donnent du relief à un front blanc comme neige; de *levres grosses, enflées, & charnues*; de *joues colorées du rouge cotoneux des rayons du soleil en son midi*; d'un *sein*, par lequel il jure; de *larmes de sentiment*, qui inondent l'œil; de *palpitations & de vibrations*; de toutes les *affections paralytiques* d'une folle tendresse; de *petites morales*; de *petites attentions*; de *petits riens*, & même de la *petite Collette*, &c. &c. &c. &c.

Les lecteurs verront sans doute avec plaisir la lettre douzième, en date de Paris.

» Si les rues sont incommodes pour les gens  
» de pied, les magnifiques & agréables jardins,  
» auquel ils peuvent recourir en tout tems, les  
» dédommagent beaucoup de ce désagrément.  
» Fréquenter les promenades & les jardins pu-  
» blics, c'est un amusement innocent & sain,  
» dont les François sont très-entichés. Les jar-  
» dins de Londres, selon moi, ne sont point

„ comparables aux jardins de Paris , soit pour le  
 „ plan élégant des jardins eux-mêmes , soit pour  
 „ le brillant de ceux qui les fréquentent. Les  
 „ Tuileries, le Palais-Royal, le Luxembourg, les  
 „ champs Elysées, & le bois de Boulogne, comme  
 „ efforts de l'art, sont sans doute supérieurs aux  
 „ parcs de S. James, de Green & à Kenfing-  
 „ ton, quoique, quant à moi, je croie Kenfing-  
 „ ton & le parc de S. James plus riches en beau-  
 „ tés naturelles qu'aucun jardin de Paris. Il faut  
 „ avouer que la vue des Tuileries, à prendre de  
 „ la grande entrée du Louvre, frappe le specta-  
 „ teur d'une idée de grand & de beau, mêlé de  
 „ pittoresque & de romanesque, qui enchante  
 „ l'ame, & qui la transporte en imagination  
 „ dans ces jardins de l'Elysée, si harmonieu-  
 „ sement chantés par les anciens poëtes, & dont  
 „ on voit la ressemblance au bout des Tuileries,  
 „ dans la promenade appelée comme eux champs  
 „ Elysées. Cependant, ce me semble, l'art n'est  
 „ point assez caché; l'œil de l'homme de goût  
 „ est bientôt fatigué; on préfère le parc de S.  
 „ James moins somptueux à la vérité, mais plus  
 „ naturel, plus charmant & plus beau. Vos  
 „ belles Angloises aussi plus naturelles, plus  
 „ simples, moins recherchées, sympathisent da-  
 „ vantage avec la simple élégance de la ma-  
 „ jestueuse beauté du parc de S. James; elles  
 „ enchantent le spectateur & élèvent son ame  
 „ vers le créateur de leurs charmes; ainsi un  
 „ tour de promenade dans le parc de S. James  
 „ est pour l'homme qui pense, non-seulement  
 „ bienfaisant & salutaire, c'est encore un exer-  
 „ cice religieux & orthodoxe. Aussi je préfère  
 „ en général ce culte *sub dio* à celui de l'église.  
 „ Une belle femme, telle a toujours été mon  
 „ opinion, est un argument très-persuasif à pos-  
 „

„ *teriori* ,

„ *teriori* , en faveur de la premiere cause. J'a-  
 „ voue toutefois qu'une idée douloureuse se  
 „ présente à moi à cette occasion : je vois dans  
 „ le parc de S. James beaucoup de constella-  
 „ tions brillantes (des dames) faire leur révo-  
 „ lution dans une sphere si au-dessus de moi ,  
 „ que mes yeux ont peine à les voir , sur-tout  
 „ quand , en les fixant ; j'ai peu d'espoir de les  
 „ voir venir dans ma sphere d'attraction ; oui ,  
 „ j'ai alors si peu d'espoir , que je suis contraint  
 „ de les admirer comme autant de vierges  
 „ .... ; c'est ce qui n'arrive point dans la pro-  
 „ menade des Tuileries : l'air & le ton d'une  
 „ Françoisse ne tendent point à ôter l'espoir ;  
 „ une dame Françoisse peut être déterminée à  
 „ disputer chaque pouce de terrain , & à faire  
 „ une *belle défense* ; cependant l'imagination de  
 „ son admirateur est toujours chatouillée par  
 „ l'espoir extatique d'être bientôt introduit dans  
 „ le temple de Cypris. Je ne prétends pas  
 „ pour cela avancer que la chasteté soit une  
 „ fleur particuliere au sol de la Grande-Bre-  
 „ tagne. L'industrie peut désormais régner en  
 „ Hollande , l'humilité en Ecosse , la modestie  
 „ en Irlande , & le vrai patriotisme en Anglè-  
 „ terre ; & je pense que la chasteté , quoique  
 „ plante septentrionale , se trouvera souvent  
 „ dans un sol méridional : cependant est il vrai  
 „ qu'une Françoisse tout-à-fait *dégagée & déliée*  
 „ dans son air , est en même tems dans son  
 „ caractère , plus philosophe , moins stricte ,  
 „ moins rigide que les dames de votre humide  
 „ hémisphere. «

„ Le Palais-royal est un joli jardin ; la grande  
 „ allée dans le printems & l'été , est un objet  
 „ enchanteur : les sommets des arbres majestueux  
 „ s'inclinent mutuellement de chaque côté , en-

„ trelacent leurs branches amoureuses , & s'em-  
 „ brassent l'un l'autre avec une tendresse mar-  
 „ quée , donnant une leçon naturelle & très-  
 „ instructive aux brillans animaux des deux sexes ,  
 „ qui s'asseyent ou se penchent sur des chaises ,  
 „ ou s'amuseut autour du bassin , ou se prome-  
 „ nent dans l'allée sombre ; animaux pimpans  
 „ dans toute l'élégance de la mode , s'éblouif-  
 „ fant l'un l'autre par le piquant de leur esprit ,  
 „ & par leurs habits toujours plus brillans , dé-  
 „ ployant l'assèmbiage le plus attrayant des  
 „ beautés de l'art & de la nature , qui jamais  
 „ n'ont manqué de récréer l'œil du voyageur  
 „ contemplatif. Paris , sans contredit , est le  
 „ pays natal de l'esprit , de la politesse , de  
 „ l'enjouement , de la vivacité ; on n'y connoît  
 „ point les pensées sérieuses & les soins ron-  
 „ geurs. Nation gaie , aimable & heureuse ! se  
 „ dit-on à soi-même , à chaque pas que l'on  
 „ fait aux Tuileries ; sur mon honneur , on di-  
 „ roit que c'est une société , qui par pacte s'est  
 „ engagée à être indifférente ou à rire , dans les  
 „ soins , dans les accidens , dans les inquiétudes  
 „ de la vie ; on diroit que l'ensemble est animé  
 „ de cette seule idée. Je défie d'appercevoir un  
 „ trait sombre sur la figure d'un élégant ou  
 „ d'une élégante , en parade aux Tuileries : la  
 „ dame fait éternellement la révérence , frétille ,  
 „ sourit , fait les yeux doux , ou remue les  
 „ épaules ; le petit-maître cajole , babille , rit ,  
 „ fait de profondes révérences , sautille , s'é-  
 „ lance , fait des entre-chats , & fait voltiger la  
 „ poussière de ses talons rouges : cet air est cer-  
 „ tainement contagieux ; . . . . . un  
 „ petit-maître Parisien peut se vanter qu'il n'est  
 „ point seulement un petit-maître lui-même ,  
 „ mais qu'il inspire aux étrangers la fatuité na-



turelle : le croiriez-vous ? j'ai aussi des talons rouges ; depuis que je suis à Paris , je m'apperçois que je me suis donné des peines infinies pour me rendre complètement ridicule , si toutefois je retourne à Londres ; quant à ma métamorphose parisienne en général , elle provient d'une folle vanité , que vous saurez toutefois beaucoup récompensée , lorsque , sautillant dans la grande allée , j'entends chuchoter ce dialogue : *Voilà un homme de condition ; n'est-ce pas ? --- C'est monsieur un tel voyageur Anglois. --- Mon dieu ! je l'aurois cru véritable cavalier François ! il se forme rapidement ! il attrape la manière de nous autres ! apparemment qu'il a de l'esprit. --- J'en ai honte moi-même , & j'avoue que j'en ai sujet ; mais en commandant à mon cordonnier des souliers à talons rouges , c'étoit plutôt de ma part une action de politique que de vanité . . . . .*

Il faut que vous sachiez qu'un talon rouge est ici un passe-partout pour beaucoup d'endroits dignes de la curiosité d'un voyageur. Il est étonnant comme il applanit & facilite l'entrée chez le beau-sexe ; j'aime à m'habiller à la mode de l'endroit où je suis ; non pas que je l'affecte ; j'en suis bien loin ; . . . . .

je veux donc , d'après ce principe , sans honte , chauffer mes escarpins à talons rouges , être sur une jambe , ou sur les deux à la fois , marcher ou sauter , suivant la mode de la cour , où j'ai été présenté. . . . .

„ Les boulevards , ou remparts autour de Paris , sont une promenade fort à la mode . ils présentent une vue charmante , & peuvent

„ être très-agréables dans le printems & l'au-  
 „ tomne , mais l'été & l'hiver ils doivent être  
 „ désagréables ; cependant en cela , comme en  
 „ toute autre chose , à Paris , la mode l'em-  
 „ porte sur toutes choses : elle y donne des  
 „ loix , dont on ne peut appeller ; pour obéir à  
 „ ses volontés , des milliers de personnes , que  
 „ l'on voit en voitures , à cheval & à pied , se  
 „ font empressées de quitter les plus beaux jar-  
 „ dins qui soient en France , & qui sont en  
 „ même tems à leur proximité , pour se pous-  
 „ ser , se presser & se couvrir de poussière aux  
 „ boulevards ; les uns couvrent les autres de  
 „ crotte & de poussière , ce que ces derniers  
 „ essuient avec beaucoup de satisfaction ; tous  
 „ retournent charmés , enchantés , fatigués &  
 „ crottés. «

„ Le jardin du Luxembourg , ainsi nommé  
 „ du palais de ce nom , qui donne sur le jardin ,  
 „ quoique moins pimpant , moins recherché en  
 „ apparence , que les Tuileries , joint à un luxe  
 „ champêtre l'air modeste de la nature , & plaît  
 „ beaucoup à l'être qui pense. Les Tuileries ,  
 „ le Palais-royal , le Luxembourg , ont chacun  
 „ leur monde particulier : le Luxembourg est la  
 „ promenade des gens d'église , de robe , des  
 „ médecins , des politiques , & des savans en  
 „ général ; ici , un moine fainéante ; là , un  
 „ étudiant se livre à ses pensées ; ici , les amans  
 „ infortunés s'abandonnent à leurs rêveries ; là  
 „ aussi ( laissant mon agréable compagnie , en-  
 „ veloppée du cercle brillant des belles & des  
 „ élégans du Palais-royal , ) j'aime à me retirer.  
 „ Il y a une certaine mélancolie , une obscurité  
 „ monastique , au Luxembourg , qui sympathise  
 „ avec ma situation présente. J'y puis aussi  
 „ prendre cet air distrait , si peu de mode pour

un François, mais naturel à tout homme de goût, qui pense, dans la solitude. «

» J'imagine que vous êtes bien fatiguée de la longue route que je vous ai fait faire dans les jardins de Paris. Comme ils sont pour moi les plus grands agrémens de la capitale, c'est pour cette raison que je m'y suis arrêté si long-tems ; ce n'est point qu'avec tous leurs charmes naturels & artificiels ils puissent rem-  
» plir mon cœur ; loin de vous, les fameux jardins suspendus de Sémiramis ne seroient pour moi qu'un désert ; avec vous, le rocher le plus escarpé & le plus stérile de l'Ecosse seroit pour moi un nouvel Eden ; l'Ecosse seroit un pays de féerie, le rocher un palais enchanté, & l'eau tombant du haut du rocher sembleroit à mon imagination ardente l'harmonie des sphères. La plus petite cabane seroit un berceau nuptial, & le berceau nuptial seroit — Oh ciel ! — ma plume s'arrête ; pardonnez ; la moindre idée de mon bonheur immortel pourroit exciter la jalousie des demi-dieux «.

(Monthly review.)

THE MOALLAKAT, &c. *Le Moallakat ou sept poèmes arabes, qui ont été suspendus dans le temple de la Mecque. Avec une traduction & l'explication des sujets ; par Guillaume Jones, écuyer, 1783, in-4<sup>e</sup>. A Londres, chez Elmsley.*

Cet ouvrage que l'auteur a donné au public, avant son départ pour l'Inde, peut avec justice être regardé comme un monument qui ajoutera une nouvelle branche de laurier à sa couronne. M. Jones se propose de publier un discours préliminaire & des notes sur ces poèmes ; nous fe-

rons une légère mention du contenu de ce volume, aussi-bien que de ce que l'auteur se propose de nous donner.

La généalogie des sept poèmes nous est donnée dans une grande gravure. L'original de leurs poèmes y est ajouté. L'éditeur dans son avertissement invite les savans de Leyde, de Paris, de Madrid, & les amateurs d'ouvrages orientaux, tant d'Angleterre que des autres pays, à lui faire passer leurs remarques, avant qu'il publie ses notes sur cet ouvrage.

Le discours que M. Jones nous promet contiendra des observations sur l'antiquité de la langue & des sciences arabes; un précis des dialectes & des caractères d'*Hymiar* & *Koraisih*, & des poètes *Hymiariques*. Il traitera encore des mœurs arabes dans le siècle qui précéda celui de Mahomet; du temple de la Mecque, & du *Moallakat* ou pieces de poésies suspendues dans ce temple, & qui sont contenues dans le volume que nous annonçons. A ces sujets il ajoutera les vies de sept poètes, une histoire critique de leurs ouvrages, & une énumération des diverses copies ou éditions qu'on en a faites, lesquelles sont conservées en Europe, en Asie & en Afrique.

Les notes donneront des autorités & des raisons pour la traduction des passages douteux. Les obscurités seront éclaircies, & les corrections proposées. Les défauts remarquables seront indiqués. M. Jones jettera du jour sur les descriptions, les figures & les allusions des poètes Arabes, par des citations tirées des auteurs Arabes, ou des voyageurs européens, afin d'éclaircir les mœurs des nations orientales.

Les poèmes arabes sont imprimés en caractères anglois.

( *Monthly review.* )

AN ATTEMPT to explain certain passages, &c. *Essai pour expliquer certains passages de l'écriture mal interprétés; par Philalethès, 1783. A Londres, chez Dilly. In-8vo.*

Le but de cet ouvrage est de faire voir les absurdités que quelques enthousiastes ont fait dire à l'écriture.

(*Monthly review.*)

AN ESSAY on republican principles, &c. *Essai sur les principes républicains, & sur les inconvéniens d'une république dans un grand pays & chez une grande nation; par Jean Andrew, docteur en loix, 1783, in 8v. A Londres, chez Richardson & Urquhart.*

Le titre annonce suffisamment le but de l'auteur.

C'est une opinion communément reçue qu'une nation puissante ne peut long-tems subsister sous une forme de gouvernement républicain. C'est le système de l'auteur, qui allègue pour preuve de ce qu'il avance les exemples de la Grece, de Rome & de Carthage.

Nous ne contesterons point une vérité aussi généralement reconnue que celle-ci, savoir que les gouvernemens, où il y a des grands & des riches, tendent naturellement à produire des révolutions qui influeront leurs principes internes & externes; mais cette influence défavorable de la puissance des richesses, ne se trouve point seulement dans les républiques; elle s'étend avec une égale force aux monarchies; elle y produira les mêmes changemens, sinon aussi subitement, cependant aussi effectivement que dans les ré-

publiques. Tous les genres de gouvernement ont, comme le corps humain, des principes de maladies, qui naissent, s'accroissent & se fortifient avec eux, & qui finissent par les conduire à leur dissolution. Les républiques de Rome & de Carthage tomberent, comme d'autres gouvernemens, après un certain période de tems; mais elles existèrent comme républiques, & furent très-puissantes pendant beaucoup de siècles, avant qu'elles fussent renversées par l'usurpation & par la guerre; & à Rome, ce fut pendant le gouvernement républicain qu'on vit briller le plus grand héroïsme.

(*Monthly review.*)

A FULL and genuine account of the revolution, &c. *Récit exact & véritable de la révolution arrivée dans le royaume de Suede, le 12 août 1772; avec le discours de sa majesté Suédoise, la nouvelle forme de gouvernement; & autres circonstances remarquables liées à cet événement. On y a ajouté les faits concernant l'étendue, la puissance, le gouvernement, la religion, la littérature, & les mœurs de la nation Suédoise; par J. R. Shéridan, écuyer. In-12. 1783. A Londres, chez Fielding.*

En 1778, il parut un ouvrage sous ce titre : *On the history of the late revolution in Sweden, by Charles-Francis Sheridan Esqu. of Lincoln's-Inn and secretary to the British envoy in Sweden at the time of the revolution: (c'est-à-dire,) Histoire de la dernière révolution de Suede, par Charles-François Shéridan, écuyer, de Lincoln's-Inn, & secrétaire de l'envoyé Britannique en Suede lors de la révolution.*)

Cette histoire n'empêche point M. J. R. Shé-

## DECEMBRE, 1783. 417

ridan de dire que jusqu'ici on n'a publié rien qui puisse donner une juste idée du changement de gouvernement opéré en Suede. Cet ouvrage contient entre autres morceaux une traduction d'une lettre sur la révolution de Suede par M. l'abbé Michelessi. En général c'est un fidele tableau de l'état de la Suede.

( *Monthly review.* )

THOUGHTS on the female éducation , &c. *Pensées sur l'éducation des filles , avec un avis aux jeunes demoiselles ;* par Sara Haward. *Adressé à ses élèves.* In-12. 1783. A Londres, chez Matthews.

Cet ouvrage renferme d'excellens conseils pour la jeunesse.

( *Monthly review.* )

SKETCH of a tour into Derbyshire , &c. *Esquisse d'un voyage en Derbyshire , comprenant une partie des provinces de Buckingham , de Warwick , de Leicester , de Nottingham , de Northampton & d'Hertford ;* par Guillaume Bray. *Deuxieme édition.* In-8vo. 1783. A Londres, chez White.

Cette nouvelle édition, renfermant une variété d'additions, peut être regardée comme un nouvel ouvrage, en comparaison de la premiere.

( *Monthly review.* )

DESCRIPTION of the Island of Madeira , &c. *Description de l'isle de Madere.* In-12. 1783. A Londres, chez Kearsley.

Cette description de l'isle de Madere est ac-

#### 418 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

compagnée d'un essai sur les mœurs & les coutumes de ses habitans. Cet ouvrage a le mérite de la fidélité, qui est le point le plus nécessaire.  
( *Critical review.* )

THE HISTORY of Ireland , &c. *L'histoire d'Irlande depuis ses premiers tems jusqu'à présent , dans une suite de lettres adressées à Guillaume Hamilton, écuyer ; par Guillaume Crawford, maître ès-arts. En deux volumes. In-8vo. 1783. A Londres , chez Robinson.*

Cet ouvrage historique , en forme de lettres , donne une idée suffisante de l'histoire d'Irlande ; l'auteur n'a pas toujours la dignité du style historique , ni la facilité du genre épistolaire.  
( *Critical review.* )

JEPHTHAH's daughter , &c. *La fille de Jephté ; piece dramatique en vers ; par Mrs. Anne Wilson. A Londres , 1783 , in-8vo. chez Flexney.*

Dans cette piece , le pere de Jephté ordonne a Ibzan de prendre sa fille pour épouse. Le grand-prêtre , en joignant la main des époux prononce les paroles suivantes :

O grand Jehova regarde  
Ce couple vertueux !  
Regarde leur fidélité & couronne leur vie  
D'une éternelle félicité !

Un chœur de lévites & de vierges termine le drame par un épithalame.

» *Hymen & hymenæe , hymen ades & hymenæe.* «

( *Critical review.* )



AN ESSAY on modern agriculture, &c. *Essai sur l'agriculture moderne, poëme, 1783, in 8vo.*  
A Londres, chez Cadell.

Ce poëme commence par une priere :

God prosper long our noble king,

Our lives, &c.

( *C'est-à-dire.* )

Dieu ! bénis long-tems notre généreux monarque,  
Nos jours, &c.

Et finit par ces mots :

May Industry prevail, and Virtue Smile;  
The Guardian Angel of the British isle :  
With Commerce may Integrity increase,  
And Bretons pious long be blest with peace !

( *C'est-à-dire.* )

Puisse régner l'Industrie ! puisse sourire la Vertu,  
L'ange gardien de l'isle Britannique !  
Avec le Commerce puisse l'intégrité s'accroître,  
Et enfin puisse les pieux habitans de la Grande-Bretagne  
être long-tems heureux en paix !

Il ne nous reste qu'à répondre, AMEN.

( *Critical review.* )

## ALLEMAGNE.

UEBER die unnutz-und schaedlichkeit der juden  
in koenigreich Boeheim und Mæhren. *De l'inutilité & de la nuisance des Juifs en Bo-  
hême & en Moravie.* A Prague 1782, avec  
permission de la censure impériale & royale.  
*In-8vo.* de 79 pages.

L'anonyme commence par une chronique des

Juifs de Bohême , dans laquelle il rappelle plusieurs torfaits qui leur y ont été imputés , quoiqu'il ne soit pas judicieux d'y ajouter foi sans connoissance de la procédure criminelle instruite contre eux. Ils furent bannis par un édit de 1745 , édit révoqué peu après , non tant par conviction de leur innocence , que par égard pour l'intercession du roi de Danemarck , qui tire de grands avantages du commerce des Juifs de Bohême. A la faveur de la ferme du tabac , ils se sont glissés depuis 1764 , dans toutes les villes , bourgs & villages du royaume , où ils n'avoient pas encore de domicile : le revenu en est si considérable , qu'il leur a produit 64 pour 100 en 1779 , & en tout plus de cent mille ducats. Leur conduite équivoque en tems de guerre , & leur adresse en tout tems à esquiver les péages & les douanes , dérivent de leur caractère : cette observation peut rendre les officiers des droits attentifs à leurs maneges. En 1781 , le produit du péage s'est trouvé avoir souffert une diminution de 94000 florins. Tous les dimanches les Juifs pesent les pieces de dix-sept krutzers , paient avec les foibles , & envoient les autres avec profit au dehors. Ils possèdent un tiers des biens-fonds de la Bohême à titre de créanciers.

UEBER Juden. *Sur les Juifs.* A Dessau & à Leipzig , 1783 , in-8vo. de 48 pages.

L'auteur qui se nomme H. F. Diez , à la fin de son écrit qu'il adresse à M. Dohm de Berlin , s'y déchaîne violemment contre les chrétiens , qu'il accuse d'inhumanité & de barbarie à l'égard des Juifs , dont il outre les sujets de plainte , au lieu de rechercher les vrais motifs du refus des

états de leur accorder les privileges des citoyens dans leur plénitude.

UNTERSUCHUNG ob die burgerliche freyheit den Juden zu gestatten sey. *Examen de la question s'il convient d'accorder aux Juifs les franchises des citoyens* ; par M. Hartmann. A Berlin, chez Hesse, 1783, in-8vo. de 208 pages.

C'est l'ouvrage d'un examinateur impartial & d'un profond connoisseur de la constitution & des opinions des Juifs, qualités désirées jusqu'à présent dans la plupart de leurs avocats; il l'oppose au mémoire de M. Dohm, & à la préface de M. Mendelssohn sur Manassez. Le lecteur s'y apperçoit à peine qu'il y a une contestation. Il s'y agit de prouver que les Juifs ne sont point capables de devenir citoyens dans le sens que les chrétiens ou les sujets des états bien policés le sont. Leur incapacité provient de certains principes & préceptes qu'ils ne sauroient méconnoître tant qu'ils demeurent Juifs, & suivant lesquels, par exemple, ils ne peuvent même manger ni boire avec les chrétiens; & par cette raison entr'autres, ils ne sauroient être soldats comme les chrétiens, avec lesquels ils n'ont point de communauté d'intérêts: il faudra donc que les chrétiens versent leur sang pour eux, afin de leur procurer la jouissance paisible de leurs gains, & leur agrandissement. Ce n'est pas seulement l'impôt pécuniaire que la patrie demande au citoyen, elle en exige encore le service personnel, & la disposition à remplir en tout tems un grand nombre de devoirs. Les Juifs ne sauroient livrer combat un jour de sabbat, & outre le sabbat ils fêtent également, ou à-peu-près, au moins deux cens jours dans

## 422 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

l'année. Ils ont un droit de propriété tout-à-fait particulier, composé non-seulement des loix de Moïse, mais encore du rabbinage inconnu à tout autre peuple.

La plupart de ces écrits pour & contre les Juifs ont le défaut de confondre les droits des hommes qui leur appartiennent avec ceux des citoyens qu'on leur conteste.

GESCHICHTE des sieben jærigen Kriegen in Deutschland, &c. *Histoire de la guerre de sept ans en Allemagne, entre le roi de Prusse & l'impératrice-reine avec ses alliés, de nouveau traduite de l'anglois du général Lloyd ; par M. Tempelhof, major au corps d'artillerie du roi de Prusse, avec les plans perfectionnés & des observations.* Première partie, comprenant les campagnes de 1756 & 1757. A Berlin, chez Unger, 1783, grand in-8vo.

On peut bien appliquer à cette guerre éternellement mémorable ce que dit Tite-Live au commencement de ses décades, que c'est une guerre des plus remarquables, où les armées des plus puissans états se sont mesurées les unes contre les autres, dans un tems où ces états étoient au comble de leur puissance ; guerre dans laquelle les armées les plus formidables n'ont pas combattu à la maniere accoutumée, mais suivant des regles nouvelles & jusques-là inconnues ; cependant on n'en avoit point d'histoire satisfaisante. Quelle reconnoissance les patriotes ne doivent-ils pas au généreux officier qui en met un pareil tableau sous les yeux ! Car quoiqu'on eût en Allemagne une version de l'anglois de Lloyd ; les corrections, les supplémens & les observations d'un militaire aussi versé dans la théorie &

la pratique de son art que M. Tempelhof, en font un ouvrage tout nouveau & d'un mérite extraordinaire. Lloyd surpris par la mort ne l'avoit pas continué : il étoit réservé à M. Tempelhof de le compléter avec l'applaudissement de tous ses concitoyens & l'intérêt de toutes les nations.

AD APOLLODORI Atheniensis bibliothecam notæ auctore C. G. Heyne, cum commentatione de Apollodoro, argumento, & consilio operis, & cum Apollodori fragmentis. *Notes de M. Heyne sur la bibliotheque d'Apollodore d'Athenes, avec un mémoire touchant Apollodore, le sujet & le dessein de son ouvrage, & avec des fragmens d'Apollodore.* A Goettingen, chez Dietrich, 1783, trois parties in-8vo, la premiere de 520 pag.

Le but de ce commentaire est d'aider les maîtres & les élèves dans la lecture des trois livres de ce grammairien Grec, essentiel pour la connoissance de la mythologie. Les critiques y trouveront le texte corrigé & les fables expliquées, tantôt à la faveur d'heureuses conjectures, & tantôt à l'aide des scholiastes. Comme ce commentaire a été moins composé pour une lecture suivie, que pour être consulté au besoin, on y a joint trois tables : la premiere mythologique rédigée par M. Stieghan, secrétaire de la bibliotheque : la seconde, des mots grecs, propres à Apollodore, ou interprétés dans le commentaire : & la troisieme, des noms des écrivains éclaircis dans les notes. Les observations du commentateur s'étant accrues sous sa plume pendant l'impression, il les a ajoutées sous le titre de *Cura secunda*.

ATMOSSPHÆRÆ pressio varia observationibus barocospicis propriis & alienis quæsita, &c. *Recherches sur les variations de la pression de l'atmosphère ; par M. Steiglehner, bénédictin de S. Emmeran de Ratisbonne, conseiller ecclésiastique de l'électeur Palatin duc de Bavière, & professeur de physique & de météorologie à Ingolstadt. Ibid. 1783, in-4to. de 58 pag. avec fig.*

M. Steiglehner aidé de ses confrères, a fait à Ste. Emmeran un grand nombre d'observations météorologiques depuis 1771 ; il les a continuées à Ratisbonne après qu'il y a été appelé, & il les a combinées avec celles qu'on trouve dans la 1<sup>re</sup>. partie des mémoires de la société météorologique de Manheim. Toutes ces observations faites avec beaucoup d'exactitude méritent d'être lues de ceux qu'elles intéressent. Elles ont été publiées en forme de thèse qui a dû être soutenue par un jeune homme destiné à la médecine : c'est pourquoi elles sont terminées par une défense de l'utilité des observations météorologiques pour un médecin.

A. I. Retzii prolegomena in pharmacologiam regni vegetabilis, &c. *Prolégomènes de Retzius sur la pharmacologie du règne végétal à l'usage des études particulières. A Leipzig, 1783, in-8vo. de 78 pag.*

C'est un abrégé des principes les plus essentiels de la composition des médicamens. On y distingue dans les plantes huit substances principales ; 1<sup>re</sup>. un sel essentiel, sucré, tartareux, acerbe, amer, de benzoard, & de lessive;

2°. une huile ; 3°. une viscosité ; 4°. de la résine ; 5°. un gluten farineux ; 6°. un empois , 7°. une matière piquante telle que dans les anémones ; 8°. une matière colorante.

PRACTISCHE anleitung zum vortheilhaftesten anbau der futterkrauter, &c. *Introduction pratique à la culture la plus avantageuse des plantes propres à servir de fourrage.* A Berlin, chez Haude & Spener, 1783, in-8vo. de 344 pag.

C'est un recueil de pièces qui ont concouru au prix fondé en 1760, par feu M. Eller, pour être accordé tous les deux ans par l'acad. de Berlin, au meilleur mémoire économique d'agriculture ou de jardinage. De vingt-cinq mémoires reçus par l'académie sur les fourrages, elle en a fait imprimer quatre, y compris celui de M. Schubart, un des plus utiles qu'il y ait dans sa précifion.

ERGÄNZUNGEN der geschichte von Asia und Africa, &c. *Supplémens à l'histoire d'Asie & d'Afrique du moyen & du nouvel âge.* Iere. partie. A Dessau, 1783, in-8vo. d'un alphabet.

L'histoire de l'empire de Géorgie que les circonstances rendent curieuse, celle des empires Arabes d'Iemen, d'Oman, des Sherifs, de la Mecque & des Bedouins, des Druses, jusqu'aux événemens causés en ce pays par la dernière guerre des Turcs avec les Russes : voilà une partie de la matière de ce volume.

ALLGEMEINE naturgeschichte der schildkröten, &c. *Histoire-naturelle des Tortues, avec un catalogue systématique de leurs especes &*

## 426 L'ESPRIT DES JOURNAUX, &c.

*deux planches de fig. ; par M. Schneider, professeur d'éloquence & de philosophie, à Francfort-sur-l'Oder. A Leipzig, chez Muller, 1783, in-8vo. de 394 pag.*

Il y a long-tems qu'on n'a vu un ouvrage d'histoire-naturelle aussi savant au jugement de la *Gazette littéraire* de Halle. Peu de naturalistes ont vu les diverses especes tortues vivantes & dans l'âge parfait. L'auteur n'a pas eu en effet cet avantage ; mais il y a suppléé en profitant de presque tout ce qui a été écrit sur le même sujet. Cependant on lui a déjà indiqué des especes qu'il a oubliées, & on espere qu'il réparera cette omission dans une seconde partie.

---

*ERRATA pour le journal de Novembre.*

*Pag. 250, lig. 14, compter : lisez trouver.*

---

## A V I S.

Nous croyons devoir prévenir MM. les Souscripteurs qu'on apportera une nouvelle attention dans la rédaction de la partie Angloise, en faisant connoître, le plus promptement qu'il sera possible, les ouvrages importants dans les différens genres de sciences, d'arts & de littérature. Le jugement qui en sera porté sera le résultat d'un choix de journaux & papiers Anglois ; on y joindra des observations particulières, lorsqu'elles paroîtront nécessaires pour développer, appuyer ou combattre les opinions avancées par les auteurs ; en un mot, on présentera une concordance exacte des meilleurs ouvrages périodiques Anglois, & on mettra les lecteurs en état de suivre facilement le progrès des sciences utiles & agréables dans la Grande-Bretagne.



# TABLE

## DES

### MATIÈRES

Contenues dans ce Volume.

- P** OÉSIES sur différens sujets ; par Joseph Addison, &c. avec la tragédie de Caton. Pag. 3
- Histoire générale & particulière de la Grece, contenant l'origine, le progrès & la décadence des loix, des sciences, des arts, des lettres, de la philosophie, &c. par M. Cousin Despréaux. Tome VIII & IX.* 20
- Traité pratique de la conservation des grains, des farines & des étuves domestiques. Ouvrage utile aux fermiers, meüniers, boulangers, fariniers & seigneurs faisant valoir leurs terres ; avec des notes & des observations sur l'agriculture & la boulangerie ; par César Bucquet, &c.* 35
- Observations sur la boulangerie, &c.* ibid.
- Lettres sur la Suisse, adressées à M.\*\*\* par un voyageur François, en 1781. On y a joint une carte générale de la Suisse & des Glaciers du Faussigny, &c. ainsi qu'un plan de Versoy, & un plan des souterrains des Salines de Bevioux.* 52

<i>Porte-feuille de Berlin présenté aux amateurs de la santé. Pour l'année 1783.</i>	74
<i>Table chronologique des diplômes, chartes, titres &amp; actes imprimés, concernant l'histoire de France; par M. de Bréquigny, &amp;c. &amp; M. Mouchet, adjoint à ce travail. Tome III.</i>	78
<i>Elémens de médecine &amp; de chirurgie judiciaire; par M. Plenck.</i>	93
<i>Délassemens de l'homme sensible, ou anecdotes diverses; par M. d'Arnaud, Tome I, seconde partie; tome II, première partie.</i>	118
<i>Le Gouverneur ou Essai sur l'éducation; par M. D** L** F****.</i>	133
<i>Musarion, ou la philosophie des Graces, poëme en trois chants, de Wieland, traduit de l'allemand, par M. Laveaux.</i>	155
<i>Bibliothèque historique de la Suede, ou notice des ouvrages tant imprimés que manuscrits, des traités &amp; des piéces détachées qui concernent l'histoire de Suede, ou qui peuvent éclaircir cette histoire; par Charles-Gustave de Warmholtz, &amp;c. publiée par Charles-Christophe de Gjoerwell, &amp;c. Tome I. qui contient les livres sur la géographie de Suede.</i>	166
<i>Les lettres américaines, &amp;c. Iere. &amp; Iie. parties. Second extrait.</i>	174
<i>Examen de la question : Si les inscriptions des monumens publics doivent être en langue nationale ? &amp;c.</i>	194

## M Ê L A N G E S.

<i>Lettre sur les voyages aériens.</i>	201
--	-----

## DES MATIERES. 429

- Portrait de Bolingbrocke. Extrait des lettres de Chesterfield.* 203
- Sur les écrits de Sterne, par K —. Traduit de l'anglois.* 207
- Nouvelles fables littéraires, traduites de l'espagnol. Extrait des Fabulas Litterarias. (Fables Littéraires) par D. Thomas de Yriate.* 212
- En vérité c'étoit un ange ! ou le pauvre poëte de \*\*\*. Anecdote imitée de l'anglois ; par M. Milon.* 220
- Lettre de M. Sabatier de Cavaillon, &c. à M. de \*\*\*, au sujet d'une épître sur le matérialisme, par M. Morel.* 231
- Vie de Samuel Klingensfierna, précepteur du roi de Suede, &c. Extrait de la Bibliotheque Suédoise.* 235
- Voyage de Stockholm à Upsal, extrait de la Bibliotheque Suédoise.* 243
- Lettre à M. Roucher, sur la langue dans laquelle doivent être conçues les inscriptions des monumens publics.* 252
- Lettre adressée à MM. les rédacteurs de l'Esprit des Journaux, par M. Reynier, secrétaire perpétuel de la société d'Emulation, sur la partition de l'Embarras des richesses, dédiée à la ville de Liege, par M. Grètry.* 255

## POÉSIES FUGITIVES.

- L'anniversaire de Mgr. le Dauphin, cantatille ; par M. Poullin de Fleins.* 258
- Traduction de la 17e. fable du 1er. livre de Phèdre ; par Mlle. Aurore.* 259

<i>Le petit-souper ; par M. le baron de T.</i>	260
<i>Couplets à M** , pour la fête de St. Charles ; par M. Reynier.</i>	261
<i>Le public &amp; le globe terrestre , dialogue sur le trem- blement de terre qui s'est fait sentir en Bour- gogne.</i>	262
<i>Epigramme ; par M. T.</i>	263
<i>Stances sur la mort de M. l'intendant de Tours.</i>	ibid.
<i>Vers faits pendant mon séjour à Anet ; par M. le chevalier de Florian.</i>	265
<i>La mort du pauvre , fable imitée de l'allemand ; par M. Couret de Villeneuve.</i>	266
<i>Sur la femme ; vers attribués à J. J. Rousseau.</i>	268
<i>Chanson sur le globe aérostatique.</i>	ibid.

## ACADÉMIES. SÉANCES DE DIVERSES SOCIÉTÉS.

I. <i>Académie françoise.</i>	271
II. <i>Académie royale des sciences de Paris.</i>	277
III. <i>Académie des sciences, belles-lettres &amp; arts de Lyon.</i>	279
IV. <i>Académie des sciences, arts &amp; belles-lettres de Châlons-sur-Marne.</i>	288
V. <i>Académie des sciences, belles-lettres &amp; arts d'Amiens.</i>	289
VI. <i>Académie des sciences, arts &amp; belles-lettres de Dijon.</i>	290
VII. <i>Académie impériale &amp; royale des sciences &amp; belles-lettres de Bruxelles.</i>	296
VIII. <i>Société Zélandoise des sciences de Flessin- gue.</i>	299

## DES MATIERES. 431

- IX. *Académie royale des sciences & belles-lettres de Berlin.* 300  
 X. *Mémoire historique sur l'académie royale des sciences de Suede.* 304

## S P E C T A C L E S.

- PARIS. *Comédie françoise.* 315  
*Comédie italienne.* 319

## HISTOIRE-NATURELLE. PHYSIQUE. CHYMIE. BOTANIQUE.

- I. *Mémoire sur les brouillards extraordinaires des mois de juin & juillet 1783 ; par M. Cotte.* 327  
 II. *Etablissement astronomique à Malthe.* 335  
 III. *Nouvelles expériences avec la machine de MM. de Montgolfier.* 336  
 IV. *Lettre sur le même objet, &c. par M. Giroud de Villette.* 339

## MÉDECINE. CHIRURGIE.

- I. *Lettre de M. Nadau de la Richebaudiere ; sur les effets singuliers & utiles de la cohabitation des animaux avec l'homme.* 341  
 II. *Spécifique contre les vers.* 345  
 III. *Spécifique contre plusieurs maladies graves.* 346

## AGRICULTURE. ÉCONOMIE. INDUSTRIE ; COMMERCE.

- I. *Emploi de la lave pour faire du verre* 351

- II. *Four de boulangerie à cuire économiquement au feu de charbon de terre, sans exclure à son défaut, tout autre combustible, &c. par M. Defferrez.* 355
- III. *Méthode de marcotter un arbre quelconque.* 356

TRAITS DE BIENFAISANCE, DE PATRIOTISME, DE COURAGE, DE JUSTICE, ET D'HUMANITÉ.	358
ANECDOTES. SINGULARITÉS.	370
BIBLIOGRAPHIE DE L'EUROPE.	375
ITALIE.	ibid.
ANGLETERRE.	400
ALLEMAGNE.	419

*MM. les Souscripteurs sont priés de faire renouveler leur abonnement avant le mois de janvier prochain, afin qu'on puisse régler le nombre d'Exemplaires, & qu'il n'y ait pas d'interruption dans les expéditions.*

